

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

#### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

#### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



#### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

#### Consignes d'utilisation

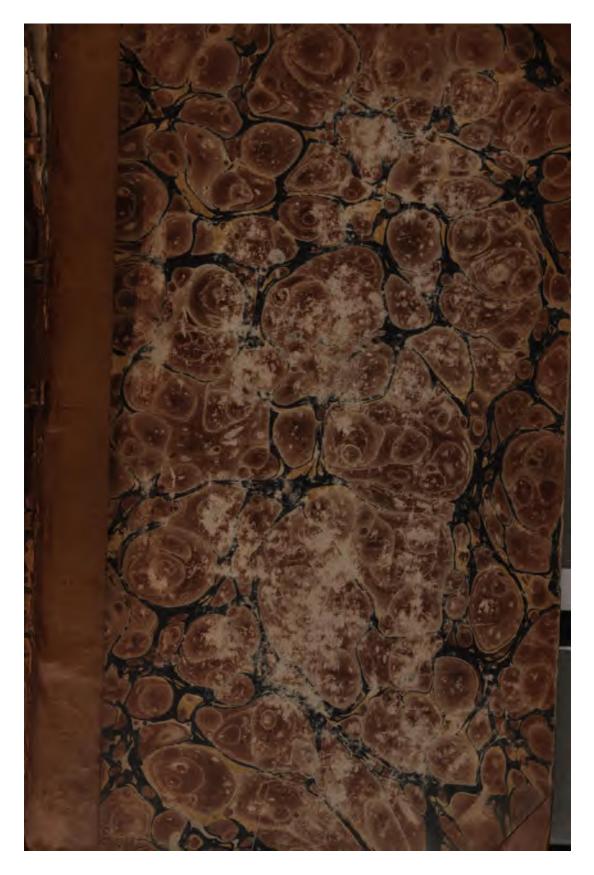
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

#### À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com







# From the Library of SIR EDWARD BURNETT TYLOR, KNT.,

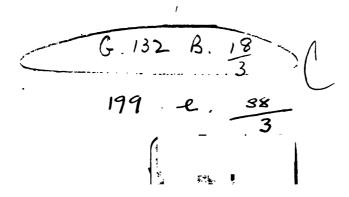
The first Reader and Professor of Anthropology in the University of Oxford.

D.C.L., F,R.S.,

Presented to the Radcliffe Trustees
by

DAME ANNA REBECCA TYLOR,

June, 1917.





.

•



DE

## L'ORIGINE DES LOIS

DES ARTS ET DES SCIENCES.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 10.

### L'ORIGINE DES LOIS,

DES ARTS ET DES SCIENCES,

ΕT

DE LEURS PROGRÈS

#### CHEZ LES ANCIENS PEUPLES;

PAR ANTOINE-YVES GOGUET.

SIXIÈME ÉDITION,

TOME TROISIÈME.

Depuis l'établissement de la royauté chez les Hébreux jusqu'à leur retour de la captivité.

#### PARIS,

CHES

GERMAIN-MATHIOT, Libraire, place Saint-Andrédes-Arts, n° 26.

LEMONNIER, Libraire, quai des Augustins, nº 15.

1820.



. . . 1

### L'ORIGINE DES LOIS,

DES ARTS ET DES SCIENCES,

ET

# DE LEURS PROGRÈS CHEZ LES ANCIENS PEUPLES.

#### TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis l'établissement de la royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité : espace d'environ 560 ans.

#### INTRODUCTION.

Prus on avance vers les temps qui se rapprochent de la naissance de Jésus-Christ, plus l'Histoire ancienne se développe et s'éclaircit. l'Asie, dans les siècles où nous entrons, offre les spectacles les plus frappants. On y voit s'anéantir les quatre puissants empires des Asyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Lydiens.

L'Egypte, cette monarchie si ancienne et si célèbre, va commencer à pencher vers son déclin. Nous ne verrons pas sa ruine totale. Le moment où, en proie aux ravages de Cambyse fils de Cyrus, l'Egypte vit renverser son trône, et ne forma plus qu'une province de l'empire persan, appartient à des siècles qui ne font point l'objet de mes recherches. Je ne dois donc pas en parler. J'ai cru seulement pouvoir l'annoncer.

Sur les débris de tous ces différents royaumes, s'éleva la monarchie des Perses, nation dont jusqu'à ce moment il n'est point question dans l'antiquité. La naissance de ce nouvel empire, plus étendu et plus formidable qu'aucun de ceux dont nous avons eu occasion de parler, sera le terme où nous nous arrêterous.

L'Europe ne présente pas, dans ces mêmes siècles, des tableaux aussi frappants. Mais l'abolition du gouvernement monarchique dans plusieurs villes de la Grèce, qui s'érigèrent alors en républiques, Lycurgue et Solon donnant des lois, l'un à Lacédémone, et l'autre à Athènes, sont des objets d'autant plus intéressants, que cette époque est celle de la grandeur et de la célébrité que les Grecs se sont acquises dans l'Histoire ancienne.

On doit ranger encore au nombre des événements fameux, qui appartiennent aux siècles que nous allons parcourir, la fondation de Rome, ville dont la destinée semble avoir été d'engloutir et d'absorber tous les royaumes de l'univers. Ces faibles commencements n'annonçaient pas ce degré de puissance où depuis elle est parvenue. Rome en fut redevable à sa politique et à son courage, qui la firent triompher de tous les obstacles qui paraissaient s'opposer à son agrandissement. C'est un objet, au surplus, que nous ne faisons qu'indiquer. Les Romains n'entrent point dans le plan que nous avons entrepris.

#### LIVRE PREMIER

#### Du Gouvernement.

J'ai réservé, pour cette troisième et dernière partie de mon ouvrage, les réflexions, et même les critiques qu'on peut faire sur le gouvernement et les lois des différents peuples qui se sont distingués dant les anciens temps. Ainsi, après avoir rapporté tout ce que les écrivains de l'antiquité ont pu nous transmettre sur cet objet, je proposerai quelques réflexions, tant sur les lois particulières, que sur les principes fondamentaux de toutes les différentes formes de gouvernement dont j'aurai en occasion de parler.

Je pense, au surplus, qu'il ne sera pas inutile, avant que d'entrer en matière, de dire un mot sur l'état des Hébreux dans les siècles que nous parcourons présentement. Quoique mon intention n'ait jamais été de traiter en particulier l'histoire de ce peuple, je ne crois pas pouvoir me dispenser d'indiquer au moins la révolution qui se fit alors dans la forme de son gouvernement, et de faire connaître en peu de mots le caractère de la plupart de ses souverains.

Les Juifs, peuple inquiet et volage, se lassèrent enfin d'avoir Dieu pour chef et pour monarque immédiat. Ils demandèrent à être gouvernés extérieurement par un roi, et à former une monarchie ensible de même que les autres nations (1). L'Elre-Suprême voulut bien y consentir. Il est à remarquer que cette innovation arriva dans le même temps à peu près que la plupart des villes de la Grèce, on ne voit point trop par quels motifs, s'érigèrent en républiques. Saül fut sacré roi d'Israel la même année que Médon fut élu archonte d'Athènes (2).

Les Juiss eurent lieu de se repentir de la nouveauté qu'ils avaient introduite dans la forme de leur gouvernement. La mauvaise conduite de leurs rois, le schisme des dix tribus qui formèrent le royaume de Samarie, et enfin la ruine totale de la nation, furent les justes châtiments de son inconstance. Si les noms de David, de Salomon, de Josaphat et d'Ezéchias se trouvent dans la liste

<sup>(1) 1.</sup> Reg. c. 8, v. 5. (2) Marserau, seecul. l. zan, p. 326.et

des plus grands rois, on n'y lit qu'avec horreur ceux de Roboam, d'Athalie, de Joram et de Manassès. L'histoire des Juifs, dans tout le cours de l'époque qui nous occupe maintenant, ne présente presque jamais que des spectacles effroyables, des tragédes sanglantes et les forfaits les plus inouïs. L'impiété et l'idolâtrie triomphèrent presque toujours à Samarie, souvent même à Jérusaleme La ruine totale du royaume de Samarie fut le premier échec que ce peuple souffrit. Ses iniquités attirèrent enfin les vengeances du Très-Haut sur Jérusalem. Nabuchodonosor fut l'instrument dont le Tout-Puissant se servit pour châtier une nation indocile, qui retombait dans les mêmes fautes à chaque moment.

Il est à propos encore d'observer que l'espace de temps dont nous allons rendre compte, a vu commencer et finir le gouvernement des rois chez le peuple de Dieu. La captivité rappela les Hébreux à la théocratie. A leur retour de Babylone, ils formèrent, du consentement et par la protection des rois de Perse, une espèce de république, dont le grand prêtre était le chef et le principal administrateur (1).

#### CHAPITRE PREMIER.

#### Des Assyriens.

Les Assyriens, que nous avons perdus si long-temps de vue, vont ensin sortir de l'obscurité; mais ils ne feront que paraître, et rentreront bientôt dans l'oubli, pour n'en sortir jamais. Cet empire est encore plus célèbre par sa chute que par sa fondation. Les événements qui ont occasionné la ruine de cette vaste monarchie; ne sont guère mieux connus que ceux qui lui ont donné naissance. J'observerai, dans ce que je vais en dire, la même méthode que j'ai suivie dans les livres précédents; je ne rapporterai que ce qui m'aura paru de plus vraisemblable.

Les Assyriens, après avoir tenu durant plusieurs siècles l'empire de l'Asie, commencèrent à s'affaiblir par la révolte de divers peuples. Les Mèdes, que Ninus avait autrefois asservis (2), furent

<sup>(1)</sup> Voy. le P. Calmet, Dissert. sur (2) Dion. l. 11, p. 124. la police des Hébreux, t. 3, p. 10, etc.

les premiers qui secouèrent le joug (1). Je ne dirai rien des circonstances ni des suites particulières de cette révolution, vu le peu d'accord qu'il y a entre les anciens sur tous ces faits. Du démembrement de la monarchie assyrienne, il se forma deux empires célèbres, celui des Babyloniens et celui des Mèdes. Malgré cet échec, le trône de Ninive subsista encore quelque temps avec un grand éclat (2). Les noms et les actions des souverains qui l'ont occupé jusqu'à son entière destruction, sont parvenus à la postérité. On connaît leurs ravages dans la Judée. Les livres saints ne sont pas les seuls qui en fassent mention. On voit par les historiens profanes, que même depuis la révolte des Mèdes, les monarques d'Assyrie furent encore très puissants.

Hérodote nous apprend que Phraortes, roi des Mèdes, ayant déclaré la guerre aux Assyriens, périt dans cette entreprise avec la plus grande partie de ses troupes (3). Le même auteur, parlant de Sennachérib, qu'il qualifie rois des Arabes et des Assyriens, dit qu'il vint attaquer l'Egypte avec une armée formidable (4). Il paraît même qu'Assaradon, fils et successeur de Sennachérib, profita d'un interrègne de huit ans qu'il y eut à Babylone, pour réunir ce royaume au trône d'Assyrie (a). Ce nouvel empire subsista ainsi pendant 54 ans. Il succomba enfin pour ne se relever jamais.

Cyaxare, roi des Mèdes, ayant attiré dans son parti Nabopolassar, gouverneur de Babylone, mit le siège devant Ninive, la prit et la rasa entièrement (5). La destruction de Ninive mit sin au royaume d'Assyrie. Il fut anéanti pour toujours. Le titre mêméen fut éteint. Depuis ce moment, l'histoire ne fait plus mention des Assyriens. Leur monarchie fut partagée entre les Babyloniens et les Mèdes. Cet événement arriva l'an 626 avant l'ère chrétienne (6).

11, p. 137. — Justin. l. I, c. 3.

(2) Idem. l. 1, n-102. (3) Idem. (4) L. 11, n. 1/11.

(a) En voici la preuve. Il est certain, par l'Ecriture, qu'Assaradon avait succédé à Sennachérib son père, roi

composé par Ptolémée. On voit de plus que le règne de cet Assaradin avait été précédé par une anarchie de plus que le règne de cet Assaradin cell. p. 210.

avait été précédé par une anarchie de huit années. Cela me fait soupçonner P. Montfaucon, p. 245. que l'Assaradin du canon de Ptolémée,

(1) HEROD. l. I, B. 95. - DIOD. L | est l'Assaradin de l'Ecriture; et qu'il n'était monté sur le trône de Babylone que par droit de conquête, ayant pro-fité sans doute des troubles qu'une anarchie de huit ans avait occasionnés dans cet empire.

(5) Tobie, c. 14, v. 14, édit. de 70, - Nahum, c. 2, v. 8, 10, 13, c. 3, Succèdé à Sennacherin sou part,
d'Assyrie. 4. Reg. c. 19, v. 37.

D'un autre côté, on trouve un Assaradin dans le canon de Babylone,
saradin dans le canon de Babylone,
l. 1, n. 106. — STRABO, l. vi, p.
1071. — ALEX. POLY. Hist. apud Syni

#### CHAPITRE SECOND.

#### Des Babyloniens.

L'instour des souverains de Babylone ne nous est guère plus connue que celle des monarques d'Assyrie. L'exemple des Mèdes,
qui secouèrent le joug des Assyriens, fut imité par plusieurs autres
peuples dépendants de cette couronne (1). Les Babyloniens ne furent pas des derniers à profiter de l'atteinte que la révolte des
Mèdes avait donnée à la puissance des Assyriens. On voit que
peu de temps après celui où l'on conjecture qu'arriva cette révolution, les Babyloniens formaient une monarchie séparée de cefte
des Assyriens. La tige de ces nouveaux souverains a été un prince
nomme Nabonassar (2); c'est celui qui a donné lieu à cette époque
fameuse, connue dans l'antiquité sous le nom d'ère de Nabonassar. Elle répond à l'an 747 avant Jésus-Christ.

Depuis ce temps, Babylone cut toujours ses rois particuliers, indépendants de ceux d'Assyrie. La distinction des deux monarchies est marquée très expressément dans les livres saints. On voit un Mérodach Baladan, que l'Ecriture quatifie roi de Babylone, envoyer, du temps de Sennachérib roi d'Assyrie, des ambassadeurs à Exéchias (3). Nous venons de dire comment Assaradon, souverain de Ninive, avait profité d'une anarchie de huit années qu'éprouva Babylone, pour rentrer dans l'ancien domaine des monarques d'Assyrie (4), et comment quelque temps après, Nahopolassar, satrape ou vice-roi de Babylone, ligué avec le roi des Mèdes, avait détruit Ninivé, et renversé l'empire assyrien (5). Depuis cet événement, les Babyloniens s'élevèrent au plus haut degré de puissance. Mais ce ne fut qu'un éclat passager. Leur empire, après avoir brillé pendant 88 ans, fut détruit par Cyrus. Babylone ne sit plus qu'une portion de la vaste monarchie des Perses à laquelle Cyrus donna naissance.

Je l'ai déjà dit et je le répète, l'histoire d'Assyrie et de Babylone

<sup>(1)</sup> HEROD. l. 1, n. 95. (2) Ganon Ptolem. astronom. (3) 4. Reg. c. 26, v. 12 — 2. Parallip. c. 32, v. 31,

<sup>(4)</sup> Supra, p. 5. (5) Supra, ibid.

ne nous est presque point connue. Originairement séparés, réunis ensuite, puis alternativement séparés et réunis, ces deux empires marchent sur la même ligne. Les mêmes événements, la même obscurité, tout est à-peu-près commun aux deux peuples. Nous ignorons la plus grande partie de leurs lois et de leurs coutumes (1). Nous manquons de ces faits, de ces détails, qui seuls peuvent servir à caractériser un peuple, et faire connaître sa politique, l'esprit et les principes de son gouvernement. Nous sommes donc obligés de nous en tenir à des notions, trop générales à la vérité pour satisfaire pleinement la curiosité, mais qui suffisent néanmoins pour donner une très-grande idée des empires d'Assyrie et de Babylone.

Il est certain, en effet, que les Assyriens et les Babyloniens ont formé dans l'Asie deux des plos vastes monarchies de l'anfiquité. L'Écriture sainte et l'histoire profane en parlent toujours comme de deux puissances formidables. D'ailleurs, ce qu'on lit sur la grandeur et l'opulence de Ninive et de Babylone, atteste bien solennellement le degré de gloire et d'élévation ou ces deux empires étaient parvenus. On voit enfin que chez l'un et l'autre peuple les arts ontété florissants, et les sciences très-cultivées. C'en est assez pour assurér que les Babyloniens et les Assyriens affiient fait de grands progrès dans la politique et dans l'art du gouvernement.

#### CHAPITRE TROISIÈME.

#### Des Medes.

Novs avons des lumières assez justes sur la manière dont le gouvernement politique s'est établi chez les Mèdes. Ces peuples, immédiatement après leur révolte contre les rois d'Assyrie, ne se formèrent pas en corps de monarchie. Ils restèrent quelques années dans un état d'autonomie, comme l'appelle Hérodote (2). Les dissensions et les malheurs domestiques, dont ils furent accablés pendant tout ce temps, les forcèrent bientôt à tenir conseil pour délibérer sur les moyens de mettre de l'ordre et de la police dans dans leur état. Ils n'imaginèrent point de meilleure voie que celle

<sup>(1)</sup> Suprd, l. 1, c. 1, art. 3. | (2) L. 1, n. 96.

€.

d'élire un roi. Le choix tomba sur Déjocès, personnage très-distingué par sa prudence, son équité et l'intégrité de ses mœurs (1).

La conduite que tint ce nouveau souverain, justifia le choix des Mèdes. Son premier soin fut de joindre à sa qualité de roi toutes les marques extérieures qui pouvaient en relever l'éclat, et mettre sa personne à l'abri de toute insulte et de tout attentat. Il commença par ordonner qu'on lui bâtit une maison digne d'un souverain. Il en désigna lui-même l'emplacement, et la fit revêtir de bonnes fortifications. Il demanda ensuite des gardes pour la sûreté de sa personne. Les Mèdes lui obéirent. Le palais fut élevé dans l'endroit et de la manière que Déjocès l'avait ordonné, et il choisit lui-même ses gardes (2).

Après que Déjocès eut pris toutes les mesures convenables pour la sûreté de sa personne et le maintien de sa dignité, il songea au moyen de policer ses peuples. Jusqu'à son avénement à la couronne, les Mèdes avaient vécu dispersés dans des bourgs et des villages, éloignés et séparés les uns des autres (3). Déjocès leur ordonna de bâtir une ville qui fût assez grande pour y rassembler un nombre considérable de familles. Afin de les y engager, il leur fit sentir l'avantage qu'ils retrouveraient à demeurer dans une place fortifiés, qui les mettrait à couvert des insultes de l'ennemi. On choisit une situation où l'art n'eut qu'à aider la nature. La ville fut bâtie en peu de temps. C'est celle que les anciens ont connue sous le nom d'Echatane. Elle était environnée de sept enceintes de murailles. La dernière renfermait le palais du roi, où ses trésors étaient déposés (4).

Dès que la ville fut en état d'être habitée, Déjocès obligea une partie des Mèdes à venir s'y établir. Toute son application fut alors de dresser des lois pour maintenir l'ordre et la police dans ses états. Comme il avait affaire à des peuples féroces, et dont it avait tout à redouter, il crut ne pouvoir prendre trop de précautions pour leur inspirer la crainte et le respect dus à la majesté du trône. Persuadé que plus on envisage la personne du souverain dans l'éloignement, et plus on la respecte (5), il éleva, pour ainsi dire, un mur de séparation entre le peuple et lui. Il ordonna qu'on ne se présenterait point devant le roi, sans y être conduit par des introducteurs, et il ne fut permis à personne de le regar-

<sup>(1)</sup> L. I, n. 96. et suiv.

<sup>(2)</sup> Herod. l. 1, n. 98. (3) Idem. ibid. n. 96.

<sup>(4)</sup> Henon. l. 1, n. 98.
(5) Major è longinquo venit reve-

der en face. Ceux même qui avaient le privilége de l'approcher, ne pouvaient ni rire ni cracher en sa présence (a). Toutes les affaires se traitaient par des personnes interposées. Du fond de son palais, Déjocès voyait tout ce qui se passait dans ses états. On ne discutait devant lui les procès que par écrit; et, quand il avait rendu son jugement, c'était aussi par cette voie qu'il le notifiait aux parties. Il s'attacha surtout à l'observation exacte de la justice. Il soutint l'autorité des lois par les châtimens les plus sévères et les plus rigoureux, ne jugeant rien de plus essentiel au maintien d'un état naissant. Dès qu'il avait ouï dire que quelqu'un avait fait tort à un autre, il le faisait venir. et lui imposait une peine proportionnée à sa faute. Il avait à cet effet, dans tous les pays de sa domination, des personnes affidées qui observaient si les plus puissants ne faisaient point de tort aux plus faibles, et qui lui en faisaient rapport (1).

Il paraît, par tout ce que nous venons de dire, que le gouvernement des Mèdes était purement monarchique. La conduite de Déjocès donne l'idée d'un grand politique. Je ne sais cependant si elle mérite d'être approuvée dans toutes ses parties. On ne peut que louer les mesures qu'il avait prises pour imposer par un extérieur capable de frapper l'imagination, et propre à inspirer à ses nouveaux sujets l'idée que leur souverain était un être différent des autres hommes. Il avait à craindre qu'une trop grande familiarité ne vînt à lui attirer le mépris, et ne donnât lieu à des complots contre une autorité naissante. Mais peut-on approuver également l'affectation de se tenir toujours enfermé dans son palais, et de se rendre comme invisible? Conduite qui n'a été que trop imitée par les rois d'Orient. C'était, comme le dit un génie sublime de notre temps, le plus mauvais parti que ces monarques pussent prendre. Ils voulaient se rendre plus respectables, mais ils faisaient respecter la royauté et non pas le roi. Ils attachaient l'esprit de leurs sujets à un certain trône, et non pas à une certaine personne. Cette puissance invisible qui gouverne, est toujours la même pour le peuple. Que dix rois se soient égorgés et détrônés l'un après l'autre, il ne sent aucune différence. Il ne le connaît que de nom. C'est comme s'il avait été gouverné successivement par des esprits (2).

<sup>(</sup>a) Herod. l. 1, n. 99.

Aux Indes, il n'est pas permis de (1) Herod. l. 1, n. 100.

eracher dans le palais du roi. Voyage (2) Lettr. Persan, lettr. 100.

J'ignore si c'est à Déjocès qu'on doit attribuer un des plus grands vices qu'on puisse reprocher aux principes du gouvernement établi chez les Mèdes. Le pouvoir du législateur est imparfait lorsqu'il n'est pas le maître d'abroger la loi qu'il a pu établir. Telles étaient cependant les bornes de l'autorité souveraine chez les Mèdes. Il n'était pas permis au roi de changer ni de révoquer un édit qu'il avait publié (1). Je blamerai également l'usage où étaient ces peuples, de ne confier l'éducation de leurs monarques qu'à des femmes et à des eunuques (2); usage qui a toujours été pratiqué, et qui se pratique encore dans l'Orient.

Le trône des Mèdes, après avoir subsisté avec assez d'éclas pendant environ deux cents ans, fut réuni par Cyrus à celui des

Perses, et s'absorba dans cette vaste monarchie.

#### CHAPITRE QUATRIÈME.

#### Des Égyptiens.

Depuis Sésostris jusqu'à Bocchoris, c'est-à-dère, pendant près de neuf cents ans, l'Egypte ne fournit rien sur l'objet présent de nos recherches. Ce n'est pas que cette monarchie ait souffert alors quelque échec ou quelque diminution. On voit par Homère et par Hérodote, qu'au temps de la guerre de Troie, l'Égypte était très-florissante (3). L'Écriture sainte nous en donne la même idée du temps de Salomon et de ses successeurs (4). Mais il ne nous est resté aucune particularité, tant sur les événements arrivés durant ces neuf siècles en Egypte, que sur les actions des souverains qui en ont occupé le trône pendant ce long intervalle (a).

Cette obscurité cesse au règne de Bocchoris. Ce prince a mérité une place honorable dans l'histoire, par la sagesse de ses ordonnances. Les Egyptiens le mettaient au nombre de leurs législateurs (5). C'est en faire un grand éloge; car dans cette longue

<sup>(1)</sup> Dau. c. 6, v. 15.
(2) PLATO, de leg. l. 111, p. 815.
(3) Odyss. l. 1v. — Herod. l. 11., n.
112, etc.
(4) 2. Reg. c. 9, v. 16.
(a) On sait seulement que, sous Roboam, Sésach pilla le temple de Jérusalem.
(5) Drop. l. 1, p. 106.

suite de rois qui ont occupé le trône, depuis le déluge jusqu'à ce que l'Egypte ait passé sous la domination des Perses, il n'y en a que cinq que les Egyptiens aient honorés du titre de législateurs, Mnévès, Sazichès, Sesostris, Bocchoris et Amasis (1). L'histoire ne nous a rien conservé sur les lois de ces deux premiers monarques (a). A l'égard de Sésostris, j'ai rendu ailleurs un compte très-détaillé des institutions politiques attribuées à ce prince (2). Il ne me reste donc plus qu'à exposer ce que j'ai pu recueillir sur les lois dont Bocchoris et Amasis ont été regardés comme les auteurs. Je parlerai aussi de quelques autres souverains dont les réglements sont parvenus jusqu'à nous, quoique ces princes n'aient point été mis au nombre de ceux que l'Egypte régardait spécialement comme ses législateurs.

Bocchovis, prince sage et habile (3), mais d'un caractère dur et sévère (4), monta sur le trône 762 ans environ avant J. C. Ce fut lui qui, dit-on, régla les droits des souverains, et tout ce qui regarde la forme des contrats et des conventions (5). On lui attribue aussi les premières lois sur le commerce (6). Elles ordonnaient que celui qui niait devoir une somme qu'il avait empruntée sans billet, serait déchargé de sa dette sur son serment. A l'égard de ceux qui ne prétaient leur argent que par billet, il me leur était point permis de faire monter les intérêts plus haut que le capital.

Jusqu'à Bocchoris les lois d'Egypte permettaient au créancier de saire emprisonner son débiteur (7). On sait que Sésostris, en montant sur le trône, paya les deftes d'un grand nombre de gens détenus dans les prisons à la poursuite de feurs créanciers (8). Bocchoris abrogea cet usage: if permit sculement au créancier de faire saisir les biens de son débiteur pour en avoir le paiement; mais il défendit de saire arrêter et prendre au corps le débiteur lui-même (9). Solon avait eu cette loi en vue, quand il établit à Athènes ce qu'on appelait la Scisachtie, loi qui ôtait au créancier le pouvoir de confraindre par corps son débiteur à le

(1) Dion. l. 1, p. 106. (a) Voy. ce que nous avons dit sur Mneves, supra, l. 1, art. IV.

ce prince peut avoir vécu.

(2) Supra, 2°. vol. l. 1, c. 2. (3) Diop. l. 1, p. 75.

A l'égard de Sazichès, tout ce qu'on en sait, c'est qu'il ajoute quelques particularités aux lois dejà établics, ct qu'il s'appliqua à persectionner le culte des dieux. Diod. l. r, p. 106. Un ignore au surplus dans quel siècle l

<sup>(4)</sup> PLUT. t. 2, p. 529, E.

<sup>(5)</sup> Dion. l. 1, p. 106. (6) *Ibid.* l. 1, p. 90.

<sup>(7)</sup> Ibid. (8) Ibid. l. 1, p. 63. (9) Diop. l. 1, p. 90.

payer (1). Diodore de Sicile ajoute qu'on blâmait les autres légisteurs grecs qui, ayant défendu de saisir les armes ou la charrue de quelqu'un à qui l'on avait prêté de l'argent, avaient permis de faire saisir l'homme même pour le paiement de sa dette (2).

Bocchoris avait tellement excellé dans cette partie du gouvernement qui a l'administration de la justice pour objet, que plusieurs de ses ordonnances et de ses décisions subsistaient et s'observaient encore, du temps même que les Romains étaient maîtres de l'Egypte (3).

Je placerai après Bocchoris, Asychis, dont Hérodote rapporte une loi assez singulière sur les emprunts. Nous avons parlé ailleurs du soin qu'avaient les Egyptiens de faire embaumer les morts, et . de l'usage où ils étaient pour la plupart de les conserver dans des appartements destinés à cet effet (4). Pour favoriser le commerce en facilitant le crédit, Asychis fit une loi qui permettait de prêter de l'argent à quiconque donnerait en gage le corps de son père (5). Mais la même loi ajoutait que tout débiteur qui viendrait à mourir sans avoir retiré un gage si précieux, serait privé des honneurs de la sépulture (6). On sentira l'efficacité de cette peine, si l'on veut se rappeler ce que j'ai dit ailleurs de la façon de penser des Egyptiens sur les devoirs funèbres (7).

Peu de temps après les monarques dont nous venons de parler, l'Egypte éprouva une de ces catastrophes auxquelles tous les états sont exposés. Sabacos, roi d'Éthiopie, s'en empara, et y régna pendant cinquante ans (a). Cette révolution ne fut que passagère. Ce prince renonçant de lui-même à sa conquête, abdiqua la couronne, et s'en retourna en Ethiopie. On peut mettre à juste titre Sabacos au nombre des législateurs de l'Egypte. Ce prince né

(3) Ibid. p. 106.

Diodore ne fait régner Sabacos que

long-temps après Bocchoris, l. 1, p. 75. Hérodote, dont le suffrage est d'un si grand poids dans tout ce qui con-(4) Diod. l. 1, p. 102. — Lucian. do cerne l'Egypte, ne fait nulle mention de Bocchoris, et fait régner Sabacos-ски. Orat. 1, p. 932, de imag. p. 714. (5) Невор. l. 11, n. 136.

(6) Herop. l. 11, n. 136.
(7) Supra, 1er vol. l. 1.
(a) Herop. art. 4, p. 55, n. 137.

| George | Content Non. l. 1. p. 75. seul et même personnage, désigné Si l'on s'en rapporte à Jules Afri-sous deux noms différents. C'est ici un

<sup>(1)</sup> DIOD. 1. 1, p. 90. - PLUT. in Solon. p. 86, D. (2) Ibid.

Dion. l. 1. p. 75.

cain, Sabacos aura succédé immédiate-ment à Bocchoris, qu'il prit et fit même brûler vis apud Syncou. p. 74. encore de décider.

doux et humain, abolit la peine de mort, et ordonna qu'on emploierait les criminels, qu'on en jugerait dignes, aux travaux publics. Il pensait que l'Egypte retirerait plus de profit et d'avantage de ce genre de supplice qui, imposé pour la vie, lui paraissait également propre à punir et à réprimer les crimes (1).

Quelque temps après Sabacos, Psammitique monta sur le trône. Ce prince fit un changement considérable dans les anciennes maximes du gouvernement. Jusqu'alors l'Egypte avait été fermée aux autres nations (2). Il n'y avait que la ville de Naucrate où il leur fût permis d'aborder et de faire le commerce (3). Les Egyptiens mêmes, si l'on en croit les écrivains de l'antiquité, étaient dans l'usage de tuer ou de faire esclaves tous les étrangers qu'on surprenait ailleurs le long des côtes (4). Psammitique changea entièrement de maximes. Il ouvrit ses ports au commerce de toutes les nations, favorisa la navigation dans ses mers, et accorda toutes sortes de priviléges à quiconque voulait venir s'établir en Egypt (5). Ce prince aima et protégea particulièrement les Grecs. Il devait son salut et son rétablissement aux Ioniens et aux Cariens (6). Non content de les récompenser libéralement, il voulut les fixer dans ses états, et pour les y engager, il leur distribua des fonds de terre considérables (7). Il leur donna de jeunes enfants égyptiens à élever, avec ordre de leur apprendre la langue grecque (8). Psammitique fit plus; il voulut que les princes ses enfants, recussent une éducation semblable à celle des Grecs (9). Il s'allia même par des traités avec les Athéniens et les autres peuples de la Grèce (10).

Amasis, un des successeurs de Psammitique, se conduisit par le même esprit. Il fit beaucoup de bien aux Grecs, il leur permit de s'établir dans la ville de Naucrate. Il donna même la permission à ceux qui ne venaient en Egypte que pour y trafiquer, de bâtir dans certains lieux des autels et des temples (11).

Amasis, par la sagesse de son gouvernement, a mérité d'être mis au nombre des législateurs de l'Egypte (12). On attribue à ce

```
(1) Herod. Diod. locis cit.
(2) Idem. I. II, n. 154. — Diod. I. 1, p. 78. — Strarbo, l. xvII, p. 1142.
(3) Idem. l. II, n. 179.
(4) Diod. p. 78 et 80.
(5) Idem.
(6) Herod. l. II, n. 152 et 153. — Diod. l. 1, p. 77.
(7) Idem. n. 158. — Diod. p. 78.
(9) Ibid.
(10) Herod. l. II, n. 164 — Diod.
(11) Herod. l. II, n. 178.
(12) Diod. l. 1, p. 106.
```

prince quelques nouvelles ordonnances sur le département des provinces. Il passait même pour avoir mis la dernière main à la forme du gouvernement (1). L'Egypte fut parfaitement heureuse sous son règne. On y comptait alors jusqu'à vingt mille villes toutes bien peuplées (a). Afin de maintenir l'ordre parmi une si prodigieuse multitude d'habitants, Amasis sit une loi dont on ne peut trop admirer la sagesse. Cette loi obligeait chaque particulier de venir déclarer tous les aus au gouverneur de la province son nom, sa profession, et les moyens dont il subsistait. Celui qui ne satisfaisait pas à la loi, ou qui faisait une fausse déclaration, et ne pouvait montrer qu'il vivait par des moyens honnêtes, était puni de mort (2). Hérodote et Diodore disent que Solon emprunta cette loi des Egyptiens, et l'établit à Athènes (3), où elle subsistait encore, du temps d'Hérodote, dans toute sa force. Mais d'autres auteurs attribuent avec plus de justice et de fondement, l'établissement de cette loi à Dracon (4) antérieur à Solon de quelques années. Cette même loi air reste. avait lieu chez plusieurs peuples (5).

Amasis doit être regarde comme le dernier souverain de l'ancienne monarchie égyptienne. Il fut même assujetti par Cyrus, si nous en croyons Xénophon (6). Mais ce ne fut que sous Psamménite, son fils, que Cambyse renversa le trône des rois d'Egypte, et que ce pays florissant et si renommé ne fit plus qu'une province du vaste empire des Perses. L'Egypte ne se releva point de ce coup mortel. Ce royaume passa successivement sous la domination des Grecs et des Romains. Je ne fais qu'indiquer ces événements, dont le récit appartient à des siècles qui passent les bornes que je me suis prescrites.

En parlant des institutions civiles et politiques des Egyptiens, je me suis contenté jusqu'à présent d'exposer les faits tels que je les ai trouvés dans les anciens historiens. Maintenant que je crois avoir rapporté tout ce qui peut appartenir à cet objet, proposons quelques réflexions sur la constitution politique, et les lois de cette monarchie.

Toute l'antiquité s'est accordée à combler d'éloges les Egyp-

```
(1) DIOD. I. 1, p. 106.

(a) Herod. I. 1, p. 177.

Ce fait me paraît de beaucoup exagére. Voy. les Mémoires de Trév.

Janv. 1752, p. 50 et 31.

(2) Herod. I. 11, p. 177. — DIOD.

1. 1, p. 88,

(3) Loco cit.

(4) Voy. Marsw. p. 504, 595.

(5) Voy. Perizon, ad Ailian. var. hist.

1. 1v, c. 1, p. 328.

(6) Marsw. p. 588.
```

tiens sur la sagesse de leur gouvernement. Les plus fameux personnages de la Grèce, ceux dont on a le plus vanté les lumières et la prudence, s'étaient transportés en Egypte pour s'instruire des lois et des coutumes de cette nation (1). C'est dans cette source que les législateurs grecs avaient été puiser les règles et les principes du gouvernement (2). Les écrivains modernes non-seulement ont adopté le suffrage des anciens, ils ont encore enchéri sur la matière. Rien n'égale l'idée qu'ils nous donnent de l'Egypte. A les entendre, ce pays semblerait n'avoir été autrefois habité que par des sages : une république de philosophes ne présenterait pas un tableau plus satisfaisant. Mais le portrait n'est-il point embelli? et ne doit-on pas un peu rabattre de la haute opinion qu'on a communément de la politique des Egyptiens, et de la sagesse de leurs lois? C'est ce qu'il faut examiner sans partialité ni préventions.

Je ne mettrai certainement pas au nombre des lois qui ont dû mériter tal d'éloges aux Egyptiens, celle qui concernait les voleurs. Il leur était ordonné de se faire inscrire chez leur chef, et d'y porter sur-le-champ tout ce qui serait dérobé. On était sûr de retrouver les effets volés, pourvu qu'on en désignat le nombre, la qualité, et qu'on marquat le temps et le lieu où le vol s'était fait. Il en contait le quart du prix pour se les faire rendre (3). On a voulu excuser les Egyptiens sur ce réglement qui ne fait pas honneur à leur sagesse. Le législateur, dit-on, sentant qu'il ne pouvait empêcher le vol, avait donné aux citoyens un expédient facile pour recouvrer ce qui leur était dérobé (4). Mais si l'on ne peut pas détruire ce malheureux penchant qui porte les hommes à s'approprier le bien d'autrui, du moins ne faut-il pas l'autoriser. Rien n'y était plus propre que cette loi. Les voleurs étaient non-seulement assurés de l'impunité, mais même d'une récompense.

On peut faire aux Egyptiens un reproche encore mieux fondé sur le pouvoir excessif qu'ils avaient laissé prendre à leurs prêtres. Arbitres de la nation, et maîtres de toutes les affaires (5), ils réunissaient l'autorité temporelle à celle qu'ils tenaient de la religion. Le souverain même leur était en quelque sorte subordonné.

<sup>(1)</sup> Diob. l. 1, p. 29, 80, 107.
(2) Idem. p. 100. — ISCRAT. in Busirid. p. 329. — Strabo, l. x, 738, D.
— Plut. t. 1, p. 41, F.
(3) Diob. l. 1, p. 90. — A. Gellius, l. x, 18, p. 540, 541.
(4) Idem. l. 1, p. 91.
(5) Supra, 1ex vol. l. 1, art. 6.

Ils avaient le droit de censurer journellement sa conduite, de lui donner des avertissements (1), et de diriger toutes ses actions. Il y a plus: par la constitution primitive de la monarchie, le trône en Egypte était héréditaire; mais il arrivait quelquefois que la famille régnante venait à s'éteindre: alors on mettait la couronne sur la tête de celui que la nation jugeait le plus digne de la porter. Ce nouveau monarque ne pouvait être pris que dans le corps des prêtres, ou dans l'état militaire; si le choix tombait sur un militaire, il fallait aussitôt qu'il se fît recevoir dans l'ordre sacerdotal (2). Mais on n'exigeait pas d'un prêtre, dans pareille circonstance, qu'il se fît admettre dans l'ordre militaire, tant les Egyptiens avaient de vénération pour leurs prêtres, seuls dépositaires des lois et des sciences de la nation.

Il faudrait ne point connaître les hommes pour ne pas sentir les inconvénients d'une pareille maxime. Tant de pouvoir, et des distinctions si flatteuses ne pouvaient que partager l'autorité souveraine, et inspirer aux prêtres du mépris pour tout le red de la nation; mépris qui devait nécessairement tourner au détriment de l'état. Hérodote en rapporte un exemple bien marqué dans ce qui se passa sous le règne de Séthon, prêtre de Vulcain, qui fut élu roi quelque temps après Sabacos (3).

A peine Séthon se vit-il affermi sur le trône, qu'il maltraitales gens de guerre, comme s'il ne devait jamais avoir besoin de leur secours. Il alla même jusqu'à les dépouiller des fonds de terre que les rois ses prédécesseurs leur avait accordés (4). Séthon ne tarda pas à se repentir d'une conduite si indiscrète. Sennachérib, roi d'Assyrie, étant venu fondre sur l'Egypte, il ne se trouva personne dans la noblesse et dans l'état militaire qui voulût prendre les armes. Séthon se vit réduit à faire tête à l'ennemi avec une armée levée à la hâte, et composée d'artisans, d'ouvriers, et d'autres gens de la plus basse profession (5). Il ne dut son salut qu'à la nouvelle que reçut Sennachérib de l'approche de Tharaca, roi d'Ethiopie, qui venait au secours de l'Egypte à la tête d'une puissante armée (6). Les prêtres intéressés à faire valoir cet événement, qui semblait justifier la conduite de Séthon, ne manquè-

rent pas de publier que Sennachérib avait été repoussé par une voie miraculeuse. Ils inventèrent même une fable qui en attribuait toute la gloire à Séthon (1). C'est ce qu'il importe peu d'examiner. Cet exemple suffit pour montrer les mauvais effets du trop de priviléges et de distinctions dont tous les prêtres jouissaient en Egypte

Je passe à l'article le plus important de la politique des Égyptiens. Tout le peuple était partagé en un certain nombre de classes (2). Les professions étaient héréditaires dans chaque famille: le fils était obligé d'embrasser celle de son père (5) Les deux principaux corps de l'état, l'ordre militaire et le sacerdoce, étaient tellement séparés et divisés, qu'une personne de race sacerdotale ne pouvait entrer dans l'état militaire, et réciproquement une personne defamille militaire ne pouvait être reçue dans l'ordre des prêtres (4). On a beaucoup loué cette institution. Je suis bien éloigné d'en porter un pareil jugement. Je la crois au contraire des plus blamables et des plus pernicieuses. Comme il s'agit ici d'un point essentiel et d'un principe qui intéresse particulièrement le bonheur et le maintien des états, il sera bon d'examiner et de discuter ayec attention les avantages et les inconvénients qui peuvent résulter de l'établissement des professions héréditaires dans les familles.

On peut dire, en faveur des professions héréditaires, qu'on fait mieux ce qu'on a toujours vu faire, et ce à quoi on s'est uniquement exercé dès l'enfance. On acquiert conséquemment bien plus de facilité à exceller dans un art. Chacun ajoute sa propre expérience à celle de ses ancêtres. Par ce moyen, chaque art et chaque science doivent être portés au plus haut degré de perfection. Cette coutume, d'ailleurs, éteint toute ambition mal entendue; chacun demeure content dans son état, et n'aspire point à en sortir pour monter à un rang plus élevé. Voilà quels peuvent être à-peu-près les avantages des professions héréditaires. Le premier coup-d'œil est en leur faveur; je crois néanmoins ces raisonnements plus spécieux que solides. Disons mieux: une pareille institution est entièrement contraire aux maximes fondamentales de la société et de la saine politique.

Cette noble ambition, qui fait l'âme et le soutien des états, ne peut jamais se trouver dans les pays où les professions sont héré-

<sup>(1)</sup> Herod. î. 11, n. 141. (2) Supra, 2° vol. l. 1, c. 2. (3) Ibid. (4) Diob. l. 1, p. 84 et 85.

ditaires. On détruit, par ce moyen, toute émulation. Qu'on ne dise pas que chacun fera mieux sa profession, lorsqu'il lui sera défendu de la quitter pour en embrasser une autre. Je dirai toujours qu'on fera mieux sa profession, lorsqu'en y excellant on pourra se flatter de parvenir à une autre plus relevée. D'ailleurs, qui ne voit que par cette maxime on gêne l'esprit et les talents? Tel qui n'a point reçu de la nature d'aptitude à la profession pour laquelle il est destiné, aurait peut-être excellé dans une autre, si le choix en avait été remis à sa disposition. On pourrait étendre bien davantage ces réflexions; mais comme dans ces sortes de questions, l'expérience prouve plus que les raisonnements, jetons un coup-d'œil sur les nations qui se sont le plus distinguées par les lumières de leur esprit et par l'étendue de leurs connaissances. Nous verrons que ce n'est point chez les peuples où les professions étaient héréditaires, que les arts et les sciences ont fait les plus grands progrès.

Les professions n'étaient point héréditaires chez les Gress; cependant quelle différence entre les productions des Grecs et celles des Egyptiems! On admirera tant qu'on voudra ces masses mormes qui rendent encore aujourd'hui l'Egypte si fameuse. Je rendrai justice à la grandeur de ces entreprises et à la solidité qu'on a su leur donner; mais je serai plus frappé de la dépense, de la patience, et du travail infatigable qu'on coûté les pyramides et les obélisques, que je ne serai touché du goût et du génie des artistes qui ont élevé ces monuments. J'en dirai autant des sciences dont les Grecs peuvent avoir reçu les premières teintures des Egyptiens, mais qu'ils ont portées à un point où jamais elles ne sont parvenues en Egypte. Mettons les Romains à côté des Egyptiens, le parallèle ne sera pas moins défavorable à ces derniers, quoique les arts et les sciences ne soient pas la partie où les Romains se sont le plus distingués.

Passons aux nations qui subsistent encore aujourd'hui, et faisons entre elles la même comparaison. Deux peuples fameux se présentent dans l'Asie, les Indiens et les Chinois. Aux Indes, le fils est obligé de suivre la profession de son père (1). Il n'en est pas de même à la Chine (2). Je ne suis pas plus partisan qu'un autre des Chinois, et je suis bien éloigné de regarder cette nation avec les mêmes yeux que quelques auteurs voudraient nous la

<sup>(1)</sup> Lettr, édif. t. 5, p. 18 et 19. | (2) Lettr. édif. t. 24, p. 40.

faire envisager. Néanmoins il faut convenir qu'il n'y en a point dans l'Asie qu'on puisse lui comparer; et il s'en faut bien que les arts et les sciences soient aussi florissants aux Indes qu'à la Chine. Je pourrais encore parler des Arabes, si je voulais m'étendre sur cette question, que je terminerai en disant qu'on ne peut citer auoun peuple, où les professions fussent héréditaires, qui se soit distingué par ses talents et ses connaissances. Je dis, au contraire, que cette institution n'est propre qu'à rétrécir l'esprit, et à l'arrêter dans les progrès qu'il pourrait faire. C'est, au feste, le moindre des abus qui résultent des professions héréditaires. Faisons voir qu'une pareille maxime doit infailliblement entraîner la ruine de l'état où elle a lieu.

L'expérience journalière prouve que dans tous les pays les familles se multiplient inégalement. Il peut arriver qu'une tribu se multiplie à l'infini. Alors ceux qui la composent, n'ayant que le même métier pour subsister, tomberont nécessairement dans la misère, et deviendront inutiles et même à charge à l'état. Par une raison contraire; on est en danger de perdre plusieurs arts utiles et essentiels par le dépérissement des tribus qui en sont dépositaires. D'ailleurs, il naît tous les jours de nouveaux arts enfantés par de nouveaux besoins et par de nouvelles découvertes. Comment cultiver ces arts dans les états où chaque famille est attachée à une certaine profession? Il faut donc créer à chaque fois de nouvelles tribus, et assigner de nouveaux rangs. Enfin, il y a des Arts qui s'abolissent par l'expérience et la conviction qu'on acquiert de leur peu d'utilité. Que deviendront alors les familles qui en étaient dépositaires? et comment pourront-elles se soutenir et subsister?

Quelque grands que soient ces inconvénients, il en est cependant encore d'une bien plus dangereuse conséquence.

Quel est le but principal de la société? C'est l'union et la concorde entre les citoyens. Ces avantages inestimables ne peuvent jamais se trouver dans les états où les professions sont héréditaires et attachées à certaines familles. Ces sortes de distinctions entraînent une aversion invincible, bien différente des sentiments qui naissent de la seule différence des rangs, différence qui n'exclut point un attachement réciproque entre les inférieurs et les supérieurs. Les hommes liés et attachés dès l'enfance à une certaine profession, ne connaissent, n'estiment que cette profession, et méprisent souverainement toutes les autres. De la s'ensuit une

haine innée, une jalousie indélébile, un mépris mutuel entre tous les membres de l'état. Par cette mauvaise politique, on détruitles motifs d'égards, d'intérêts et de considération, qui sont la base et le soutien de toute espèce de gouvernement; on rend la plus grande partie des citoyens inutiles les uns aux autres; on va directement contre le vœu de la société, dont le but est de rapprocher les esprits, et de porter les personnes qui composent un état, à se regarder comme frères et comme membres d'un seul et même corps. On arrête les effets les plus salutaires que les hommes doivent tirer de l'habitude et de la nécessité de vivre ensemble. Dans ces états, chacun regarde comme étranger, comme une espèce d'ennemi, un homme qui est d'une autre tribu que la sienne. Prenons encore un exemple, et jugeons du passé par le présent.

De tous les temps, le peuple aux grandes Indes a été partagé en différentes castes ou tribus. De tous les temps, les professions y ont été héréditaires dans les familles, et il n'a jamais été permis aux tribus de s'allier les unes aux autres (1). Quel est l'effet de cette funeste politique? Chaque tribu a son langage, sa religion, ses usages, ses coutumes et ses lois particulières (2). Il y a autant de temples ou pagodes que de tribus; point de communication, nulle relation, tout est séparé. Chaque pagode est desservie par les ministres de sa tribu (3). Chaque métier est renfermé dans sa caste, et ne peut être exercé que par ceux dont les parents en faisaient profession (4). Un homme d'une caste inférieure, que que mérite qu'il ait, ne peut jamais s'élever à une caste supérieure (5). Les sciences sont inaccessibles à toutes autres tribus qu'à celle des Bramines et des Rajas (6). Deux hommes de différentes castes ne peuvent point manger ensemble, s'approcher, ni converser familièrement (7). On en vient souvent aux mains au sujet de la préséance (8). On ne saurait concevoir à quels excès cet entêtement et cette prévention sont capables de porter les esprits (9). Il y a telle caste si basse et si méprisable, que ceux qui

<sup>(1)</sup> Diod. l. 11 , p. 153 , 154.—
STRARO , l. xv , p. 1029 , 1033.— AnRIAM. de Ind. p. 530 , 533.
(2) Voyage de la BOULAYE-LE-GOUZ ,
p. 159 , 160 , 122.— Ibid. d Ovingzon, t. 1 , p. 292.— Lettr. édif. t. 12 , p. 67.—
Voyage de Pyrarb, p. 159.— Voyage de Pyrarb, p. 273 , etc.—
(3) La BOULAYE , p. 159.— Voyage de Pyrarb, p. 277.
(4) Lettr. édif. t. 5 , p. 18.
(5) Ibid. édif. t. 24 , p. 204.
(6) Ibid. t. 26 , p. 221.— Mém. de
Trév. Mars , 1701 , p. 17.
(7) Lettr. édif. t. 12 , p. 67.—
Voyage de Pyrarb, p. 273 , etc.—
Rolat. des Indes et de la Chine,
(8) Ibid. t. 12 , p. 68.
(9) Ibid. p. 96 , etc.

en sont n'oseraient regarder en face un homme d'une caste supérieure. S'ils prenaient cette liberté, il aurait droit de les tuer sur-le-champ (1). Je n'oserais assurer que le partage du peuple en différentes classes, et les professions héréditaires, produisissent d'aussi mauvais effets chez les Egyptiens; mais s'il en était de même, comme il y a bien de l'apparence (2), que penser des vues et de la sagesse de leurs premiers législateurs?

Il y avait un défaut encore plus essentiel dans la constitution du gouvernement égyptien. Il était permis aux frères et aux sœurs de s'épouser (3). Cet usage est entièrement contraire aux règles et aux principes de la bonne politique. Il n'a pu avoir lieu que dans les temps où il fallait peupler la terre vide d'habitants. Il a dû cesser dès que le genre humain a commencé à se multiplier, et que les sociétés politiques se sont formées. Les seules lumières de la raison ont éclairé la plupart des législateurs sur les inconvénients qui résultent des mariages entre frères et sœurs. Ils ont senti que si les familles ne se mélaient point les unes avec les autres, chacune formerait dans l'état un corps isolé et séparé; motif qui doit nécessairement aliéner les esprits. Les Chinois suivent des maximes bien plus sages que n'étaient celles des Egyptiens. Les lois de la Chine défendent non-seulement les mariages entre frères et sœurs, elles ne permettent pas même de s'allier dans la même famille, quelque éloignée que soit la parenté (4). Cette loi est très-prudente, et part d'une politique très-profonde. Elle a été établie, non-seulement pour engager les citoyens à s'unir d'intérêt et de fortune, mais aussi pour prévenir les confédérations et les unions entre certaines familles, unions toujours pernicieuses à un état.

Ce qu'on a trouvé de plus estimable dans le caractère d'esprit des Egyptiens, est l'attachement et le respect qu'ils avaient pour leurs lois et leurs coutumes. On leur a donné les plus grands éloges sur leur constance à les observer, et à ne rien changer dans les usages primitifs de la monarchie. Une coutume nouvelle était, dit-on, un prodige en Egypte. Tout s'y faisait toujours de la même manière (5). Les Egyptiens ne voulaient rien emprunter des autres peuples (6).

<sup>(1)</sup> Lett. édif. etc. p. 68. (2) Voy. Herod. l. 11, n. 47, 167. (3) Suprd., 102 vol. l. 1, art. 4. (4) Martini, l. 1, p. 31. (5) Plato, de Leg. l. 11, p. 787; l. vii, p. 886. — Diod. l. 1, p. 74. — Porphyr. de abstin. l. 1v, p. 370, 371. (6) Herod. l. 11, n. 91.

Je dirai d'abord qu'à cet'égard les Egyptiens ne méritent aucun'éloge particulier. Cette façon de penser leur est commune avec tous les peuples de l'Orient. On sait que les Orientaux ont un grand attachement pour leurs usages. Ils n'en changent point. Leurs façons de penser et d'agir sont les mêmes qu'elles ont été de tous les temps. Il est certain d'ailleurs que la température de l'air et la position des climats influent considérablement sur le génie et le caractère des peuples. La température de l'Egypte, toujours uniforme, rendait les Egyptiens solides et constants. Reste à savoir si cette vertu n'est pas un vice lorsqu'elle est portée à l'excès.

On ne peut faire trop de réflexions, et prendre trop de précautions quand il s'agit de toucher aux anciennes constitutions d'un état, et d'y faire quelques changements; mais ce scrupule doit cependant avoir des bornes. Il est certain, par l'expérience, que telle loi qui était bonne dans un temps, cesse souvent de l'être dans un autre, et peut même entraîner de grands inconvénients. It est également vrai qu'il y a certaines lois dont le temps seul a pu faire reconnaître l'abus et les mauvais effets. Les circonstances changent, et alors il faut nécessairement changer le système politique, abolir les anciennes lois, et en substituer de nouvelles. Il est impossible que le premier législateur ait pu tout prévoir. Pourquoi enfin ne vouloir pas profiter des découvertes utiles faites dans les différents climats? Un réglement en est-il moins bon, parce qu'il n'est pas notre ouvrage? Est-ce un motif pour ne pas se l'approprier, quand on voit les avantages qui peuvent en résulter? Ensin l'attention à maintenir les anciennes lois, et le respect pour les anciens usages, ne doit pas s'étendre jusqu'aux objets qui sont purement du ressort de l'esprit et de l'imagination. Les sciences et les arts ne se perfectionnent que par le temps. Chaque jour on acquiert de nouvelles lumières, chaque jour les vues s'étendent et se rectisient. L'expérience fait reconmaître l'abus et l'erreur des anciennes pratiques. Il est alors de la bonne politique de reformer les usages vicieux, de chercher de meilleures méthodes, et de les substituer aux anciennes. C'est néanmoins ce qu'on ne pouvait faire en Egypte. Il fallait constamment s'en tenir aux usages primitifs. Il n'était permis en aucune occasion de s'en écarter : les lois le défendaient expressément (1).

<sup>(1)</sup> PLATO. Drop. PORPHYR. toois supra cit.

C'est par l'effet de cette façon de penser vicieuse que, généralement parlant, les peuples de l'Orient n'ont fait aucun progrès dans quelque genre que ce soit. Ils n'ont tiré aucun parti, aucun avantage de leur commerce fréquent avec les nations de l'Europe. Constamment bornés et attachés à leurs anciens usages éls sont aujourd'hui les mêmes qu'ils étaient il y a 3000 ans. Je crois en trouver la raison dans ce que j'ai dit précédemment des professions héréditaires dans les familles. Il faudrait, si on laissait introduire de nouveaux arts, créer de nouvelles castes, et voir périr de misère celles qui étaient dépositaires des anciennes connaissances.

Malgré les défauts que nous venons de relever dans la politique des Egyptiens, il faut cependant rendre justice à cesspeuples, et convenir que ces imperfections sont rachetées par quantité de maximes excellentes et de principes admirables, dignes, en un mot, de nous faire concevoir, à bien des égards, une idée avantageuse de leurs législateurs.

Les Egyptiens ont certainement connu plusieurs des véritables maximes du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse comprit d'abord que le vrai but de la politique doit être de rendre les peuples heureux, et qu'ils ne peuvent l'être qu'autant qu'on leur inspire des sentiments de vertu et de reconnaissance. C'est dans cette vue que le législateur voulut que les citoyens se respectassent beaucoup, que chacun sentit à chaque instant ce qu'il devait aux autres. De là ces lois sévères contre le meurtre, l'adultère, le viol, et tous les réglements inventés et établis pour mettre les citoyens à la garde les uns des autres (1). De là ce respect infini qu'on avait pour les vieillards. Les jeunes gens étaient obligés de se lever devant eux, et de leur céder partout la première place (2). Le législateur avait donné enfin aux règles de la civilité la plus grande extension (3). C'était autant de liens civils et politiques, imaginés pour contenir le peuple, et maintenir la paix et le bon ordre entre les citoyens; c'était autant de moyens propres à inspirer la douceur, et capables d'entretenir l'union, en bannissant tous les vices qui partent d'un caractère dur et grossier.

De ce même principe sont émanées les lois sur la sépulture des morts, l'usage de les embaumer, de les déposer dans des sé-

<sup>(1)</sup> Supra, 1et vol. l. 1, art 2. (2) Hanco. l. 11, n. 80.

<sup>(3)</sup> Idem.

pulcres magnifiques, et de regamer le cadavre d'un père comme le gage le plus sûr qu'un débiteur pût donner à son créancier (1). Toutes ces institutions entretenaient l'amour et la vénération pour les parents. Il était impossible qu'on eût tant de respect pour les pères après leur mort, sans être porté à avoir pour eux les plus grands égames pendant qu'ils vivaient. La gloire qu'on a donnée aux Egyptiens d'être les plus reconnaissants de tous les hommes (2), montre la justesse des mesures que le législateur avait employées pour graver cette vertu dans le cœur de ses peuples.

Quelles louanges enfin ne méritent pas les Egyptiens sur ce jugement rigoureux qu'on faisait subir à la mémoire des morts, et sur l'examen qu'on faisait de leur vie, pour décider s'ils méritaient les honneurs de la sépulture? L'audience se tenait en public. C'était le peuple qui décidait et prononçait la sentence (3). Il n'est point dans ces occasions de Juges plus compétents. Ce moyen était excellent pour contenir tout le monde dans le devoir, les rois mêmes ne pouvant s'y soustraire. L'histoire ne présente point de coutume plus sage et plus politique: coutume qui devait inspirer aux citoyens les plus grands sentiments d'honneur et de vertu. De pareilles maximes ont toujours été le fondement des empires que nous savons avoir subsisté le plus long-temps et la plus glorieusement,

#### CHAPITRE CINQUIÈME.

#### La Grèce.

J'ai déjà indiqué dans le volume précédent une partie des révolutions que la Grèce a éprouvées au commencement des siècles qui nous occupent présentement. On y a vu que le retour des Héraclides dans le Péloponèse avait fait entièrement changer de face aux différentes principautés de cette partie de l'Europe (4). On se souvient aussir que vers le même temps Thèbes et Athènes changèrent la forme de leur gouvernement, qui devint républi-

<sup>(1)</sup> Suprd, p. 13. (2) Diob. l. 1, p. 101.

<sup>(3)</sup> Dios. p. 84, 103. (4) Supra, 2° vol. l. 1, c. 3, art. 6.

cain de monarchique qu'il avaît été jusqu'alors (1). Il y eut encore d'autres mouvements dans la Grèce. Quelques-uns des royaumes qui s'étaient formés originairement s'éteignirent. Il s'en éleva de nouveaux. Plusieurswilles, à l'exemple de Thèbes et d'Athènes, s'érigèrent aussir en républiques (2). L'histoire de tous ces différents états n'est pas également intéressante.

On peut assurer qu'il ner a que celles d'Athènes et de Lacédémone qu'il soit important de connaître. Ces deux villes, par l'ascendant et la supériorité qu'elles acquirent dans la Grèce, domnèrent le mouvement, et, si l'on peut le dire, le ton à toute la nation: Athènes et Lacédémone ont présidé à tous les événements auxquels les Grecs ont eu part: ainsi, en étudiant avec soin l'histoire de ces deux villes, on peut connaître parfaitement le caractère, le génie et la politique des Grecs. Je ne m'attacherai donc qu'à exposer les principes du gouvernement d'Athènes et de Lacédémone, à en examiner la forme, et à faire mentir les différences qu'il y avait entre les maximes qui guidaient ces deux républiques.

#### ARTICLE PREMIER.

#### Athènes.

Quoique les Athéniens aient été, comme tous les autres états de la Grèce, originairement gouvernés par des rois, jamais peuple n'a eu plus de penchant pour la démocratie. Le pouvoir de leurs rois, restreint presque au commandement des armées, disparaissait pendant la paix (3). Plutarque observe que dans le dénombrement qu'Homère fait des forces de la Grèce au siège de Troie, les Athéniens sont les seuls àuxquels ce poëte donne le nom de peuple (4). Cependant ils étaient encore soumis à des rois (a). Homère a voulu sans doute par cette distinction, faire connaître le penchant que les Athéniens avaient pour la démocratie, et donner à entendre que la principale autorité résidait dans le peuple.

<sup>(1)</sup> Suprà, 2° v. l. 1, c. 3, art. 6.
(2) PAUSAN. l. 1, c. 43, p: 103.
(3) Suprà, 2° vol. l. 1, art. 7.
(4) Iliad. l. 11, v. 54. — PLUN. in These.

Le différend qui, à la mort de Codrus, s'éleva entre ses enfants, fournit aux Athéniens, ennuyés du gouvernement monarchique, un prétexte pour l'abolir.

Codrus, ce prince qui se sterifia si généreusement pour son peuple, avait laissé deux enfants, Médon et Nilée (1). Médon était l'aîné, et devait en cette qualité succéder à la couronne; mais Nilée s'y opposa, sous prétexte que Médon étant boiteux, une pareille difformité dégradait la majesté du trône (2). Les Athéniens remirent la décision de ce différend à l'oracle de Delphes. La Pythie prononça en faveur de Médon, et lui adjugea la couronne (3).

Cette décision, qui confirmait le droit de Médon, aurait du lever tous les obstacles; mais ou le peuple n'y eut point d'égard, ou, ce qui est plus vraisemblable, la réponse de l'oracle renfermait quelque sens ambigu que les Athéniens interprétèrent selon la dispetition où ils étaient d'abolir la royauté (4). Quoi qu'il en soit, ils prirent de là occasion de changer la forme de leur gouvernement, et de supprimer l'autorité royale. Jupiter fut déclaré seul monarque d'Athènes (5). On choisit pour gouverner l'état, des magistrats auxquels on donna le nom d'Archontes. Médon n'eut d'autre avantage que d'être honoré de cette dignité. Les premiers Archontes furent perpétuels. Celui qui était revêtu de cette charge, la gardait pendant toute sa vie (6).

Cette nouvelle forme de gouvernement subsista pendant 331 ans. Mais l'archontat perpétuel parut au peuple d'Athènes, amateur excessif d'une liberté sans bornes, une image trop vive de la royauté. Résolus d'en abolir jusqu'à l'ombre même, les Athèniens réduisirent l'exercice de l'archontat à dix années (7).

Ce retranchement ne les tranquillisa pas encore. La jalousie et l'inquiétude naturelle des Athéniens leur firent trouver trop long et trop dangereux cet espace de dix années. Dans la vue de ressaisir plus souvent l'autorité qu'il ne confiait qu'à regret à ses magistrats, ce peuple ombrageux jugea à propos d'abréger le temps de leurs fonctions, et il réduisit enfin l'archontat à une année seulement d'exercice (8).

<sup>(1)</sup> PAUS. l. VII, c. 2, init.

<sup>(2)</sup> Idem. (5) Idem.

<sup>(4)</sup> Voy. MARSH. p. 340.

<sup>(5)</sup> Макен. р. 340.

<sup>(6)</sup> Idem.

<sup>(8)</sup> Idem.

Ces révolutions exposèrent Athènes aux plus grands malheurs. Une puissance aussi limitée que celle des Archontes, n'était pas capable de contenir des esprits remuants, devenus jaloux à l'excès de la liberté et de l'indépendancé. Les factions et les querelles renaissaient chaque jour : on ne s'accordait sur rien (1). Il serait bien difficile de marquer exactement quelle a été jusqu'à Solon la forme du gouvernement d'Athènes. Les auteurs anciens ne se sont point expliqués précisément sur ce sujet. On ne trouve rien dans leurs écrits qui puisse nous en éclaircir. Il y a bien de l'âpparence que pour la police et la manufention de l'état, on suivit la plupart des lois par lesquelles Athènes était gouvernée dans le temps qu'elle était soumise à ses rois (2).

La situation où se trouvait Athènes, aurait à la fin entraîné sa ruine totale. Les malheurs instruisent. Les Athéniens sentirent que l'état ne pouvait subsister au milieu des troubles et des dissensions qui le déchiraient. On songea donc à mettre un frein à cet esprit d'indépendance qui régnait parmi tous les citoyens. On jeta, pour cet important ouvrage, les yeux sur Dracon, personnage illustre, d'une sagesse et d'une probité reconnues, et très-instruit des lois divines et humaines (3). On lui confia l'autorité nécessaire pour réformer l'état, et publier des lois qui remédiassent aux abus dont il était temps d'arrêter le cours. Comme le nom de Dracon se lit dans la liste des Archontes, on peut croire que ce fut durant sa magistrature qu'il entreprit de réformer la république.

On ne voit point qu'avant Dracon Athènes ait eu un corps de lois rédigées par écrit (;). Il pouvait à la verité y avoir quelques lois écrites (a), mais on n'avait point encore recueilli ces lois, et formé de leur compilation une espèce de code. La jurisprudence était si incertaine, que presque tous les jugements étaient arbitraires. On n'avait pas même spécifié quelles actions étaient criminelles, et quels châtiments devaient être infligés à ceux qui les commettaient (5). Dracon peut donc être regardé comme le premier législateur d'Athènes (6).

Il était d'un caractère dur et austère. Il outra la vérité; et, ne

<sup>(1)</sup> Plut. in Sol. p. 84, 85.
(2) Voy. Paus. l. 1v, c. 5, sub fin.
(3) A. Gellius. l. 1, c. 18.
(4) Joseph. advers. Appion. l. 11, 6.
(6) A Gell. l. 1, c. 18.

mettant point de distinction entre les délits, il punit de mort la plus légère faute comme le plus énorme forfait (1). Dracon renouvela aussi la loi qui ordonnait de faire le procès aux choses inanimées, quand elles avaient occasioné la mort de quelqu'un (2). Interrogé pourquoi il avait décerné la peine capitale pour toutes sortes de fautes; c'est, répondit-il, que les plus petites me paraissent dignes de mort, et que je n'ai pu trouver d'autre punition pour les plus grandes (3). Hérodicus disait des lois de Dracon, qu'elles paraissaient être moins l'ouvrage d'un homme que d'un dragon, par allusion au nom du législateur (4). Démade, fameux orateur, les avait bien caractérisées, en disant qu'elles n'avaient pas été écrites avec de l'encre, mais avec du sang (5). Aristote ne paraît pas en avoir fait un grand cas', puisqu'il dit qu'elles n'avaient rien de remarquable que leur cruauté (6).

Il ne reste plus des lois de Dracon que quelques fragments épars dans différents, auteurs (a). On ne voit pas que ce législateur ait rien changé à la forme du gouvernement (7). Il forma sculement une nouvelle compagnie appelée Ephètes (8). Ce tribunal, composé de cinquante-un juges choisis parmi tout ce qu'il y avait de plus distingué dans l'état, devint le premier tribunal d'Athènes. On y appelait des décisions de toutes les autres juridictions. Lui seul jugeait en dernier ressort. Ce grand éclat des Ephètes ne fut pas de longue durée. L'Aréopage humilié par Dracon, reprit sous Solon son ancienne splendeur.

Les lois de Dracon étaient trop violentes pour qu'elles pussent subsister long-temps. Si on eut tenu exactement la main à leur exécution, la loi aurait bientôt détruit plus de citoyens que n'auraient pu faire les fléaux du ciel, ou l'épée de l'ennemi. On fut donc obligé d'en adoucir la rigueur; et l'extrême sévérité de ces lois conduisit à un excès contraire, la licence et l'impunité. Les factions et les divisions recommencèrent plus fortement que jamais. On retomba dans les premiers troubles. La république se divisa en autant de partis qu'il y avait de différentes sortes d'habitants dans l'Attique (9). On était prêt à en venir aux plus fâ-

<sup>(1)</sup> PLUT. in Sol. p. 97, E.

<sup>(2)</sup> Idem. (3) Idem.

<sup>(4)</sup> Arist. Rhet. l. 11, c. 23, p. 579. B.

<sup>(6)</sup> Polit, l. 11 . c. 12 . p. 337 . C.

<sup>(</sup>a) Thysius en a fait le recueil, apped Gronov. Thess. Gr. antiq. t. v.

<sup>(7)</sup> Arist. loco cit. (8) Pollux. l. viii, c. 10. Segm. 124,

<sup>(9)</sup> PLUT. in Sol. p. 85.

cheuses extrémités. Dans ce péril, on eut recours à Solon, à qui ses rares qualités, et particulièrement sa grande douceur, avaient acquis l'affection et la vénération de toute la ville (1). On le pressa de travailler à faire cesser les différends, en prenant connaissance des affaires publiques.

Solon balança long-temps à se charger d'une commission si difficile (2). Enfin il fut élu Archonte, sans qu'on eut recours au sort comme dans les autres élections (3); et d'un consentement unauime on le nomma arbitre souverain, et législateur d'Athènes (:).

Dépositaire de l'autorité absolue, et maître du cœur de ses concitoyens, Solon s'appliqua fortement à réformer le gouvernement, d'Athènes. Il se conduisit avec toute la fermeté et la pru- dence qu'on peut désirer dans un homme d'état. Quoiqu'il connût parfaitement toute la grandeur du mal, il ne jugea cependant pas à propos de corriger certains abus qui lui parurent plus forts que les remèdes. Il n'entreprit de changements que ceux qu'il crut pouvoir faire goûter aux Athéniens par la voie de la raison, ou les forcer d'accepter par le poids de l'autorité, mélant sagement, comme il le disait lui-même, la force avec la douceur. Aussi quelqu'un lui ayant demandé si les lois qu'il avait données aux Athéniens étaient les meilleures qu'on pût leur prescrire : Oui, dit-il, les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir (5).

Solon commença par casser toutes les lois de Dracon, excepté celles qui concernaient les meurtriers (6). Il procéda ensuite à la police de l'état, c'est-à-dire à la distribution des charges, des dignités et des magistratures. Il les laissa toutes entre les mains des riches, qu'il distribua en trois différentes classes, relativement à la différence de leurs facultés. Ceux dont le revenu montait annuellement à cinq cents mesures tant en grains qu'en fruits secs et en boissons, composaient la première classe. On plaça dans la seconde les citoyens qui en avaient trois cents, et pouvaient entretenir un cheval en temps de guerre. On mit dans la troisième ceux qui n'en avaient que deux cents (7). La quatrième et dernière classe comprenait tous les mercenaires, et gens vivant de leur travail (8).

```
(1) PLUT: in Sol. p. 85.
(2) Idem. in Sol. p. 85.
(3) ÆLIAN. V. hist. l. VIII, c. 10.
(4) HEROD. l. 1, u. 29. — PLUT. p.
(5) PLUT. in Sol. p. 86. C.
(6) ÆLIAN. Var hist. l. VIII, c. 10.
— PLUT. p. 87, E.
(7) ARIST. Polit. l. 11, c. 12.
(8) PLUT. p. 87, E.
```

Les citoyens de cette classe n'étaient jamais admis aux charges. Solon leur donna seulement le droit d'opiner dans les assemblées publiques. Ce privilége, qui au commencement parut peu de chose, devint par la suite très-considérable, et rendit le peuple maître absolu des affaires, attendu que la plupart des procès et des différends retournaient toujours au peuple, devant lequel on pouvait appeler de tous les jugements des magistrats. D'ailleurs, comme les lois de Solon avaient le défaut d'être écrites avec beaucoup d'obscurité, il fallait à chaque instant les interpréter; et il n'y avait que les assemblées publiques qui pussent décider du sens qu'on devait leur donner (1). C'était aussi dans ces assemblées que se décidaient les plus grandes affaires de l'état, telles que la paix, la guerre, les traités, l'arrangement des finances, etc.

La constitution du gouvernement d'Athènes était donc purement démocratique, c'est-à-dire que toute l'autorité était entre les mains du peuple (2). Il paraît que Solon sentit les inconvénients du pouvoir excessif qu'il avait confié à la multitude. Il songea donc à lui donner un frein; et, dans cette vue; il choisit dans chaque tribu cent personnes de mérite, dont il composa un nouveau conseil appelé le sénat. Comme il n'y avait encore du temps de ce législateur que quatre tribus, le nombre des sénateurs fut de quatre cents. Le peuple ne pouvait statuer que sur ce qui avait été vu et proposé par le sénat (3). Les sénateurs ne s'assemblaient point qu'on eût auparavant affiché le sujet sur lequel ils avaient à délibérer (4). Après que l'affaire avait été examinée, on lisait au peuple l'avis qui avait été formé dans le sénat. Ceux qui voulaient parler, montaient alors sur la tribune aux harangues. Quand il s'agissait ensuite d'opiner, le crieur public commençait par appeler à haute voix les citovens qui avaient passé l'âge de cinquante ans (5), et en continuant jusqu'à ceux qui en avaient trente; car il fallait être parvenu à cet age pour avoir droit de suffrage dans les assemblées publiques. On décidait préalablement si l'affaire serait mise en délibération. Le peuple en effet était le maître de rejeter purement et simplement le décret du sénat, ou d'en ordonner l'exécution après

<sup>(1)</sup> Arist. Plut. locis cit. (2) Plato in Menex. p. 519. — Ds. MOSTH. in Newram, p. 875. (3) Plut. p. 88, D.

l'avoir examiné (1). C'est à ce sujet qu'Anacharsis disait un jour à Solon: « J'admire que chez vous les sages n'aient que le droit de délibérer, et que celui de décider soit réservé aux fous (2). »

Un des premiers soins de Solon avait été de rétablir l'autorité de l'Aréopage abaissé par Dracon. Il déféra à cette auguste compagnie l'inspection générale sur tout l'état, et le soin de faire observer les lois dont il la rendit dépositaire (3). Je n'entrerai au surplus dans aucun détail sur les réglements civils faits par ce législateur. Ils sont assez connus. On sait l'hommage que les Romains ont rendu aux lois de Solon, dont quelques-unes subsistent encore aujourd'hui, puisqu'elles ont été le fondement de la jurisprudence romaine adoptée par presque toute l'Europe. Il paraît que Solon en avait emprunté plusieurs des Egyptiens (a). On les sit graver sur des rouleaux de bois enchâssés dans des cadres, de manière qu'ils pussent tourner à volonté (4). Ces monuments furent d'abord déposés dans la citadelle, et ensuite dans le Prytanée, asin que tout le monde sût à portée de les consulter (5). Quelques-uns de ces cadres et de ces rouleaux subsistaient encore du temps de Plutarque (6).

Exposer là constitution du gouvernement d'Athènes, c'est en faire connaître les défauts. Tout état où le peuple juge et décide, est essentiellement vicieux. Comment, en effet, pouvoir discuter les affaires devant des assemblées si nombreuses? comment même s'y faire entendre? On peut juger de la multitude d'auditeurs qui composaient les assemblées à Athènes, par la quantité de suffrages que la loi exigeait, lorsqu'il était question de bannir quelqu'un par l'ostracisme, ou d'adopter un étranger. Il fallait dans l'un et l'autre cas au moins six mille voix (7). Quels troubles d'ailleurs

11, c. 34.

(2) PLUT. in Solone, p. 81, B.

sacerdotum, latis justo moderamine legibus, Romano quoque juri maximum addidit firmamentum. Aun.

MARCELL. l. XXII, c. 16, p. 346. Il est vrai que, suivant Hérodote, 1, n. 29, et Plut. p. 92, Solon ne fut en Egypte qu'après avoir publié ses lois; mais, ou ce législateur avait eu connaissance des lois d'Egypte avant son voyage, ou il ajouta à ces lois, et les corrigea d'après les lumières qu'il Plut. in Aristide, p. 522, F.

(1) Voy. Sigon, de Rep. Athen. 1. avait acquises en Egypte : car il est certain, d'après le témoignage même d'Hérodote, de Diodore et d'Ammien (3) Plur. p. 88, Athen. l. iv, c. 19, Marcellin, que Solon avait emprunté. 168.

(a) Solon sententiis adjutus Ægypti Herod. l. 11, n. 177, Dion. l. 1, p. accrdotum, tatis justo moderamine 88, 90; Amm. Marcell. l. xxII, c. 16, p. 346.

(4) PLUT. t. 1, p. 92, B. t. 11, p. 79; A GELLAUS, l. 11, c. 12; SUID. in Agent t. 1, p. 240, in Kupfers t. 11, p.400.

(5) Poll. l. viii, c. 10, Segm. 128. (6) Plut. suprd.

(7) DEMOSTH. in Newram, 873, E.-Pollux, l. viii, c. 5. Segm. 20. —

ne devaient pas occasioner le partage et la diversité de sentiments, d'intérêts et de vues particulières?

Solon, pour me servir de l'expression de Plutarque, avait cruque le gouvernement d'Athènes, affermi et arrêté par l'Artopage et par le sénat des quatre cents, comme par deux ancres fermes et inébranlables, cesserait de s'agiter et de se tourmenter (1). Le succès ne répondit point à son attente. Jamais état ne fut plus agité et livré à de plus cruelles dissensions. On n'en doit attribuer la cause qu'à la trop grande autorité dont le peuple jouissait.

La témérité et la licence des assemblées populaires ont perdu les républiques de la Grèce, dit Cicéron (2); » j'ajoute, et particulièrement celle d'Athènes.

Solon avait bien prévu l'abus que le peuple ferait du pouvoir qu'il lui avait consie : aussi avait-il imaginé un frein pour le contenir; mais ce frein n'était pas suffisant. L'Aréopage n'avait aucune part au gouvernement, et le sénat, dépendant lui-même du peuple, ne pouvait réparer une constitution d'état essentiellement mauvaise et désectueuse. Il y avait même un vice radical dans la constitution de ce sénat formé pour contenir le peuple. Il était trop nombreux. Composé dans son origine de quatre cents personnes, il le sut ensuite de six cents. L'expérience a toujours fait connaître que les têtes des plus grands hommes se rétrécissent lorsqu'elles sont assemblées, et que là où il y a le plus de sages, il y a aussi moins de sagesse (5).

On n'envisage communément les Athéniens que du côté qui leur est favorable et avantageux. L'histoire d'Athènes frappe et impose par son éclat et par son brillant. Nous sommes éblouis par les batailles de Marathon et de Salamine, par la pompe des spectacles, par la magnificence et le goût des monuments publics, par cette foule d'hommes supérieurs en tous genres, qui rendront à jamais le nom d'Athènes précieux et mémorable. Cependant, si nous voulions examiner l'intérieur de cette république, quels tableaux affreux ne présenterait-elle pas (4)? Nous verrions un état sans cesse en combustion, des assemblées toujours tumul-tueuses, un peuple agité perpétuellement par les brigues et les factions, et livré à la fougue du plus vil harangueur; les citoyens les plus illustres persécutés, bannis, et continuellement exposés

<sup>(1)</sup> in Sol. p. 88. E. (2) Pro Flacco, n. 7, t. v, p. 244. (3) Lettres Persannes, Lettr. 106.

à la violence et à l'injustice (1). La vertuétait proscrite à Athènes, et les services qu'on rendait : la patrie, oubliés, et souvent même punis par la voie de l'ostracisme. Quel gouvernement que celui où la vue des citoyens qui avaient le mieux servi l'état, était odieuse et insupportable! Valère Maxime est bien fondé à s'écrier : « Heu- reuse Athènes, d'avoir encore trouvé, après des traitements si » injustes, des citoyens qui aimassent leur patrie (2)! » L'histoire de tous les autres peuples de la Grèce ne fournirait pas, à beaucoup près, autant d'exemples d'injustice et d'ingratitude envers les bienfaiteurs de l'état, qu'en présente la seule ville d'Athènes.

On ne peut nier cependant que la douceur, la générosité et même la grandeur d'âme, ne fussent le caractère général et dominant des Athéniens. On en pourrait citer mille exemples. Je n'en rapporterai point d'autre que la loi qui ordonnait de remettre dans son chemin quiconque s'en était égaré (3). Mais le peuple est toujours peuple. Par-tout il est léger, capricieux, injuste, cruel, et prêt à suivre les premières impressions qu'on lui donne. Chaque Athénien en particulier était naturellement doux, affable, bienfaisant; mais dans les assemblées ce n'était plus le même homme (4). Aristophane représente le peuple d'Athènes sous l'emblème d'un vieillard très-sensé dans sa maison, mais qui, dans les assemblées publiques tombe en enfance (5). La conduite inégale des Athéniens déplaisait à leurs alliés, et à la fin les éloigna totalement. Elle était encore plus insupportable aux villes qui étaient dans leur dépendance. Il les traitaient avec la dernière dureté (6). Il fallait essuyer les bizarreries d'un peuple flatté et séduit sans cesse par ses orateurs; c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux et de plus terrible que les caprices d'un prince gâté par la flatterie et les vils hommages de faibles courtisans.

<sup>(1)</sup> Idem. in-2°. p. 454, 456.
(2) L. v, c. 3.
(3) Cicero de Offic. l. 111, n. 13.
(4) Voy. Plat. de Leg. l. 111. — Xr.

ROPHON de Rep. Athen. — POLYR. l. vi,
175.

### ARTICLE SECOND.

#### Lacédémone.

On a vu dans la seconde partie de cet ouvrage que 80 ans après la prise de Troie, les descendants d'Hercule s'étaient remis en possession du Péloponèse. Ils marchaient alors sous la conduite de trois principaux chefs, Aristodème, Téménès, et Cresphonte. Ces conquérants partagèrent entre eux les contrées dont ils venaient de se rendre maîtres. Téménès eut l'Argolide; la Messénic échut à Cresphonte; Aristodème étant mort durant le cours de cette expédition, ses deux fils Euristhène et Proclès prirent sa place, et eurent en partage la Laconie (!).

Ces deux princes ne jugèrent point à propos de diviser le domaine qui leur était adjugé. Ils ne régnèrent point non plus alternativement, comme autrefois Etéocle et Polynice étaient convenus de le faire à Thèbes; mais, soit en vertu des ordres de leur père, soit par quelque autre motif que nous ignorons, ils gouvernèrent conjointement et avec une égale autorité, l'un et l'autre portant le titre de roi de Lacédémone, et étant reconnu en cette qualité. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces deux frères avaient l'un pour l'autre l'antipathie la plus forte. Ils ne s'accordèrent jamais; et toute leur vie se passa dans des discordes continuelles: leurs descendants même héritèrent de cette funeste mésintelligence (2); car cette forme de gouvernement ne finit point en leur personne. Le sceptre demeura conjointement dans ces deux branches, qui subsistèrent environ 900 ans, pendant lesquels elles ont donné sans interruption des rois à Sparte de père en fils. On en compte trente dans la ligne d'Euristhène, et vingtsept dans celle de Proclès. Ces deux familles s'éteignirent à-peuprès dans le même temps: singularités remarquables, et dont je ne crois point qu'on trouve d'exemple chez aucune autre nation.

La révolution qui enleva le sceptre aux descendants de Pélops, pour le remettre entre les mains des Héraclides, avait fait éprou-

<sup>(1)</sup> Suprd, 2°. v. l. 1, c. 3, art. 6. | m, c. 1, p. 205 et 206. (2) HEROD. l. v1, n. 52. — PAUS. l.

- ver au Péloponèse toutes les horreurs de la guerre. Les habitants chassés de leurs héritages, avaient été contraints de fuir, et de chercher un asile dans les provinces voisines (1). Le pays était resté désert. Le premier soin d'Euristhène et de Proclès fut de songer aux moyens de repeupler la Laconie. Pour y parvenir plus promptement, ils se déterminèrent à recevoir tous les étrangers qui viendraient s'y retirer pour quelque raison que ce pût être; et afin de les fixer, ils leur accordèrent les droits et les priviléges de naturels et de citoyens (2).

Les deux rois divisèrent ensuite toute la Laconie en six parties. Ils choisirent Sparte pour leur capitale, et y établirent leur séjour. C'est de là qu'ils envoyaient, dans les villes de leur dépendance, des gouverneurs pour faire connaître au peuple leurs intentions (3). Nous ignorons au surplus quelles étaient alors les lois et les maximes du gouvernement. Depuis cette époque, jusqu'à la réforme de Lycurgue, l'histoire de Sparte est fort obscure. Nous passerons ces temps de ténèbres, pour venir au siècle de ce fameux législateur.

Quoique la puissance royale fût établie et subsistat constamment dans les deux branches de la famille régnante, l'état se ressentit à la fin des discordes que ce partage d'autorité ne pouvait manquer d'occasioner. Les deux rois formèrent deux partis auxquels chacun s'attacha selon son inclination particulière, ou ses intérêts. Ces divisions intestines forcèrent les souverains de Sparte de chercher à l'envi l'un de l'autre, les moyens de gagner l'affection de leurs sujets. Ils eurent recours à des complaisances qui insensiblement devinrent très-préjudiciables au maintien et à la tranquillité de l'état.

Eurypont.ou Eurithion, petit-fils de Proclès, fut le premier qui, pour plaire au peuple, relacha un peu de l'autorité absolue dont les rois de Sparte avaient toujours joui : condescendance qui produisit une horrible confusion et une licence effrénée; source d'une infinité de maux dont l'état se trouva long-temps affligé. Le peuple, au lieu de se rendre plus traitable, n'en dévint que plus insolent. La liberté dégénéra en indépendance. Les rois n'eurent plus d'autorité. On osa même attenter à leur personne sacrée. Eunome, père de Lycurgue, perdit la vie dans une sédition (4). Au milieu

<sup>(1)</sup> Supra, 2° vol. l. 1, с. 3, art. 6. (3) Abist. Polit. l. 11, с. 9, р. 329, (2) Strabo, l. viii, р. 560, 561 et Е.— Strabo, р. 560. (4) Регл. in Lycurg. p. 40,

de ces troubles et de l'anarchie, parut Lycurgue, dont la prudence et la fermeté firent totalement changer de face au gouvernement de Lacédémone.

Ce fameux législateur aurait pu facilement monter sur le trône après la mort de son frère ainé, qui n'avait point laissé d'enfant mâle: il régna même pendant quelques mois. Mais ayant appris que la reine sa belle-sœur était enceinte, il déclara que la couronne appartenait à l'enfant qui naîtrait, si c'était un fils. Il tint parole, et la reine ayant accouché d'un prince, Lycurgue le déclara roi, et dès ce moment se démit du pouvoir souverain (1).

Une conduite si généreuse n'apaisa pas les soupçons que quelques ennemis de Lycurgue avaient voulu répandre sur la droiture de ses intentions. Pour les calmer et les dissiper entièrement, ce grand homme se condamna à un exil volontaire. Il entreprit plusieurs voyages, dans la vue de consulter les personnes les plus habiles et les plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il alla d'abord en Crète; il passa ensuite dans l'Asie, et se rendit enfin en Egypte, le séjour alors des sciences et de la politique (2).

Lycurgue n'avait gouverné l'état que trois mois ; mais c'en avait été assez pour faire connaître tout ce dont il était capable. Ses vertus lui avaient attiré l'estime et la vénération de tous ses concitoyens (3). Son absence en fit encore mieux sentir le prix. Les désordres s'étaient tellement augmentés à Sparte, que tout l'état députa vers lui plusieurs fois pour le presser de revenir (4). Cette disposition des esprits détermina Lycurgue à rentrer dans sa patrie. Il résolut aussitôt de changer la forme du gouvernement, persuadé que l'établissement de quelques lois particulières n'apporterait aucun soulagement aux maux qu'on voulait guérir (5).

Avant que d'exécuter son dessein, il alla consulter à Delphes Apollon sur l'entreprise qu'il méditait. Le dieu l'approuva, il en reçut la réponse la plus favorable. La prêtresse l'appela l'ami des dieux, s'écriant qu'elle ne savait pas même si elle ne devait pas le regarder comme une divinité, plutôt que comme un simple mortel. Elle assura ensuite Lycurgue qu'Apollon avait exaucé sa prière, et qu'il formerait l'état le plus excellent qui eût jamais été (6).

On conçoit aisément quelle autorité et quel crédit une pareille

<sup>(1)</sup> Idem. p. 40 et 41. (2) PLUT. p. 41 et 42. (3) PLUT. p. 41, A.

<sup>(4)</sup> Idem. p. 42. (5) Idem.

<sup>(6)</sup> Idem in Lycurg. p. 42.

réponse acquit à Lycurgue, et combien elle aplanit de difficultés. De retour à Lacédémone, il commença par gagner les principaux de la ville, en leur faisant part de ses vues. S'étant assuré de leur consentement, il les engagea à se rendre en armes dans la place publique, pour étonner et intimider ceux qui voudraient s'opposer à ses projets (1). Il ne trouva point d'obstacles, et fit ce qu'il voulut.

Je passerai sous silence le détail des établissements et des ordonnances de Lycurgue. Je remarquerai seulement que ce législateur ne jugea pas à propos de coucher ses lois par écrit : il le défendit même très-expressément. Il voulait les imprimer dans l'esprit et dans le cœur de ses concitoyens par la pratique et par l'usage (2); et il y réussit. Observons encore que ce législateur ne voulut faire aucune loi civile (5).

Il serait difficile de donner une idée juste et précise du gouvernement politique de Lacédémone. Platon lui-même convenait qu'il n'était pas possible de le définir (4). En effet, le gouvernement de Sparle n'était, à proprement parler, ni monarchique, ni aristocratique, ni démocratique. Il était mixte, et participait de toutes ces différentes espèces de constitutions politiques.

Il y avait deux rois à Sparte, mais leur pouvoir était très-faible et très-borné. Il ne paraît pas que leur volonté influât beaucoup sur les affaires de l'état, ni qu'ils eussent un grand crédit dans les délibérations publiques (5). Ils n'étaient, à proprement parler, que les premiers citoyens de l'état (6); reconnaissant dans les Ephores et dans le peuple une autorité supérieure, à laquelle ils étaient obligés de rendre compte de leur conduite (7). Ils jouissaient cependant de grands priviléges qui les distinguaient honorablement. On avait aussi pour leur personne le plus grand respect et la plus grande considération (8).

Le sénat, composé de vingt-huit membres électifs, jouissait originairement d'une autorité fort étendue. Ce corps avait été institué par Lycurgue, pour maintenir l'équilibre entre les rois et le peuple; le sénat se rangeant du parti des rois quand le peuple

```
(1) Idem. Ibid.
(2) PLUT. p. 47.
(3) Idem. Ibid.
(4) De Leg. l. 1v, p. 829, D.— V.
sussi Arist. Polit. l. 1v, c. 9.
(5) Voy. Trucyd. l. 1, n. 79, 85 et
87. — Arist. Polit. l. in, c. 14.
```

voulait se rendre trop puissant, et prenant au contraire les intérêts du peuple lorsque les rois paraissaient vouloir trop entreprendre (1). Les rois assistaient au sénat lorsqu'ils le jugeaient à propos. Ils y avaient le privilège du double suffrage (2). Le sénat avait seul le droit d'examiner les affaires, et de les proposer dans l'assemblée publique; mais quan il avait donné son avis, le peuple était le maître de le rejeter ou de l'approuver (3). Les sénateurs, comme je l'ai déjà dit, étaient électifs. C'était par voie de suffrages et dans l'assemblée du peuple qu'on procédait à ce choix important (4).

Bientôt la puissance du sénat sembla trop forte et trop absolue. On résolut de lui donner un frein, en lui opposant l'autorité des Ephores. Ce fut environ 130 ans après Lycurgue que cet établissement cut lieu (a). Les Ephores étaient au nombre de cinq (5), et ne demeuraient qu'une année en charge (6). C'était le peuple qui les choisissait, et souvent ils étaient tirés parmi les gens de la plus basse condition (7). Etablis pour défendre les droits de la nation contre les entreprises des rois et du sénat, ils avaient beaucoup de ressemblance avec les tribuns de Rome. Quoique leur magistrature ne passat pas les bornes d'une année, ils devinrent si puissants que toute l'autorité résida dans la suite entre leurs mains. Les Ephores pouvaient casser les sénateurs, les faire mettre en prison, et même les punir de mort (8). Les rois étaient obligés de leur obéir à la troisième sommation (9). Ils avaient droit de les condamner à l'amende et de les faire arrêter (10). Lorsque les rois entraient au sénat, les Ephores étaient dispensés de se lever pour eux (11). Les rois, au contraire, étaient obligés de leur rendre cette marque de respect (12). Tous les mois on renouvelait le serment de l'état, les Ephores au nom de la république, et les rois en leur nom. Les rois s'obligeaient et promettaient de se conduire

(1) PLUT. t. 1, p. 42, E. (2) Herod. l. vi, n. 57. — THUCYD. voix, l. 1, n. 20, (7) Asist. Polit. l. 11, c. 9, p.

voix, l. 1, n. 20,
(3) PLUT. in Lycurg. p. 43, B.
(4) Anist. Polit. l. 11, c. 9, p. 530, 331. - Justin. 1. m., c. 3.

<sup>(</sup>a) Les anciens ne sont point d'accord sur le temps de l'institution des Ephores. Le plus grand nombre néanmoins en rapporte l'origine à Théopompe, qui régna 130 ans après Lycurgue.

<sup>(5)</sup> PAUS. l. 111, c. 11.(6) CRAGIUS apud Gronov. Thes. Gr.

<sup>530,</sup> A.
(8) Xenoph. de Rep. Lac.

<sup>(9)</sup> PLUT. in Agid. et Cleom, p. 800. B. E. — GORN. NEPOS in Agesil n. 4.

<sup>(10)</sup> CORN. NEPOS. in Paus. n. 3 et 5. (11) XENOPH. de Rep. Laced. sub

<sup>(12)</sup> PLUT. t. 11; p, 817, A.

sclon les lois et coutumes. Le serment que les Ephores prétaient au nom de la république, était qu'elle maintiendrait les rois tant qu'ils observeraient exactement leurs promesses (1). Ces magistrats avaient même imaginé, pour contenir les rois, un moyen bien singulier fondé sur l'ignorance et la superstition des peuples.

Tous les neuf ans les Ephores choisissaient une nuit où le ciel fût très-clair et très-serein. Ils s'asseyaient en rase campagne, gardant un profond silence, et les yeux attachés au ciel. S'ils voyaient une étoile tomber, c'est-à-dire, s'ils apercevaient une de ces exhalaisons lumineuses qu'on voit souvent traverser le ciel, ils accusaient aussitôt les rois de s'être attiré le courroux des dieux. Ils les suspendaient de leurs fonctions jusqu'à ce qu'il vint quelque ordre de l'oracle qui ordonnât leur rétablissement (2).

Les Ephores étaient encore chargés de veiller à la conduite des reines (3). Ils avaient enfin la garde du trésor public (4), et l'inspection générale sur tout l'état (5). Aristote blame avec raison l'établissement de ces magistrats (6). Ils causèrent les mêmes désordres dans Sparte, que les tribuns du peuple à Rome.

Le peuple avait aussi beaucoup d'autorité à Sparte, et beaucoup de part au gouvernement. (7) C'étaient des assemblées publiques qui décidaient seules des affaires de l'état (8). C'était encore dans ces assemblées que se faisait l'élection des magistrats (9).

Les gouvernement de Lacédémone, où l'autorité était partagée eu cinq corps différents, deux rois, un sénat, cinq Ephores et l'assemblée du peuple, est une espèce de paradoxe politique. Il semblerait que l'opposition de toutes ces dissérentes puissances, qui se traversaient réciproquement, aurait dû être une source perpétuelle de troubles et de dissensions intestines. Cependant on ne trouve dans l'histoire aucun état qui ait été moins agité que Sparte; et Polybe dit que de tous les peuples connus, il n'y en avait point qui eût conservé plus long-temps sa liberté (10). Ce ne fut certainement pas l'effet d'un gouvernement aussi défectueux dans sa constitution que l'était celui de Lacédémone. On n'en peut donc attribuer la cause qu'aux lois de Lycurgue. Tant qu'elles furent exactement observées, l'intérêt de l'état prévalut

```
(1) Xenopu.. loco cit.
(2) PLUT. in Agid. et Cleom. p. 800,
```

<sup>(3)</sup> PLATO. in Alcib. 1°. p. 441, A. (4) Xenoph. de Rep. Laced. sub fin. (5) Elian. Var. Hist, l. 11, c. 5.

<sup>(6)</sup> Polit. l. 11, c. 9, p. 530.

<sup>(7)</sup> PLATO de Leg. l. IV, p. 829, D. (8) THUCYD. l. 1, n. 79, 85, 87.

<sup>(9)</sup> PLUT. in Lycurg. p. 43, B. (10) L. vi, c. 6, p. 491.

sur des considérations particulières, et Sparte fit trembler tous ses voisins. Elle périt des qu'elle s'en écarta.

On ne peut en effet disconvenir qu'il n'y eût un grand fonds de sagesse et de prudence dans les lois de Lycurgue. Elles ont fait l'admiration des plus fameux politiques de l'antiquité, et avec raison, quand on n'en jugerait même que par l'événement. Mais on ne doit jamais perdre de vue que ces réglements ne pouvaient être bons que pour un état peu étendu, et n'étaient réellement praticables que chez des peuples peu nombreux, tels que ceux dont la Grèce était composée. Du temps de Lycurgue, on ne comptait dans Sparte que neuf mille habitants (1), et trente mille dans la campagne (2). Dans un aussi petit état on peut élever et gouverner tout un peuple comme une seule famille. C'est d'après ce principe que je dirai avec Polybe, que la forme du gouvernement de Sparte suffit, tant que les Lacédémoniens ne songèrent point à étendre les bornes de leur domination. Mais ce même gouvernement devint imparfait et désectueux, dès le moment que Sparte se laissa emporter à des vues d'ambition, et conçut des projets d'agrandissement (3).

### ARTICLE TROISIÈME.

## Des Colonies Grecques.

L'ATTENTION que j'ai donnée à l'histoire d'Athènes et de Lacédémone, a été cause que je n'ai rien dit d'un événement qui ne doit cependant pas être oublié. Je parle de cette quantité de colonies qui, vers le commencement des siècles que nous parcourons, sortirent du sein de la Grèce, et allèrent former des établissements dans plusieurs parties de l'Asie et de l'Europe. J'ai indiqué dans le volume précédent la cause de toutes ces migrations. On y a vu quels avaient été l'effet et la suite de la révolution que la Grèce éprouva, lorsque, 80 ans environ après la prise de Troie, les Héraclides vinrent arracher le sceptre aux descendants de

<sup>(1)</sup> Henod. l. vii , 234. (2) Plut. in Lycurg. p. 44, B.

<sup>(3)</sup> POLYE. l. vr, c. 6, p. 491. - Voy. aussi l'Esprit des Lois, l. 1v, c. 7.

Pélops. Les plus renommées et les plus célèbres de ces colonies ont été celles que les Ioniens, les Eoliens et les Doriens formèrent dans l'Asie.

La guerre de Troie avait donné oceasion aux Grecs de prendre une connaissance assez exacte de l'Asie mineure. Les Ioniens établis auciennement dans l'Attique, étaient passés ensuite dans le Péloponèse. Ils y restèrent tranquilles jusqu'au temps où les Héraclides vinrent s'en remettre en possession. Les Achéens, chassés alors de la Laconie, se jetèrent sur les Ioniens, et les contraignirent de sortir du Péloponèse. Les Ioniens se réfugièrent dans l'Attique (1); mais s'étant multipliés au point que le pays ne pouvait plus nourrir un si grand nombre d'habitants, Nilée, celui des enfants de Codrus que les Athéniens avaient rejeté (2), se mit à leur tête, et les conduisit en Asie: Ils s'emparèrent d'une contrée qui était alors bornée par la Carie et par la Lydie. C'est celle qui de leur nom fut depuis appelée Ionie. Ils y bâtirent douze villes, Ephèse, Colophon, Clazomène, etc. (3).

Cette colonie avait été précédée d'une autre migration qui n'est pas moins fameuse dans l'histoire. Ceux des Achéens qui descendaient d'Eolus, ayant été chassés de la Laconie par les Doriens rentrés dans le Péloponèse avec les Héraclides, se virent contraints de chercher de nouvelles terres (4). Ils se mirent sous la conduite de Penthile, ce fils d'Oreste qui avait été détrôné par les Héraclides. Après quelques courses, ils se fixèrent dans l'Asie mineure, entre l'Ionie et la Mysie, et donnèrent à cette contrée le nom d'Eolide. Smyrne et plusieurs autres villes doivent leur fondation à cette colonie (5).

La troisième peuplade, qui vers le même temps passa de la Grèce dans l'Asie, était composée de Doriens. Ils avaient accompagné les Héraclides dans leur expédition contre les Athéniens, sous le règne de Codrus. Les Héraclides y furent battus. Leur défaite néanmoins ne les empêcha pas de s'emparer de la Mégaride, et de la donner aux Doriens. Une partie de ce peuple demeura dans ce pays. Quelques-uns passèrent en Crète. Mais le plus grand nombre s'établit dans cette partie de l'Asie mineure

<sup>(1)</sup> Suprd, 2° vol. l. 1, c. 3, art. 6.
(2) Suprd, p. 26.
(3) Marm. Arund. Ep. 26. — Paus.
l. vii, c. 2. Init. — Ælian. Var. Hist.
PATERC. l. 1, n. 2, 4.

éclairée et très-pauvre, tranquille par conséquent, et sans ambition. Quelques siècles après le retour des Héraclides, les choses changèrent de face. Les Grecs commencèrent à s'instruire; bientôt il s'opéra une révolution générale dans les esprits, un mouvement universel se fit sentir. C'est ici que commence l'époque de cette variété et de cette opposition qui ont régné ensuite dans les mœurs des différents peuples compris sous le nom de Grecs: oppositions cependant qui ne devinrent bien sensibles que quelque temps après Lycurgue et Solon. Alors toutes les différentes républiques de la Grèce acheverent de se former et de se policer, et par une suite toujours nécessaire de ces sortes d'événements, la façon de penser primitive changea aussi. Chaque état ouvrit les yeux sur ses intérêts, et se forma des lois et des maximes relativement à sa position et à ses vues particulières. Il se sit un mouvement général par rapport aux objets de la politique, des arts et du commerce. Les factions naquirent avec l'ambition et la cupidité. La nation chercha même à faire valoir les richesses du génie, dont elle était si abondamment pourvue. Les orateurs, ainsi que les philosophes, acquirent depuis ce moment une considération, un crédit et une autorité dont on ne voit point d'exemple dans aucun autre pays.

Ce changement ne fut pas avantageux à la Grèce. L'opulence dans laquelle se trouvèrent quelques-unes de ses républiques, leur inspira des pensées d'ambition et de rivalité. Insensiblement l'esprit d'agrandissement et de domination s'empara des différents états de cette partie de l'Europe. Chacun voulut l'emporter sur ses voisins, et donner le ton à la nation. L'intérêt général disparut, et céda aux vues particulières. La Grèce se vit alors déchirer par des factions et des divisions intestines. En vain les bons citoyens voulurent-ils élever la voix et représenter les suites funestes de cette mésintelligence, ils ne furent point écoutés. Les républiques, séduites et guidées par des orateurs passionnés, s'acharnèrent les unes contre les autres, et se sirent presque continuellement la guerre la plus sanglante et la plus opiniatre. L'issue en fut des plus funestes à la nation. Les avantages que les Grecs remportèrent alternativement les uns sur les autres, commencerent par affaiblir mutuellement leurs forces, et finirent par jeter dans tous les cœurs des semences de haine et d'animosité, qui rendirent pour jamais irréconciliables tous les différents peuples compris sous le nom de Grecs. C'est ainsi qu'ils préparèrent eux-mêmes

leur ruine par des pertes réciproques, et par une conduite qui les mit hors d'état de se réunir pour défendre la liberté commune. Cette mésintelligence, jointe à la faiblesse occasionée par une suite de guerres continuelles, perdit enfin la Grèce, et la força de subir pour jamais un joug étranger.

ranguerer aux siècles dont il s'agit dans ce troisième volume. met er que les anciens ont débité sur la grandeur et la magnificeme de Ninive et de Babylone.

Ce mait saus doute ici le lieu de faire une description détaillée de cra deux villes. Mais premièrement il ne nous reste que des metions fort imparfaites sur Ninive. De tous les écrivains de l'antiquit qui mut parvenus jusqu'à nous, aucun n'a vu cette capitale. Me ctait aucantie, et depuis long-temps, lorsqu'Hérodote, le nha ancien de ces auteurs, écrivait. Quant à Babylone, ce sujet a de la traité tant de fois, et dans tant d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde, qu'il serait, à ce que je crois, superflu \* \* \* \*tendre. Je me contenterai donc de proposer quelques réflexions générales sur ces deux villes.

XI l'on s'en rapporte à l'opinion commune, l'enceinte de Niaire et de Babylone aurait été d'une étendue prodigieuse et incroyable. La première de ces deux villes formait, au rapport des anciena, un carré long, dont les deux grands côtés avaient chaoun 150 stades, et les deux petits 90. Son circuit total était par conséquent de 480 stades (1). On évalue ordinairement ces 480 stades à 25, ou même 30 de nos lieues communes. Mais selon l'opinion de M. de l'Isle, fondée sur de bonnes autorités, les stades de la haute antiquité doivent être évaluées beaucoup plus bas (2). En suivant donc la réduction qu'il propose, l'emplacoment de Ninive ne devait occuper qu'environ six lieues carrées (a). Cette ville devait être conséquemment un peu plus de sept fois plus grande que Paris (5). On lit, il est vrai, dans le prophète Jonas, que Ninive était une grande ville qui avait trois journées de chemin (3). La plupart des commentateurs en concluent qu'on ne pouvait faire le tour de Ninive qu'en trois jours. Cette expression me paraîtrait plutôt signifier qu'il fallait employer au moins trois jours pour la parcourir. L'explication que je me propose me paraît même exactement conforme à la mission du prophète. Il avait en effet été envoyé à Ninive pour prêcher la pénitence, et ce n'était qu'en parcourant l'intérieur de la ville, qu'il pouvait annoncer à ses habitants les menaces du Tout-puissant Aussi le

<sup>(</sup>a) *Ibid.* ann. 1725, p. 54. Pour parler plus exactement, 5 116891 lieues carrées.

<sup>(1)</sup> Diop. I. 11, p. 115.
(2) Acad des Scienc. ann. 1721, M. parties d'une lieue carrée. Ainsi Ninive p. 60 et 51. avait plus de sept fois (510) autant de surface que Paris. (3) G. 3, ¥. 5.

· texte sacre dit-il que Jonas, étant entré dans Ninive, y marcha -pendant un jour, et y fit entendre sa voix (1).

Ninive, au surplus, n'était point peuplée à proportion de son mocinte. On lit, dans le même prophète que je viens de citer, qu'il y avait alors dans cette ville cent vingt mille ames qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche (2); expression qu'on entend, et avec raison, des enfants en bas age. Il résulte de ce passage qu'il ne pouvait y avoir dans Ninive qu'environ sept cent mille ames, les enfants ne faisant pour l'ordinaire que la cinquième partie des habitants d'une ville. Ninive ne devait donc pas être beaucoup plus peuplée que Paris, quoique son enceinte fût infiniment plus vaste. Cette ville renférmait sans doute quantité de jardins très-spacieux; usage établi de toute attiquité dans tes villes de l'Orient, et qui subsiste encore aujourd'hui. (3).

Jen dirai autant de Babylone, et avec beaucoup plus de fonde--ment; car les anciens parlent effectivement des jardins et même des terres labourables qu'elle renfermait dans son enceinte (4). -Mais d'ailleurs ils ne sont mullement d'accord'sur l'éténdue de ette ville. J'ai eru devoir donner la préférence aux mesures -d'Hérodote, dont le témoignage est bien supérieur à célui de itous les autres écrivains. Il avait été à Babylone dans un temps où cette ville n'était pas entièrement déchue de son ancienne splendeur; avantage que n'ont pas pu avoir Clitarque, Diodore, Strabon, etc. Suivant donc Hérodote, le circuit de Babylone était égal à celui de Ninive, c'est-à-dire, qu'il était de 480 stades. Mais Babylone formalt un 'carré parfait, et par conséquent elle ctait plus grande que Ninive (a). En sulvant la proportion que j'ai déjà indiquée, on doit évaluer l'emplacement de Babylone à plus de six lieues carrées de surface (6). Cette ville était douc près de huit fois aussi grande que Paris (c). Quant au nombre des habi-

<sup>(1)</sup> C. 3, v. 4.—Voy. le P. HAB-DOUN ad Plin. l. vi, sect. 16. n. 25.

<sup>(2)</sup> C. 4, ÿ. 11. (5) Acad. des Scienc, ann. 1725, M.

p. 54 et 55. (4) Diob. l. 11, p. 121. — Q. Curt.

<sup>(4)</sup> Dion. I. 11, p. 121. — Q. CURT. (5) 4, l. n. 158.

l. v, c. 1.
(a) Quoi qu'en dise Strabon, l. xvi,

p. 1071, C.
 (6) A la rigueur 15/4/3/4 lieues carrées.
 (c) Environ 7.

Si l'on jugeait de la grandeur et de l'étendue de Babylone sur un fait rapporté par Aristote, quelle idée ne devait-on pas s'en former? Il dit que lors de la prise de cette ville, il y eut tel quartier du, trois jours après, la nouvelle n'en était pas encore parreque. De Rep. l. m, c. 3, t. 2, p. 340 et 341.

Je ne conçois pas comment un auteur tel qu'Aristote a pu rapporter sérieusement une pareille absurdité.

tants, qu'elle contenait, on n'en peut rien dire. Je présume seulement que Babylone devait être peuplée dans la même proportion que Ninive.

On a beaucoup vanté les travaux et les édifices qui ont rendu autrefois Babylone une des merveilles du monde. On peut réduire tous ces objets à cinq chefs principaux; 1° la hauteur de ses murailles; 2° le temple de Bel; 3° les jardins suspendus; 4° le pont bâti sur l'Euphrate, et les quais dont ce fleuve était bordé; 5° le lac et les canaux creusés de main d'homme pour la distribution des eaux de l'Euphrate.

Tous ces ouvrages, si merveilleux au jugement de l'antiquité, me paraissent avoir été extrêmement exagérés par les auteurs qui en ont parlé. Comment concevoir, en effet, que les murailles de Babylone aient pu avoir 318 pieds de hauteur sur 81 pieds d'épaisseur, dans un circuit de près de 10 lieues (a)?

J'en dirai autant de cet édifice carré, connu sous le nom de temple de Bel. Il était composé de huit tours placées les unes audessus des autres, qui allaient toujours en diminuant. Hérodote ne nous apprend point qu'elle était la hauteur de ce monument (b). Diodore dit qu'elle surpassait toute croyance (1). Strabon la fixe à un stade (2), mesure qui revient à près de six cents de nos pieds (c). Car, du temps de ce géographe, les stades étaient beaucoup plus considérables que dans les premiers siècles (d). La masse entière de ce bâtiment devait répondre à son excessive hauteur. C'est aussi l'idée qu'en ont voulu donner les anciens. On en va juger par le fait suivant. Xercès avait démoli entièrement ce temple. Alexandre entreprit de le faire rebâtir. Il voulut commencer par faire nettoyer la place, et en écarter les ruines. Dix mille ouvriers, qui furent employés pendant deux mois à ce travail, ne purent pas, dit-on, l'achever (3).

Les richesses que renfermait le temple de Bel étaient proportionnées à son immensité. Sans parler des tables, des encensoirs,

(c) Les tours de Notre-Dame n'ont que 204 pieds de hauteur.

<sup>(</sup>a) HEROD. l. 1, n. 178.

Hérodote, dans cette occasion, n'a
pu parler que d'après le rapport des habitants. Lorsqu'il fut à Babylone, les
murailles en étaient plus aux trois quarts
détruites, comme il nous l'apprend luimême, l. 111, n. 159.

<sup>(</sup>b) Il dit seulement qu'il avait quatre stades de circuit, l. 1, n. 180.

<sup>(1)</sup> L. 11, p. 123. (2) L. xvi, p. 1072.

<sup>(</sup>d) On doit les évaluer au moins à 95 toises 2 pieds 11 pouces, mesure de Paris.

<sup>(5)</sup> Strabo, l. xvi, p. 1072,—Arrian. de Exped. Alex. l. vii, p, 480.

des coupes et autres vases sacrés, d'or massif, il y avait une statue de quarante pieds de haut, qui seule pesait mille talents babyloniens. Enfin, selon le dénombrement que les anciens nous ont donné des richesses contenues dans ce temple, la somme totale reviendrait à deux cent vingt millions cinq cent mille livres de notre monnaie. De pareilles exagérations se détruisent d'ellesmêmes.

A l'égard des jardins suspendus, selon toutes les apparences, ils n'ont jamais existé. Le silence d'Hérodote sur un ouvrage si singulier et remarquable, me détermine à mettre au rang des fables tout ce que les autres écrivains ont débité sur cette prétendue merveille. Hérodote avait visité soigneusement Babylone. Les détails dans lesquels il est entré, prouvent qu'il n'a omis aucune des raretés de cette ville. Présumera-t-on qu'il eût passé sous silence un ouvrage tel que les jardins suspendus? Tous les auteurs qui en ont parlé sont bien postérieurs à ce grand historien. Il n'y en a aucun, excepté Béroze (a), qui parle d'après son propre témoignage. C'est toujours sur le rapport d'autrui. Diodore avait tiré de Ctésias ce qu'il dit de ces fameux jardins. Il y a bien de l'apparence aussi que Strabon avait puisé dans la même source. Enfin, la manière dont Quint-Curce s'exprime, fait assez sentir combien l'existence de ces jardins lui paraissait suspecte. Il jugeait que l'imagination des Grecs y avait la plus grande part (b).

Parlons maintenant du pont de Babylone, que les anciens ont mis au nombre des plus merveilleux ouvrages de l'Orient. Il avait près de cent toises de long, sur à peu près quatre de large (c). On ne peut nier qu'il n'ait fallu beaucoup d'art et de travail

coûtaient rien à Bérose, quand il s'attente pieds de large. En réduisant ces gissait d'exalter les merveilles de son dimensions à nos mesures, ce pont

(b) Super arce vulgatum Græcorum fabulis miraculum pensiles horti sunt,

1. v, c. 1, p. 314.

Il y avait vraisemblablement à Babylone quelque colline revêtue de terrasses et ornée d'arbres. Cette espèce de jardin aura suffi pour donner lieu à une imagination échaussée, d'ensanter les descriptions que nous lisons aujourd'hui dans certains auteurs.

(c) Dion. l. 11, p. 121. Selon cet auteur, le pont de Baby- pont à un stade.

(a) On sait que les exagérations ne lone avait cinq stades de long sur aurait eu 477 toises 2 pieds 7 pouces de long.

Cette longueur, comme on voit, n'est nullement proportionnée à sa largeur. D'ailleurs Diodore dit qu'on construisit le pont à l'endroit où l'Euphrate était le plus etroit. Nous apprenons de Strabon, l. xvi, p. 1075, A, que ce fleuve n'avait qu'un stade de largeur à Babylone. J'ai cru, en conséquence, devoir abandonner le texte de Diodore, et fixer la longueur du pour en jeter les fondements. Il ne devait pas être facile de les asseoir dans le lit d'un fleuve extrêmement profond et rapide, qui d'ailleurs charrie une quantité prodigieuse de limon, et dont le fond est entièrement sablonneux. Aussi avait-on pris beaucoup de précautions pour assurer les piles du pont de Babylone. Elles étaient construites de pierres liées et attachées les unes aux autres par des clefs de fer. Les joints en étaient remplis de plomb fondu (1). La façade des piles, tournée vers le courant de l'Euphrate, était défendue par des éperons extrêmement avancés, qui, coupant l'eau de fort loin, en diminuaient le poids et l'action (2). Tel était le pont de Babylone.

En rendant justice à l'habileté des Babyloniens dans la conduite de ces travaux, on ne peut cependant s'emprecher de remarquer le mauvais goût qui, de tout temps, a régné dans les ouvrages des Orientaux. Le pont de Babylone nous en fournit une preuve très-marquée. Cet édifice manquait absolument de grâce et de majesté. Sa largeur n'était nullement proportionnée à sa longueur (a). Les piles n'en étaient point non plus espacées convenablement. Il n'y avait qu'onze pieds et demi de distance entre chacune (3). Enfin, ce pont n'était point voûté (4). Qu'on juge de l'effet qu'il devait faire.

Les Babyloniens, au surplus, ne sont pas les seuls qui aient ignoré autretois l'art de construire les voûtes. Ce secret, à ce que je crois, a été inconnu à tous les peuples de la haute antiquité, qui en général ne paraissent pas avoir été bien savants dans la coupe des pierres.

Quant aux quais dont l'Euphrate était revêtu, on pent croire qu'ils étaient grands et magnifiques. Je doute néanmoins que ces ouvrages surpassassent ceux que nous avons journellement sous les yeux. Je crois qu'à cet égard Paris peut bien le disputer pour la magnificence et l'étendue du travail à toutes les villes de l'univers.

Je remets au livre suivant à parler plus particulièrement des canaux et de ce lac creusés de main d'homme, pour la décharge et la conduite des eaux de l'Euphrate. On y verra s'il n'y a pas

<sup>(1)</sup> Herod. l. 1, p. 186. (2) Diod. Ibid.

<sup>(</sup>a) En suivant même la réduction que nous avons proposée, ce pont avait 93 (3) Dion. toises 2 pieds 11 pouces de long sur 4 toises 2 pieds 7 pouces de large. La loncitato.

gueur du Pont-Royal n'est que de 72 toises. Il a cependant 8 toises 4 pieds de largeur.

<sup>(3)</sup> DIOD. l. 1, p. 121. (4) HEROD. l, 1, p. 186.—DIOD. loco citato.

beaucoup à rabattre du récit des anciens, lorsqu'ils font monter la circonférence du lac de Babylone à 1200 stades carrées (1); c'est-à-dire, à plus de cinquante lieues (a), sur une profondeur d'environ 120 pieds (b), ajoutant que ce lac était en entier revêtu de pierres (c).

Je n'ai pas prétendu, au reste, par ces réflexions, anéantir entièrement la grandeur et la magnificence de Ninive et de Babylone. Je pense seulement qu'on doit beaucoup rabattre de ce que les anciens en ont débité. Je pense encore que les Assyriens et les Babyloniens n'ont eu aucune idée de ce que nous nommons ordre d'architecture. J'en juge ainsi sur le peu de goût que, dans tous les temps, le peuples de l'Asie ont mis dans leurs édifices (d). Je crois donc que les monuments qui ont rendu autrefois Ninive et Babylone si célèbres, étaient plus recommandables par leur singularité et la profusion des ornements, que par l'ordonnance et l'agrément de leur construction. Cette élégance et ces belles proportions qui charment et séduisent dans l'architecture grecque, ont été, et sont encore ignorées aux Indes, à la Chine, en Perse, et généralement parlant, dans tout l'Orient.

On ne peut parler que très-imparfaitement de la manière dont les Assyriens et les Babyloniens traitaient la sculpture. On voit seulement que cet art devait être fort pratiqué chez ces peuples. L'Ecriture parle d'une statue d'or haute de soixante coudées, et de six de large, élevée par les ordres de Nabuchodonosor (2), sans compter plusieurs autres représentations de divinités et de princes, dont les temples et les palais de Babylone étaient remplis (3). Il est donc certain que les Babyloniens travaillaient beaucoup en sculpture. Mais l'élégance et la correction présidaient-elles aux ouvrages de leurs artistes? C'est ce dont on peut douter, et avec grande raison. On ne voit point en effet que les Atatiques aient jamais su dessiner avec goût et avec précision. J'an juge ainsi non-seulement par les productions modernes de

<sup>(1)</sup> MEGASTHEN. apud Euseb. Præp. Evang. l. 1x, c. 41, p. 457, C. — Dass, l. 11, p. 122.

<sup>(</sup>a) Cinquante lieues 1475

<sup>(6)</sup> MEGASTHEN. loco oit.
Ces 120 pieds font 114 pieds 7 pouces,
mesure de Paris.

Diop. loco cit. ne donne au lac de (3) Ibid. c. Babylone que 35 pieds de prosondeur. p. 122 et 123. C'est encore beaucoup.

<sup>(</sup>c) Herod. l. 1, n. 185, Diod. l. 11, p. 122, dit qu'il était revêtu d'un mur de briques liées avec

revêtu d'un mur de briques liées avec du bitume.

<sup>(</sup>d) Il faut excepter de cette proposition les Grecs de l'Asie mineure.

<sup>(3)</sup> Dan, c. 3, y. 1. (3) Ibid. c. 5, y. 4. — Dion. l. 11, p. 122 et 123.

ces nations, mais même par ce qui peut être échappé de leurs monuments à l'injure des siècles. Les sigures qu'on voit dans tout ce qui existe aujourd'hui de bas-reliefs des anciens peuples de l'Orient, sont lourdes et incorrectes, sans attitudes, sans graces et sans variétés d'expressions. On concevra encore une plus mauvaise opinion des artistes de Babylone, si l'on admet que les ruines, connues aujourd'hui sous le nom de ruines de Persépolis, sont les débris d'un palais construit par les premiers souverains de la Perse. Les statues et les bas-reliefs qu'on y peut encore apercevoir, sont assurément du plus mauvais goût, et de la plus, plate exécution (1). Tout médiocres cependant que sont ces ou vrages, il paraît que les anciens sculpteurs de Babylone n'auraien pas été en état de les exécuter. Je le dis sur ce que Diodore nous apprend que les palais de Persépolis et de Suse furent bâtis par des artistes que Cambyse transporta de l'Egypte en Perse, après qu'il eut soumis cet empire (2). Néanmoins, lorsque Cambyse s'empara de l'Egypte, il était déjà maître de Babylone, et bien en état, par conséquent, d'en tirer tous les ouvriers qu'il aurais cru propres à exécuter les magnifiques ouvrages qu'il avait résolu de faire élever. Si ce prince jugea donc nécessaire de transporter dans la Perse des artistes égyptiens, je pense être en droit d'en conclure qu'il estimait ceux de Babylone incapables de remplir les grands et magnifiques projets qu'il avait conçus. Car quel autre motif aurait pu l'engager à une pareille démarche? A talents égaux, la proximité seule aurait du déterminer Cambyse à préférer les ouvriers babyloniens. Au surplus, j'aurai encore oc, casion dans l'article suivant de revenir sur la manière et le caractère de ces peuples dans les ouvrages de goût et de génie.

Rendons d'ailleurs justice aux Babyloniens sur leurs progrès dans plusieurs parties des arts qu'ils paraissent avoir fort bien entendues. Je mettrai, par exemple, dans ce nombre la fonte des métaux. La grande quantité de statues d'or, d'argent et de bronze dont les temples de Babylone étaient décorés (3), le prouve suffisamment. Je pourrais aussi m'étendre sur l'habileté des Babyloniens dans les manufactures d'étoffes, et particulièrement dans les ouvrages de broderie; mais je réserve ces détails pour l'article

<sup>(1)</sup> Voy. Chardin, t. 2, p. 140, etc. (3) Dan. c. 5, \$\psi\$. 4. — Herod. l. 1, Le Bruyn. t. 2, p. 285. (a) L. 1, p. 55 et 56.

où je traiterai des mœurs et usages de ces peuples. Ce que j'aurai occasion alors de dire sur leur luxe et leur magnificence ne permettra pas de douter du point de perfection auquel les Babyloniens avaient porté une grande partie des arts, dans les siècles brillants de leur monarchie.

J'aurais pu parler du temple de Salomon, et de tous les ouvrages également recherchés et magnifiques, qu'on sait avoir été
exécutés par les ordres de ce prince. Mais l'histoire et les monuments de la nation juive n'entrent point dans le plan que je me
suis proposé : je n'en ai jamais traité qu'incidemment, et'lorsqu'il
a fallu y avoir recours pour éclaircir et constater l'état où étaient
les arts dans l'Asie et dans l'Egypte, aux siècles qui formaient
l'objet de la première et de la seconde partie de cet ouvrage. L'époque que nous parcourons présentement, nous dispense de rien
emprunter de l'histoire du peuple de Dieu. On trouve assez de
ressources dans les écrivains profanes pour établir les faits dont j'ai
à rendre compte dans cette troisième partie.

#### CHAPITRE SECOND.

# Des Égyptiens.

JE viens de dire que, suivant toutes les apparences, on devait beaucoup rabattre de l'idée que les anciens ont voulu nous donner des monuments construits par les Assyriens et les Babylouiens. Nous y sommes d'autant plus autorisés, qu'il n'existe plus rien aujourd'hui capable de justifier les merveilles que l'antiquité publiait de Ninive et de Babylone. Ainsi nous ne sommes point forcés d'admettre des récits qui répugnent souvent à la raison. On ne doit pas porter absolument le même jugement des faits que les anciens auteurs nous ont transmis sur les monuments des Egyptiens. J'observerai d'abord que les écrivains de l'antiquité ne paraissent pas s'être livrés aux mêmes exagérations sur les édifices de l'Egypte, que sur ceux de l'Asie. D'ailleurs les obélisques et les pyramides subsistent encore aujourd'hui, sans parler d'une infinité d'autres monuments, dont les ruines seules peuvent nous

faire juger de la grandeur et de la magnificence qui régnaient dans les entreprises des Egyptiens. Ce que nous avons sous les yeux confirme donc presque tout ce que les anciens auteurs ont pu dire sur ce sujet. Ainsi, nous sommes à portée d'apprécier leur témoignage, et de juger des faits qu'ils exposent.

J'ai parlé, dans la seconde partie de cet ouvrage, de la ville de Thèbes, des obélisques et de tous les autres monuments dont j'a cru pouvoir rapporter la construction aux siècles qui nous occupaient alors. Quant aux pyramides, les écrivains de l'antiquité ne s'accordent, ni sur le temps, ni sur les auteurs de ces ouvrages singuliers. On les met ordinairement au nombre des plus anciens. monuments de l'Egypte. Je crois néanmoins pouvoir en douter-Homère, qui fait souvent mention de l'Egypte, qui rapporte plusieurs singularités de ce pays, qui parle de Thèbes et de ses cent : portes, ne dit rien de ses pyramides. Ce silence me porte donc à croire que ces monuments extraordinaires n'existaient pas, ou du. moins ne venaient que d'être achevés de son temps. Je présume en conséquence qu'ils n'auront été érigés que dans les siècles qui nous occupent présentement, peut - être une cinquantaine d'années avant, ou après Homère (a).

Je ne crois point devoir m'arrêter à faire une longue description des pyramides. On sait que la plus grande des trois qui sont à quelques lieues du Caire, forme un carré dont chaque côté de la base a 660 pieds. Son circuit est par conséquent de 2640 pieds. Elle en a près de 500 de hauteur perpendiculaire. Son sommet est terminé par une plate-forme carrée, dont chaque côté peut avoir 16 à 17 pieds. La solidité totale de la pyramide est de 313590 toises cubes (1). Cette masse imposante est composée depierres d'une grandeur extraordinaire. Il y en a plusieurs quiportent 30 pieds de long sur 4 de hauteur, et 3 de largeur (2).

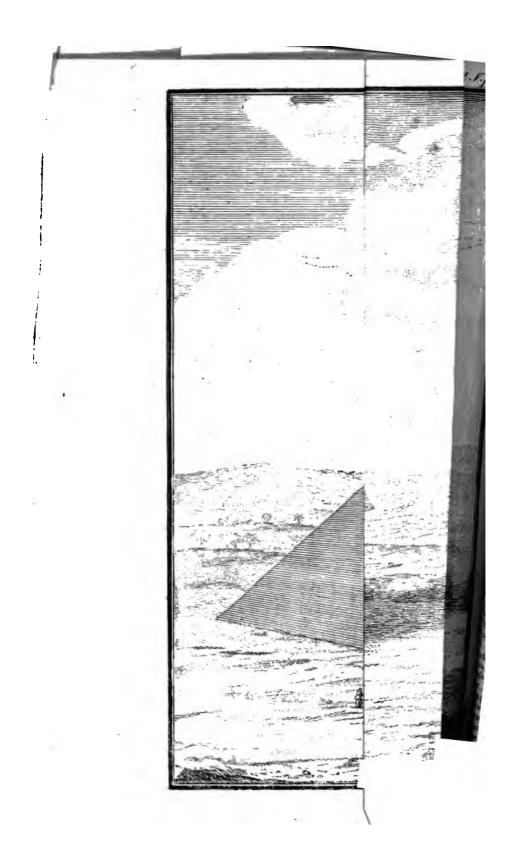
Au rapport d'Hérodote, cent mille ouvriers furent occupés en même temps à la construction de cette pyramide (6). Ils étaient relevés par un pareil nombre de trois mois en trois mois. Dix années

La date que j'assigne aux pyramides revient parfaitement à celle que leur p. 224, 230, 231, 253. donne Diodore, l. 1, p. 72.

<sup>(</sup>a) Il paraît assez constant que ce des Miss. du Levant, t. vii, p. 170 et 171. poète vivait un peu plus de 900 ans avant Ĵ. C.

<sup>(</sup>a) Herod. l. 11, n. 124. — PIETRO della Valle. Let. x1., t. 1, p. 224 et 225. — Maillet, Descrip. de l'Egypto,

<sup>(6)</sup> L. 1, n, 124. — Dion. l. 1, p. 73, (1) Reg. scient. Acad. hist. autore et Pair. J. xxvv, sect. 17, disent trois. J.-B. Duhamel, p. 428.—Signap. Mem. cent soixante mille.



int employées à tailler et à voiturer les pierres (a). Il ins pour achever cet énorms édifice (1), qui renferon intérieur des galeries, des chambres et un puits ion apprenait combien il en avait coûté pour les porles ognons, et autres pareils légumes fournis aux tte somme montait, dit-on, à seize cents talents d'arit-à dire à près de sept millions de notre monnaie, it certainement le principal article de la dépense. Je que le surplus ait du être bien considérable, ou pour l'n'en a coûté que la nouvriture dés ouvriers pour mides. Je me crois en effet bien fondé à soutenir que ens monuments de l'Egypte ont été bâtis par cor- 'en a donc coûté aux monarques qui ont entrepris s, que la dépense de nouvrir les ouvriers employés à avaux.

ne la plus grande pyramide était presque en entier res d'une grandeur énorme. Nøs auteurs modernes acoup de raisonnements, et formé bién des conjectiquer par quels moyens les Egyptiens ont pu élever masses à la hauteur à laquelle ils les ont portées. Ces tévraisemblablement occasionés par quelques écritiquité, qui ne parlent de cette opération que d'une avague et assez incertaine. Diodore dit qu'on était litir les pyramides par le moyen de terrasses disposées né (4). Il ajoute à ce réeit des eirconstances qui ne quer de le rendre suspect à quiconque vondra y rénsen autant de ce qu'on lit sur le même sujet dans ateussemble avoir copié Diodore; en répandant néanqu'ils a emprunté de l'historien grec; cette obscu-

<sup>. 11 3. 11.124;</sup> Diop. 1. 1.

xxxy, sect. 17, p. 738,
ait tiré de l'Ethropie et
pierres qui futept emonstruction de la pyrame paraît peu exact.
t pas vraisemblablo que
tte; ayant sous la main
teriaux, aient voulu déaqut des sommes imfaire venir de fort loin.
pierres dont sont bâties
nt trop de tapport avec
uve communément aux
imaginer qu'elles n'en

<sup>. 11,</sup> n. 124; Dion. l. 1, aient pas eté tirées. Thevenor, t. 2, xxxv, sect. 17, p. 738, p. 484; Vansler, Relat. d'Egypte, p. ait tiré de l'Ethropie et 138.

pierres qui futent emonstruction de la pyrafaire venir du voisinage de la mer Rouge me paraît peu exact. et de la Haute-Egypte, les marbres dont t pas vraisemblablo que : les pyramides étaient autrefois revêtues ite, ayant sous la main à l'extérieur.

<sup>(1)</sup> HEROD. DIED. Plin. toets cit. (2) HEROD. l. 11, n. 125. — Dion. l. 1,

Henob. I. II., II. 125. — Drob. I. 1, faire yenir de fort loin. p. 75. — Phin. I. xxxvi, sect. 17, p. 758.

pierres dont sont bâties (3) Arist. de Rep. 1. 5, c. 11, 1. 2, nt trop de rapport avec p. 407, E. — Diso. 1. 1, p. 73 et 74.

<sup>(4)</sup> L. 4, p. 73.

rité, qui lui est presque toujours si familière (1). Il était cependant bien facile, en consultant Hérodote, de se faire une idée très-simple et très-juste de la manière dont les pyramides ont été construites.

Selon ce grand historien, les pyramides étaient formées par différentes assises de pierres qui diminuaient successivement de largeur, suivant que l'exigeaient les proportions de l'édifice. L'assise inférieure d'hordait donc toujours celle qu'on élevait immédiatement au-dessus, et chacune des faces de la pyramide formait ainsi une espèce d'escalier. Les relations des voyageurs modernes s'accordent parfaitement avec ce récit. Il est même facile de compter encore à présent le nombre des assises qui forment la grande pyramide (2). D'après ce fait, on voit qu'il ne fallait que du temps et de la patience pour élever les plus fortes pierres à telle hauteur que ce fût. Une machine fort simple, et selon Hérodote, très-facile à manier, posée sur la première assise, servait à y élever les pierres destinées à la construction de la seconde. Celleci construite, on y établissait une machine toute semblable à celle dont je viens de parler, et ainsi de suite (3); car il restait toujours sur chacune des assises déjà construites, une ou plusieurs machines qui servaient à élever successivement les pierres de degrés en degrés (a). En réitérant cette manœuvre autant de fois qu'il était nécessaire pour former la hauteur de la pyramide, on parvenait à conduire facilement les pierres à son dernier sommet. Tel est, au rapport d'Hérodote, la manière dont le corps de ce monstrueux édifice a été construit.

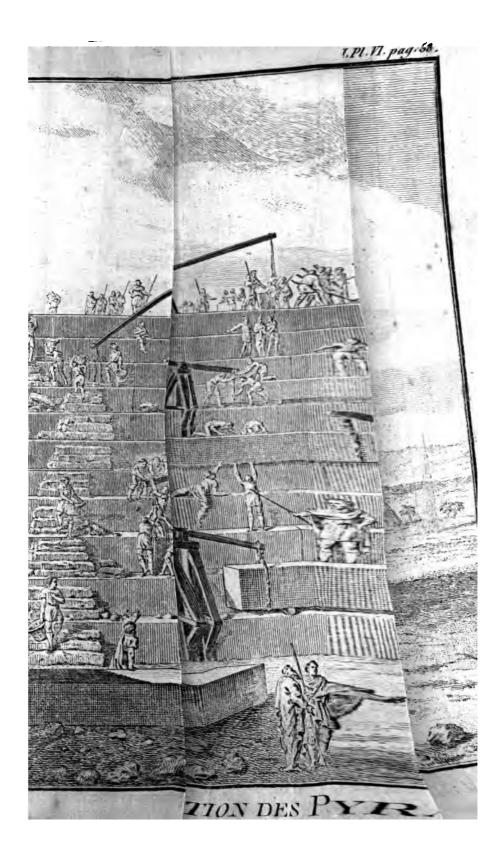
Ce même auteur nous enseigne aussi la façon dont on s'y prit pour en faire le revêtement à l'extérieur; car il est certain qu'originairement toutes les pyramides avaient été revêtues, soit de carreaux de marbre, soit de briques ou de petites pierres, de sorte qu'elles ne présentaient autrefois à l'œil qu'un talus parfaitement uni, tel qu'on l'aperçoit encore à présent dans la plupart de ces édifices (4). La grande pyramide, à la vérité, n'offre au-

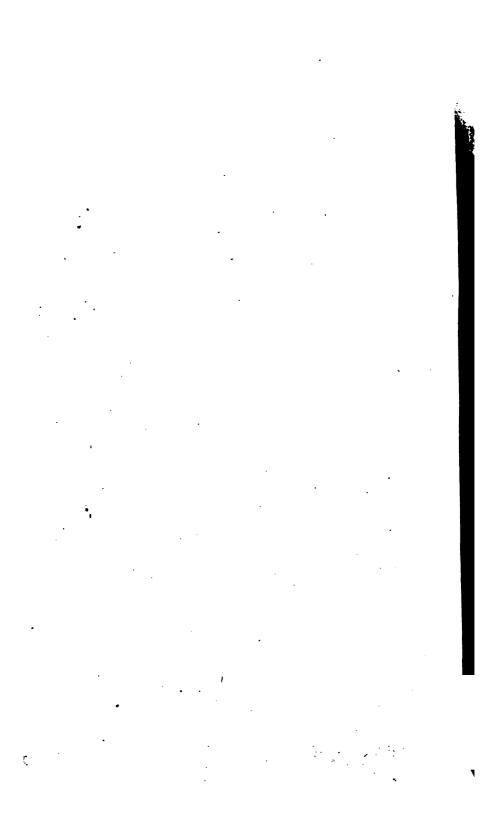
<sup>(1)</sup> L. XXXVI, sect. 17.
(2) GREATES. Pyramydograph. p. 11.

— Thevenor, t. 2, p. 412 et 413. —
VANSLES, Relat. d'Egypt., p. 140. — P.
Lucas, Voyage du Levant, t. 2, p. 45.

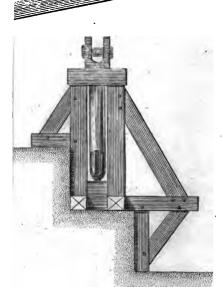
<sup>(3)</sup> HEROD. 1. 11, n. 125, et beaucour (a) Hérodote donne également à entendre que c'était la même machine qui servait pour toute la construction, et 1, 1, p. 46.

que la manœuvre consistait à transporter cette machine successivement sur l toutes les assises de la pyramide. Mais j'ai cru devoir préfèrer l'opération que j'ai indiquée. Elle est, et plus naturelle, et beaucoup plus expéditive.





iquée par Herodole) .



Profil de la Machine

rine

3. Toises

.

•

·

•

.

.

1

e .

/<u>•</u>

?

jourd'hui que quatre espèces d'escaliers; mais il est aisé de se convaincre que cette masse énorme avait été originairement revêtue à l'extérieur de marbre que l'injure des temps, ou plutôt l'avidité des Arabes a fait disparaître (1). Hérodote nous apprend donc ce que le bon sens seul nous eût dicté; c'est-à-dire qu'on commença le revêtement des pyramides par leur sommet (2).

On avait pratiqué sous plusieurs de ces édifices des souterrains, dans lesquels il n'est pas possible aujourd'hui de pénétrer. Les anciens ne nous en ont point laissé de description détaillée. Un puits, dont Pline fait ment on (3), et que l'on voit encore de nos jours (a) dans l'intérieur de la grande pyramide, servait probablement d'entrée aux souterrains de cet édifice. Hérodote dit qu'on y avait conduit les eaux du Nil par un aqueduc creusé sous terre, et dirigé de façon que la pyramide formait une espèce d'île (4). Pline donne à entendre la même chose (5). Ces ouvrages souterrains, supposé qu'il n'y ait point d'exagération dans le récit des auteurs que je viens de citer, étaient au moins aussi considérables que les pyramides elles-mêmes. On sera forcé d'en convenir, si l'on considère que ces édifices sont éloignés du Nil de près de deux lieues, et bâtis sur une colline élevée de plus de cent pieds au-dessus du niveau de ce fleuve (6).

On sait qu'à l'exception de la grande pyramide, toutes les autres sont fermées et inaccessibles. L'opinion commune veut aujour-d'hui qu'elle n'ait été ouverte que depuis la conquête de l'Egypte par les Mahométans. Il est certain néanmoins qu'elle l'était dès le temps de Strabon. Ce qu'il dit de l'intérieur de cet édifice, et du cercueil qu'on y trouve (7), est absolument conforme à ce qu'en rapportent toutes les relations modernes. Plutarque parle aussi des échos que la voix y formait (8), circonstance rapportée également par nos voyageurs (9). Il est cependant assez singulier que tous les autres auteurs de l'antiquité aient gardé le silence sur cet article, et qu'en général ils ne nous aient point laissé de description détaillée des différents conduits, des diverses galeries, et des

<sup>(1)</sup> MAILLET, Descript. de l'Egypt. p. 224, 227, 228 et 253. — SICARD, Mém. des Miss. du Levant, t. 2, p. 282. — Mém. de Trév. août 1723, p. 1425.

<sup>(2)</sup> L. 11, n. 125. (3) L. xxxvi, sect. 17.

<sup>(</sup>a, Thevenot, p. 420 et 421. — Mailler, p. 239. — Greaves, pyram. p. 14. — Vansler, p. 142.

Ce puits n'a tout au plus que 40 pieds de profondeur.

<sup>(4)</sup> L. 11, n. 124. (5) L. xxxvi, sect. 17.

<sup>(6)</sup> GREAVES, pyram., p. 7.—MAILLET, p. 220.

<sup>(7)</sup> L. xv11, p. 1161. (8) T. 2, p. 903, A.

<sup>(9)</sup> GREAVES, pyramid. p. 15. - P.

chambres qu'on rencontre dans l'intérieur de la grande pyramide, non plus que du cercueil placé dans l'appartement le plus élevé.

Presque tous ceux qui ont ou de nos jours occasion de parler des pyramides, n'ont pas manqué d'en terminer la description par quelques traits d'une morale commune et triviale sur les motifs' et l'objet de ces monuments singuliers. Je ne m'arrêterai point à réfuter ces vaines déclamations répétées de bouche en bouche, et dictées par l'ignorance et le manque de jugement. Un peu plus de connaissance de la façon de penser des anciens Egyptiens, joint à quelque critique, nous aurait épargné toutes ces répétitions serviles de nos écrivains modernes, concentrés presque toujours dans un meme cercle d'idées. Tachons d'en sortir, et de faire sentir les raisons qui ont pu déterminer les souverains de l'Egypte à constroire des édifices aussi singuliers, à tous égards, que le sont les pyramides.

Les Egyptiens étaient persuadés que la mort ne séparait point l'ame du corps, et qu'elle y restait attachée aussi long-temps qu'il pouvait demeurer en son entier (1). C'est d'après cette idée que ces peuples prenaient tant de précautions pour préserver leurs cadavves de la pourriture; et les garantir de tous les accidents qui auraient pu en occasioner la destruction. De la ces soins qu'on se donnait; et ces dépenses qu'on faisait pour embaumer les merts, et les déposer dans des lieux où ils fussent à couvert de toute insulte. C'était le principal objet de l'attention des Egyptiens. Aussi ne regardaient-ils les palais et les maisons que comme des hôtelleries dans lesquelles on ne fait que passer, et les appelaient ainsi, donnant par opposition le nom de demeures éternelles aux tombeaux (a).

La situation de l'Egypte exposée tous les ans aux inondations du Nil, avait obligé les Egyptiens à prendre toutes sortes de précautions pour empêcher la prompte destruction de leurs sépulcres. C'est par cette raison qu'ils les plaçaient dans des bancs de rochers assez élevés pour être à l'abri des débordements du fleuve. Ils y creusaient des espèces de caves, dans lesquelles les momies étaient déposées. On employait ensuite toutes sortes de moyens pour en dérober la connaissance. L'entrée de ces tombeaux, faite en forme

<sup>(</sup>a) Diop. l. 1, 60 et 61.

Lucas, Voyage du Levant, t. 1, p. 43. sa rage sur Amasis le dernier des sou-(1) Senv. ad Æncid. l. 111, v. 61. verains de l'Egypte, fit exhumer le ca-(a) Diop. l. 1, 60 et 6. verains de l'Egypte, fit exhumer le ca-davre de ce prince, et que, pour com-Nous lisons dans Hérodote que Cam- ble de mauvais traitement, il le fit byse, roi de Perse, n'ayant pu exercer brûler. Hánon l. 111, n. 16.

de puits carré, était si artistement recouverte, qu'on ne peut aujourd'hui les reconnaître qu'avec beaucoup de recherches et d'attention (1).

D'après ces faits qui sont certains, la construction des pyramides devient très-simple et très-naturelle L'intention des souverains qui les firent bâtir, avait été d'employer tous les moyens que l'art humain peut fournir, pour mettre leurs cadavres à l'abri de tous les événements, et leur assurer en quelque sorte une durée éternelle. Dans cette vue ils imaginerent de les placer dans des édifices dont rien ne pût altérer la solidité. Les architectes égyptiens choisirent pour cet effet la forme pyramidale, plus propre qu'aucune autre, par sa structure, à braver l'injure des temps. Par une suite du même principe, les fondements de tous ces édifices ont été assis sur le roc (2). Peu satisfaits de toutes ces précautions, les rois d'Egypte épuisèrent encore toutes les ressources du génie et de l'industrie, pour dérober et masquer l'endroit où leur corps devait être déposé (3). C'est un projet que la construction intérieure de la grande pyramide rend absolument sensible (4).

Joignons à ces motifs des raisons d'une politique barbare et inhumaine, qui peuvent avoir encore contribué à la construction de
ces prodigieux édifices, si communs dans l'ancienne Egypte. On sait
qu'elle était autrefois la fertilité de cette contrée, et le peu de temps
et de soins qu'il en coûtait pour cultiver les terres. Cette multitude innombrable d'habitants, dont l'Egypte était alors peuplée,
jouissait donc d'une grande abondance et d'un grand loisir. On
prétend que sous le règne de plusieurs monarques, il y avait eu
hien des troubles et des mouvements occasionés par l'effet de cette
vie pisive et aisée (5). Afin de prévenir toutes les factions et toutes
les cabales, quelques souverains jugèrent à propos de donner,
même en temps de paix, beaucoup d'occupation à leurs peuples.
Dans cette vue, ils imaginèrent de faire construire les pyramides,
entreprise qui devait nécessairement occuper, et pendant longtemps, bien des milliers d'hommes. Cette raison politique n'a

<sup>(1)</sup> PIETRO DELLA VALLE. Lettr. x1, t. 1, p. 231. — MAILLET, p. 276 ct 282.
(2) PLIN. 1. XXXVI, sect. 16, p. 737.
— MAILLET, Descrip. de l'Egypte, p. 219 et 220. — GREAVES, pyramidrograph.
p. 7, 21 et 23. apud Thevenot, t. 1.
(3) HER. 1. 111, p. 16. — Brod. d. 1, p. 57.
(4) PIETRO DELLA VALLE. Lett. X1. p. 225. MAILLET, p. 217, etc.
(5) Diod. 1., p. 100. — PLIT. t. 2, p. 380, A.

point échappé à Aristote (1). Elle a même été sentie par Pline, qui cependant l'a négligée pour se livrer, comme il fait volontiers, à de vaines et frivoles déclamations (a).

Je crois donc apercevoir un double motif dans la construction des pyramides : l'umdicté par la prévoyance de l'avenir, et l'autre par la politique. Mais autant le premier de ces motifs peut sembler excusable, autant le second doit-il paraître odieux et détestable. Aussi lisons-nous dans l'histoire que la mémoire des souverains qui avaient entrepris ces édifices immenses, était demeurée en exécration. Ils devinrent, même de leur vivant, l'objet de la haine et de la détestation publique; et ces monarques furent tellement effrayés des plaintes et des murmures qu'ils virent s'élever contre eux, qu'ils ne purent jouir du fruit de leurs entreprises. Ils n'osèrent se faire inhumer dans les pyramides qu'on avait érigées par leurs ordres, appréhendant que le peuple irrité n'en tirât leurs cadayres, et ne les privât de la sépulture; ces malheureux souverains furent obligés de recommander à leurs amis de déposer leurs corps dans des endroits inconnus et secrets (2). Juste punition des corvées exorbitantes dont ils avaient accablé leurs sujets, et des travaux inouis qu'ils en avaient exigés : leur nom même a péri. L'oubli auquel ils fure t condamnés (3) est la cause, sans doute, de l'incertitude dans laquelle nous sommes aujourd'hui, sur le temps et les auteurs de ces fameux monuments.

Après les pyramides, on peut mettre, sur la foi des auteurs de l'antiquité, le labyrinthe d'Egypte au rang des ouvrages les plus considérables et les plus singuliers qui aient jamais été imaginés. Il règne une grande diversité d'opinions entre les anciens, sur le temps auquel on doit rapporter la construction de cet édifice si vanté. Je suivrai le sentiment d'Hérodote, qui me paraît mériter la préférence, tant par son ancienneté que par l'exactitude de ses

Ces premiers mots, Regum peounics,

<sup>407.</sup> E.

<sup>(</sup>a) L. xxxvi, sect. 16, prime, en parlant des pyramides : Re- et paraphrasée, en se copiant perpégum peouniæ otiosa ac stulla ostenta- tuellement et servilement les uns les tio, quippe cum faciendi eas causa à autres, comme c'est leur usage dans plerisque tradatur, ne pecuniam suo- presque tout ce qui concerne la haute cessoribus, aut æmulis insidiantibus antiquité. præberent, aut ne plobs esset otiosa.

<sup>(1)</sup> De Rep. l. v. c. 11, t. 2, p. otiosa ao stulta ostentatio, ont servi de texte à tous nos écrivains modernes. (a) L. xxxvi, sect. 16,

Voici les termes dans lesquels il s'ex- juste, qu'ils l'ont à l'envi commentée

<sup>(2)</sup> Dion. l. 1, p. 73 et 74. (3) Hénod. l. 11, n. 128.

recherches pendant son séjour en Egypte : il place la construction du labyrinthe sous les douze rois qui occupérent en même temps le trône pendant une quinzaine d'années (1). Cet événement arriva environ l'an 600 avant J.-C. Pomponius Méla diffère aussi très-peu du récit d'Hérodote (a). C'est donc d'après ces deux auteurs que je vais tracer une idee succincte du labyrinthe d'Egypte.

Cet édifice, au rapport d'Hérodote qui l'avait visité fort exactement, surpassait tout ce dont ce grand historien pouvait avoir jamais eu connaissance, soit par lui-même, soit par les autres. Sous une seule et même enceinte de murailles, on avait renfermé 3000 salles, dont douze étaient d'une forme et d'une beauté particulières (b). Tous ces appartements se communiquaient, mais par tant de tours et de détours, que, sans un bon guide, on s'y serait infailliblement égaré (2). Les 3000 salles ou chambres étaient, au surplus, distribuées de manière qu'il y en avait autant sous terre qu'au dessus. Hérodote assure avoir visité tous les appartements d'en haut; mais à l'égard des souterrains on ne voulut pas lui en permettre l'entrée, par des motifs de superstition (3). t l'édifice du labyrinthe, les murailles et les plafonds étaient d'un marbre blanc où la ciselure paraissait répandue avec beaucoup de profusion (4). Chacune des douze salles ou galeries dont j'ai déjà parlé, était soutenue de colonnes du même marbre (5). Le labyrinthe ensin aboutissait à une pyramide haute de 40 toises. On y avait grayé des figures d'animaux plus grandes que nature (6). Il n'existe plus rien aujourd'hui de ce monument si magnifique et si singulier (7).

Je crois avoir, à peu près, rapporté tout ce que les anciens nous ont transmis de plus intéressant sur les monuments égyptiens. Je crois aussi avoir suffisamment exposé, d'après le récit des voyageurs modernes, ce qui peut encore exister aujourd'hui (8). Permettons-nous maintenant quelques réflexions sur tous ces ouvra-

```
(1) L. 11, n. 148.
```

<sup>(</sup>a) L. 1, c. 9. Cet auteur attribue la construction du labyrinthe à Psammétique, le dernier de ces douze rois. Le silence d'Homère sur le labyrinthe d'Egypte, sert encore à confirmer l'opinion où je suis, et prouve que la construction de ce monument était postérieure à ce grand poëte. (6) L. 11, n. 148. P. Mare 11

Mela dit douze palais; expression qui désigne la grandeur et la magnifi-

cence des douze salles d'Hérodote. (2) P. Mela, toco citat. — Strabo, l. xvii, p. 1165. — Plin. l. xxxvi, sect.

<sup>18,</sup> p. 739. (3) L. 11, n. 148.

<sup>(4)</sup> HEROD. 16id.

<sup>(5)</sup> **Ib**id.

<sup>(6)</sup> Ibid. (7) Le voyage d'Egypte par GRANGER,

p. 130, 151 et 153. (8) Supra, 2°. vol. l. 11, c. 3, art. 1.

ges : examinons le génie et le goût qui caractérisaient les entreprises des Egyptiens.

On ne peut nier que ces peuples n'aient mis quelques idées de grandeur dans leurs projets. Ils visaient à rendre, si l'on peut dire ainsi, leurs ouvrages immortels: c'est le but certainement qu'ilsparaissent s'être proposé. Aussi n'ont-ils rien oublié pour faire en sorte que leurs monuments pussent braver l'injure des temps. Les Egyp-.. tiens ont cherché à donner aux édifices qu'ils ont élevés toute la stabilité que l'art humain pouvait leur procurer. Ils sont aussi solides qu'immenses; et vraisemblablement il n'est jamais entré de bois dans leur construction : on n'en apereoit point dans tout ce qui existe encore aujourd'hui de monuments égyptiens, entiers ou ruinés (1). Ils sont même composés, pour la plupart, de bloss étonnants de pierre, de marbre ou de granite; et assurément ces peuples ont flu posséder l'art de remuer assez facilement les masses les plus énormes. C'est une justice qu'il est difficile de leur refuser, à la vue de cette quantité d'obélisques, de colosses, d'aiguilles et de pierres d'un volume prodigieux qu'ils ont élevés i hauteurs surprepantes (a).

Tel est donc en général le caractère et le goût dominant des monuments de l'Egypte. Ce sont de grandes masses qui imposent toujours, et dont l'aspect ne manque jamais de causer un certain étonnement; mais d'ailleurs onn'y aperçoit aucune grâce, aucure elégance, aucun agrément. En vain les y chercherait-on. En comparant tout ce qui peut exister encore aujourd'hui de temples. de palais, et d'autres édifices élevés par les anciens Egyptiens, on sent que ces peuples n'avaient nulle règle pour les proportions, nul dessein fixe et arrêté pour l'ordonnance de leurs bâtiments. Ils travaillaient, si l'en peut dire, au hasard et d'une marière absolument vague et dénuée de principes. Les Egyptiens occupés uniquement à entasser masses sur masses et à élever pierres sur pierres, n'ont pas connu les ressources que l'art peut fournir du

(1) Voyage d'Egypte par Granger, l'Egypte. Les Péruviers, néanmoins, p. 152 et 153.—P. Lucas, troisième n'avaient aucune connaissance de la

voyage, t. 5, p. 286. mécanique proprement dite. Ils fai-(a) Il faut cependant convenir que saient tout à force de monde et de bris, pyramides et les autres monuments de 269. Bouerra, voyage au Péroa. p. c. v.

les Péruviens, à cet égard, l'ont em-porté sur les Egyptiens. Il est entré en manière de plan incliné. Acosta, dans la construction de leurs édifices des pierres d'une grandenr encore plus étonnante que celles qui forment les et a68. Mém. de Trèv. février 1750, p.

côté de l'agrément. Ils ne cherchaient qu'à étonner l'œil du spectacteur, et n'imaginaient pas de le satisfaire. C'est pourquoi les belles proportions, les formes heureuses leur ont toujours été inconnues. L'ensemble de leurs bâtiments est maussade et rebutant : les détails en sont encore pires. Les architectes égyptiens ont absolument ignoré l'art de décorer un édifice. Jamais ils n'ont su allier convenablement la sculpture avec l'architecture, ni distribuer et placer à propos les ornements. Ils en ont mis partout à profusion. C'est un papillotage continuel. Quelle barbarie, de plus, et quelle ignorance ne remarque-t-on pas dans toute l'économie de leurs édifices, même les plus superbes? Des colonnes, des chapiteaux du goût le plus sec, le plus mesquin et le plus choquant des entablements d'une lourdeur assommante, des ornements ridicules, d'une exécution et d'un dessin qui ne sont pas supportables : la vérité est blessée à chaque instant (1). On voit ensin que ces peuples ignoraient entièrement l'art de varier les formes. Il règne dans toutes leurs compositions une monotonie et une uniformité aussi ennuyeuses que choquantes. D'ailleurs nulle proportion, nul dessin, nulle pensée dans l'exécution, tout y est également informe et barbare.

Ce que je dis, au reste, de l'architecture égyptienne, est parfaitement conforme au jugement qu'en porte Strabon. Ce fameux géographe qui avait parcouru l'Egypte, assure que les édifices élevés par les anciens habitans de cette contrée, ne présentaient ni dessin, ni génie, ni élégance (2). Aussi voyons-nous que leur façon de bâtir n'a point été suivie par les Grecs ni par les Romains: le goût de l'architecture égyptienne n'a visiblement aucun rapport avec celui que la Grèce et l'Italie nous ont transmis (3), le seul néanmoins qui mérite d'être suivi, soit pour l'élégance, soit même pour la solidité (a).

Ajoutons que les Egyptiens paraissent avoir ignoré entièrement l'art de faire des voûtes. On n'en trouve aucune apparence, aucune indication dans ce qui subsiste encore aujourd'hui de

<sup>(1)</sup> P. Lucas, troisième voyage, t. 3, 30 et 264. — Sicard, Mém. des miss. p. 35. — Россокк, Descript. du Levant, du Levant, t. 2, p. 209.

1. — Norden, voyage d'Egypte et de

venot, t. 2, p. 4.

Lucas, troisième voyage, t. 5, p. 17, des temps.

<sup>(</sup>a) On peut juger de la solidité que les Grees et les Romains savaient don-(2) L. xvII. p. 1159, B. — Aussi la les Grecs et les Romains savaient don-relation du Sayd, dans le rec. de The-ner à leurs bâtiments, en voyant depuis combien de siècles plusieurs édifices de (5) ATHEN. 1. v, c. 9, p. 206. - P. la Grèce et de Rome bravent l'injure

leurs anciens bâtiments. On ne voit pas même qu'ils connussent l'art de tailler en cintres les blocs qui forment le dessus de leurs portes. Elles sont toutes terminées uniformément par un linteau absolument droit et uni (1). Il en est de même de leurs plafonds. J'ai dit plus haut que, vraisemblablement, les Egyptiens n'avaient point fait entrer de bois dans la construction de leurs édifices de conséquence, tels que les temples, les palais, etc. De grandes pierres, qui portaient par leurs extrémités sur les murs des salles, tenaient lieu de poutres et formaient les plafonds (2). Mais attendu que dans une portée un peu considérable, ces pierres auraient pu rompre, les Egyptiens les soutenaient par des colonnes; et c'est ce que nous voyons avoir été pratiqué dans tous les grands édifices décrits par les voyageurs modernes (3). Souvent même une seule pierre formait le plafond d'une salle (4). II ne faut pas croire, au surplus, que le désir de rendre leurs édifices plus durables et plus solides ait été l'unique raison qui ai porté les Egyptiens à n'y point faire entrer de bois. La nature du climat qu'ils habitaient y aura certainement beaucoup contribué-L'Egypte ne produit point de bois de construction. A peine même en trouve-t-on pour le chauffage (5).

On ne prendra pas une meilleure idée du progrès des Egypitien dans les arts de gout et de pur agrément, si l'on jette les veus sur ce qui nous reste encore de leur ancienne sculpture. Leur= statues et leurs gravures en creux n'annoncent ni génie, ni talent ni justesse. L'incorrection en est égale à la maussaderie. Les figures, généralement parlant, en sont sèches, droites, d'une seule venue, roides, sans élégance, sans recherche, sans étude dans le choix de la nature, sans action, sans finesse et sans aucun sentiment. Les Egyptiens ne savaient, en un mot, ni dessiner les simples figures, ni grouper leurs compositions. Nulle peusée, nulle variété au surplus dans ces assemblages hideux que présentent leurs gravures en creux (a). Remarquons encore que les

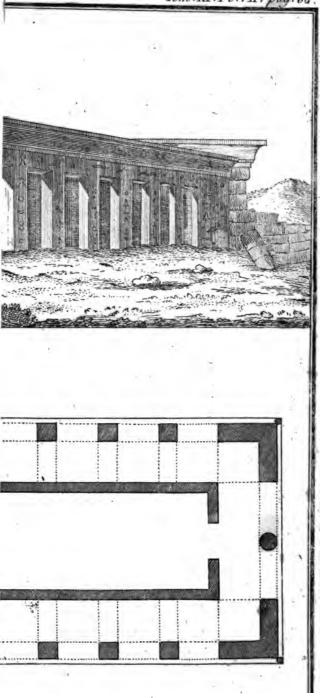
<sup>(1)</sup> Poccore, Voyage du Levant, t. 1.

— Norden, Voyage d'Egypte et de Nubre, t. 2. — et les autres auteurs cités cidessus.

(2) Greaves, pyramid, p. 16. — Thevenor, t. 2, p. 419. — P. Lucas, troisième Voyage, t. 3, p. 28. — Sicard, Mem. des Miss. du Levant, t. 7, p. 160. — Granger, Voyage d'Egypte, p. 13. — P. Lucas, troisième Voyage, t. 3, p. 211, 212.

(a) Foy. les figures gravées en creux sur les obélisques, et sur tout les autres monuments vraiment égyptiens. Je ne parlepoint ici des bas-reliefs, car je n'en ai

Tom .III. Pl. VII. pag. 66.

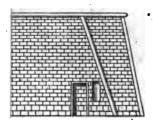


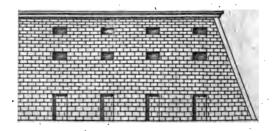
s Egyptions n'ont point connul det de faire.

. ť. • • • . . . •





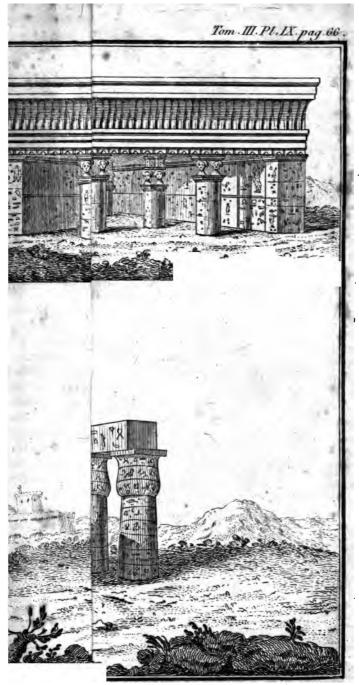




10. Toises

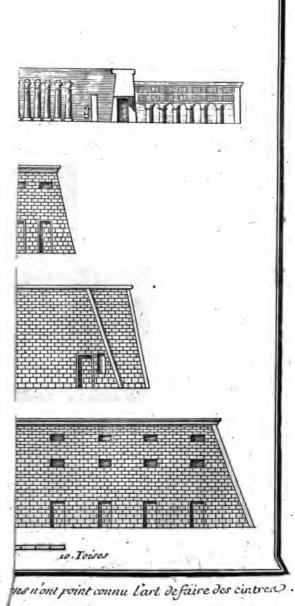
ns n'ont point connu l'art de faire des cintres

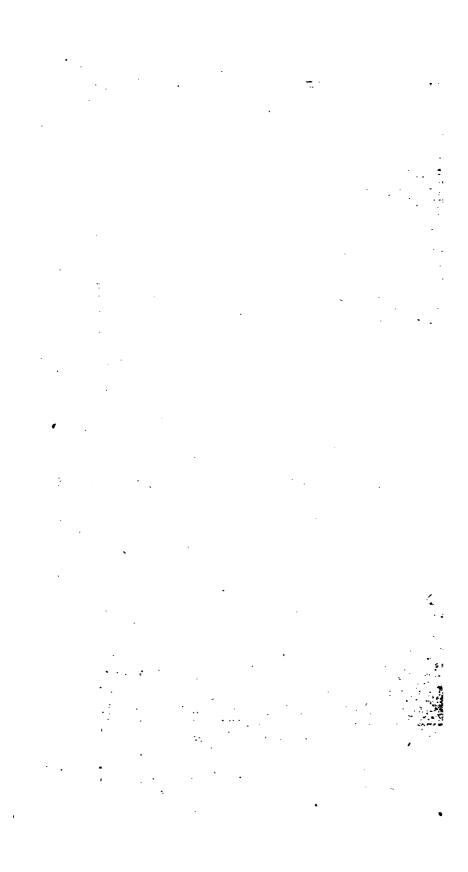
-. 7 • ;; 1 •

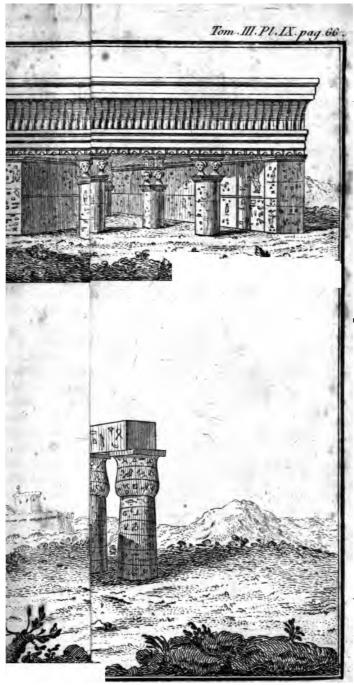


Monuments & des Voules ni des Cintres :

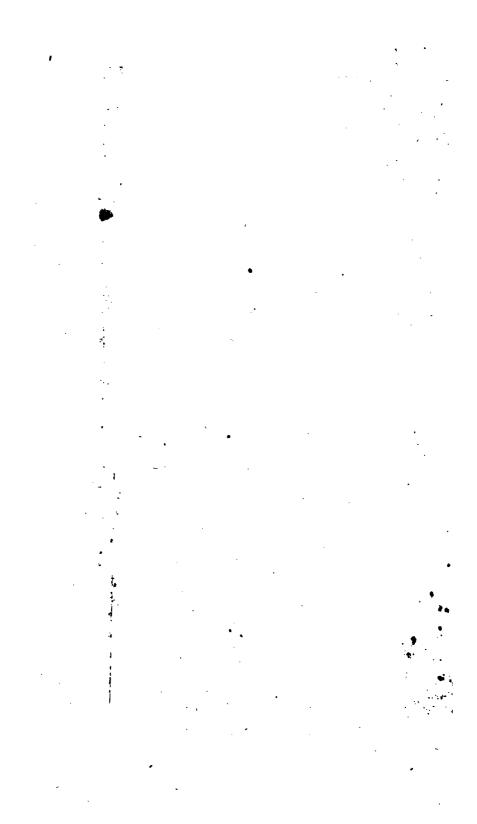








Monuments des Voules ni des Cintres :



ures y sont toujours traitées de profil, et jamais de face ni de sis quarts. En effet, les corps vus sous ces aspects exigent trop finesse et de connaissance principalement, pour que les Egyp-Ens pussent réussir à les rendre. Cependant les têtes, les pieds Les mains, malgré la facilité que donne le profil pour l'exécution : Ces sortes de parties, n'ont dans les ouvrages égyptiens ni moument ni expression.

On a déjà vu qu'il en était de même des ornements de leur arilecture. Ils ont travaillé pesamment, sans goût et sans préci->n. Si les Grecs ont appris des Egyptiens à manier le ciseau. ils su en faire un bien meilleur usage. Leurs monuments sont 18si précieux par les graces, la variété, le feu, l'esprit et la vée qui les animent, que ceux des Egyptiens sont rebutants par ur difformité, leur pesanteur, leur monotonie et leur incorrec-An. Ce contraste n'avait point échappé au discernement des •ciens. On voit qu'ils faisaient peu de cas de la soulpture des 3 yptiens (1).

J'ai déjà parlé du goût que ces peuples avaient pour les colosses. na a même vu, qu'au rapport des voyageurs modernes, il en bsistait encore aujourd'hui plusieurs dans différents endroits 🗦 la haute Egypie (2), sans compter le sphinx qu'on trouve à peu e distance des pyramides. On ne voit guère à présent que la :te de cette figure, le reste étant enseveli dans le sable. Cette tête 35 pieds de tour, et 26 de hauteur. On compte 15 pieds depuis Oreille jusqu'au menton (a). Il est facile de juger par ces dinienions, de la totalité de cette énorme statue. Je crois, à ce sujet, Levoir dire un mot de la manière dont les Egyptiens travaillaient leurs colosses. Un passage de Diodore peut nous en éclaircir.

Cet auteur dit que les sculpteurs égyptiens étaient dans l'habitude de travailler une statue par pièces séparées. Pour exécuter cessortes d'ouvrages, ils avaient divisé le corps humain en vingt-une parties et un quart, mesurées et proportionnées respectivement les mes aux autres. Quand on était convenu de la hauteur que de-

Egyptiens aient jamais su travailler ces en question : il dit que si l'on mesure la sortes d'ouvrages.

samais vu, et je doute même que les | digieusement les proportions du sphinx circonférence de la tête par le front, on (i) STRABO, l. XVII, p. 1157. — PAUS. trouvera qu'elle a 102 pieds de tour, et 143 de hauteur. — P. Lucas donne à la (2) Suprd, 2°. vol. l. II, sect. 1°° c. 5. tête du sphinx 100 pieds de tour, et en-(a) MAILLET, p. 221. — THEVEN. t. 2, viron 70 du menton au haut du front. Il a cru, sans doute, devoir copier Pline. A26.
PLINE, l. xxxvi, sect. 17, exagère pro- Voyage du Levant, t. 1, p. 46.

<sup>,</sup> vи, с. 5.

vait avoir la figure qu'il s'agissait d'exécuter, chaque ouvrier travaillait dans son atelier la partie dont il s'était chargé. Quoique tous ces différents morceaux eussent été exécutés séparément, néanmoins ils s'assemblaient et se rapportaient avec la dernière justesse (1). Tel est le récit de Diodore, qui demande quelques réslexions.

Cette pratique des sculpteurs égyptiens, de travailler une statue par parties séparées, que Diodore nous donne comme une pratique générale, ne devait cependant pas l'être. Je suis persuadé que les statues de grandeur naturelle étaient probablement d'un seul morceau, et de la main d'un seul artiste. Il n'en est pas de même à l'égard des colosses composés ordinairement de plusieurs blocs de marbre. Alors la pratique dont parle Diodore, devait être très-utile et fort en usage pour les exécuter promptement. Voici la manière dont j'imagine, à peu près, qu'on s'y prenait. On commençait par faire un modèle en plâtre ou en terre, ainsi que le pratiquent aujourd'hui nos sculpteurs. On coupait ensuite ce modèle en plusieurs morceaux. Chaque ouvrier emportait la pièce qui lui était destinée, et d'après laquelle il travaillait. On conçoit de cette manière comment plusieurs artistes pouvaient exécuter séparément un même colosse.

Je crois avoir suffisamment prouvé dans les livres précédents que, jusqu'à l'époque dont il s'agit dans cette troisième partie, la peinture n'a point été connue (2). On en doit rapporter l'invention aux siècles que nous parcourons présentement. Mais il n'est pas possible d'en fixer la date avec précision. On voit seulement que cet art devait être en honneur dès avant le temps de Candaule, roi de Lydie. Pline dit en effet, que ce prince, dont le règne tombe environ vers l'an 720 avant J. C., acheta au poids de l'or un tableau représentant une bataille (3). Hérodote nous apprend aussi qu'Amasis, qui régnait sur l'Egypte 570 ans avant l'ère chrétienne, avait fait présent de son portrait aux habitants de Cyrène (4). La peinture était donc connue des Egyptiens dans les siècles qui nous occupent présentement.

Je ne pense pas, au surplus, que ces peuples aient mieux réussi dans cet art que dans la sculpture. Il n'y a même aucun lieu d'en douter, vu le rapport intime qu'il y a entre la peinture et la

<sup>(1)</sup> Dion. l. 1, p. 110. (2) Supra, 2° vol. l. 11, sect. 1°. (3) L. xxxv, sect. 54, p. 690. (4) L. 11, n. 182.

sculpture. Aussi n'est-il parlé dans l'antiquité d'aucun peintre ni d'aucun sculpteur égyptien, célèbre par ses ouvrages. Un seul point dans lequel les peintres de cette nation me paraissent avoir réussi, c'est dans la préparation qu'ils employaient pour appliquer leurs couleurs sur le marbre et sur les autres corps lisses et compactes. Ils devaient se servir d'un mordant bien fort et bien puissant. On en juge par ce qu'en disent nos voyageurs. Ils assurent que dans plusieurs édifices à moitié ruinés, on aperçoit encore aujourd'hui des peintures dont l'éclat et le coloris est si vif, si frais et si brillant, qu'il semble, disent les habitants du pays, que l'ouvrier n'a pas encore lavé ses mains depuis son travail (1). Mais ces mêmes voyageurs s'accordent assez à dire que toutes ces peintures sont mises à plat, c'est-à-dire sans ruption et sans aucune opposition de couleurs. Ce sont, par exemple, des feuilles d'or ou d'argent, mêlées avec des couleurs rouges et bleues. Il résulte que dans toutes ces compositions, les sigures en général tranchent sur les fonds, et s'en détachent; les teintes n'en paraissent ni fondues ni dégradées.

On peut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que les Egyptiens n'avaient fait aucun progrès daus les arts de goût et d'agrément. Car, j'en ai déjà prévenu, les siècles qui terminent cette troisième et dernière partie de notre ouvrage, doivent être regardés comme l'époque qui termine aussi l'ancienne histoire de l'Egypte. C'est dans l'espace de temps qui s'est écoulé depuis le déluge jusqu'à Cyrus, qu'on doit renfermer ce génie national qui a caractérisé les Egyptiens proprement dits. Nous avons donc épuisé tous les faits et tous les monuments qui peuvent appartenir réellement à ce peuple. Nous sommes en état, par conséquent, de prononcer sur son goût et sur sa manière de traiter les arts.

Ce que je viens de dire de l'Egypte, regarde également les Assyriens et les Chaldéens. Ils ont cessé depuis Cyrus de faire un peuple particulier. Devenus successivement la proie des Perses, des Grecs, et de quantité d'autres conquérants, ils se sont insensiblement anéantis et confondus avec leurs vainqueurs. L'histoire, depuis cette époque, n'en fait plus mention. On ne les retrouve nulle part. Les réflexions que je vais proposer conviennent donc ég alement aux Assyriens, aux Babyloniens et aux Egyptiens. On

<sup>(1)</sup> Relat. du Sayd apud Thevenot. 221, t. 7, p. 37, 160 et 163. — P. Lut. 2, vol. 3°, p. 4. — Sicand, Mem. des cas, voyage du Levant. t. 1, p. 99 et miss. du Levant. t. 2, p. 209, 211 et 106. — Granger, p. 46, 47 et 73.

peut envisager sous un seul et même point de vue le génie et le caractère de ces différents peuples. Leur histoire commence et finit à peu près dans le même temps. Leur gloire et leurs connaissances ont été à peu près égales, et la puissance et la durée de leur monarchie peu différentes.

L'histoire des arts présente chez ces nations un contraste bien singulier. On y aperçoit de fort bonne heure d'assez grandes découvertes. On leur voit faire, presque dès les premiers siècles, des progrès dont la rapidité étonne et surprend. Mais, passé ces premiers moments, on ne remarque plus aucun avancement. Les choses restent, chez ces peuples, toujours dans le même état. Bornés aux pratiques originaires, les Asiatiques et les Egyptiens ne paraissent point avoir profité de la durée de leurs empires pour acquérir de nouvelles lumières ou pour perfectionner leurs premières découvertes. Les limites de leur esprit semblent avoir été restreintes et fixées à un certain nombre d'idées et de connaissances acquises dès les premiers temps, et au-delà desquelles jamais ces nation sue se sont élevées. Bien différents des peuples de = l'Europe qu'on voit sans cesse perfectionner leurs connaissances, et travailler tous les jours à en acquérir de nouvelles, les Egyptiens et les Asiatiques sont restés presque au même point d'où ils étaient= partis. Par quelle raison ces peuples n'ont - ils pas continué à étendre et à perfectionner leurs découvertes; et pourquoi n'ontils pas plus avancé dans la carrière des arts, et même dans celledes soiences? Je crois trouver, dans leur façon de penser et dans le principe de leur gouvernement, les obstacles qui ont retardé leurs progrès.

De tous les temps, les Egyptiens (1) et les Asiatiques ont été peu communicatifs, méprisant souverainement les nations étrangères, et ne daignant entretenir avec elles aucun commerce ni aucune relation. Ils ne voyageaient point, et restaient toujours concentrés dans leur pays. Un des principes de leur gouvernement était de n'admettre aucune nouveauté, et de suivre scrupuleusement ce qui avait été pratiqué par leurs ancêtres (2). Ajoutons à ces maximes, qui seules ont dû apporter un obstacle éternel à l'avancement et à la perfection des connaissances humaines, la fausse politique d'avoir rendu les professions héréditaires dans

<sup>(1)</sup> Suprd, 1et vol. l. 1v, chap. second, (2) Plato, de Leg. l. 11, p. 789. et 2° vol. l. 1v, chap. 1.

les mêmes familles (1). On a vu, dans le livre précédent, quel tort un pareil établissement avait dû faire aux arts, et même aux sciences (2). Disons enfin, que la classe des artisans était la dernière de toutes les classes, et qu'on avait un souverain mépris pour ceux qui la composaient (3): façon de penser qui a lieu encore aujourd'hui dans tout l'Orient (4). D'après ces faits, on sent aisément qu'il ne pouvait régner aucun esprit d'émulation chez les Assyriens, les Babyloniens et les Egyptiens, tout sentiment d'industrie et de gloire était nécessairement étouffé. On pourrait même aller jusquà penser que la condition des ouvriers n'était pas meilleure chez ces peuples, qu'elle l'est encore à présent au Mogol, où on les fait travailler à coups de verges et à force de menaces et de mauvais traitements (5). Ne soyons donc point étonnés du peu de progrès des Asiatiques et des Egyptiens dans les arts. Dès que l'émulation et cette noble ambition, qui seules peuvent élever l'ame et animer les talents, cessent, tout doit languir et se concentrer dans un cercle borné de répétitions monotones et machinales.

Il n'en était pas ainsi chez les Grecs. Un peintre, un architecte, un sculpteur habiles jouissaient de la plus haute considération, et des distinctions les plus flatteuses. Leurs noms étaient consacrés dans les fastes de la postérité. Une ville s'honorait autant d'avoir produit un citoyen recommandable par quelque talent, que d'avoir donné le jour à un politique, à un philosophe, à un capitaine de premier mérite. C'est à cette façon de penser et d'agir que la Grèce doit la prééminence et la supériorité dans plusieurs parties des arts, dont jamais, peut-être, elle ne cessera de jouir ; et pour s'en convaincre, comparons les productions des Asiatiques et des Egyptiens avec celles des Grecs. L'Asie et l'Egypte nous présentent des édifices immenses et prodigieux; mais c'est tout leur mérite. Ce ne sont, à les bien caractériser, que des masses énormes, dénuées d'intelligence et d'esprit; ouvrages de la patience et du mauvais goût. Dans les monuments de la Grèce, au contraire, tout élève l'ame, tout y vit, tout est animé, tout y respire. Les graces, le feu, le génie et le sentiment le plus exquis s'annoncent de toutes parts.

<sup>(1)</sup> Dion. l. 11, p. 142, et suprd l. 1, (4) Suprd, l. 1, c. 4. (5) Voyage de Branter. t. 1, p. 304 et (3) Haron. l. 11, n. 167, — Dion. l. 1, len est de même à la Chine. p. 85 et 86.

Qu'on me permette encore ici une réflexion sur les monuments de l'ancienne Egypte. On se plaît beaucoup à les vanter; on croit même volontiers qu'il n'existe rien parmi nous qu'on puisse lear comparer : oui, si l'on entend parler d'amas de pierres, de masses énormes sans goût et sans génie, telles que les pyramides, les obélisques, les colosses, et en général toutes les prétendues merveilles de l'ancienne Egypte; j'avoue, qu'à cet égard, la France n'offre rien de semblable. Mais peut-on comparer ces monuments informes, dont l'éloignement où ils sont de nous, fait sans doute le plus grand mérite, avec cette quantité et cette variété d'édifices de tout genre qui s'offrent dans chaque partie du royaume? L'habitude où l'on est de voir journellement ces chefs d'œuvre, empêche d'y faire l'attention nécessaire pour sentir tout ce qu'ils peuvent valoir. Si l'on voulait cependant y résléchir, on jugerait bientôt quelle est aujourd'hui notre supériorité sur les Egyptiens, et combien, à tout prendre, nos monuments l'emportent sur ceux de ces anciens peuples (a) Je parle des maisons royales, Versailles, les Tuileries, le Louvre, l'Hôtel des Invalides, Marly, l'Observatoire, etc. Joignons-y certains édifices de Paris, tels que le Pont royal, celui de la Tournelle, et principalement cette suite étonnante de quais dont la Seine est bordée de chaque côté. Si l'on voulait apprécier le temps, l'argent et le travail qu'ont du coûter tous ces différents ouvrages également immenses et magnifiques, on sentirait bientôt à quel point la France l'emporte sur tout ce que l'Egypte a jamais pu produire. Je pourrais parler encore de ce nombre étonnant de places fortifiées par M. de Vauban, du port de Dunkerque, de celui de Brest, de Rochefort, de Touion, etc. Je pourrais citer aussi le canal de Languedoc (6), et en

- Strabo, l. xvii, p. 1159. (b) Le canal de Languedoc, depuis son embouchure dans le port de Cette jusqu'à Toclouse, a plus de 70 lieues de vingt-quatre épanchoirs pour lâcher les longueur sur 30 pieds de largeur. Il a fallu souvent le couder et le courber au-

(a) Quelqu'outrées et quelqu'exces- niveau; l'affermir sur des pilotis dans les terrains mouvans, l'appuyer sur des ponts ou des arches de pierres dans les vallées, escarper ou abattre certaines montagnes, en porcer d'autres enfin, et les voûter pour recevoir ce canal. On a excavé plus de deux millions de toises cubes de terres, et plus de cinq mille de rochers. On a construit cent quatorze écluses pour élever ou faire descendre les barques; seize énormes chaussées eaux du canal quand on craint qu'il ne s'emplisse de sable ou de limon. On tour des montagnes, pour conserver le compte dans cet ouvrage plus de quarante

sives qu'aient été la prévention et l'ad-miration des Grecs pour l'Egypte, il s'est trouvé cependant chez eux des écrivains qui ont posté le même jugement des monuments égyptiens, par rapport ceux de la Grèce. Paus. l. 1x, c. 36, p. 783. L'empereur Julien dans sa lettre 68°. apud. Fabric. Biblioth. gr. t. 7, p. 84.

général les grands chemins du royaume: ces ouvrages sont bien supérieurs à tous ceux de l'ancienne Egypte. Il en a coûté infiniment plus d'argent, et il a fallu beaucoup plus de génie, de puissance, de goût et de temps pour faire Versailles, avec tous ses défauts, que pour construire une pyramide, ou pour tailler un obélisque. Faisons attention néanmoins que Versailles, ainsi que tous les ouvrages dont je viens de faire l'énumération, ont été exécutés sous le règne d'un seul monarque.

# CHAPITRE TROISIÈME.

### Des Grecs.

Depuis la guerre de Troie, jusqu'à l'an 590 avant J. C., c'està-dire, jusqu'au temps de Solon et de Pisistrate, le détail des événements arrivés chez les Grecs nous est assez peu connu. L'histoire cependant nous fournit, dans ce même intervalle, beaucoup de ressources et de lumières sur l'état où étaient alors les arts chez ces peuples. Il faut, au reste, faire une observation essentielle sur ce sujet, et dislinguer les Grecs de l'Europe, des Grecs établis sur les côtes de l'Asie mineure. Les arts ne sont arrivés qu'assez tard à un certain point de perfection dans la Grèce proprement dite. Leurs progrès ont été beaucoup plus prompts et beaucoup plus rapides dans les colonies qu'elle envoya, peu de temps après la guerre de Troie, s'établir dans l'Asie mineure(1). C'est en effet dans ces heureuses contrées qu'on voit naître les premières productions qui aient rendu les Grecs célèbres dans la postérité. J'ai fait sentir ailleurs par quelle raison ces premières lumières ont dû briller plutôt dans la Grèce asiatique que dans la Grèce européenne (2). Je n'y insisterai donc point quant à ce moment. Je passe à l'histoire des arts dont les siècles qui font l'objet de cette troisième partie de notre ouvrage vont nous offrir le développement.

mille toises cubes de maçonnerie en pierre; à quoi il faut ajouter les jetées de deux cents toises, et le môle de cinq cents qui couvrent le port de Gette, et qui ture grecque n'ont point été inventés ni exécutés dans les premiers temps, tels que nous les voyons aujourd'hui dans les ruines de l'ancienne Rome, ni avec les mêmes ornements que nos architectes y emploient. On y a fait successivement beaucoup de changements et d'augmentations. Chez les Grecs, l'architecture était originairement assez peu chargée d'ornements. Les détails et les parties de leurs ouvrages étaient fondés dans la nature. Ils ne croyaient point en conséquence que dans la représentation il fût permis de s'éloigner de la vérité. Ces grands maîtres n'admettaient en un mot, que ce qu'ils pouvaient soutenir et expliquer par des raisons solides, ou du moins vraisemblables. C'était sur ces principes que les anciens avaient réglé dans chaque ordre les proportions qu'ils nous ont laissées (1).

On ne doit cependant pas condamner également tous les changements qu'on a faits à l'ancienne architecture. Il y en a d'avantageux. On a cherché à corriger ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans les premiers modèles. Les bases qu'on appelle ioniques, les seules qui fussent en usage chez les anciens, ont été jugées peu convenables. Le chapiteau du même ordre a été trouvé incommode et désagréable. On l'a donc changé. L'accord unanime avec lequel tous les architectes ont reçu et adopté ces innovations, ne permet pas de douter qu'elles n'aient été heureuses et raisonnables (a).

Les Grecs, au surplus, réservaient pour les temples, les théâtres et les autres édifices publics, toutes les beautés et les richesses de leur architecture. Ils n'en faisaient point usage pour les maisons des particuliers. Leurs logements étaient infiniment moins beaux, moins grands et moins magnifiques que les nôtres. Il n'y avait pas un seul palais, c'est-à-dire, un édifice particulier qui méritât ce nom dans toute la Grèce. On peut en attribuer la cause à cet esprit républicain qui régnait dans tous les états de cette partie de l'Europe. La modestie extérieure est l'apanage et la vertu favorite des républiques. Quelque riche et quelque puissant que pût être un citoyen, il n'aurait pas osé blesser les yeux de ses compatriotes par des bâtiments dont l'éclat les aurait offensés, et eût infailliblement exposé leur auteur à l'envie et à la jalousie

<sup>(1)</sup> VITAUV. l. IV, c. 2.
(a) Voy. la préface de PERRAULT sur p. 24 et suiv. et 2°. vol. c. 3, p. 62.
l'ordonnance des cinq espèces de co-

publiques. Disons maintenant un mot de la sculpture et de la peinture.

On voit que la sculpture et la peinture commençaient aussi à se développer dans la Grèce vers la fin des siècles que nous parcourons présentement. Quelques sculpteurs s'étaient déjà fait une réputation brillante vers le temps à peu près de la 50° olympiade, c'est-à-dire, vers l'an 576 avant J. C. Dipœnus et Scyllis se rendirent extrêmement célèbres par l'invention de sculpter le marbre et de 'e polir (a). Ces deux artistes formèrent un grand mombre d'élèves dont les ouvrages furent très-estimés. La sculpture cependant n'atteignit ce caractère de pureté, d'élégance, et ce degré sublime auquel les Grecs l'ont porté, que du temps de Périclès, c'est-à-dire, plus de 150 ans après les artistes dont je viens de parler.

A l'égard de la peinture, elle a été encore plus long-temps à se perfectionner. Cet art, dont je serais fort porté à donner l'inven**bx** Grecs, ne parut dans tout son lustre que sous Alexandre. Je n'en suis point étonné. Que de temps, que d'études, de soins et de réflexions n'a-t-il pas fallu pour amener la peinture à une sorte de perfection! et cet art, comme je crois l'avoir montré, n'a commencé à exister que depuis le temps d'Homère (1). Aussi, dans les siècles qui nous occupent maintenant, les peintres étaient-ils encore fort ignorants. On voit d'abord que pendant fort long-temps on n'a point connu l'art de mélanger les couleurs. Les premiers tableaux qu'on vit paraître n'étaient peints qu'avec une seule couleur, qui devait être et bien dure et sèche, puisqu'elle n'était formée que par une détrempe de morceaux de vases de terres broyés et pulvérisés très-fin (2). On pourrait peut-être penser que cette espèce de peinture ressemblait à celle que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de camayeu. Mais il n'y a pas d'apparence. Les Grecs étaient alors trop peu instruits pour connaître cette façon de peindre, qui consiste à dégrader les tons d'une seule et même couleur. Qu'on juge de leur habileté par un fait qui a pour garants plusieurs écrivains très-célèbres de l'antiquité. Ils nous apprennent qu'originairement on était obligé d'écrire au bas des tableaux les noms des objets qui en faisaient le

<sup>(</sup>a) PLIN. 1. XXXVI, sect. 4. (1) S Les plus anciennes inscriptions du Péloponèse et de l'Attique sont gravées sar des marbres absolument bruts. (2) E

<sup>(1)</sup> Suprà, 2º vol. l. 11, sect. 1, c. 5. rt. 3.

<sup>(</sup>a) PLIN. I. XXXV, sect. 5.

# LIVRE TROISIÈME.

### Des Sciences.

Nous sommes parvenus aux siècles qui terminent et bornent nos recherches sur l'état des sciences chez les anciens peuples. C'est en effet à l'époque de Cyrus qu'on voit s'anéantir les empires d'Assyrie, de Babylone, et même la monarchie des premiers Egyptiens. Nous pouvons donc juger de toutes les découvertes qu'on doit proprement attribuer aux Assyriens, aux Babyloniens et aux Egyptiens. Celles qui se sont faites chez ces peuples, postérieurement aux siècles qui terminent cette troisième partie de notes ouvrage, ne peuvent leur appartenir qu'assez inparfaitement. Ce n'était plus alors ces mêmes Assyriens, ces mêmes Babyloniens, ni ces mêmes Egyptiens qu'on a vu figurer jusqu'à présent. Leur empire était détruit, et leur génie primitif altéré par le mélange des nations auxquelles ces peuples ont toujours continué d'être soumis depuis Cyrus.

Il n'en sera pas des Grecs de même que des Asiatiques et des Egyptiens dans les siècles qui nous occupent maintenant. Nous ne ferons, au contraire, qu'apercevoir le germe naissant de toutes les connaissances qui ont assuré à cette nation le rang distingué dont elle est, et sera toujours en possession. L'époque que nous parcourons à présent, doit cependant être regardée comme une des plus remarquables de l'histoire grecque. Ce fut vers la fin des siècles qu'elle embrasse, que les lettres et la philosophie commencèrent à jeter dans la Grèce de profondes racines, crûrent avec rapidité, et, devenant bientôt fécondes, enfantèrent ces productions immortelles dont l'univers entier n'a cessé, et ne cesse encore chaque jour de s'enrichir,

# CHAPITRE PREMIER.

### De la Médecine.

DE l'aveu de toute l'antiquité, depuis la guerre de Troie jusqu'à celle du Péloponèse, l'histoire de la médecine est demeurée couverte des plus épaisses ténèbres (1). On ne peut cependant pas supposer que, pendant un si long intervalle, on ait absolument négligé l'étude d'une science aussi nécessaire que la médecine. Les livres saints attestent le contraire. Salomon devait posséder une grande partie des connaissances qui forment l'art de remédier à nos infirmités. L'Ecriture dit de ce prince, qu'il avait composé des traités sur tous les animaux, les oiseaux et les poissons, et qu'il avait écrit sur tous les arbres et sur toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'hysope (a). Plusieurs autres faits rapportés dans les livres saints attestent également la connaissance et l'usage de la médecine dans les siècles qui nous occupent présentement.

Nous voyons qu'alors il y avait des médecins de profession chez les Hébreux. Asa, toi de Juda, étant attaqué de la goutte, on lui reproche de s'être adressé aux médecins plutôt qu'au Tout-Puissant (a). Ezéchias, qu'un abcès menaçait de la mort, est guéri par l'application d'un cataplasme de figues (3). Joram, roi de Juda, blessé dans une bataille, se retire à Jesraël pour se faire panser (4). On recueille aussi de plusieurs expressions des prophètes, qu'on savait alors guérir les plaies, les fractures et les meurtrissures, par le moyen de certains médicaments, tels que la résine, le baume, la graisse et les huiles (5). Il paraît même qu'on avait beaucoup de considération pour les médecins chez les peuples

<sup>(1)</sup> CELSE, l. 1, in Præfat. PLIN. l. (2) 3, Reg. c. 15, \$\foralle{\psi} \cdot 25. - 2 Paral. c. xxix, sect. 2, p. 493. — Isidon. Orig.

<sup>(</sup>a) 3, Reg. c. 4, \(\psi\). 33.

Entr'autres connaissances que Salomons'attribue dans le livre de la Sagesse, il met celle de la difference des plantes | v. 22. - Ezéch. c. 30, v. 21. et des propriétés des racines. c. 7, \$. 20.

<sup>(3) 4,</sup> Reg. c. 20, v. — Is. c. 38. v.

<sup>(4) 4,</sup> Reg. c. 8, \$\vdot v\$. 29, c. 9, \$\vdot v\$. 15. (5) Isaïe, c. 1, \$\vdot v\$. 6. — Jérém. c. 8,

de l'Asie. « Honorez le médecin, dit l'Ecclésiastique, à cause du besoin que vous en pouvez avoir (1). »

A l'égard des Grecs, quoique nous ignorions l'état et les progrès de la médecine chez ces peuples, depuis la guerre de Troie jusqu'à celle du Péloponèse, il est cependant certain que les Asclépiades, c'est-à-dire les descendants d'Esculape, conservèrent cette science dans leur famille sans aucune interruption. On comptait trois écoles célèbres qu'ils avaient établies, l'une à Rhodes, l'autre à Cos, et la dernière à Cnide. Hérodote, antérieur à Hippocrate (a), parle aussi de plusieurs autres écoles de médecine très - fameuses. Joignons-y celle d'Italie, qui dut sa naissance à Pythagore, et dont on ne peut guère reculer l'érection plus tard que l'an 550 avant J.-C. (2).

Les poëmes d'Homère fournissent des preuves encore plus marquées de l'état de la médecine, et des progrès qu'elle devait avoir faits dans le temps où vivait ce grand poète. On trouve dans ses écrits quantité de détails anatomiques. Homère désigne par leur nom presque toutes les parties du corps humain. Il y a plus; ce poëte doit avoir eu une grande connaissance de leur structure et de leurs fonctions, à en juger par la description qu'il fait des blessures et des accidents qui en résultent. On pourrais même lui reprocher d'avoir, à cet égard, affecté de faire montre le sa science. Quoi qu'il en soit, ces faits ne permettent pas de révoquer en doute les lumières que, de son temps, on avait acquises en médecine. Il se présente néanmoins une réflexion qui semblerait, au premier coup d'œil, rendre difficile à concevoir ces connaissances anatomiques, si bien caractérisées dans les écrits d'Homère.

Si l'on en croit un ancien commentateur de Platon, Alcméon, disciple de Pythagore, passait pour le premier qui cût anatomisé des animaux (3). Aristote, qui n'a vécu que plus de 80 ans après Hippocrate, nous apprend d'ailleurs que de son temps, les Grecs n'avaient point encore osé disséquer des cadavres humains. Lorsque ce philosophe parle des parties internes de l'homme, il dit qu'elles sont fort inconnues, qu'on n'a rien de bien certain sur leur structure et leur arrangement, et qu'il en faut juger par la ressemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux

٠;

<sup>(1)</sup> Chap. 38,  $\psi$ . 1.
(a) Ce grand médecin florissait dans le temps de la guerre du Péloponèse, vers l'an 430 avant J.-C.

(2) Le Cleac, hist. de la médecine, ter vol. l. 11, c. 1 et 2.

(3) Chalcid. in Tim. Plat. p. 30.

qui peuvent avoir quelque rapport avec chacune d'elles (1). Comment a-t-il donc pu se faire que, dès le siècle d'Homère, l'anatomie fût portée à une sorte de justesse et d'exactitude?

Cette objection, qu'on jugerait d'abord très-forte, cesse néanmoins de le paraître, quand on fait réflexion aux divers moyens que, dans tous les temps, on a eu de s'instruire de la disposition du corps humain. Je les ai exposés, ces moyens, dans la première partie de cet ouvrage (2). On peut peut aussi consulter ce qu'a dit sur ce sujet Daniel le Clerc, dans son Histoire de la médecine. Ce savant homme y fait concevoir très-aisément comment les anciens médecins auront appris à connaître les parties internes du corps humain, sans avoir été néanmoins dans l'usage habituel de disséquer des cadavres (3).

Je croirais d'ailleurs que les peuples de l'Asie ne se faisaient pas le même scrupule que les Grecs, d'ouvrir les cadavres humains. Homère peut donc avoir puisé chez eux les connaissances anatomiques qu'il a répandues dans ses ouvrages. Car quoiqu'on ne puisse pas déterminer précisément quelle a été la patrie de ce prince des poëtes, il me paraît cependant hors de doute qu'il est né et a passé la plus grande partie de sa vie dans l'Asie Mineure. C'est un sentiment que j'ai déjà eu soin d'établir. J'ai cru même en conséquence, devoir rapporter aux peuples de ces contrées certaines connaissances trop délicates et trop relevées, pour qu'Homère ait pu les puiser dans le sein de la Grèce proprement dite. On ne doit point en faire honneur aux habitants de cette partie de l'Europe. Ils étaient encore bien grossiers et bien ignorants au siècle dans lequel ce poëte a paru.

Je crois en avoir dit assez pour montrer que le vide qui règne dans l'histoire de la médecine, depuis les enfants d'Esculape, Podalire et Machaon, jusqu'à Hippocrate, ne vient point de ce que pendant cet intervalle, on aura negligé l'étude de cette science. On ne doit attribuer l'ignorance où nous sommes des noms et de la capacité de ceux qui ont cultivé alors la médecine, qu'aux temps auxquels ils ont vécu. L'histoire de ces siècles est très-confuse et très-défectueuse. Les médecins ne sont pas les seuls qui aient lieu de s'en plaindre. Il ne se présentera que trop d'occasions de s'en convaincre par rapport à bien d'autres objets.

<sup>(1)</sup> Hist. animal. l. 1, c. 16, init. (2) L.111, chap. 1, art. 2. [5] Hist de la médecine, 12 vol. l. 11, p. 74 et 75.

## CHAPITRE SECOND.

### De l'Astronomie.

L'HISTOIRE de l'astronomie, dans les siècles que nous parcourons présentement, n'est pas tout-à-fait aussi ingrate que celle de la médecine. Les écrivains de l'antiquité nous fournissent un peu plus de secours sur l'état où pouvait être alors cette science chez les différents peuples dont nous avons à parler. Les Babyloniens, les Egyptiens, et surtout les Grecs, vont nous donner lieu de présenter quelques détails curieux et intéressants. Examinons d'abord l'état de l'astronomie chez chacun de ces peuples en particulier. Nous présenterons ensuite quelques idées générales, résultantes des différents faits que nous allons rapporter.

## ARTICLE PREMIER.

## Des Babyloniens.

On sait à quel point l'histoire des Babyloniens et des Assyriens nous est inconnue. Il paraîtrait donc que nous de serions guère en état de juger des découvertes et des progrès que ces peuples avaient faits en astronomie. On va voir néanmoins, qu'en rassemblant et en rapprochant les différents traits répandus dans les auteurs de l'antiquité, on peut se former une idée assez juste des connaissances astronomiques des Babyloniens.

Les astronomes de Chaldée étaient instruits que le soleil et les planètes avaient un mouvement propre d'occident en orient, et que ces révolutions se faisaient avec de grandes inégalités de temps, et de grandes différences de vitesse (1). Ils enseignaient que la lune est placée au-dessous de toutes les étoiles et de toutes les planètes; que, comme elle est la plus petite de toutes celles qu'on

<sup>(1)</sup> Dico. l. 11, p. 144. — Simplie. in l. 11, Arist. de coelo. fol. 117, verse.

aperçoit, elle est aussi la plus proche de la terre (a); que sa révolution se fait en moins de temps, non pas qu'elle ait une plus grande vitesse que les autres planètes, mais à cause du peu d'étendue de son orbite. Ils savaient de plus que la lune n'a qu'une lumière empruntée, et que ses éclipses viennent de ce qu'elle entre dans l'ombre de la terre (1).

Les Chaldéens ne comptaient que 36 constellations; 12 dans le zodiaque, et 24 hors de ce cercle. Ils distinguaient ces dernières en septentrionales et en méridionales (2). Ils avaient divisé chaque signe du zodiaque en 30 degrés, et chaque degré en soixante parties, ou minutes (3). Par cette méthode, les Chaldéens avaient trouvé le mouvement moyen de la lune. Ils étaient ainsi parvenus à déterminer le retour périodique de cette planète avec beaucoup de précision (b).

L'avantage qu'ont eu ces astronomes, d'avoir inventé de fort bonne heure le moyen de mesurer exactement les différentes parties du jour, doit nous donner une assez bonne idée de leurs calculs astronomiques. On convient assez généralement qu'ils ont connu, avant tous les autres peuples, l'usage des cadrans solaires (c). Aussi passaient-ils pour les premiers qui eussent entrepris de mesurer la durée de la révolution annuelle du soleil (4). Leurs observations, à cet égard, n'avaient point été infructueuses. Nous voyons que, dès le règne de Nabonassar, l'année, chez ces peuples, était de 365 jours. Les anciens nous le font assez connaître, en disant que les années, nommées autresois années de-Nabonassar, répondaient, mois pour mois et jour pour jour, à l'année civile des Egyptiens (d).

1. 11, Aust. de cœlo. fol. 117, verso.

Ce passage de Diodore mérite atten-tion. Comment les Chaldeens avaientils pu deviner que la lune est effectivement la plus petite des planètes? C'était probablement de leur part une conjecture des plus hasardées.
(1) Idom. l. 11, p. 144 et 145.
(2) Idom. Ibid.

(3) GEMIN. C. 15, p. 62. — S. EMPIMIC. adv. astrolog. 1. v, p. 339.

(6) GEMIN. C. 15, p. On peut douter méaumoins que toutes oes connaissances fussent bien anciennes chez les Chaldéens Voyez WRIDLER, Hist. Astron. c. 3, p. 35.

(e) HEROD. l. 11, n. 109. Hérodote ne fixe point l'époque de

(a) Dion. l. 11, p. 144. - Simplic. in | cette découverte: On doit juger cependant qu'elle devait être fort ancienne. Nous trouvons, dès le temps d'Achaz, c'est-à-dire cinq ans avant l'ère de Nabo-nassar, l'usage des cadrans solaires, établi à Jérusalem. 4. Reg. c. 28, y. 11, Paral. c. 32, y. 31.

Il est très-vraisemblable qu'Achaz tenait des Babylonicus la connaissance de cet instrument mathématique. L'Ecriture, en effet, nous apprend que ce prince fut en grande liaison avec Théglath-Phalasar, roi d'Assyrie. 4. Reg.

c. 16, . 8, etc.

(4) Acuill. Tat. ad Arati Phænom. c. 18.

(d) CENSQRIN. de Die nat. c. 21. Voyez dans le chap, suivant ce que

On pourrait encore, s'il en était besoin, appuyer ce sentiment par l'usage des Perses. Depuis le règne de Cyrus, l'année de ces peuples fut réglée à 365 jours (1); et on sait que Cyrus est le premier qui ait soumis l'empire de Babylone au trône de Persé.

Il n'est pas aussi facile de décider dans quel temps les Babyloniens ont connu la nécessité d'ajouter à leurs années ordinaires les cinq heures et quelques minutes dont la révolution annuelle du soleil surpasse la durée de 365 jours. Il est certain que cette découverte n'avait pas échappé aux astronomes chaldéens. Strabon l'assure très-précisément (2); mais il n'en fixe point l'époque. Cependant la manière dont il s'exprime, donne assez à entendre que cette connaissance était fort anciennement répandue dans la Chaldée. Tout nous autorise donc à croire que, dans le cours des siècles qui font présentement notre objet, l'année des Babyloniens était de 365 jours et quelques heures (a). On pourrait même croire, qu'à cet égard, ils avaient porté la précision à un grand degré de justesse. J'en parlerai ailleurs plus particulièrement (6).

On nous a conservé les noms d'anciennes périodes astronomiques dont l'invention était due aux Chaldéens. Bérose s'en était servi pour faire ses calculs chronologiques (3). Mais ces mesures de temps, dont l'usage était alors très-familier, nous sont aujourd'hui assez inconnues. Il règne beaucoup de difficultés sur le nombre d'années dont chacune de ces périodes était composée. Les efforts que quelques critiques modernes ont faits pour les éclaircir, ne satisfont pas encore pleinement. Pour ne point trop interrompre l'exposé que je fais des connaissances astronomiques des Babyloniens, je rendrai compte de ces différentes périodes dans une dissertation particulière (c).

nous disons sur l'année civile des Egyp- I mois. Mais ces écrivains ne citent pour tiens.

(1) Q. Curt. l. 111, c. 3, p. 154, -Voyez aussi Diop. l. 11, p. 120.

(2) L. 17, 1160, A.
(a) Ubo Emmius, et après lui Mun-kerus de Intercatat. 1. 111, c. 2, donnent à entendre que l'année des Chaldéens n'était que de 365 jours seulement. Ils' disent que pour réparer le dérangement que le quart de jour omis causait à la longue, ces peuples en composaient un mois, qu'ils ajoutaient tous les 120 ans à leurs années ordinaires; que par ce moven chaque cent vingt-unième aunée était de 595 jours, c'est-à-dire de 13

garant de leur sentiment aucun auteur de l'antiquité, et de plus ils sont démentis formellement par Strabon, comme on vient de le voir. On peut donc mettre hardiment cette opinion au nombre de ces systèmes faits à plaisir, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination de l'auteur qui les a enfantés.

(6) Dans la dissertation sur les périodes astronomiques des Chaldéens, à la fin

de ce volume.

(5) Syncell. p. 17. — Abyren: apud

oumd. p. 58, C.
(c) Voy. à la fin de ce volume la dissertation sur les périodes des Chaldéens.

Le système que les Chaldéens s'étaient fait sur les comètes, paraft mériter aussi quelque attention. Apollonius de Minde, célèbre astronome, nous apprend que les Chaldéens, chez lesquels il avait étudié, regardaient les comètes comme des planètes dont la révolution se faisait dans des orbites très-excentriques à la terre, et que ces astres n'étaient visibles que dans le temps où ils parcouraient la partie inférieure de cette orbite. Les mêmes astronomes prétendaient encore, au rapport d'Apollonius, connaître le cours des comètes et la durée de leurs périodes (1). Pline, Plutarque et Stobée parlent aussi très-clairement de ce système des Chaldéens (a). J'imagine cependant qu'il était plutôt dû au hasard et à l'incertitude, qu'à l'étude et à l'expérience (b). Les anciens n'avaient rien d'assuré sur cet objet, ni en général sur la plupart des phénomènes de l'astronomie physique.

On peut encore mettre au nombre des connaissances astronomiques des Chaldéens, les idées qu'ils s'étaient formées sur l'étendue de la circonférence du globe terrestre. On prétend qu'ils étaient parvenus à déterminer qu'un homme marchant d'un bon pas, suivrait le soleil autour de la terre, et arriverait en même temps que cet astre au point équinoxial (2); c'est-à-dire que dans l'espaçe d'une année solaire, que les Chaldéens, comme on vient de le voir, déterminaient à 365 jours et quelques heures, un homme marchant d'un bon pas, pourrait faire le tour de la terre, et le ferait effectivement, s'il pouvait toujours soutenir sa marche également (c).

(1) Apud Lenec. Suzet. nat. l. vii, c. i daient comme des météores allumés par 3, t. 2, p. 820, etc. 17, p. 331. (a) Plin. l. 11, sect. 23, p. 89. — Prot. t. 2, p. 893. — Stor. Eclog. Phys. 1. 1, p. 63.

Pline et Plutarque ne disent pas nommément que ce fut le système des Chaldéens; mais on doit présumer que c'était chez ces peuples que les anciens philosophes de la Grèce avaient puisé ce qu'ils p. 1074.) Ainsi Apollonius a rapporté disaient des comètes. Sénèque et Stobée celui qu'on adoptait dans l'école où il autorisent à le croire, puisqu'il paraît par leurs écrits que cette opinion sur les comètes était établie très-anciennement dans la Chaldée.

(6) Sénèque nous en fournira la preuve dans le même passage que je viens de citer, p. 820. Il y parle d'un autre as-tronome nommé Epigenes, qui disait

l'effort de quelque tourbillon d'air violemment agité.

Ces contradictions ne doivent point nous surprendre. Il y avait plusieurs écoles chez les Chaldéens. Pline en compte trois, l. vi, c. 26, p. 332. On enseignait différents systèmes dans toutes ces écoles, suivant le témoignage de Strabon (l. xvi, avait étudié, et Epigènes ce que l'on dé-bitait dans celle qu'il avait suivie; et il n'y avait point alors de raisons qui pussent accréditer un système plus que l'autre.

(2) ACHILL. TAT. ad Ariti phænom. c. 18.

(c) Un homme fait communément que les Chaldéens n'avaient rien de cer-tain sur les comètes, et qu'ils les regar-s'il pouvait marcher toujours sans s'ar.

Voilà tout ce que nous avons pu recueillir de plus précis sur les connaissances des Chaldéens en astronomie. Ils avaient . fait, comme on voit, quelques progrès dans certaines parties de cette science, mais il y en avait quantité d'autres, et des plus importantes, qui leur étaient absolument inconnues. Les Chaldéens n'avaient, par exemple, qu'une théorie fort imparfaite des éclipses de soleil. Ils n'osaient les déterminer ni les prédire (1). Une pareille ignorance n'annonce pas dans ces astronomes des connaissances bien exactes, ni des lumières fort étendues sur les phénomènes célestes. Peut-être même n'ont-ils acquis que dans des temps très-postérieurs, une partie des découvertes dont j'ai cru pouvoir leur faire honneur dès les siècles dont je parle dans cette troisième partie de mon ouvrage (2). En effet, malgré la conquête de l'empire de Babylone par Cyrus, et successivement par Alexandre, les Chaldéens ont toujours continué à jouir d'une trèsgrande considération, par le respect extrême dont les anciens étaient prévenus pour les connaissances que ces prêtres avaient, dit-on, acquises dans l'astrologie judiciaire. La destruction de l'empire de Babylone n'a donc point mis les Chaldéens hors d'état de pouvoir perfectionner leurs découvertes astronomiques; et Diodore, de qui j'ai emprunté la plupart des détails dont je viens de rendre compte. n'a connu ces astronomes que bien posterieurement au siècle d'Alexandre.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de l'observatoire des Babyloniens. Le principal objet des anciens astronomes était d'apercevoir et de saisir le lever et le coucher des astres. Ils ne trouvèrent pas d'abord d'endroits plus propices pour cet effet, que les grandes plaines ouvertes de tous côtés, où la vue découvrait un horizon vaste et étendu. Les plaines furent donc, pendant plusieurs générations, les seuls observatoires en usage. Mais les peuples policés cherchèrent bientôt à se procurer les moyens d'observer le cours des astres avec plus de facilité et de précision. Dans cette vue, ils construisirent des édifices dont l'élévation leur donnait beaucoup plus d'avantage. Les Babyloniens ne furent pas des derniers à mettre cette pratique en usage. J'ai déjà eu occasion de parler du temple de Bel, si renommé chez ces anciens peu-

rêter, il en ferait 24 par jour, et 8760 avaient des notions assez justes de la en 365 jours. On sait que la circonfé grandeur de la terre. rence de l'équateur du globe de la terre est d'environ 9000 lieues. Il résulte de ce calcul que les astronomes de Chaldée

<sup>(1)</sup> Drop. l. 11, p. 245

<sup>(2)</sup> WRIDLER, Hist. Astron. c. 3, p. 35,

ples (1). Cet édifice rensermait dans son centre une tour extrêmement élevée, dont la construction paraît avoir été plus ancienne que celle du temple même (2). C'était du sommet de cette tour que les Chaldéens faisaient leurs principales observations (3).

## ARTICLE SECOND.

# Des Égyptiens.

Les Egyptiens sont, après les Grecs, le peuple de l'antiquité dont nous pouvons le plus facilement apercevoir les progrès dans les sciences. J'ai exposé dans les livres précédents, les différentes manières dont les Egyptiens avaient réglé leurs années, d'abord à 360 jours, et ensuite à 365. Examinons si, dans l'époque que nous parcourons maintenant, ils étaient parvenus à un plus grand degré de précision.

Le soleil emploie à sa révolution annuelle 565 jours et environ six heures. J'ai rendu compte des motifs qui m'ont déterminé à prêter, dans les siècles présents, aux Babyloniens la connaissance de ce quart de jour excédent. Je ne suis pas également porté à croire que les Egyptiens en eussent aussi fait la découverte. Voici les motifs qui m'en empêchent.

Thalès a été le premier des Grecs qui ait donné 365 jours à l'année. Ce philosophe vivait vers l'an 600 avant l'ère chrétienne. L'histoire remarque qu'il n'avait point eu d'autres maîtres que les Egyptiens (4). Du temps de Thalès, l'année égyptienne n'était donc encore que de 365 jours.

Hérodote écrivait dans le 5° siècle avant J.-C. Ce grand historien, dont le témoignage est si respectable pour tout ce qui concerne les anciens Egyptiens, dit, en parlant de l'année de cespeuples, qu'elle était de douze mois, composés chacun de 30 jours, auxquels on ajoutait cinq jours de plus tous les ans. Par ce moyen, continue-t-il, les Egyptiens se procurèrent le retour périodique des saisons dans le même mois de l'année. On voit, par ces der-

<sup>(1)</sup> Suprd, l. 11, c. 1. (2) PRIDEAUX, Hist. des Juifs, t. 1, l. (3) DIOD. l. 11, p. 123. (4) DIOGEN. LARET. l. 1, segm. 27.— CLEM. ALEX. Strom. l. 1, p. 352.

nières paroles, qu'Hérodote n'a pas senti l'inconvénient du dérangement des saisons attaché à une longue suite d'années de 365 jours; et c'est encore une preuve que, de son temps, l'année égyptienne était bornée à un pareil nombre de jours.

Enfin il paraît par Strabon que les Egyptiens n'ont connu les six heures, à peu près, qu'il faut ajouter aux 365 jours de l'année commune, que vers le temps où Platon et Eudoxe voyagèrent chez oes peuples. Du moins est-il certain, par le témoignage de ce géographe, que ces deux philosophes apprirent cette particularité des prêtres égyptiens, et que, jusqu'à ce moment, les Grecs l'avaient ignorée (1). Il y a donc bien de l'apparence que les astronomes égyptiens firent cette découverte dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre le voyage d'Hérodote et celui de Platon en Egypte, intervalle de plus de 80 ans. La manière dont Strabon raconte que les prêtres en firent pazt à Eudoxe et à Platon, achève, à mon avis, de confirmer ce sentiment. Il nous représente cette connaissance comme une espèce de mystère qu'on ne communiquait qu'aux personnes privilégiées (2). Les savants d'Héliopolis expliquèrent, dit-il, en secret à nos deux philosophes, la véritable durée de l'année solaire (3). Ce ne fut même que par un séjour de treize années, que Platon et Eudoxe purent mériter la confiance des pretres, au point d'en obtenir la communication de cette importante découverte (4) Nous ne devons pas, au reste, être surpris que les Egyptiens en fissent alors un mystère. Plus cette découverte était récente, et plus ils en devaient être jaloux.

On pourrait dire que si Hérodote n'a point parlé de ce quart de jour excédent, c'est que vraisemblablement il aura été trompé, par la pratique des Egyptiens. Ces peuples avaient deux formes d'années; l'une civile et l'autre astronomique (5). Cette dernière était de 365 jours et quelques heures; mais leur année civile n'était que de 365 jours (6). Ce n'était pas sans dessein que les Egyptiens l'avaient ainsi réglé. Ils ne voulaient pas que leurs fêtes revinssent toujours dans le même temps. Leur intention, au contraire, était qu'elles parcourussent successivement toutes les saisons de l'année (7). Les Egyptiens n'admettaient donc point d'in-

<sup>(1)</sup> STRABO, I. XVII, p. 1159 et 1160.
(2) Idem. p. 1159.
(3) Idem. Ibid.
(4) Idem. Ibid.
(5) Idem. Ibid.
(6) Voy. les Mém. de l'Acad. des Inscript. t. 14, p. 540, 350 et 551.
(7) Gemin. p. 55; Censorin. c. 18; Théo. Alexandrin. fragm. apud Petav.

<sup>(5)</sup> Diob. l. 1, p. 59. — Strabo, l. Uranolog.

tercalation dans leurs années civiles; elles étaient constamment de 365 jours (1); ce qui les faisait anticiper d'un jour, tous les quatre ans, sur la véritable année solaire avec laquelle ces années vagues et rétrogrades ne se rencontraient que tous les 1460 ans. C'est de cette année civile de 365 jours seulement, dira-t-on, qu'Hérodote a entendu parler, d'autant mieux qu'elle a subsisté sous cette forme chez les Egyptiens, bien des siècles même après celui auquel Hérodote écrivait. Nous l'apprenons des écrits de Geminus, de Censorin et de Théon d'Alexandrie (2).

Mais si, du temps d'Hérodote, ces deux formes d'années eussent été connues en Egypte, est-il à supposer qu'un historien si exact et si instruit eut négligé de nous apprendre une semblable particularité? d'ailleurs aurait-il dit, aussi nettement qu'il l'avance,. que par le moyen d'une pareille année, les Egyptiens se procuraient le retour périodique des mêmes saisons dans les mêmes mois de l'année? Il est bien vrai qu'Hérodote, très-versé d'ailleurs dans toutes les connaissances des Grecs et des Egyptiens, était très-ignerant en astronomie. Nous en avons déjà produit des preuves. L'exemple présent en est une nouvelle conviction. En effet, si ce grand historien eut été plus éclairé sur le temps que le solcil emploie à faire sa révolution annuelle, il n'aurait pas dit qu'une suite d'années de 365 jours procurait le retour périodique des mêmes saisons dans les mêmes mois de ces années. Mais cette erreur, dans laquelle est tombé Hérodote, est une preuve incontestable qu'il n'en savait pas davantage sur ces matières, et c'est la différence sensible qu'on remarque entre cet historien et les autres écrivains que nous venons de citer. Lorsque ces derniers parlent de l'année civile des Egyptiens, dont ils marquent la durée à 365 jours, il n'y en a pas un qui n'ait parlé en même temps de ce quart de jour dont la véritable année solaire surpasse celle de 365 jours. D'ailleurs Hérodote avait séjourné assez long-temps en Egypte. Il s'était même, comme on le voit par ses écrits, insinué trop avant dans l'esprit des prêtres de cette nation, pour que, s'ils eussent fait dès lors cette découverte, ils ne la lui eussent pas révélée, comme ils firent par la suite à Eudoxe et à Platon. On en doit dire autant de Thalès, puisque l'histoire remarque expressément qu'il avait gagné entièrement la confiance des prêtres égyp-

.""

<sup>(1)</sup> GEM. CERSOR. THEOR. DIOD. STRA- (2) Loco suprd cit. no. Ubi suprd.

tiens (1). Il ne nous paraît pas, après ces réflexions, qu'il soit possible d'attribuer aux Egyptiens, dans les siècles dont nous nous occupons présentement, la connaissance des six heures dont la révolution du soleil surpasse à peu près celle de 365 jours.

Il n'est pas à présumer que les astronomes d'Egypte eussent fait d'importantes découvertes sur la grandeur des astres. On en peut juger par celle qu'ils donnaient à la lune. Ils croyaient cette planète 72 fois plus petite que la terre (2). Ce que Macrobe rapporte du moyen que les mêmes savants employèrent pour connaître la proportion du diamètre du soleil à son orbite, n'est pas fort propre non plus à nous donner une grande idée de leurs découvertes astronomiques (3). La manière dont il en parle ne permettant pas, au surplus, de douter que cette pratique n'appartienne aux anciens Egyptiens, je vais tâcher de l'expliquer (a).

Suivant Macrobe, les astronomes d'Egypte placèrent sur un plan horizontal un vase hémisphérique, dont la surface intérieure portait une aiguille qui passait par son centre, et s'élevait à angles droits sur le plan du cercle dont les bords de ce vase faisaient partie. Ces bords étaient partagés en deux demi-couronnes égales, dont l'une était subdivisée en douze parties aussi égales; c'est-àdire en douze arcs de quinze degrés chacun. Ils orientèrent ce vase de manière que la position de l'aiguille, qu'on y avait adaptée, répondit précisément à celle de l'axe du monde, et que les douze divisions, dont on vient de parler, se présentassent à la partie inférieure de telle sorte que le diamètre de l'orifice du vase qui terminait ces douzes parties, se trouvât exactement parallèle à l'horizon. Tout cet appareil n'aboutissait, comme il est facile de s'en convaincre, qu'à produire l'effet d'un cadran équinoxial, dont la construction est infiniment plus facile et plus simple. Quoi qu'il en soit, ce fut, selon Macrobe, à l'aide d'un pareil. instrument, que les astronomes d'Egypte crurent pouvoir déterminer le rapport de la portion de l'orbite du soleil qu'occupe le corps de cet astre à la totalité de cet orbite. Le jour même de l'un

<sup>(1)</sup> Diog. LAERT. l. 1. segm. 27.
(2) PLUT. De facie in orbe lunze, p.

<sup>(3)</sup> In somn. Scip. l. 1, c. 20, p.

<sup>(</sup>a) Rien n'est plus obscur que cette explication donnée par Macrobe, du produi des astronomes égyptiens dans l'opé- l'opération astronomique en question.

ration dont il s'agit. Je n'ose me flatter d'avoir rendu, avec autant d'exactitude que je l'aurais souhaité, le vrai sens de cet auteur. Mais je puis bien assurer que, de quelque manière qu'on entende ce passage, on n'y découvrira jamais rien qui puisse donner une grande idée de l'opération astronomique en question.

des deux équinoxes, dit cet auteur, ils observèrent et marquèrent sur les bords de l'orifice de leur vase hémisphérique le point où portait l'ombre de l'aiguille qui en traversait le centre, à l'instant où le bord supérieur du disque du soleil levant paraissait au niveau de l'horizon. Le soir du même jour ils observèrent et marquèrent, de la même manière, le point de la demi-conférence opposée des bords de leur instrument, sur lequel tombait l'ombre du style, au moment précis où le disque du soleil commençait à toucher l'horizon par son bord inférieur. La différence de l'intervalle des deux points d'ombre, à la demi-conférence entière, ou à 180 degrés, se trouva de la neuvième partie de l'une des douze divisions horaires ou de 1 2 degrés; d'où les Egyptiens conclurent que le diamètre du soleil était précisément la deux cent seizième partie de son orbite (1); conclusion qu'il n'est guère facile de concilier avec les notions les plus simples de la géométrie élémentaire (a), mais qu'il serait fort aisé de rectifier si l'objet en valait la peine, ce que je suis bien éloigné de penser. Car, indépendamment du mécompte que devait produire le peu de précision de l'instrument singulier dont parle Macrobe, les réfractions, de l'égalité desquelles dépendait la justesse de l'opération dont il s'agit, variant beaucoup du soir au matin; la transparence de l'air, dans l'instant où le soleil monte sur l'horizon, n'est pas à beaucoup près la même qu'au moment où il se couche. Au reste, à partir du récit de notre auteur, toute cette opération des astro-'nomes égyptiens n'avait pour objet de leur part, que de déterminer la grandeur réelle du diamètre du soleil. Elle ne pouvait par conséquent leur être d'aucun usage, qu'autant qu'ils auraient connu d'une manière précise les dimensions de son orbite, et c'est un point sur lequel toutes les connaissances que leur suppose Macrobe, se réduisent à des conjectures très-vagues et très-incertaines.

D'autres auteurs attribuent aux Egyptiens une méthode encore plus défectueuse, pour déterminer le rapport du diamètre du soleil à l'orbite qu'il décrit. Au moment où l'on commençait à

(1) Macnon, toco suprd cit.
(a) Il suffit d'avoir lu les trois premiers livres des élémens d'Euclide, pour être en état de sentir que le résultat de l'ôpéen état de sentir que le résultat de l'ôpéen état de sentir que le résultat de l'ôpéen état de sentir que le résultat de l'ôpé-

ration, dont parle Macrobe, donne le minutes pour mesure précise du diamètre de mi diamètre du soleil égal à la corde de cet astre. d'un arc de 50 minutes de l'orbite cir-

découvrir les premiers rayons de cet astre, on faisait, dit-on, partir un cavalier qui courait jusqu'à ce que le disque du soleil fût entièrement levé. Ensuite on mesurait l'espace parcouru par ce cavalier pendant le temps que le soleil avait mis à monter sur l'horizon, et comme on savait ce que le coursier, dont s'était servi ce cavalier, pouvait parcourir dans l'espace d'une heure, on déterminait par une règle de trois le temps que le diamètre de cet astre avait employé à monter sur l'horizon (1). Il est aisé de sentir combien cette manière de mesurer le temps, était peu capable de suppléer à l'invention des horloges, et les erreurs qu'elle devait occasioner.

A l'égard des autres connaissances astronomiques, que les anciens ont attribuées aux Egyptiens, nous en voyons peu qu'on puisse rapporter nommément aux siècles qui font maintenant notre objet; mais il n'en est pas moins constant que ces peuples avaient fait dès lors quelques progrès en astronomie. Ils s'étaient particulièrement appliqués à étudier le mouvement des astres (2). Les Egyptiens connaissaient, dit-on, la cause des éclipses de lune. Ils savaient qu'elles étaient occasionées par l'ombre de la terre, dans laquelle cette planète entre alors (3). Les astronomes de la grande Thèbes surtout, passaient pour fort habiles à calculer ces phénomènes et même les éclipses de soleil dont il donnaient par avance un détail assez juste et assez exact (4). L'histoire nous en a conservé un exemple célèbre au sujet de cette fameuse éclipse qui sépara les armées des Mèdes et des Lydiens au moment qu'elles en étaient aux mains. Thalès avait prédit cette éclipse (5), et l'on a déjà vu que ce philosophe était redevable de toutes ses connaissances astronomiques aux Egyptiens. Ils avaient encore soupconné que les comètes étaient des astres périodiques (a). Ils étaient aussi parvenus à construire des tables astronomiques, par le moyen desquelles ils marquaient assez exactement les révolutions des planètes, leurs mouvements directs, stationnaires et rétrogrades (6). J'ai déjà rendu compte de plusieurs de ces connaissances

<sup>(1)</sup> WEIDLER, Hist. Astron. c. 4, n. | 12, p. 58.

<sup>(2)</sup> Diod. I. 1, p. 59, 91, 92. - STRA-30, l. xvII, p. 1.71.

<sup>(3)</sup> Diog. LARRY. Proem. segm. 11.

<sup>(4)</sup> Diod. l. 1, p. 59. (5) Herod. l. 1, n. 74.

<sup>(</sup>a) Diop. l. 1, p. 92.

Il ya bien de l'apparence que Pythagore avait puisé en Egypte le système que ses disciples débitaient sur les comètes. Voy. ARIST. Metereol. l. 1, c. 6, init. PLUT. de Placit. philes. l. 3, c. 2, init.

<sup>(6)</sup> Diop. l. 1, p. 59, 91 et 92.

astronomiques dans la première partie de cet ouvrage, en traitant de la découverte des planètes.

On dit encore que les Egyptiens s'étaient apercus que le soleil était le centre des mouvements de Mercure et de Vénus, et que dans certaines positions ces deux planètes passaient quelquefois au-dessus du soleil, et quelquefois au-dessous (1). On doit regarder cette importante découverte, comme une preuve de l'ancienneté des observations faites sur les planètes. Mais il me paraît certain que les Egyptiens n'avaient pas encore acquis cette connaissance des mouvements de Mercure et de Vénus, dans les temps que nous parcourons présentement. Nous n'en trouyons aucune trace dans les auteurs les plus anciens. Vitruve est le premier qui en ait parlé, et il est bien singulier que Ptolémée. postérieus à Vitruve, paraisse avoir absolument ignoré cette découverte. Car si ce grand astronome en eût été instruit, il n'eût pas vraisemblablement imaginé le système qu'il nous a laissé.

Il y a bien de l'apparence que le système qui fait tourner la terre comme une planète autour du soleil, n'a pas été absolumentinconnu aux Egyptiens, même dès le temps que nous parcourons dans cette troisième partie. On sait que quelques philosophes grecs, et particulièrement les disciples de Pythagore, ont entreyu. Tune manière à la vérité très-obscure et très-informe, que notre terre et les planètes tournaient, et autour d'un centre commun, et sur elles-mêmes tout à la fois (2). Difficilement expliquerait-on ce qu'ils entendaient par ce double mouvement qu'ils donnaient aux planètes (3). Ils n'avait pas des idées bien nettes du mouvement de la terre sur son axe ni du parti qu'on en pouvait tirer pour expliquer la révolution diurne (4). Leur système était extrêmement confus et très-mal développé (5). La manière dont ils expliquaient, par le mouvement de la rotation de la terre, les mouvements apparents des astres et du ciel, présente contradictions sur contradictions (6). Quoi qu'il en soit, néanmoins, c'est aux Egyptiens qu'il faut rapporter ces premières idées; c'est en Egypte, comme on sait, que les plus grands génies

<sup>(1)</sup> MACROB. in somu. Scip. l. 1, c. 19, (3) Mém. de l'Acad. des inscript. t. 1x p. 92 et 95. — Voy. aussi Vitauv. 9, p. 2 et 3. l. ix, c. 4. — MART. CAPELLA de nupt.

Philos. et Merc. 1. viii. (2) Voy. les Mém. de l'Acad. des ins-

cript. t. 9, M. p. 2 et 3.

<sup>(4)</sup> PLUT. de Placit. Philos. l. 111, c. 13. Acrill. Tat. Isag. c. 10. (5) Voy. les Mém. de l'Acad. des Inscrip. t. 9, M. p. 2, 3 et 6. (6) Ibid. p. 3.

de la Grèce avaient été puiser les connaissances dont ils ont enrichi leur patrie. Je le répète, on ne con çoit pas, d'après ce fait, que Ptolémée, qui avait passé ses jours en Egypte, ou l'ait ignoré, ou du moins n'y ait eu aucun égard. Il est vrai que le système de ce grand astronome suit en quelque sorte de plus près le rapport des sens. Il suffit à des astronomes qui n'observent que les apparences célestes. Mais il n'était pas difficile, en rectifiant les idées des Pythagoriciens, d'établir des notions biens plus simples, bien plus conformes aux lois de la nature, et par cette raison même, plus convenables à des philosophes. Copernic a bien su montrer le parti qu'on pouvait tirer de pareilles découvertes. Mais c'est que du temps de Copernic on était déjà infiniment plus éclairé que dans le siècle où vivait Ptolémée. D'ailleurs toutes les notions, dont je viens de rendre compte, étaient plutôt des confectures et des idées jetées au hasard, que des découvertes fondées sur le raisonnement et l'expérience (a). C'est peut-être même la raison pour laquelle Ptolémée, quoiqu'en ayant pu être instruit, n'y aura pas eu d'égard. Ces réflexions, au surplus, sont étrangères à notre sujet. Revenons aux Egyptiens; parlons des idées que ces peuples paraissent avoir eues sur la matière dont sont composées les étoiles fixes et les planètes.

Ils disaient que les étoiles étaient de feu (1), et ils appelaient la lune une terre éthérée (2). Je regarde aussi les Egyptient comme les premiers auteurs de la pluralité des mondes. Orphée est le plus ancien écrivain qui ait débité cette opinion chez les Grecs (3). Proclus nous a conservé des vers, dans lesquels on voit que l'auteur des Orphiques mettait des montagnes, des hommes et des villes bien bâties dans la lune (b). Il est frès-certain aussi que les Pythagoriciens enseignaient, d'après Orphée, que chaque planète était un monde qui renfermait une terre, un air et un éther (4). Il y a bien de l'apparence que ces philosophes mettaient dans ces mondes tout ce qui peut être dans le nôtre, puisqu'il les

<sup>(</sup>a) Voy. infrd ce que nous disons sur ces prétendues connaissances des anciens philosophes, art 4.

<sup>(1)</sup> Diog. Larar. præm. segm. 11. (2) Proce. in Tim. l. 1, p. 45.

<sup>(3)</sup> PLUT. de Placit. Philos. I. 11, c. 13.

EUSES. præparat. Evang. l. xv, c. 30.

Stos. l. 1, Eclog. physic. p. 54, lin.

<sup>(6)</sup> In Tim. 1. 1v, p. 283.

On peut douter que les poésies, citées autrefois sous le nom d'Orphée, fussent réellement de ce fameux philosophe. It est certain néanmoins que ces poésies étaient extrêmement anciennes. On les regardait comme telles dès le temps de Platon. In Gratyl. p. 276, E. — Voy. aussi Jamelle. de vit. Pytag. c. 34, p. 196.

(4) Plut Stob. locis cit.

erovaient entièrement semblables. C'est, au surplus, des Egyptiens qu'Orphée et les Pythagoriciens tenaient ces opinions singulières. Car l'on n'ignore pas qu'Orphée et Pythagore étaient redevables à l'Egypte de toutes leurs connaissances (1). Aussi n'ai-je pas hésité à rapporter ce système aux anciens Egyptiens.

Je finis ce qui concerne l'histoire de l'astronomie chez ces peuples, par quelques réflexions sur la position des pyramides du Caire. On voulut s'assurer dans le dernier siècle de la variation ou de l'invariabilité des pôles de la terre et des méridiens. Il était nécessaire, pour cet effet, de comparer avec nos observations celles des anciens astronomes, et de connaître exactement la longitude et la latitude des lieux qu'ils avaient habités (2). D'un côté, M. Picard alla en 1671 vérisier les observations faites par Tycho-Brahé dans l'île d'Huene (a), et de l'autre M. de Chazelles fut en 1694 mesurer les pyramides d'Egypte. Je ne dirai rien à ce moment des opérations de M. Picard, pour porter toute mon attention sur celles de M de Chazelles. Ayant mesuré les pyramides, il trouva que les quatre côtés de la plus grande répondaient précisement aux quatre points cardinaux de l'horizon. Une pareille position, qui semble avoir été affectée et préméditée, suppose nécessairement des connaissances astronomiques. Mais je pense qu'on a porté trop loin l'idée sous laquelle on présente ordinairement cette opération des Egyptiens. On s'est efforcé d'en relever le mérite par la comparaison qu'on en a faite avec la méridienne tracée à Uranibourg par Tycho-Brahé. M. Picard fut fort étonné, lorsqu'il examina cette méridienne, de la trouver différente, en longitude, d'environ 18 minutes de la position que Tycho lui avait assignée (3). Tycho cependant nous avertit qu'il l'avait déterminée avec soin (6). Le fait est d'autant plus croyable, qu'il s'agissait d'un terme fixe où se rapportaient toutes ses observations. Plus adroits, ou du moins plus heureux que ce grand astronome, les Egyptiens, a-t-on dit, ont réussi à orienter leurs pyramides

(3) Acad des Scienc. anc. Mém. t. 7, p. 206.

<sup>(1)</sup> Diop. l. 1, p. 107. (2) Acad. des Scienc. ann. 1710. Hist. p. 149. (a) Ibid.

<sup>1576,</sup> ce fameux observatoire qu'il ap- Ibid. t. 7, p. 203.

pela Uranibourg, ou Ville du oiel.

<sup>(</sup>e) 16id.

L'île d'Huene ou de Véen est dans le c'était pour la seconde fois qu'il avait détroit du Sund, à l'entrée de la mer Baltique. C'est là que Tycho fit bair en le après avoir vérifié la ligne méridienne.

avec une exactitude qui cause toujours un nouvel étonnement; étonnement d'autant mieux fondé, que ces peuples étaient, au moins en apparence, dépourvus des lumières et des secours nécessaires pour une pareille opération (1). Quoi qu'il en soit, l'opération des astronomes égyptiens ne peut, en aucune manière, être comparée avec celle de Tycho. Il est en esset, et sans contredit, infiniment plus aisé d'orienter un édifice, tel que les pyramides surtout, que de déterminer précisément la longitude d'un lieu quelconque. Pour l'un, il ne faut que savoir tracer une méridienne; mais pour l'autre, il faut employer des observations réitérées, et d'une espèce qui demande beaucoup d'étude, de savoir, d'expérience et de précision.

Si je pense, au surplus, qu'on a trop fait valoir l'orientation des pyramides, je crois cependant qu'il serait injuste de ne pas accorder aux Egyptiens des connaissances assez étendues en astronomie. C'est néanmoins ce que plusieurs écrivains de mérite ont cru devoir leur refuser (2). Ils se fondent sur le peu de progrès que ces peuples, à ce qu'ils prétendent, avaient fait en géométrie. J'avoue que si ce fait était bien prouvé, nous ne pourrions pas concevoir une grande idée des astronomes d'Egypte. Mais ce soupçon de leur peu de capacité en géométrie, n'est fondé que sur des conjectures, et ces conjectures mêmes ne naissent que d'inductions tirées des découvertes géométriques dont les Grecs se vantaient d'être les auteurs. Lorsque nous traiterons l'article de la géométrie chez les Egyptiens, nous espérons montrer le peu de solidité de cette opinion. Nous y produirons, en faveur de ces peuples, des témoignages plus certains et plus authentiques que tous les récits des Grecs, contre lesquels il est à propos souvent de se tenir en garde.

#### ARTICLE TROISIÈME:

#### Des Grecs.

CE que j'ai dit sur l'état des sciences chez les Grecs, dans les livres précédents, n'a pas du nous faire prendre une haute idée

<sup>(1)</sup> Acad. des Scienc. ann. 1710, Hist. (2) WHIDLER, Hist. Astron. p. 64, p. 149.

de la capacité de ces peuples. L'époque que nous parcourons présentement, ne leur sera guère plus favorable. Plutarque a remarqué, il est vrai, que vers le temps d'Hésiode les sciences commencèrent à se débrouiller dans la Grèce (1). Mais les progrès qu'elles firent furent encore bien lents. On peut assurer que, jusqu'au temps de Thalès, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 600 avant J. C., les Grecs n'avaient que de très faibles notions des principes foudamentaux de l'astronomie et de la géométrie (2). Ils ne profitèrent même que très-médiocrement des découvertes dont Thalès et Anaximandre, son disciple, leur firent part. On en pourra juger par les faits que je vais exposer.

La détermination de la durée de l'année est le but principal auquel on a toujours rapporté les observations sur le mouvement des astres. J'ai rendu compte, dans la seconde partie de cet ouvrage, des efforts que les Grecs avaient faits pour y parvenir. On y a vu que ces peuples ne surent, pendant bien des siècles, qu'ajouter six jours aux 354, dont originairement leur année était composée (3). C'est ainsi qu'elle était réglée du temps de Solon. et long-temps encore après (4). Ces années étaient formées de douze mois lunaires qu'on supposait de 30 jours chacun. Ce qui montre que les Grecs se réglaient plutôt sur le cours de la lune que sur celui du soleil. Par ce calcul, la forme qu'ils avaient donnée à leur année n'était ni lunaire, ni solaire.

On sent assez quels désordres devait occasioner un pareil calendrier. Aussi les Grecs étaient-ils obligés, à chaque instant, d'y faire des corrections, soit pour les mois, soit pour les années. Tantôt ils retranchaient du mois, un jour, et tantôt deux (5). Il arrivait d'ailleurs qu'après un certain temps, leurs douze mois lunaires ne répondaient pas aux quatre saisons de l'année. Alors les Grecs en ajoutaient un treizième; mais il se trouvait aussi des circonstances où ils étaient forcés d'omettre ce mois intercalaire (a). Il fallait donc imaginer sans cesse de nouveaux expédients.

parag. 2. (4) Mansu. p. 610 et 611.

On voit que du temps d'Hérodote

I les Grecs étaient dans l'usage d'ajouter, après deux années complètes, c'est-àdire, chaque troisième année commencée, un treizième mois, l. u, n. 4.

Mais comme, par cette méthode. leurs années devenaient trop longues d'un mois au bout de huit ans, ils omet-(5) Idem. p. 611.

(a) Cicrao in Verrom. act. 2, L. 11, n. d'un mois au bout de huit ans, ils omettaient chaque huitième année un mois intercalaire. Cansonin. c. 18.

<sup>(1)</sup> T. 2, p. 744. (2) EUDEM. apud Diog. Laert. 1. 1, segm. 25. — Apulbius, florid. 1. 1v. (5) Supre, 20 vol. l. 111, c. 3, art. 2,

<sup>52,</sup> t. 4, p. 244.

C'est au peu de progrès que l'astronomie avait fait dans la Grèce, qu'on doit attribuer cette quantité de périodes différentes dont j'ai rendu compte dans le second volume de cet ouvrage. La religion leur avait donné naissance en grande partie. La plupart de ces cycles n'avaient été inventés que dans la vue de faire tomber la célébration des fêtes au temps prescrit par les oraçles. Mais on peut dire de ces périodes, qu'elles ne donnent pas une idée plus avantageuse des peuples qui les avaient imaginées, que les fêtes pour lesquelles elles avaient été instituées.

Il est bien étonnant que les Grecs aient été tant de siècles sans reconnaître les imperfections de leur calendrier, et les embarras dans lesquels la méthode qu'ils suivaient, les jetait. On convient que Thalès a eu connaissance de l'année de 365 jours (1). Postérieurement à ce philosophe, Platon et Eudoxe apprirent en Egypte que le soleil emploie à sa révolution, non-seulement 365 jours, mais encore près de six heures (2). Néanmoins, du temps de Démétrius de Phalère, l'année des Grecs n'était encore que de 360 jours (a). Il y avait cependant déjà bien du temps, comme on vient de le voir, qu'ils avaient été à portée d'en régler la durée. d'une manière beaucoup plus analogue à celle de la révolution du soleil. On ne conçoit point par quels motifs les Grecs se sont obstinés si long-temps à garder une forme d'année aussi vicieuse que celle dont nous venons de parler. C'est le jugement qu'en ont porté leurs écrivains les plus sensés. Hérodote, en parlant de l'année des Egyptiens, n'a pas pu s'empêcher de remarquer que leur méthode était bien plus sage que celle des Grecs (3). Aussi voyonsnous que les meilleurs astronomes de la Grèce, tels que Cléostrate, Harpalus, Nautelès, Mnésistrate, Dosithée, Eudoxe, Méton, Callipus, etc., furent obligés de changer plusieurs fois la manière d'intercaler, et d'inventer successivement dissérentes périodes pour mieux accorder leurs mois avec le cours de la lune. et leurs années avec celui du soleil (4).

La manière dont les Grecs comptaient et énonçaient les quantièmes de leurs mois, ne me paraît pas moins singulière ni moins bizarre que la forme de leur calendrier.

Les Grecs partageaient le mois en trois parties, chacune de dix

<sup>(1)</sup> Dioc. Launt. l. 1, segm. 27. Démétrius de Phalère florissait vers (a) Prin. l. xxxii, p. 1160 et 1161. l'an 300 avant J.-G. (b) L. ii, n. 4.

<sup>(3)</sup> L. 11, n. 4. (4) Marsu. p. 614 et suiv. apud Nonium.

jours. La première dixaine s'appelait la dixaine du mois commençant (a). La seconde dixaine, celle du mois qui est au milieu (b). Et la troisième, celle du mois finissant (c). La première dixaine se comptait de suite; ainsi on disait le premier, le second, le troisième, etc., du mois commençant. Mais comme les Grecs ne comptaient jamais le quantième au-dessus de dix, quand ils voulaient, par exemple, exprimer le seize, ils disaient le second sixième, c'est-à-dire le sixième jour de la seconde dixaine. Il en était de même pour la troisième dixaine: au lieu de dire le vingt-quatre supposé, ils disaient le troisième, quatrième. Telle était encore la manière de compter des Grecs du temps d'Hésiode (1).

Solon apporta quelque changement dans la manière d'exprimer les jours de la troisième dixaine du mois. Il introduisit l'usage de compter depuis le vingtième jour jusqu'au trentième, non par addition, mais par soustraction, en diminuant toujours selon le décours de la lune. Ainsi, au lieu de dire le troisième premier, c'est-à-dire le vingt-unième, il voulut qu'on dît le dixième du mois sinissant; le neuvième du mois sinissant pour le vingtdeux, et ainsi des autres (2). Quelquefois même on supprimait l'expression du mois finissant, quand on comptait plusieurs jours de suite, parce qu'alors il était impossible de se méprendre (3). Il n'est pas facile de concevoir que des peuples, dont nous sommes ordinairement portés à juger d'une façon trèsfavorable, aient pu suivre une manière de compter si peu naturelle, ou pour mieux dire, si extravagante. La réforme introduite par Solon, était encore plus défectueuse que l'usage auquel on la substituait.

Il n'y a pas jusqu'au nom que les Grecs donnaient au dernier jour de leur mois qui ne se ressente de cette bizarrerie. Ils réglaient leurs mois par le cours de la lune; conséquemment ces mois étaient alternativement pleins de trente jours, et caves de vingt-neuf. Le vingt-neuvième du mois cave n'était cependant point énoncé sous le nom de vingt-neuvième jour, il portait celui de trentième, ou de triacade, tout de même que le dernier jour des mois pleins (4). Thalès fut le premier auteur de cet usage (5).

- (a) Muces isauire.
- (6) Marès µισυντος.
- (c) Marès quireirer.
- (1) Dies. v. 814 et suiv.
- (2) Prot. in Solone. p. 92, C.
- (3) Idem. Ibid.
- (4) Gemin, c. 6, p. 68. Schol, Hésiod. Dies. p. 166, etc. Edit. Heins.
  - (5) Diog. LARRT. l. 1, segm. 24.

Il doit paraître encore bien singulier que les Grecs, qui tenaient des Orientaux une grande partie des connaissances élémentaires de l'astronomie, n'aient pas suivi l'usage où étaient ces peuples, de temps immémorial, de partager la semaine en sept jours (1). On vient de voir que les Grecs divisaient leurs mois en trois décades ou dixaines, auxquelles ils donnaient le nom de mois commençant, de mois du milieu, et de mois finissant. Telle était aussi la forme de leurs semaines. Ce n'a été que bien des siècles après ceux dont il s'agit présentement, qu'ils se conformèrent à la pratique des peuples de l'Orient, et partagèrent la semaine en sept jours (2).

A parler en général, les Grecs n'avaient encore sur l'astronomie, dans les siècles que nous parcourons, que des notions extrêmement bornées. Il est constant qu'alors ils ne connaissaicnt qu'un très-petit nombre de constellations (3). Il en était de même à l'égard des planètes, Leurs connaissances, sur cet article, se réduisaient à Vénus. C'est la seule planète dont il soit question dans Homère et dans Hésiode. On dira peut-être que le silence de ces deux poètes sur Mars, Jupiter, etc., ne prouve point que ces planètes fussent inconnues de leur temps dans la Grèce. On pourrait admettre cette réponse, si nous n'étions pas instruits d'ailleurs de l'ignorance des Grecs sur se sujet. Mais c'est un fait dont il n'est pas permis de douter. Démocrite, au rapport de Sénèque, soupçonnait qu'il y avait plusieurs étoiles errantes, mais il n'avait pas osé en déterminer le nombre ni les noms; car, ajoute Sénèque, les Grecs ne savaient point encore qu'il y eût cinq planètes (4). Ce fut Euxode qui, le premier, apporta d'Egypte en Grèce la connaissance de ces astres (5). Il est donc certain que, jusqu'au temps de ce philosophe, c'est-à-dire jusqu'à l'an 400 environ avant Jésus-Christ, les Grecs restèrent dans la plus profonde ignorance sur la nature et le mouvement des corps célestes. On en jugera encore mieux par les idées qu'ils s'étaient formées sur Vénus.

L'éclat dont brille cette planète, avait frappé les Grecs, mais ses mouvemens avaient jeté ce peuple dans une erreur bien grossière. On sait que Vénus se montre alternativement avant le le-

<sup>(1)</sup> Suprd, 1er vol. l. 111, c. 2, art. 2, (2) Dio. Cassius, Hist. Rom. l. xxxvii, parag. 2. (4) Nat Quæst, l. vii, c. 5. (5) Idem. Ibid.

ver du soleil et après le coucher de cet astre, selon qu'elle est plus occidentale ou plus orientale que le soleil. Les Grecs n'imaginèrent pas qu'une même étoile pût se montrer sous deux aspects si opposés. Ils crurent devoir les attribuer à deux astres différents. Conséquemment à cette idée, Venus reçut chez ces peuples deux noms qui, caractérisant ses deux situations opposées, montrent que réellement les Grecs, d'une seule planète en avaient fait deux. Ainsi, lorsque Vénus paraissait avant le lever du soleil, ils la nommaient Eosphoros, c'est-à-dire l'astre précurseur de l'aurore. Ils l'appelaient au contraire Esperos, l'astre du soir, lorsqu'elle ne se montrait qu'après le coucher du soleil. Vénus n'est jamais désignée que sous ces deux noms dans Homère et dans Hésiode; et c'est, pour le dire en passant, une preuve assez marquée que les Grecs ne se sont avisés que fort tard de désigner les planètes par le nom des div nités qu'ils adoraient.

Appollodore prétend que Pythagore fut le premier qui fit connaître à ces peuples que Vénus du matin et Vénus du soir n'étaient qu'une seule et même planète (1). Mais, selon quelques autres écrivains, cette connaissance serait encore plus récente dans la Grèce. Ils en font honneur à Parménide (2), postérieur d'environ une cinquantaine d'années au philosophe de Samos.

Il règne, au surplus, la même incertitude sur l'histoire de toutes les découvertes astronomiques faites dans la Grèce. On n'en peut point marquer les époques avec précision. Les anciens, par exemple, sont partagés sur le temps auquel les Grecs connurent l'obliquité de l'écliptique. Les uns attribuent cette découverte à Pythagore (3), les autres à Anaximandre son disciple (4). Il y en a même qui veulent qu'Œnopides de Chio s'en soit aperçu le premier (u). Ce qui me paraît de plus vraisemblable dans cette question, c'est qu'Anaximandre aura montré le premier aux Grecs de combien de degrés le zodiaque était incliné à l'équateur. La manière dont Pline s'est exprimé, en parlant de la découverte attribuée à ce philosophe, semble favoriser l'explication que je

<sup>(1)</sup> Apud Stob, Eclog. Phys. l. 1, p. 1 55. — Рын. l. ii, sect. 6, p. 75. — (a) Diob.
Diog. Laert. l. viii, segm. 14.
(2) Рыловин. apud Diog. Laert. l. 1, t. 2, p. 278.

segm. 25. (3) PLUT. t. 2, pag. 888, C. — Autor quelques années à Anaxagore, dont le libri de Hist. Philos. apud Galen. t. 2, temps est assez connu par son disciple c. 12, p. 35,

<sup>(4)</sup> PLIN. l. 11, sect. 6. (a) Diop. l. 1, p. 110. - PLUT. 4000 cit. - Eudemus apud Fabric. B. Gr.

On croit Œnopides postérieur de Périclès.

propose (a). Peut-être aussi qu'avant Anaximandre, les savants faisaient un mystère de cette connaissance. Ce philosophe la divulgua, et donna, par ce moyen, à chacun la facilité de s'appliquer avec quelque succès à l'astronomie. C'est encore un sentiment auquel les expressions de Pline peuvent donner quelque crédit (6).

Ce n'est point, au reste, la seule découverte astronomique dont l'antiquité ait cru devoir faire honneur à Anaximandre. Il trouva, dit-on, le premier l'art d'exprimer les conversions du soleil, et l'égalité des jours et des nuits; c'est-à-dire, que parmi les Grecs il eut la gloire de connaître le premier les équinoxes et les solstices, et de réduire à des principes fixes, la variété régulière des saisons (1). Thalès, son maître, avait déterminé le coucher des Pléiades au vingt-cinquième jour après l'équinoxe d'automne; Anaximandre le marqua au vingt-neuvième, ou même au trenteunième (2). De toutes les découvertes dont ce philosophe enrichit l'astronomie grecque, celle des cadrans solaires est sans doute une des plus belles et des plus importantes. Il en sit l'épreuve à Lacédémone (c). J'oubliais de dire qu'Anaximandre passait, au rapport de Pline, pour le premier des Grecs qui eût entrepris de construire une sphère artificielle (3).

L'histoire des découvertes attribuées à ce philosophe nous fournit, au surplus, des preuves bien sensibles du peu de progrès que

loco cit.

(b) Rerum fores aperuisse, loco cit. (1) Acad. des Inscript. t. 10, p. 23

et 24.
(2) WRIDLER, Hist. Astron. p. 76.

(c) Diog. LARRY. l. 11, segm. 1 Saumaise a prétendu que l'instru-ment dont Diogène Laerce attribue l'invention à Anaximandre, devait être fort inférieur à un cadran solaire. A l'en croire, cette machine ne servait qu'à marquer exactement les points des solstices et des équinoxes, les méridiens et les saisons. L'usage de cet instrument, ajoute Saumaise, ne pouvait pas s'étendre jusqu'à tracer la route que tient le soleil, depuis le moment où il se lève jusqu'à celui où il se couche. Mais Saumaise, plus recommandable par l'étendue de son érudition, que par la justesse de sa critique, assigne, contre sa comme l'inventeur. propre intention, à l'instrument inventé (5) L. v., sect. 56, p. 416.

(a) Obliquitalem ejus intellexisse, par Anaximandre, des propriétés infico cit. cadran solaire,

Au surplus Hérodote dit positivement que les Grecs avoient appris des Babyloniens l'usage des horloges et la division du jour en douze parties égales, l. 11, n. 109. Hérodote n'écrivait qu'environ cent ans après Anaximandre. Il ne parle point de cette connaissance comme d'une nouveauté établie depuis peu de temps dans la Grèce. L'autorité de ce grand historien me porterait donc à croire qu'Anaximandre no fut pas, à proprement parler, l'inven-teur des cadrans solaires chez les Grecs; c'était des Babyloniens qu'ils en avaient appris l'usage. Mais ce philosophe aura persectionné sans doute la construction des cadrans solaires, et mérité par-là d'en être regardé en quelque sorte

l'astronomie physique avait faits dans la Grèce. Que penser des idées que les astronomes de ce pays se formaient alors sur la grandeur des corps célestes? Anaximandre ne croyait pas que le soleil fût plus grand que le Péloponèse (1).

Je n'insisterai pas davantage sur les connaissances que les Grecs pouvaient avoir de l'astronomie aux siècles qui terminent cette troisième partie de notre ouvrage. Je crois en avoir assez dit, pour qu'on soit en état de les apprécier. Je ne laisserai cependant pas d'en toucher encore quelques mots, et même de descendre à des temps assez modernes dans l'article suivant, où je vais faire l'examen et la comparaison des progrès que les anciens peuples avaient faits en astronomie.

## ARTICLE QUATRIÈME.

Réflexions sur l'Astronomie des Babyloniens, des Egyptiens et des Grecs.

On ne comptait, au rapport de Pline, que trois peuples dans l'antiquité, qui se fussent rendus célèbres par leurs progrès dans l'astronomie: les Chaldéens, les Egyptiens et les Grecs (2). Nous avons rendu compte de tout ce que les anciens ont pu nous fournir sur les connaissances astronomiques des Babyloniens et des Egyptiens. Ces découvertes appartiennent aux siècles renfermés dans notre ouvrage. Depuis cette époque, il n'ya rien qu'on puisse attribuer directement à ces peuples. J'ai déjà eu occasion, plus d'une fois, d'en faire sentir les raisons. Nous sommes donc en état de juger des connaissances et des découvertes des Egyptiens et des Babyloniens en astronomie.

Il n'en est pas tout-à-fait de même des Grecs. Les sciences en général, n'avaient encore fait, dans les siècles qui terminent cette troisième et dernière partie de notre ouvrage, que des progrès très-médiocres chez ces peuples. On ne peut donc point juger de l'étendue de leurs connaissances en astronomie par tout ce que j'ai eu occasion d'en dire jusqu'à présent. Mais pour faciliter la

<sup>(1)</sup> PLUT. de Placit. philos. l. 11, c. 20. (2) L, XVIII, sect. 57, p. 129. — Dioc. LAERT. l. 11, segm. 1.

Thalès a prédit une éclipse, ce n'a point été le fruit des ses propres découvertes, ni celui des travaux des astronomes grecs qui l'avaient précédé. Il n'avait nul secours à espérer. Thalès n'aura certainement prédit cette éclipse que par le moyen de quelque méthode, de quelque formule, qu'il avait apprises des Egyptiens (a).

Hérodote est le plus ancien auteur qui ait parlé de cette éclipse prédite par Thalès. On peut conjecturer que c'est d'une éclipse de soleil arrivée dans le temps que les Mèdes et les Lydiens en étaient aux mains, qu'il a entendu parler. Je dis conjecturer, car la manière dont Hérodote parle de ce phénomène, est assurément des plus singulières. Il dit que, dans le temps où les deux armées en étaient aux mains, la nuit prit subitement la place du jour (1). Thalès, ajoute-t-il, avait prédit cet événement aux Ioniens, et leur avait marqué à-peu-près l'année dans laquelle devait s'opérer ce changement du jour en nuit : ce sont ses termes (2). On peut en inférer que, du temps d'Hérodote, les Grecs ne comprenaient et n'entendaient encore rien aux éclipses. On voit même qu'il n'y avait pas alors dans la langue grecque de terme pour désigner ces phénomènes. Hérodote s'en serait certainement servi, et n'aurait pas eu recours à une périphrase pour désigner l'éclipse qui sépara les Mèdes et les Lydiens.

Il paraît constant, par l'aveu de toute l'antiquité, qu'avant le voyage de Platon et d'Eudoxe en Egypte, les Grecs n'avaient nulle idée de ce qu'on peut appeler la science astronomique. Ils ignoraient la véritable durée de l'année solaire (3), ne connaissaient point les planètes (4), n'avaient aucune idée des éclipses, et ne concevaient, en un mot, que d'une manière fort confuse, les révolutions et les mouvements des corps céleste. Jusqu'au temps d'Alexandre, ces peuples n'avaient fait aucune découverte com-

(a) WEIDLER, Hist. Astron. p. 71. On peut très-bien comparer les con-naissances que Thalès et les autres philosophes grecs de son temps avaient de l'astronomie, à celles qu'en ont encore aujourd'hui les Brames indiens. Les Brames ont les tables des anciens astronomes pour calculer les éclipses, et ils savent s'en servir. Mais quoiqu'ils connaissent l'usage de ces tables, et que, par ce moyen, ils prédisent des éclip-ses, on n'en doit pas conclure qu'ils soient fort habiles en astronomie. Toute

leur science consiste dans une pure mécanique et dans quelques opérations d'arithmétique. Ils ignorent absolument la théorie de l'astronomie, et n'ont nulle connaissances des rapports et de la liaison que les différentes parties de cette science ont entre elles. Lettr. édif. t. 10, p. 36 et 37.

<sup>(1)</sup> L. 1, n. 74. (2) Idem. ibid. (3) STRABO, l. XVII, p. 1161.

<sup>(4)</sup> Supra, p. 101.

parable à celle des Egyptiens et des Babyloniens. Les Grecs excellaient alors dans les beaux arts, leurs lois étaient assez sages; mais ils ne s'étaient guère appliqués aux sciences spéculatives, telles que l'astronomie, la géométrie, la physique, etc.

L'événement qui, après la mort d'Alexandre, plaça les Ptolémées sur le trône d'Egypte, sit faire, en moins d'un siècle, plus de progrès aux Grecs dans l'astronomie, qu'ils n'en avaient fait jusqu'alors en près de deux mille ans A portée, plus que jamais, de profiter des lumières et des découvertes des Egyptiens, ils ne tardèrent pas à en tirer le parti le plus avantageux. La Grèce • victorieuse, enrichie des dépouilles de l'Egypte vaincue, effaça bientôt ses maîtres. Mais ne sommes-nous pas autorisés à rapporter en quelque sorte aux Egyptiens la plupart des découvertes dont les Grees ont fait honneur à leurs philosophes? Il est certain, en effet, que les plus fameux astronomes dont la Grèce se glorifie, Aristille, Thimocarès, Hipparque, Ptolémée, etc., sont sortis de l'école d'Alexandrie. Ce sont eux qui ont commencé à donner aux Grecs quelques connaissances du mouvement propre des étoiles fixes (1). Hipparque fut le premier qui entreprit de dresser un catalogue de ces astres (a). On peut juger, d'après ces faits, de l'état où était encore l'astronomie dans la Grèce avant les Ptolémées; c'est-à-dire, deux cents ans environ avant J. C. Donnera-t-on le nom de science aux faibles notions que les Grecs avaient eues jusqu'alors des phénomènes célestes?

Nous finirons ce qui concerne l'état de l'astronomie chez les anciens peuples, par quelques réflexions sur les difficultés dont l'étude de cette science était accompagnée dans les temps reculés. Les instruments dont on se servait, ne pouvaient qu'être extrêmemement défectueux et imparfaits. Les anciens astronomes n'avaient point l'usage des pendules, si commodes, ou pour mieux dire, si nécessaires pour les observations. Ils ne connaissaient pas non plus les lunettes. Les logarithmes, qui nous éparguent aujourd'hui tant de multiplications et de divisions, leur étaient également inconnus. Dans quels travaux et dans quels énormes cal-

improbam, annumerare posteris, stellas, et sidera ad nomen expungere.

Cependant, sans un pareil catalogue,

<sup>(1)</sup> WEIDLER, Hist. Astron. p. 144.

<sup>(</sup>s) PLIN. 1. ii, sect. 24. Le jugement que Pline porte de cette entreprise d'H'pparque, m'a toujours on ne conçoit pas comment il peut exis-para singulier. Voici les termes dont il ter une science qui mérite véritable. s sert pour la caractériser : Idemque ment le nom d'astronomie. (Hipparohus) ausus rem, etiam Deo

mières sur cet objet. Je ne crois pas néanmoins, que nous soyons absolument hors d'état d'apprécier en général les connaissances que les Babyloniens et les Egyptiens pouvaient avoir des sciences mathématiques. On peut, par des conjectures et des inductions tirées de ce que l'histoire nous a transmis sur les monuments de la Chaldée et de l'Egypte, se former une idée fort approchante des progrès que les mathématiques avaient faits dans ces contrées.

#### ARTICLE PREMIER.

### Des Babyloniens.

Le est certain que les Babyloniens ont cultivé des premiers la géométrie. Je crois en avoir rapporté des témoignages suffisants dans la première partie de cet ouvrage (1). Ce qu'on lit dans les auteurs anciens sur les travaux immenses qui avaient rendu Babylone une des merveilles du monde, doit nous donner de grandes idées du progrès de ses habitants dans la mécanique; et il n'est pas possible de porter la mécanique à un certain degré de perfection sans le secours de la géométrie. Cette science doit donc avoir été familière aux Babyloniens. Pour s'en convaincre, je vais rappeler quelques-uns des ouvrages exécutés par ces peuples. J'en ai déjà parlé dans le livre précédent. Mais il en est sur lesquels j'avais passé légèrement, à dessein d'en traiter ici avec plus de détail, ces ouvrages ayant un rapport direct avec les mathématiques.

La Babylonie, dans les siècles dont je parle présentement, jouissait d'une très-grande fertilité. C'était à l'art néanmoins, plutôt qu'à la nature, qu'elle était redevable de cet avantage. Il ne pleut que très-rarement dans ces contrées, et les terres n'y sont arrosées que par l'Euphrate (2). Ce fleuve faisait autrefois payer bien chèrement ses faveurs. Les neiges des montagnes d'Arménie, qui fondent toujours aux approches de l'été, ne manquent jamais de faire sortir l'Euphrate de son lit. Ces crues violentes mettaient, dans les premiers temps, tout le terrain de Babylone sous

<sup>(1)</sup> Supra, 1er vol. l. 111, c. 11. [2] Arrian, de Expedit, Alex. L. vii, p. 454.

l'eau pendant les mois de juin, juillet et août (1). Pour remédier à ces inondations, on tira, au-dessus de cette ville, deux canaux qui conduisaient dans le Tigre les eaux débordées, avant qu'elles fussent parvenues à Babylone (a). Afin de mettre le pays encore plus en sareté, on songea aux moyens de contenir l'Euphrate dans son lit. Pour cet effet on construisit, des deux côtés de ce fleuve, des levées très-hautes et très-étendues. Elles étaient revêtues de briques cimentées avec du bitume (2). On porta même la précaution encore plus loin. L'Euphrate pouvait venir à s'enfler si considérablement, qu'il surmontat ses digues. Dans la vue de prévenir ce désordre, on avait ménagé, le long des levées. des ouvertures capables de donner à l'eau un écoulement libre et nécessaire (6).

L'Euphrate traversait Babylone du nord au midi. On avait construit sur ce fleuve un pont dont j'ai donné la description dans le livre précédent. On avait fait plus, si on en croit Diodore : cet historien prétend qu'on avait conduit sous le lit de l'Euphrate une galerie secrète, haute de plus de 20 pieds, et large de 15. Elle servait de communication aux deux palais bâtis, vis-à-vis l'un de l'autre, sur les rives opposées de l'Euphrate (3).

Ces ouvrages n'avaient pu s'exécuter qu'en détournant préalablement le cours de l'Euphrate. On y était parvenu en faisant à ce fleuve, non-seulement plusieurs saignées, mais aussi en creusant, au-dessus de Babylone, un bassin immense pour recevoir une partie de ses eaux. Lorsque tous les travaux qu'on avait entrepris furent achevés, on sit rentrer l'Euphrate dans son lit ordinaire; mais on laissa subsister le bassin dont je viens de parler Il était entièrement revêtu de pierres, et communiquait avec le fleuve par un canal (4). Ce vaste réservoir était destiné à deux usages : à recevoir une grande partie des eaux que l'Euphrate, dans le temps des inondations, répandait hors de son lit, et à les con-

<sup>(1)</sup> STRABO, l. XVI, p. 1075. - PLin. autres canaux dont tout ce pays est en-.trecoupé.

<sup>1.</sup> v, sect. 21, p. 269.
(a) Idem. Ibid. — HEROD. l. 1, n. — Мисавинии. ex Abyden. apud l. v, c. 1, p. 313.

præ Evang. l. ix, c. 41, p. 457.

principal de ces cananx semble On voit de pareilles ouvertures sur la Euseb. præ Evang. l. ix, c. 41, p. 457.

Le principal de ces cananx semble avoir été le Naharmaloha, nomme par les Grecs Balinius Herauis, le fleuve Royal. STRABO, l. XVI, p. 1084, n. 2.

Ce canal, dont les anciens parlent comme d'un ouvrage immense, peut l. xvi, p. 1075. — Arrian. de Expedit. à peine aujourd'hui être distingué des Alex. l. vu, p. 454.

<sup>(2)</sup> Henon. l. 1, n. 185. — Q. Cuar.

levée de la Loire. On les nomme des

déchargeoirs. (3) L. п, р. 121.

<sup>(4)</sup> HEROD. l. 1, n. 193. - STRABO,

server. Car, au moyen de plusieurs écluses, on en tirait la quantité d'eau qu'on jugeait nécessaire pour arroser les terres dans les saisons convenables (a). Le lac de Babylone servait, en un mot, aux mêmes usages que le lac Moris en Egypte. On ne peut point, au surplus, en fixer les dimensions. Ce qu'on lit à cet égard dans les anciens, est de beaucoup exagéré, et même ils ne s'accordent point (b).

Les travaux des Babyloniens, pour l'amélioration de leur pays, ne s'étaient pas bornés à cette seule entreprise. Ils avaient ménagé encore quantité d'autres canaux, et trouvé le secret de faire répandre l'Euphrate dans leurs campagnes, de la même manière que le Nil se répandait autrefois en Egypte (1). On s'était même proposé, en creusant ces canaux, plusieurs avantages, indépendamment de ceux que je viens d'indiquer. On avait cherché à diminuer l'impétuosité de l'Euphrate, en faisant faire à ce fleuve plusieurs détours : et, en second lieu, à rendre l'abord de Babylone assez difficile par eau (2).

Toutes ces entreprises ne nous permettent pas de douter que les sciences exactes ne fussent assez cultivées chez les Babyloniens. Des peuples assez habiles pour niveler, conduire et contenir un fleuve tel que l'Euphrate, devaient avoir fait quelques progrès en mécanique et en géométrie. Joignons-y ce que j'ai dit de leurs découvertes astronomiques. Après ces réflexions, il sera, je crois, difficile de refuser aux Babyloniens une connaissance assez étendue des mathématiques.

sont les seuls qui aient parlé de l'éten-trente-cinq pieds de profondeur à ce due et de la profondeur du lac de Ba-lac. de cet auteur est, à ce que je pense, gyr, p. 1075. — Annian. de Expedit. tout à la lois lacuné et interpolé dans Alex. l. vii, p. 454. le passage dont il est ici question. Quand (a) Idem. 1000 oit.

<sup>(</sup>a) C'est ce qu'on peut conjecturer du la Mégasthène et à Diodore, l'un donne récit d'Hérodote, l. 1, n. 186. — V. au lac de Babylone plus de cinquante quesi Azaian. de Expedit. Alex. l. vut, lieues de circonférence, sur environ р. 454. — Мясански. арыд Eusch. cent vingt pieds de profondeur; l'amprep. Evang. 1. ix, cap. 41, p. 457, С. tre, en adoptant les mêmes mesures, (6) Hérodote, Mégasthène et Biodoce pour la circonférence, ne donne que

bylone. A l'égard d'Hérodote, le texte | (1) HEROD. l. 1, n. 193. STRADO, l.

#### ARTICLE SECOND.

### Des Egyptiens.

Pour donner quelque idée des connaissances que les Egyptiens avaient de la mécanique et de la géométrie, j'emploierai la même méthode dont je viens de faire usage à l'égard des Babyloniens. On ne peut presque plus aujourd'hui juger des progrès que ces peuples avaient faits dans les mathématiques, que par leurs entreprises et par leurs monuments. Mais ces témoignages, comme je l'ai dit, suppléent abondamment à ce que nous avons pu perdre des écrits de l'antiquité. Il sussit d'y faire quelque attention pour s'en convaincre. J'ai rendu compte, dans les livres précédents. des travaux que les Egyptiens avaient entrepris et exécutés pour fertiliser leur pays, et tirer du Nil le parti le plus avantageux qu'il était possible (1). J'ai parlé aussi de leurs obélisques, et surtout des pyramides. On peut se rappeler les détails dans lesquels ie suis entré sur la construction de ces grands ouvrages (2). Ces entreprises peuvent, à ce que je crois, être citées comme une preuve des moins équivoques du progrès que les Egyptiens avaient fait dans les mathématiques. Je ne parle point de leurs découvertes astronomiques. On sent assez l'induction que j'en pourrais tirer.

On a voulu cependant contester à ces peuples le mérite d'avoir fait des progrès un peu considérables en géométrie. Quelques écrivains modernes se sont même servis de cette raison pour faire entendre que les connaissances astronomiques des Egyptiens ne pouvaient être que fort médiocres (3). Mais quel a été le motif d'une accusation si injuste et si peu fondée? Ce sont les découvertes géométriques dont l'antiquité a fait honneur à Thalès et à Pythagore (4). Thalès, dit-on, a découvert le premier que le triangle qui a le diamètre d'un cercle pour base, et dont les côtés se rencontrent dans sa circonférence, est nécessairement rectangle (5). Il trouva aussi le secret de mesurer les pyramides par l'ombre du

<sup>(1)</sup> Supret 2° v. l. 11, c. 1. (2) Ibid. l. 11, et 3° vol. (3) Wridler. Hist. Astron. p. 64, n. 21. — Hist. Un vers. traduite de l'an-

soleil (a). Pythagore, disent les mêmes auteurs, démontra le premier que le carré de l'Hypoténuse est égal à la somme des deux autres côtés (1). Si ces propositions qui, toutes simples qu'elles sont, ne laissent pas néamnoins d'être très-essentielles et très-importantes, étaient ignorées des Egyptiens, que doit-on penser, concluent les critiques dont je parle, des connaissances que ces peuples avaient en géométrie (b)?

Je l'avoue, je suis encore à concevoir comment on a pu interpréter, au désavantage des Egyptiens, les faits qu'on vient de lire. Ils me paraissent, au contraire, prouver que la géométrie a été redevable à ces peuples des découvertes en question. N'est-il pas certain, en effet, par le témoignage unanime de l'antiquité, que Thalès et Pythagore avaient puisé chez les Egyptiens toutes leurs connaissances? Ces deux philosophes avaient demeuré en Egypte un grand nombre d'années (2); ils avaient eu des liaisons d'amitié avec les prêtres de ce pays. Pythagore s'était même fait initier (3), et avait acheté ce privilége par la circoncision qu'il lui fallut subir (4). La manière dont Diogène-Laërce s'exprime à l'égard de Thalès particulièrement, ne permet pas de douter que tout ce que ce philosophe savait de mathématiques, il le devait aux Egyptiens. L'historien que je cite dit en termes exprès, que Thalès n'avait point eu d'autres maîtres pour les sciences que les prêtres d'Egypte (5), et il nomme spécialement la géométrie (6). Il me paraît donc démontré que Thalès et Pythagore tenaient des Egyptiens la connaissance des théorèmes géométriques dont nous venens de parler. Si les écrivains de la Grèce et de Rome ont représenté ces deux philosophes comme les premiers qui en aient fait la découverte, il ne faut pas que leurs expressions nous en imposent. Elles veulent dire seulement que Thalès et Pythagore furent les premiers qui les publièrent dans la Grèce; mais l'honneur en est incontestablement dû aux Egyptiens.

Enfin, comment se persuader que des peuples capables d'éle-

```
(a) Idem. Ibid. l. v, seg. 27. — PLIN. 1. XXXVI, sect. 17. — PLUT. t. 2, p. 147. (1) Diog. LARRT. l. 111, segm. 12, et complures abii. (4) Weidler, Hist. Astron. p. 64. Les auteurs de l'Hist. Univers. composée en Angleterre, t. 1, p. 396 et 397. (2) PLAT. — PLUT. t. 2, p. 875, E. (4) Indian de vitâ Pythag. segm. 24. (5) L. 3, segm. 27. (6) Ibid. segm. 24.
```

ver des monuments, tels que l'Egypte en présente encore aujourd'hui, n'aient été guidés que par une simple pratique destituée des principes et des secours de la géométrie? N'est-il pas évident, au contraire, qu'ils avaient su appliquer les mathematiques aux différents besoins de la vie civile? Comment auraient-ils pu, sans le secours de la géométrie, niveler presque tout le continent de l'Egypte, tirer du Nil cette multitude de canaux dont leurs terres étaient autresois arrosées, tailler dans les montagnes ces obélisques et ces statues colossales, dont le nombre était, dit - on, si considérable, les transporter et les dresser sur leurs bases? Je le répète, la géométrie devait diriger ces grandes opérations, et les Egyptiens joignaient certainement la théorie à la pratique. Sans de pareilles connaissances, on ne peut porter la mécanique à un certain degré de perfection (a).

Je crois, au surplus, qu'il ne sera pas hors de propos de faire remarquer la partie des sciences mathématiques, dans laquelle les anciens ont été persuadés que chaque peuple avait particulièrement excellé. C'est ce qu'on reconnaît facilement par l'espèce de science que les anciens ont assignée par préférence à une nation. Ils regardaient les Chaldéens comme les inventeurs de l'astronomie; les Phéniciens, de l'arithmétique; les Egyptiens, de la géométrie, et en général des mathématiques (1). En conséquence. les anciens étaient persuadés que chacun de ces peuples avait porté la partie des sciences mathématiques, dont je viens de parler, à un plus haut degré de perfection que les autres. Cette façon de penser se remarque très-sensiblement lorsqu'on lit la vie de Pythagore, écrite par Porphyre. Il dit que ce philosophe apprit l'astronomie des Chaldéens, l'arithmétique des Phéniciens et la géométrie des Egyptiens (2). Ce choix n'est point fait au hasard. Il nous atteste la façon de penser des anciens sur l'espèce descience

On pourrait encore m'opposer, et | (2) In vita Pythag. p. 8 et 9.

<sup>(</sup>a) On pourra peut-être m'objecter ce | peut-être avec plus de raison, l'exemple que j'ai dit ci-dessus au sujet des Peru- des Chinois qui, lorsque les Européens viens, qui, sans aucune connaissance les ont connus, n'avaient pas les prede la mécanique, ont exécuté des ouvrages au moins aussi considérables que qu'ils étudiassent l'astronomie depuis fort ceux des Egyptiens. A cela je réponds long-temps. Mais je répondrai toujours que cet exemple ne conclut pas absolu- que ces exemples ne doivent point conment contre les Egyptiens. En effet, clure contre les Egyptiens, puisque les indépendamment de leurs édifices, historiens grecs les reconnaissent pour Thistoire nous apprend que les plus les inventeurs de la géométrie, anciens géomètres de la Grèce avaient (1) JAMBL. de vità Pythag. c été puiser en Egypte les premiers principes des sciences.

<sup>(1)</sup> JAMBL. de vita Pythag. c. 29, p. 134 et 135. - PORPHYR. ibid. p. 8 ct 9. - JCLIAN. apud Cyrill. I. v.

dans laquelle chaque peuple passait pour avoir excellé particulièrement.

Je finis cet examen du progrès des anciens peuples dans les sciences exactes, par une réflexion sur la différence caractéristique du génie des Grecs et des nations de l'Orient. Les Assyriens, les Babyloniens, les Phéniciens et les Egyptiens n'ont du qu'à euxmêmes les découvertes qu'ils ont faites dans les sciences. Ces peuples n'étaient guère dans l'usage de voyager. On ne voit pas non plus que ce soit par des colonies venues de pays étrangers, qu'ils se soient policés. Il n'en a pas été ainsi des Grecs; malgré leur orgueil et leur prévention, ils n'ont pu s'empêcher de reconnaître qu'ils devaient toutes leurs connaissances aux Egyptiens, aux Chaldéens et aux Phéniciens. La Grèce, de l'aveu de ses meilleurs écrivains, n'a eu d'autre mérite que celui d'avoir perfectionné les découvertes dont l'Asie et l'Egypte lui avaient fait part (1). Les Grecs et, par une conséquence naturelle, les Romains devaient donc toutes leurs lumières à ces mêmes peuples que, par la suite, ils ont eu l'ingratitude, pour ne pas dire l'insolence, de traiter de barbares.

### ARTICLE TROISIÈME.

#### Des Grecs.

Jr n'entrerai dans aucun détail sur l'état où devait être la géométrie chez lés Grecs, aux siècles qui nous occupent présentement. Je ne pourrais le faire qu'en répétant ce que je viens de dire dans l'article précédent sur les découvertes attribuées à Thalès et à Pythagore. Ces deux philosophes, en effet, ont été regardés dans l'antiquité comme les premiers qui aient donné aux Grecs quelques notions de géométrie. On peut donc juger des progrès de cette science dans la Grèce, par les découvertes dont l'antiquité a fait honneur à Thalès et à Pythagore.

Il en a été, au surplus, des sciences chez les Grecs comme des arts. Entre les différents peuples compris sous le nom général de Grecs, ceux qui habitaient dans l'Asie ont été les premiers chez

<sup>(1)</sup> D100. l. v, p. 376.

lesquels les sciences exactes aient commencé à sé purfectionner. Thalès était d'Ionie. On voit aussi que c'est dans les différentes contrées de l'Asie mineure qu'ont para les premiers et les plus illustres écrivains qui aient mérité l'attention de la postérité. Je l'ai dit, la Grèce européenne s'est policée beaucoup plus tard que la Grèce asiatique. C'est un fait dont il serait superflu de rapporter des preuves.

# CHAPITRE QUATRIEME.

# Géographie.

J'an parlé, dans la seconde partie de cet ouvrage, ties prògrès que les conquêtes de Sésostris avaient fait faire à la géographie (1). On y a vu que ce prince avait fait dresser des cartes de tous les pays qu'il avait parcourus, et qu'il avait eu soin d'en faire répandre des copies dans plusieurs contrées (2). J'ai rendu compte ensuite des entreprises maritimes des Phéniciens, du voyage des Argonautés dans la Colchide, de l'expédition des Grecs devant Troie, et de quelques autres faits qui auront certainement beaucoup contribué aux progrès de la géographie (5).

Il paraît que cette science a toujours continué, pendant un certain temps, de s'enrichir de plus en plus. Les siècles que nous parcourons présentement étaient, proportion gardée, fortéclairés en géographie. Nous voyons par les écrits d'Homère, qu'à l'exception des Indes et de quelques parties septentrionales de l'Europe, ce poète connaissait presque tous les pays dont parlent les anciens géographes (4). Il semble même n'avoir pas ignoré que la terre était environnée d'eau de toutes parts (5). Cette opinion n'était sans doute fondée, en grande partie, que sur des conjectures. On savait de plusieurs voyageurs, que s'étant avancés vers différentes extrémités du globe, ils avaient toujours remarqué qu'elles aboutissaient à une mer. On en avait conclu, avec toute

<sup>(1)</sup> Supre, 2° vol. l. III, c. 2, art. 3. (4) STRABO, l. 1, init. (2) Supre, 2° vol. l. III, c. 2, art. 3. (5) Iliad. l. xvIII, v. 606 et 607. (3) Ibid. l. tv.

l'apparence possible, qu'il en devait être de même de tous les autres côtés (a). Je conviendrai encore qu'Homère n'a parlé de l'Océan que d'une manière très-obscure, souvent même contradictoire et ridicule. On entrevoit néanmoins, à travers tous ces nuages, que de son temps, on croyait notre globe exactement entouré d'eau.

On pourrait encore soupçonner que ce poète a eu quelques idées, quelques notions confuses de la température des climats situés sous l'équateur. La description qu'il fait des arbres fruitiers des jardins d'Alcinous, me donne lieu de proposer cette conjecture. Homère dit que ces arbres ne sont jamais sans fruit; que dans les temps que les premiers murissent, il s'en forme de nouveaux. La poire prête à cueillir, en fait voir une qui ne fait que de naître. La grenade et l'orange, déjà mures, en laissent apercevoir d'autres qui sont prêtes à le devenir. La grappe est poussée par une autre grappe, et la figue tombante fait place à une autre qui la suit (1). Cette peinture convient parfaitement à la manière dont les arbres fruitiers produisent sous l'équateur. Est-ce une fiction purement poétique, ou serait-elle fondée sur la connaissance qu'Homère aurait eue de la réalité du fait qu'il avance? Je serais assez porté pour ce dernier sentiment.

On a pu avoir quelques idées de la température des climats situés sous l'équateur, avant le siècle auquel Homère a composé l'Odyssée. J'ai dit, dans la seconde partie de cet ouvrage, que les Phéniciens avaient formé des établissements sur la côte occidentale d'Afrique, peu de temps après la guerre de Troie (2). Ces peuples étaient très-hardis et fort entreprenants. Rien n'empêche de croire que quelques-uns de leurs navigateurs auront pu pénétrer jusque sous la Ligne. Ce serait ainsi que, même avant le siècle d'Homère, on aurait pu avoir connaissance des climats situés sous l'équateur. Il est facile encore d'en indiquer une autre source.

L'Ecriture parle des fréquents voyages que faisaient les flottes de Salomon dans la terre d'Ophir et de Tharsis, sous la conduite des Phéniciens (3). On est aujourd'hui fort partagé sur la situation des pays que l'antiquité désignait par ces noms. Il n'est guère

<sup>(</sup>a) Strabon ne pouvait lui-même assurer que la terre fût environnée d'eau, que de cette manière, c'est-à-dire, par de fortes conjectures appuyées de plusieurs relations qui donnairent à cette

(a) Odyss. I. vii, v. 117, etc.

(b) Suprd, 2° vol. I. iv, c. 2.

(c) Suprd, 2° vol. I. iv, c. 2.

(d) 3. Reg. cap. 9, y. 26, cap. 10.

possible, en effet, de s'en assurer démonstrativement. Tout ce que l'on sait de positif, c'est que ces contrées devaient être assez éloignées d'Elath et d'Asiongaber, ports de la mer Rouge, d'où partaient les flottes de Salomon. Elles mettaient trois ans à faire leur voyage. On sait encore qu'elles en revenaient chargées d'or et d'argent, de gomme, de résine, de bois odoriférants, de pierres précieuses, de dents d'éléphants, et même de singes et de paons (1) Toutes ces circonstances me portent à présumer qu'on doit chercher Ophir et Tharsis dans l'Afrique. Je me rangerai donc à l'opinion de ceux qui placent ces contrées dans le royaume de Sofala, sur la côte orientale d'Ethiopie. On y trouve toutes les différentes productions dont je viens de parler. Il paraît, au surplus, que cette navigation devait être familière aux Phéniciens, dès avant le temps de Salomon (2). On n'ignore pas que, pour se rendre de la mer Rouge à Sofala, il faut passer la Ligne. Ainsi Homère, postérieur à Salomon d'une centaine d'années environ, aura fort bien pu être informé de la température des climats situés sous l'équateur.

De tous les faits dont j'ai parlé jusqu'à présent, il n'y en a point de plus remarquable que l'entreprise maritime exécutée par les ordres de Néchos, roi d'Egypte, environ l'an 610 avant J.-C. Ce prince sit partir, des bords de la mer Rouge, une flotte conduite par des Phéniciens, avec ordre de suivre toujours les côtes d'Afrique, d'en faire le tour, et de revenir en Egypte, en rentrant dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule; c'est-à-dire, par le détroit de Cadix ou de Gibraltar. Il fut obéi. Les Phéniciens, au sortir de la mer Rouge, entrèrent dans l'océan méridional, et suivirent constamment les côtes. Quand l'automne fut venu, ils prirent terre, semèrent du blé dans l'endroit où ils se trouvaient, attendirent qu'il fût mûr, et la récolte faite, se rembarquèrent. Ces navigateurs employèrent deux années, en côtoyant ainsi l'Afriqué, pour arriver aux colonnes d'Hercule. Parvenus à cet endroit, ils le franchirent, entrèrent dans la Méditerranée, et se rendirent à l'embouchure du Nil la troisième année de leur course (3).

L'histoire ne nous fournit point, quant à ce moment, d'autres faits dont nous puissions faire usage par rapport à la géographie.

<sup>(1) 3.</sup> Reg. c. 10, \$. 11, 22. (2) *Ibid*. c. 9, \$. 27.

<sup>(3)</sup> HEROD. l. IV, n. 42.

pris naissance dans l'Asie mineure; mais selon toutes les apparences, il en était sorti de bonne heure, et avait passé sa jeunesse, et même la plus grande partie de sa vie dans la Grèce européenne.

Produisons des preuves encore plus étonnantes de l'incapacité des Grecs européens en géographie, dans les siècles postérieurs à Homère. Du temps que Xercès voulait assujettir la Grèce, il arriva en Europe des députés de l'Ionie, demander qu'on vînt délivrer leur pays de la domination des Perses. Ces députés se rendirent à Egine, où l'armée navale de la Grèce se trouvait alors rassemblée. Ils exposèrent le sujet de leur ambassade, et prièrent qu'on fit avancer la flotte vers l'Ionie. Mais leur demande fut rejetée. Jamais les Grecs n'osèrent passer l'île de Délos. Deux raisons les y retinrent. Ils ignoraient d'abord la route qu'il fallait tenir, audelà de Délos, pour se rendre dans l'Ionie. Ils craignirent, en second lieu, d'entreprendre un pareil voyage, persuadés qu'il y avait aussi loin d'Egine à Samos, que d'Egine aux colonnes d'Hercule (1). Ce dernier motif montre quelle était alors leur ignorance grossière en géographie; et il faut observer que la flotte dont je parle rassemblait l'élite de toutes les forces maritimes de la Grèce européenne.

Il faut croire que les Grecs s'appliquèrent par la suite à acquérir des notions plus justes et plus exactes de la position et de la distance des lieux. La géographie sit sans doute des progrès, particulièrement depuis les conquêtes d'Alexandre. Mais les connaissances, dont cette science a pu s'enrichir autrefois, ont toujours été bien imparfaites. Dans les beaux jours de la Grèce et de Rome, c'est-à-dire dans les âges qui, à bien des égards, peuvent être regardés comme très-éclairés, tout ce que l'on connaissait sur la terre occupait, sur les cartes, un espace deux fois plus long que large (2); attendu qu'on n'avait aucune idée des pays situés audelà de la ligne. L'espace dont je parle, comprenait environ les deux tiers de l'Europe, le tiers de l'Afrique, et à peu près le quart de l'Asie. On ne connaissait donc alors que cette partie de la terre qui est renfermée sous la zone tempérée septentrionale, encore s'en fallait-il que tous les pays, situés sous cette zone, sussent exactement connus.

A l'égard des idées que les savants se formaient du reste de

<sup>(1)</sup> Idem. l. viii, n. 132.

<sup>(2)</sup> GEMINUS, c. 13, p. 52.

notre globe, elles étaient bien peu raisonnables. La plupart étaient persuadés que des cinq zones, il n'y en avait que deux qui fussent habitables. D'un côté le froid excessif, et de l'autre les chaleurs extrêmes ne permettaient pas, à ce qu'ils pensaient, d'habiter les trois autres (a). Ce n'était, au surplus, que par le raisonnement et la connaissance qu'on avait de la figure de la terre, que les philosophes dont je parle, supposaient que la zone tempérée méridionale pouvait être habitée. Ils savaient que cette zone étant à une même distance de l'équateur que celle où ils habitaient, on devait par conséquent y jouir d'une température d'air à peu près égale. Ils en concluaient que l'une de ces zones étant habitée, l'autre pouvait l'être aussi. Du reste, ils n'avaient aucupe certitude qu'elle le fût. Car loin d'entretenir quelque commerce avec les peuples de ces contrées, on ne pensait seulement pas qu'il fût possible d'en avoir aucun. « Lorsque nous par-» lons, dit Géminus, des habitants de la zone méridionale, ce » n'est pas comme sachant que cette zone soit habitée, nous » croyons seulement qu'elle peut l'être. Du surplus, nous n'en » avons point d'assurances positives (b). » Cicéron n'était guère mieux instruit. Voyez, fait-il dire à Scipion, voyez la terre » comme environnée de cinq zones, desquelles il n'y en a que deux » d'habitées; celle du milieu étant brûlée continuellement des ar-» deurs du soleil, tandis qu'il gèle perpétuellement sous les deux » dernières. Encore les hommes qui habitent la zone tempérée » méridionale, sont-ils d'une espèce qui n'a rien de commun avec » la nôtre (1). »

Pline parlant des deux zones tempérées, dit positivement qu'il ne peut y avoir de communication entre leurs habitants, à cause de l'extrême chaleur qui brûle celle qui les sépare (2). Macrobe enfin s'étendant davantage sur ce sujet, assure que les peuples des deux zones tempérées n'ont jamais eu de commerce ensemble,

<sup>(</sup>a) Sans un passage de Plutarque, t. | sard, et sans aucune espèce de princi-2, p. 896, et un de Géminus, c. 13, on pourrait assurer hardiment que c'était le sentiment général des anciens; mais rance extrême où l'on était alors de la physique et de la géographie. On voit sensiblement que les anciens ne parlaient jamais de ces matières qu'au ha-Pythagore, au rapport de Plutarque,

pes ni de connaissances.

<sup>(6)</sup> GÉMINUS, c. 13, p. 58.

Géminus vivait du temps de Sylla et

# LIVRE QUATRIEME.

## Commerce et Navigation.

L'époque que nous parcourons présentement, doit être regardée comme une de celles qui ont été les plus avantageuses au commerce et à la navigation. Les siècles qui terminent cette dernière partie de notre ouvrage, sont les siècles brillants de Tyr. Les Phéniciens n'ont pas été les seuls chez lesquels on ait vu alors fleurir le trasic maritime. Il était également en honneur chez plusieurs autres nations. J'en ai déjà touché quelques mots dans le livre précédent, en rendant compte des progrès de la géographie. Les faits dont il me reste à parler, confirmeront les idées qu'on a déja pu se former du tableau que vont nous présenter les siècles qui fixent présentement nos regards. Je réunirai, sous un seul et même point de vue, ce que j'ai à dire dans cette dernière époque sur l'état du commerce et de la navigation, relativement aux différents peuples qui s'y sont appliqués. Il n'est pas possible, dans ce moment, de diviser ces deux objets, et de les traiter séparément.

## CHAPITRE PREMIER.

# Des Egyptiens.

On a vu dans les livres précédents l'aversion que les Egyptiens avaient originairement pour la mer, et le peu d'estime qu'ils faisaient du commerce (1). J'ai eu soin d'observer que, quoique Sésostris n'eût rien oublié pour faire changer cette façon de penser, il n'avait cependant pas pu la détruire (2). Les premiers monarques qui succédèrent à ce prince, ou négligèrent le commerce, ou ne purent pas réussir à le faire goûter à leurs sujets. On ne voit pas que, pendant une longue suite de siècles, il soit question du

commerce des Egyptiens. Il paraît seulement, par les livres saints, que, du temps de Salomon, on tirait beaucoup de chevaux de l'Egypte pour le service de ce prince (1). On en pourrait conclure qu'il devait y avoir alors quelque trafic direct entre les Egyptiens et les Hébreux. Mais on peut également supposer que ce commerce se faisait par des mains tierces. Nous apprenons par les poëmes d'Homère, et par les écrits d'Hérodote, que les Phéniciens entretenaient des correspondances suivies avec les Egyptiens, et qu'il y avait un commerce réglé établi très-anciennement chez ces peuples (2), commerce dont il est parlé souvent dans l'Ecriture (3). Les Phéniciens mêmes ont été, pendant bien du temps, la seule nation à qui l'entrée des ports de l'Egypte ait été ouverte (4). C'était peut-être par cette voie que Salomon tirait ses chevaux de l'Egypte. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas vraisemblablement les Egyptiens qui allaient eux-mêmes trafiquer sur les côtes de Judée. Ils ne sortaient point de leur pays. Cette nation agissait autrefois comme encore aujourd'hui la plupart des peuples de l'Asie, qui attendent que les Européensviennent emporter leurs marchandises, et les pourvoir de ce dont ils peuvent avoir besoin.

Les Egyptiens étaient, en général, si peu jaloux du commerce, qu'ils abandonnèrent celui de la mer Rouge à tous les peuples qui voulurent l'exercer. Ils souffrirent que les Phéniciens, les Iduméens, les Hébreux et les Syriens y eussent successivement des flottes (5). Il est également certain que, pendant une longue suite de siècles, les Egyptiens n'entretinrent ni flottes marchandes, ni forces navales.

Vers les derniers temps de la monarchie égyptienne, les souverains qui montèrent sur le trône ouvrirent enfin les yeux sur l'importance et les avantages du commerce. Bocchoris qui régnait environ l'an 670 avant Jésus-Christ, publia des lois trèssages sur cet objet (6). Ses successeurs l'imitèrent. Les historiens de l'antiquité rapportent aux derniers monarques de l'Egypte, les réglements concernant le négoce et le trafic dans cet empire (7).

<sup>(1) 3.</sup> Reg. c. 10, \$\vec{\psi}\$. 28 et 29.
(2) Odyss. l. xiv, v. 288, etc. — Hggod. l. 1, n. 1.
(3) Isaïe, c. 25, \$\vec{\psi}\$. 3. — Exéchiel, c.
(4) Suprd, 1er vol. l. iv.
(5) Prideaux, Hist. des Juifs, t. 1,
p. 9, 12, 15, 16, et 17.
(6) Diod. l. 1, p. 90, 106.
(7) Idem. p. 78.

déclin de leur monarchie, ces peuples n'ont vraisemblablement pas eu le temps de connaître toutes les branches et tous les rapports d'un objet dont l'étendue est si vaste et si difficile à pénétrer.

# CHAPITRE SECOND.

#### Des Phéniciens.

Quelque idée que j'aie déjà pu donner du commerce et des richesses des Phéniciens, elle n'approche cependant pas de celle qu'on doit s'en former dans les siècles que nous parcourons présentement. Ces peuples se trouvèrent alors maîtres de tout le commerce qui se faisait dans le monde connu. L'empiré de la mer était entre leurs mains; empire qu'ils avaient particulièrement mérité par leur habileté et leur expérience dans la navigation. On voit en effet que c'était toujours aux Phéniciens que les autres nations s'adressaient, lorsqu'il s'agissait de quelque grande entreprise maritime. Les flottes que Salomon envoyait dans le pays d'Ophir, étaient conduites par les Phéniciens (1). Ce furent aussi des navigateurs decette nation que Néchos chargea de faire le tour de l'Afrique (2), expédition qui, eu égard au temps, demandait un courage et des talents bien supérieurs.

Jusqu'à présent, c'est-à-dire, dans le premier et dans le second volume de cet ouvrage, je n'ai parlé que de Sidon. Je l'ai représentée comme la plus considérable et la plus opulente de toutes les villes qu'on connût alors dans la Phénicie. Mais dans les siècles qui fixent maintenant nos regards, cette ancienne capitale se vit entièrement effacée par Tyr sa colonie. Les écrivains de l'antiquité sont partagés sur l'époque de la fondation de cette ville. Sans entrer dans toutes les discussions qu'entraînerait un examen exact de leurs sentiments, il suffit d'observer que, du temps d'Homère, Tyr était encore si peu célèbre, qu'il ne la nomme seulement pas Al n'est question que de Sidon dans les écrits de ce grand

<sup>(1) 3.</sup> Reg. c. 9, \$\vec{\psi}\_2 \cdot 29. - 2. Paral. (2) Suprd.

poëte (1). Tyr néanmoins ne tarda pas à s'élever. On voit, peu de temps après Homère, cette ville non-seulement égaler, mais même surpasser Sidon. Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et les autres prophètes représentèrent Tyr comme la ville la plus commerçante et la plus riche qu'il y eût autrefois dans l'univers (a). Ses habitants joi-gnaient à l'activité et à l'intelligence que demande le trafic maritime, la capacité et la bravoure militaire.

Plusieurs villes dépendantes de Tyr, ayant entrepris de se soustraire à sa domination, eurent recours à Salmanasar roi d'Assyrie. Ce monarque prit en main leurs intérêts, et se déclara contre les Tyriens. Il équipa une flotte de 60 voiles; mais cette armée fut battue par une escadre tyrienne, composée seulement de douze vaisseaux. Cette action rendit le nom des Tyriens si redoutable sur la mer, que Salmanasar n'osa plus se commettre contre eux sur cet élément. Il jugea plus avantageux de les attaquer par terre. Ce prince forma donc le siége de Tyr, qu'il convertit par la suite en blocus. La place se trouva bientôt réduite à de fâcheuses extrémités, parce que les Assyriens avaient bouché tous les aqueducs, et intercepté tous les conduits qui pouvaient y porter de l'eau. Pour remédier à cet inconvénient, les Tyriens imaginèrent de creuser des puits. Cet expédient leur réussit au point de les mettre en état de tenir bon pendant cinq ans. Salmanasar alors étant venu à mourir, les Assyriens levèrent le siège, et Tyr, pour cette fois, échappa au danger imminent qui la menacait (2). Cet événement arriva vers l'an 720 avant Jésus-Christ.

Depuis cette époque, jusqu'au règne de Nabuchodonosor, Tyr vit toujours croître son commerce et sa splendeur. Pour donner en peu de mots une idée de cette ville, et faire sentir quelles étaient ses richesses et l'étendue de son négoce, je ne saurais mieux faire que de transcrire les expressions dont s'est servi le prophète Ezéchiel pour peindre et caractériser Tyr dans ses beaux jours (b).

O Tyr! s'écrie le prophète, vous avez dit en vous-même: Je suis une ville d'une beauté parfaite. Vos voisins, qui vous ont bâtie, n'ont rien oublié pour vous embellir. Ils ont fait tout le corps et les divers étages de votre vaisseau de sapins de Sanir.

<sup>(1)</sup> Suprd, 2° vol. l. 1v, c. 2.
(a) Isaïe prophétisait sous le règne
d'Achaz, vers l'an 740 avant J. C.
(b) Ezéchiel prophétisait vers l'an 595
avant J. C.

» Ils ont pris un cèdre du Liban pour vous faire un mât. Ils ont poli » les chênes de Bazan pour faire vos rames. Ils ont employé l'ivoire » des Indes pour faire les bancs de vos rameurs, et ce qui vient de » l'Italie pour faire vos chambres. Le fin lin d'Egypte, tissu en » broderie, a composé la voile qui a été suspendue à votre mât. » L'hyacinthe et la pourpre des îles d'Elisa ont fait votre pavillon. » Les habitants de Sidon et d'Arad ont été vos rameurs; et vos » sages, ò Tyr! sont devenus vos pilotes. Tous les navires de la mer et tous les mariniers ont été engagés dans votre commerce » et votre trasic. Les Carthaginois trasiquaient avec vous, et rem-» plissaient vos marchés d'argent, d'étain et de plomb. Javan, » Thubal et Mosoch entretenaient aussi votre commerce, et » amenaient à votre peuple des esclaves et des vases d'airain. On a conduit, de Thogorma dans vos marchés, des chevaux et des mulets. Les enfants de Dédan ont trafiqué avec vous. Votre commerce s'est étendu en plusieurs îles et l'on vous a donné, en échange de vos marchandises, des tapis superbes, de l'ivoire et de l'ébène. Les Syriens ont été engagés dans votre trafic, à cause de la multitude de vos ouvrages; ils ont exposé en vente dans vos marchés des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées » du byssus, de la soie et toutes sortes de marchandises précieuses. Les peuples de Juda et d'Israël ont entretenu aussi leur commerce avec vous, et is ont apporté dans vos marchés le plus » pur froment, le baume, le miel, l'huile et la résine. Damas, en » Schange de vos ouvrages si variés et si différents, vous apporn tait de grandes richesses, du vin excellent, et des laines d'une » couleur vive et éclatante. Dan, la Grèce et Mosel ont exposé en » vente dans vos marchés des ouvrages de fer, de la myrrhe et des cannes d'excellente odeur. L'Arabie et les princes de Cédar » étaient aussi engagés dans votre commerce. Ils vous amenaient » leurs agneaux, leurs béliers et leurs bouqs. Saba et Réma renaient aussi trafiquer avec vous. Ils exposaient dans vos mar-» chés les parfums les plus exquis, les pierres précieuses et l'or. » De tous les vaisseaux de la mer, les votres ont été les plus re- marquables. Vos rameurs vous ont conduite sur les grandes eaux. Vous avez été comblée de biens et de gloire ; jamais ville ne vous a été semblable. Votre commerce enrichissait les na-» tions et les rois de la terre (1). »

<sup>(1)</sup> Ezéchiel, c. 27 et 28.

On voit, par cette peinture vive et animée, que le commerce de Tyr n'avait alors d'autres bornes que celles du monde connu. Cette ville était le centre où tout aboutissait. Les historiens profanes sont, à cet égard, entièrement d'accord avec les livres saints (1).

Tant de prospérités furent terminées par la plus horrible des catastrophes. Nabuchodonosor, souverain de Babylone, marcha contre Tyr, l'an 580 avant J.-C. Les motifs qui le déterminèrent à cette entreprise nous sont inconnus. Les Tyriens opposèrent une vigoureuse résistance aux efforts du monarque babylonien, mais l'événement ne leur fut pas favorable. Nabuchodonosor se rendit maître de leur capitale. Ce ne fut pas, à la vérité, sans de grandes peines et de grandes fatigues. Il demeura campé treize ans devant les murailles de Tyr (2). Cette expédition fut si longue et si pénible, que toute tête, pour me servir de l'expression du prophète, en était devenue chauve, et toute épaule pelée (3). La durée du siège avait permis à la plus grande partie des habitants de se retirer avec leurs meilleurs effets dans une île fort voisine du rivage où Tyr était bâtie (4). Le vainqueur étant entré dans la place, n'y trouva donc presque rien qu'il pût abandonner à ses troupes pour les dédommager des fatigues et des travaux qu'elles avaient soufferts (5). Il en fut tellement irrité que, mettant tout à feu et à sang, il détruisit wille jusqu'aux fondements, et fit passer au fil de l'épée tout ce qui pouvait y être encore resté d'habitants. C'est ainsi que périt l'ancienne Tyr, 567 ans ayant Jésus-Christ. Depuis ce désastre, elle ne se releva jamais. Le nom et la gloire de cette ville passèrent à la nouvelle Tyr, qu'on bâtit dans une île située vis-à-vis de l'ancienne (6).

Je ne crois pas devoir terminer cet article sans dire un mot des Carthaginois. Ils tiennent un rang trop considérable parmi les nations qui se sont distinguées autrefois par le trafic maritime, pour qu'on puisse les passer sous silence. Ces peuples sont autant connus par leur habileté et leur expérience dans le commerce et dans la navigation, que par les longues et sanglantes guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Romains.

```
(1) Q. Cort. l. 1v, c. 4, p. 159. —

Strabo, l. xv1, p. 1097.

(2) Joseph. Antiq. l. x, c. 11, sub fin.

— Advers Appion. l. 1, c. 7.

(3) Ezéchiel, c. 29, ÿ. 18.
```

Carthage, dont on place la fondation environ vers l'an 890 avant Jésus-Christ, dut sa naissance à l'ancienne Tyr (1). La première forme du gouvernement établie à Carthage, fut bien certainement monarchique. Mais cette constitution ne subsista pas long-temps. Tout nous porte à croire que Carthage se forma trèspromptement en république (2). Quoi qu'il en soit, cette colonie phénicienne porta dans son nouvel établissement le goût et l'industrie de ses fondateurs. Le commerce était, à proprement parler, l'ame de Carthage, son occupation, son caractère propre et dominant, l'objet, en un mot, de toutes ses démarches, tant publiques que particulières. Les personnages les plus éminents dans l'Etat, ne regardaient point comme au-dessous d'eux, de se mêler du négoce (5). Ils s'y appliquaient avec autant d'ardeur et d'attention que les moindres citoyens. Le trafic avait donné naissance à Carthage; le trafic lui donna l'accroissement, et la mit en état de disputer à Rome, pendant bien des années, l'empire du monde.

Carthage était située bien plus avantageusement que Tyr. Placée au centre de la Méditerranée, à portée de l'Orient comme de l'Occident, elle embrassait, par l'étendue de son commerce, toutes les mers et toutes les contrées alors connues. Un port excellent offrait aux navires l'asile le plus assuré. Les côtes d'Afrique, région vaste et fertile, fournissaient abondamment les secours nécessaires pour faire subsister un peuple innombrable. Avec de pareils avantages, joints à ce génie pour le négoce et la navigation, que les Carthaginois avaient apporté de Phénicie, ils parvinrent à rendre bientôt leur Etat très-florissant. Heureux, s'ils ne s'étaient pas laissé entraîner à l'esprit de conquête et de domination, passion toujours funeste et ruineuse aux nations commercantes.

L'histoire de Carthage ne nous fournit, au surplus, rien de particulier sur les objets qui nous occupent présentement. Tout de qu'on a lu dans les volumes précédents, sur le commerce et la marine des Phéniciens, convient également au commerce et à la marine des Carthaginois. Je ne trouve, à cet égard, aucune différence entre l'un et l'autre peuple. On pourrait ajouter qu'ils ont été également décriés pour leur mauvaise foi, et peut-être fort

<sup>(1)</sup> Marsh. p. 398. (2) Arist. de Repub. l. 11, c. 11. (3) Arist. loco cit. p. 355. \*\* Polyr. l. v1, c. 9.

injustement. Nous ne connaissons les Phéniciens et les Carthaginois que sur des rapports très-suspects. Il faudrait, pour juger sainement du caractère de ces deux nations, qu'il nous fût resté quelque histoire de Phénicie ou de Carthage, écrite par un Phénicien ou un Carthaginois. Nous serions alors en état de comparer les différents récits, et de connaître, par ce moyen, la vérité.

# CHAPITRE TROISIEME.

#### Des Grecs.

On doit rapporter à l'époque qui nous occupe présentement, celle de la naissance du commerce et de la navigation chez les Grecs. Thucydide observe que ces peuples ne commencèrent à s'appliquer sérieusement à la marine, que depuis la guerre de Troie (1). Ils s'y livrèrent avec d'autant plus d'ardeur, que, leur pays étant naturellement pauvre et stérile, un commerce vif et étendu pouvait seul faire acquérir cette considération et cette opulence qui rendent une nation puissante et respectable.

L'histoire du commerce et de la navigation chez les Grecs, dans les siècles qui fixent actuellement nos regards, ne présente pas néanmoins des objets qui soient encore bien satisfaisants. On voit, à la vérité, quelques villes de la Grèce, tant asiatique qu'européenne, commencer à s'adonner au trafic maritime; mais ces premières tentatives furent bien faibles. Les Grecs alors n'étaient ni assez industrieux, ni assez instruits pour établir un grand commerce. Les arts et les sciences n'avaient encore acquis aucun degré de perfection dans la Grèce. Je crois l'avoir suffisamment prouvé dans les livres précédents. Aussi voyons-nous que l'or et l'argent y étaient très-rares, même sur la fin des siècles qui font l'objet de cette dernière époque de notre ouvrage.

A l'égard de l'habileté et de l'expérience des Grecs dans la marine, on en peut juger sur une simple réflexion. Il est constant

<sup>(1)</sup> L. 1, p. 11.

rageant ses habitants, l'art de perfectionner la navigation fut l'objet de leur étude. Ils furent, dit-on, les premiers qui changèrent la forme ancienne des vaisseaux. Au lieu de simples galères, les Corinthiens construisirent des bâtiments à trois rangs de rames (1). Cette invention dut leur procurer, pendant quelque temps, une espèce de supériorité sur la mer. Nous ne voyons pas cependant que les Corinthiens soient comptés dans le nombre des nations qui ont eu l'empire de cet élément. Il est parlé seulement dans Thucydide d'une action mémorable qui se passa entre ces peuples et les habitants de Corfou (2), environ l'an 660 avant J.-C. C'était le plus ancien combat naval dont il fut fait mention dans les chroniques de la Grèce (3).

La position de Corinthe était telle, que cette ville aurait pu donner aisément la loi à tous les Grecs. Commandant sur deux mers et sur l'isthme qui les sépare, il lui aurait été facile d'empêcher une moitié de la Grèce de communiquer avec les autres. Mais le génie et l'inclination des Corinthiens les portaient plutôt au commerce, qu'aux entreprises militaires. Satisfaits d'amasser de grandes richesses, ils ne s'occupèrent uniquement que des moyens d'en jouir, et de se livrer à tout le luxe et à toute la délicatesse que l'opulence peut fournir. Ils s'appliquèrent aussi à rendre leur ville une des plus belles et des plus magnifiques de la Grèce. Rien n'y fut épargné. Corinthe était remplie de temples, de palais, de théâtres, de portiques, de bains, et de quantité d'autres édifices aussi recommandables par la rareté des marbres employés à leur construction, que par l'élégance de leur architecture. Ces superbes batiments etaient en outre enrichis d'un nombre infini de colonnes et de statues dont la matière était des plus précieuses, et le travail de la main des plus fameux maîtres. Le luxe, l'opulence et la mollesse s'annonçaient à Corinthe de toutes parts. Elle était sans contredit la ville la plus riche et la plus voluptueuse qu'il y eût dans toute la Grèce.

Athènes, dont on a vu, dans la seconde partie de cet ouvrage, que les forces maritimes étaient assez considérables dès le temps de la guerre de Troie, ne mérite cependant pas que nous nous arrêtions à en parler. Cette ville, durant tout l'espace de temps dont il s'agit présentement, n'a fait aucune figure, soit sur terre, soit sur mer. Elle n'avait alors ni commerce, ni marine. Solon

<sup>(1)</sup> THUCYD. loco cit. (2) Idem.

<sup>(3)</sup> Idem. ibid.

néanmoins n'avait rien oublié pour mettre les arts et les manufactures en honneur à Athènes. Il avait même fait une loi, par laquelle un fils ne serait pas tenu de nourrir son père qui ne lui aurait fait apprendre aucun métier (1). Mais l'Attique était trop pauvre du temps de Solon (2), pour qu'on pût s'apercevoir promptement de l'utilité de ses règlements. Il s'écoula plus d'un siècle avant que l'effet en fût bien sensible. Athènes n'est devenue célèbre par son commerce et sa marine, que depuis la dernière expédition des Perses dans la Grèce. C'est à cette époque qu'on voit commencer la gloire et la splendeur des Athéniens: je ne puis que l'indiquer: les siècles qu'elle renferme excèdent les bornes que je me suis prescrites.

A l'égard des Lacédémoniens, on ne doit point mettre ces peuples au nombre de ceux qui se sont fait considérer par leur commerce et par leurs forces navales. L'esprit de gouvernement établi par Lycurgue, n'était nullement propre à rendre ces deux objets florissants à Sparte. Le commerce était en quelque sorte banni de cette capitale. Le luxe non-seulement y était proscrit, on àvait été jusqu'à interdire aux Spartiates la plupart des arts mécaniques (3). Les conséquences d'une pareille politique se font aisément sentir. Personne n'ignore que le commerce est l'ame et le soutien de la marine; mais il ne peut y avoir de commerce dans un Etat où les arts ne sont point cultivés, et où l'industrie n'est pas excitée. L'espèce de monnaie dont on faisait usage à Sparte, formait elle seule un obstacle invincible au commerce. Elle était d'un très-mauvais fer, et si pesante, que, pour porter une somme de dix mines (a), on avait besoin d'une charrette attelée de deux bœus, et d'une chambre pour la serrer. Cette monnaie n'avait point cours chez les autres peuples de la Grèce, qui la rebutaient, et en faisaient même des railleries (4).

Indépendamment de toutes ces considérations, plusieurs motifs s'opposaient à ce que Sparte ait jamais pu former une marine puissante. La Laconie, quoiqu'environnée par la mer au levant, au midi et au couchant, n'en était cependant pas dans une position plus heureuse. Ses côtes sont malsaines, semées d'écueils et

<sup>(1)</sup> PLUT. in Solon. p. 90. (2) Idem. ibid. (3) XENOPHON. de Rep. Laced. p. 397. (a) D. (b) D. (c) D. (c) D. (d) D.

<sup>(3)</sup> ARNOPHON. de Rep. Laced. p. 397.

— ÆLIAN. Var. Hist. l. vi, c. 6. —

PLUT. in Lycurg. p. 44, 47, 54, —

NIGOL. Damasc in Excerpt. Vales. p.

<sup>522. —</sup> PHILOSTRATA Vita Apollon. l. IV, c. 32:

<sup>(</sup>a) Dix mines font 709 l. 6 s 3 d. de notre monnaie.

<sup>(4)</sup> PLUT. in Lycurg. p. 44.

# LIVRE CINQUIÈME.

De l'Art Militaire.

Les expéditions militaires n'ont été que trop fréquentes dans les siècles que nous envisageons présentement, et ces princes nés pour le malheur de l'humanité, ces fléaux de la terre, qu'on a honorés du nom de conquérants, n'ont été alors que trop multipliés. Je ne m'arrêterai point à détailler leurs exploits. Nous devons moins envisager l'histoire de leurs conquêtes, que celle de l'art militaire. Cet objet est celui qui doit principalement nous occuper. Je comprendrai sous un seul et même article les Babyloniens, les Assyriens, les Mèdes, les Syriens et les Egyptiens, eu égard au peu de détail que leur histoire fournit dans les siècles présents, par rapport à l'art militaire. L'abondance des faits sera cause, au contraire, que je traiterai séparément ce qui concerne les peuples de l'Europe, c'est-à-dire les Grecs.

On va voir, par les faits dont je vais rendre compte, que dans les siècles qui font l'objet de cette dernière partie de notre ouvrage, on faisait la guerre de la même manière, à peu près, qu'on l'avait toujours faite jusqu'alors. Les peuples n'avaient encore que desconnaissances très-bornées de l'art militaire. Quant à la cruauté et à la barbarie, que j'ai si justement reprochées aux premiers siécles, ceux dont je parle maintenant, n'offrent à cet égard aucune différence: on n'y voit nul changement avantageux à l'humanité. Le droit des gens était alors aussi inconnu, et aussi souvent violé qu'il l'ait pu être dans les premiers âges.

## CHAPITRE PREMIER.

Des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Syriens, des Egyptiens, etc.

'AI fait voir dans les livres précédents à quel point l'art de faire la guerre était inconnu dans les anciens temps. On doit en effet mettre une grande différence entre donner une bataille, et diriger les opérations d'une campagne. Le gain d'une bataille ne dépendait autrefois que du nombre des troupes et de leur bravoure : l'intelligence et la capacité y avaient très-peu de part. Mais ces deux qualités sont absolument nécessaires pour former le plan d'une campagne. C'est dans cet article que consiste particulièrement l'art de faire la guerre. D'après ces principes, il est aisé de montrer que l'art militaire n'avait fait encore que très-peu de progrès dans les siècles dont je parle présentement.

Quelle idée en effet peut-on se former de la manière dont les princes faisaient alors la guerre, lorsqu'on voit que, la plupart du temps, ils entraient en campagne sans s'y être préparés, sans avoir de plan formé, ni de projets fixes et décidés? Dans ces temps d'ignorance et de barbarie, la fantaisie ou le hasard déterminaient pour l'ordinaire un conquérant à se jeter sur un pays plutôt que sur un autre. L'Ecriture nous fournit un exemple de cette conduite dans la personne de Nabuchodonosor. Ce monarque, dit Ezéchiel, s'arrêta dans un endroit où aboutissaient deux chemins. Là il voulut apprendre par le sort, de quel côté il devait tourner ses armes. Le sort étant tombé sur Jérusalem, il marcha contre cette ville (1). Ce trait, qui n'est pas le seul que je pourrais citer, suffit pour donner une idée de la manière dont les princes entreprenaient alors une guerre, et s'y préparaient.

L'incertitude qui régnait dans la conduite de ces monarques, me paraît d'autant plus surprenante, qu'ils traînaient à leur suite des forces innombrables. Il fallait cependant penser à la subsistance de tant de milliers d'hommes; et comment y pourvoir, lorsqu'on n'avait pas déterminé, avant que d'entrer en campagne, où serait le théâtre de la guerre? Ajoutons qu'il, y avait une trèsnombreuse cavalerie, sans parler d'une multitude étonnante de chariots, dans les armées des princes dont je viens de parler.

Je demanderai aussi comment on s'y prenait pour faire manœuvrer de pareilles armées un jour d'action. On ne voit point que, dans les siècles qui fixent présentement nos regards, elles fussent divisées en différents corps. Il paraît même que cette méthode a été inconnue aux Asiatiques jusqu'au règne de Cyaxare. Hérodote assure que ce prince fut le premier qui imagina de séparer les piquiers, les cavaliers et les archers, les uns d'avec les autres. Car auparayant, dit ce grand historien, tous ces différents corps

<sup>(1)</sup> C. 21, \$. 21 et 22.

marchaient confusément et pêle-mêle dans les armées (1). Cyaxare régnait environ 630 ans avant J. C. La discipline militaire n'a donc été connue et introduite dans les armées des Asiatiques, que depuis cette époque (a).

Quant à ce qui concerne l'attaque et la défense des places, cette partie de l'art militaire n'était pas alors absolument inconnue dans l'Asie. Il est parlé dans l'Ecriture de plusieurs sièges. Ceux de Samarie, de Tyr et de Jérusalem peuvent nous fournir quelques lumières sur les moyens dont les Asiatiques faisaient alors usage pour réussir dans ces sortes d'opérations. On voit que leur manière ordinaire d'attaquer une place consistait à l'environner de fossés et de murailles si exactement, qu'aucun des habitants ne pût en sortir (2). On faisait ensuite approcher les béliers (3) pour renverser les portes ou les murs. Lorsque la brèche était jugée assez considérable, on tentait l'assaut. Pour favoriser et faciliter cette manœuvre, on élevait des terrasses (4), qu'on garnissait d'archers ou de frondeurs qui écartaient les assiégés de la brèche. On employait aussi la sape (5) pour renverser les murs de la place. Voilà quelle était dans les siècles dont je parle maintenant, et quelle a presque toujours été autrefois, la manière dont on se rendait maître des places qu'on assiégeait.

A l'égard de la défense de ces mêmes places, elle consistait dans la force et l'épaisseur des murailles, qui souvent étaient terrassées, dans la largeur du fossé qui les environnait, dans la hauteur des tours, et dans les différentes machines qu'on employait pour lancer au loin de longues flèches, et jeter de gros quartiers de pierre (6). Ces moyens étaient suffisants alors pour mettre une place en état de tenir long-temps. Le siège de Tyr par Nabuchodonosor dura 13 ans (7), et celui d'Azoth, par Psammétique, 29(8). Ces faits n'ont rien d'absolument incroyable, si l'on fait ré-

(1) L. 1, n. 103. (a) Il faut excepter de cette proposition générale les Hébreux. Dès le sition générale les Hébreux. Dès le (2) 2 Reg. c. 20, ŷ. 15. — 4. Reg. temps de Moïse, ils étaient divisés en c. 24. ŷ. 10. Tribus, qui formaient chacune une · troupe séparée evec son étendard par-ticulier. Aussi voyons-nous que l'ar-mée de David était distribuée en difmée de David était distribuée en dif-férents corps de cent hommes et de mille hommes. Elle était en outre par-tagée en trois divisions principales, commandées chacune par un officier Advers. Appion. l. 1, c. 7. général, qui avait sous lui des tribuns | (8) Heron. I. 11, n. 157.

et des centeniers. 2 Reg. c. 18, \$. 1, 2 et 4.

<sup>(3)</sup> Ezechiel, c. 4, \$\psi\$. 2, c. 21, \$\psi\$. 22, c. 26, \$\psi\$. 9. (4) Idem. c. 4, v. 2, c. 21, v. 22, c.

flexion que la situation d'une place, aidée de quelques ouvrages, pouvait autrefois la rendre imprenable. D'ailleurs on ne doit envisager le siége de Tyr et d'Azoth que comme des blocus. C'était la seule ressource qu'on pût employer pour se rendre maître de pareilles villes. Il fallait les réduire par la famine, et ce moyen n'était pas aisé. On a vu, en effet, dans les livres précédents, que la plupart des grandes villes renfermaient autrefois dans leur intérieur un certain espace de ferres labourables (1).

Au surplus, quoiqu'il y eût alors des places fortes et capables de tenir long-temps, il est certain qu'elles devaient être en petit nombre, ou que, s'il y en avait plusieurs dans un Etat, on ne savait pas s'en servir convenablement. Le plus grand avantage en effet qu'on puisse tirer des places fortifiées, c'est d'arrêter les progrès de l'ennemi victorieux. Cependant, dans les siècles dont je parle maintenant, une seule action décidait toujours du sort d'un royaume. On ne voit point d'armée se relever ni se remettre après une première défaite. Toutes les guerres étaient alors, comme autrefois, presque ordinairement décidéesen une seule campagne. Le gain d'une bataille entraînait infailliblement la conquête d'un royaume entier.

En general, les peuples de l'Asie ne paraissent pas avoir jamais porté bien loin la connaissance de l'art militaire. Nous ne voyons point qu'ils sussent profiter de l'avantage des postes, se saisir à propos d'un terrain favorable, attirer la guerre dans un pays fourré, faire usage des défilés, soit pour surprendre ou harceler l'ennemi dans sa marche, soit pour se mettre à couvert de ses attaques, dresser avec art des embuscades, traîner habilement une campagne en longueur, éviter d'en venir à une action décisive avec un ennemi supérieur, le réduire ensin à se consumer luimême par la disette de vivres et de fourrages. Nous ne voyons pas non plus que ces peuples fussent fort habiles ni fort attentifs à tirer parti de la disposition du terrain, à choisir des endroits où ils pussent appuyer leur droite ou leur gauche de rivières, de marais ou de hauteurs, pour se mettre hors d'état d'être enveloppés. 🔩 Ils ignoraient également l'art de combattre, avec une armée méd diocre, une armée beaucoup plus nombreuse (2). Il n'est jamais fait mention de ces ressources dans les guerres des Asiatiques. Il paraîf aussi que les marches, les contre-marches, et en fin quan-

<sup>(1)</sup> Supra, l. 11, c. 1.

<sup>(2)</sup> ROLLIN, Hist. anc. t. 2, p. 419.

tité d'autres manœuvres militaires ne leur ont jamais été connues.

Je ne dirai qu'un mot des suites ordinaires de la victoire chez les peuples de l'Asie. J'ai parlé suffisamment, dans la première et dans la seconde partie de cet ouvrage, des excès auxquels les vainqueurs avaient originairement coutume de se porter. Il en était encore de même dans les siècles que nous parcourons présentement. Leur histoire, à cet égard, présente sans cesse les barbaries les plus horribles; et tout ce que j'ai dit des premiers ages, ne convient que trop à ceux qui nous occupent maintenant. Je ne crois donc point devoir m'attacher à retracer cet affreux tableau. Je remarquerai seulement un usage dont les livres saints fournissent quantité d'exemples; usage aussi barbare et aussi contraire au droit des gens, que les cruautés dont les premiers conquérants souillaient toujours leurs victoires. On voit les rois d'Assyrie et de Chaldée, non contents d'avoir porté la désolation et le ravage dans les pays qu'ils avaient subjugués, en enlever tous les habitants que le fer avait épargnés, et les transporter dans des contrées fort éloignées (1). Ces conquérants regardaient, si l'on peut le dire, les hommes comme des productions de la terre, qu'on pouvait transplanter indifféremment d'un climat dans un autre.

Je ferai encore, à ce sujet, une autre réflexion. D'après les faits qu'on vient de lire, on serait porté à croire que la terre devait être autrefois beaucoup moins peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans les anciens temps les peuples avaient presque toujours les armes à la main. Les guerres étaient continuelles. Le ravage, le carnage et la destruction totale des villes étaient les suites ordinaires de la victoire. Nous en avons des preuves dans le sort que subirent Ninive (2), Samarie (3), Tyr (4) et Jérusalem (5), sans parler de quantité d'autres exemples que je pourrais citer. Un pays conquis était donc un pays infailliblement ruiné et dévasté. Il devait même se passer un temps considérable avant qu'il pût se remeștre, puisque le vainqueur, comme je viens de le dire, emmenait en captivité tout ce qui avait pu échapper à

<sup>(1) 4</sup> Reg. c. 17, \$\vec{\psi}\$. 6, c. 24, \$\vec{\psi}\$. 16, c. 25, \$\vec{\psi}\$. 11.

(2) Tobie, c. 14, \$\vec{\psi}\$. 14, édit. des Septante. — Nahum, c. 2, \$\vec{\psi}\$. 8, 10, 13, c. 3, \$\vec{\psi}\$. 7. — Sophon, c. 2, \$\vec{\psi}\$. 13, 15. — Ezéchiel, c. 31, \$\vec{\psi}\$. 3, etc. — Herod. 1.1, b. 106. — Diod. 1.11,

la fureur du soldat; et combien ne devait-il pas périr de familles dans ces transmigrations forcées et cruelles? La manière dont la guerre se faisait alors, ne pouvait donc pas manquer d'enlever à la terre la plus grande partie de ses habitants. L'Asie particulièrement, théâtre perpétuel d'horreurs et de dévastations, aurait dû bientôt se trouver absolument déserte et inhabitée. Les faits néanmoins rapportés par les historiens de l'antiquité, attestent que cette partie du monde était infiniment peuplée, même peu de siècles après ceux que nous parcourons maintenant. C'est, je l'avouerai, un problème dont la solution ne se présente pas facilement à mon esprit.

## CHAPITRE SECOND.

#### Des Grecs.

Dans l'examen que nous allons faire de l'état où était l'art militaire chez les Grecs, aux siècles dont il s'agit présentement, je n'entrerai dans aucun détail sur les guerres qu'ils ont pu avoir entre eux. Cet objet ne mérite pas qu'on s'y arrête. L'histoire des événements militaires arrivés alors dans la Grèce, n'est, ni fort instructive, ni fort intéressante. Je me bornerai donc à parler d'abord des usages qui ont été communs en général à toute la nation grecque. Je parlerai ensuite des pratiques qu'on peut dire avoir été particulièrement propres aux Spartiates et aux Athéniens. Ces deux peuples ont été sans contredit les premiers et les seuls même qui, dans les siècles dont nous nous occupons présentement, eussent fait guelques progrès dans l'art militaire. Je n'en veux point d'autres preuves que la supériorité dont Sparte et Athènes ont joui pendant si long-temps sur toutes les autres villes de la Grèce. Je ne prétends pas, au surplus, entrer dans degrands détails sur tous les objets que je viens d'indiquer. A l'égard des Athéniens et des Spartiates particulièrement, je ne crois pas devoir m'étendre beaucoup sur leur discipline et leurs usages militaires, ces objets étant des plus connus et des plus familiers.

#### ARTICLE PREMIER.

Des pratiques Militaires communes à tous les peuples de la Grèce.

L'n parlant de la discipline militaire des Grecs, aux temps de la guerre de Troie, j'ai dit qu'on ne voyait pas bien clairement de quelle manière on levait alors des troupes. Nous pouvons parler plus affirmativement sur cet objet dans les siècles que nous parcourons présentement. On sait qu'à Lacédémone, par exemple, tous les citoyens étaient obligés de porter les armes depuis 30 ans jusqu'à soixante (1). Il en était de même à Athènes. Tous les jeunes Athéniens se faisaient inscrire dans un registre public à l'âge de 18 ans, et s'engageaient par un serment solennel à servir la république. Cet acte les obligeait à marcher jusqu'à l'âge de soixante ans dans toutes les occasions qui se présentaient (2). On peut conjecturer que cet usage avait également lieu dans les autres Etats de la Grèce, qui vraisemblablement observaient à cet égard la même discipline que Sparte et Athènes. Disons encore que, chez tous ces peuples, les déserteurs étaient punis de mort (3), et qu'on notait d'infamie ceux qui, dans la mêlée, avaient abandonné leur bouclier (4).

Dans les premiers temps de la Grèce, les soldats faisaient la guerre à leurs propres dépens (5). On ne doit point s'en étonner. Les guerres d'ambition n'étaient pas encore connues. On ne prenait les armes que pour se défendre en cas d'attaque, ou dans l'espérance de faire du butin. Toutes les guerres alors étaient donc des guerres utiles ou nécessaires. Chacun y était personnellement intéressé. Les armées d'ailleurs s'éloignaient fort peu du canton où étaient sorties les troupes qui les composaient. Elles ne manquaient point d'y revenir à la fin de la campagne. Le soldat pouvait donc aisément pourvoir à sa subsistance. A l'exception de la guerre de Troie, il s'est passé bien des siècles avant que les Grecs aient songé à porter les armes hors de leurs pays, et jusquà ce mo-

<sup>(1)</sup> POTTER Archeolog. l. 111, c. 2.
(2) Idem. ibid.
(3) Lucian. in Navig. n. 35, t. 3, p.
(4) PLUT. in Pelop. p. 278, B. — S.
EMPIRIC. Pyrrhon. Hyppot. l. 111, c.
24, p. 181.
(5) Suprd, 2° vol. l. v, c. 3.

ment leurs troupes n'étaient pas dans la position d'exiger une paye; car même dans l'expédition contre Troie, l'appat d'un riche butin formait un ample dédommagement.

L'ambition des Grecs s'étant accrue avec leur puissance, ils voulurent enfin prendre part aux événements des autres pays. Différentes circonstances les engagèrent dans la suite des temps à transporter souvent leurs troupes hors de leur territoire. Il fallut alors que l'état fournit, par des secours particuliers, à la subsistance des armées qu'on envoyait dans les pays lointains. Quoique l'histoire ne marque point présisément si Sparte donnait à ceux de ses habitants, qu'elle faisait passer en Asie, une paye, on peut conjecturer néanmoins que le trésor public contribuait à leur entretien. Il est dit que Lysandre fit augmenter la paye des Lacédémoniens qui servaient sur les galères que ce général menait au jeune Cyrus (1). Ce fait autorise à penser qu'alors les troupes de Sparte étaient dans l'habitude de recevoir une solde.

Jusqu'à Périclès, les soldats à Athènes avaient servi gratuitetement la république; mais sous son gouvernement, la guerre se faisant au loin dans la Chersonèse, dans la Thrace, dans les tles, dans l'Ionie, etc., pendant plusieurs mois de suite, il fallut bien que la république pourvût à la subsistance de citoyens éloignés si long-temps de leur patrie, et hors d'état, par conséquent, de pouvoir gagner leur vie. Car les habitants d'Athènes étaient, pour '. la plupart, artisans, et ne subsistaient que de leur travail et de leur industrie. La paye que la république donnait à ses troupes fut réglée à deux oboles par jour par fantassin, et à une drachme par cavalier (2). C'est ainsi que l'ambition contraignit, par la suite des temps, les Grecs à soudoyer leurs troupes, qui originairement ne l'avaient pas été. Les faits qu'on vient de lire sont, il est vrai, postérieurs aux siècles qui terminent cette troisième et dernière époque de notre ouvrage. J'ai cru néanmoins cette digression nécessaire pour donner une idée complète de la discipline militaire des Grecs. Je reviens à l'époque qui doit maintenant nous occuper.

J'ai dit dans le volume précédent que, suivant toutes les apparences, les Grecs, aux temps héroïques, n'étaient pas bien experts dans l'art de manier les armes (3). J'ajouterai qu'il en devait être

<sup>(1)</sup> PLUT. in Lysand. p. 435, B.
(2) POTTER. Archeol. l. m, c. 2, p. 432.

encore de même dans les siècles que nous parcourons présentement. On sait en effet qu'il n'y eut jamais de maîtres d'escrime chez les Lacédémoniens (1); et quant aux Athéniens, cette profession n'y fut introduite que la huitième année de la guerre du Péloponèse (2). D'après ce fait, ne pourrait-on pas penser que les Grecs n'étaient pas dans l'usage d'exercer leurs troupes au maniement des armes; et qu'à cet égard il n'y avait ni règle ni discipline parmi ces peuples, chacun étant le maître de suivre ses idées et ses vues particulières?

Quant aux marches, aux campements, aux évolutions et autres manœuvres militaires, il n'est pas possible d'en parler. Rien ne peut nous indiquer si les Grecs, dans les temps dont je parle, avaient sur tous ces articles quelques principes, quelques maximes constantes et uniformes Je croirais qu'en général ces peuples n'avaient pas encore fait de grands progrès dans la tactique. Cette science n'a commencé que fort tard à se débrouiller et à prendre forme.

J'ai prouvé ailleurs que du temps de la guerre de Troie il n'y avait pas de cavalerie proprement dite dans les armées grecques (3). Les siècles, dont il s'agit maintenant, offrent à cet égard une différence notable. On y voit les Grecs faire usage de la cavalerie, et en avoir des corps dans leurs armées. Il serait peut-être intéres-. sant de fixer l'époque de ce changement, et d'en faire connaître les auteurs. Mais il n'est pas possible de contenter, sur cet article, la curiosité des lecteurs. On ignore absolument par qui et dans quel temps la cavalerie a été introduite chez les Grecs. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la première guerre de Messène, dont l'époque tombe en l'an 743 avant Jésus-Christ, est la première occasion où l'histoire fasse mention de cavalerie dans les armées grecques (4). Il y en avait dans l'armée des Messéniens et dans celle des Lacédémoniens. Cet établissement devait, à ce qu'il paraît, être assez récent; car outre que cette cavalerie était peu nombreuse, elle était d'ailleurs si mauvaise, qu'elle ne fut presque d'aucun usage. Pausanias remarque à ce sujet que les habitants du Péloponèse ne connaissaient pas encore l'art de bien manier un cheval (5). On peut donc supposer, sans trop donner à la conjecture, que

<sup>(1)</sup> PLATO in Laches, p. 482 et 483. (2) Idem. Voy. les notes de M. Dacier sur ce dialogue, p. 338. (3) Supra, 2° vol. l. v, c. 3.

l'introduction de la cavalerie dans les armées grecques n'a pas précédé de beaucoup la première guerre de Messène.

Les Grecs au surplus n'ont jamais eu que fort peu de cavalerie. Ce n'est pas que ces peuples n'en fissent un très-grand cas. On voit au contraire qu'ils l'estimaient beaucoup; mais le terrain de la Grèce, généralement parlant, sec et aride, n'a jamais été favorable aux chevaux. Il n'y avait que le sol de la Thessalie qui fût propre à en nourrir et à en élever. Partout ailleurs ils dégénéraient (1). Il n'est pas possible d'en douter, lorsqu'on voit qu'à la bataille de Marathon et à celle de Platée, les Grecs n'avaient point de cavalerie, parce que la Thessalie était alors au pouvoir des Perses (2). Cependant à la bataille de Platée l'armée grecque était forts de cent dix mille hommes. L'entretien, au reste, d'un corps de cavalerie thessalienne coûtait des sommes si considérables, que la plupart des villes grecques n'étaient pas en état d'en faire les frais. Aussi quiconque autrefois pouvait entretenir des chevaux, jouissait parmi les Grecs de la plus grande considération (3).

Remarquons, au sujet de la cavalerie, qu'aucun peuple de l'antiquité n'a connu ni la selle ni les étriers. Il n'en est point fait mention dans les auteurs anciens. L'éducation, l'exercice, l'habitude avaient appris aux cavaliers d'alors à se passer de ces secours. Ils savaient s'élancer légèrement sur le dos d'un cheval, et s'y maintenir sans l'aide de la selle ni des étriers. Ceux à qui l'âge ou la faiblesse ne permettait pas la même agilité, se faisaient aider par quelqu'un, sinon ils profitaient du secours d'une grosse pierre, ou de quelque autre élévation pour monter à cheval (4). Ces usages, au surplus, ne font pas beaucoup d'homeur au génie et à la sagacité des anciens peuples. On ne peut voir sans étonnement combien ils étaient peu industrieux à se procurer certaines commodités dont on comprend difficilement qu'il ait jamais été possible de se passer. Disons maintenant un mot de l'attaque et de la défense des places chez les Grecs.

Cette partie de la science militaire était encore fort peu connue dans la Grèce, aux siècles qui nous occupent présentement. On voit, dans la guerre que les Lacédémoniens déclarèrent aux Messéniens, la ville d'Ithôme soutenir un siège de dix-neuf ans, moins

<sup>(1)</sup> Acad. des Inscript. t. 7, M. p. (3) Arist. de Rep. l. iv, cap. 3, t. 2, 350.
(2) Herod. l. vi, n. 112; l. ix, n. (4) Potteri Archeol. l. iii, c. 2, p. 128.

#### ARTICLE SECOND.

## De la Discipline militaire des Lacédémoniens.

On doit regarder les Lacédémoniens comme ayant été de tous les peuples de la Grèce, ceux qui ont possédé dans le degré le plus éminent la science militaire. Toutes les lois de Sparte, et tous les établissements de Lycurgue tendaient à faire autant de soldats qu'on comptait de citoyens dans la république. La guerre était en quelque sorte l'unique objet qu'on envisageât à Sparte dans l'éducation qu'on y donnait à la jeunesse (1). D'après cette réflexion, on ne doit point s'étonner si, pour l'expérience, la capacité et l'exactitude de la discipline militaire, les Lacédémoniens n'ont point eu de rivaux dans la Grèce. C'est à ces qualités qu'ils ont été redevables de leurs succès et de leur supériorité.

L'infanterie faisait chez les Spartiates, comme chez tous les autres peuples de la Grèce, la principale force des armées. Elle était divisée, qu'on me passe le terme, en un certain nombre de régiments, composés chacun de quatre bataillons. Le bataillon était de cent vingt-huit hommes, et se divisait en quatre compagnies, chacune de trente-deux hommes (2). Tous ces différents corps étaient commandés par quantité d'officiers, de grades et d'emplois subordonnés les uns aux autres (3). C'était toujours un des deux rois de Sparte qu'on mettait à la tête des armées (4).

Les armes des Lacédémoniens consistaient dans de grands boucliers, des lances, des demi-piques et des épées fort courtes (5). Il y avait aussi, si l'on peut dire, une espèce d'uniforme pour les troupes lacédémoniennes. Tous les auteurs de l'antiquité s'accordent à dire qu'elles étaient constamment vêtues de rouge. Le choix de cette couleur était fondé sur deux motifs. On voulait, et que les soldats pussent moins s'apercevoir de la perte de leur sang, et dérober à l'ennemi la connaissance des blessures qu'il avait faites (6).

(1) PLUT. in Lycurg.
(2) THUCYD. l. v, n, 68.
(5) THUCYD. l. v, n. 66. — XENOPH.
de Rep. Laced, p. 599.
(4) Herod. l. v, n. 75. — THUCYD. l.
v, n. 66. — XENOPHOM. de Rep. Laced.
De Laced. p. 238, P. — ELIAN. Var. Hist. l. vi, c. 6. — Val.
Max. l. 11, c. 6. — Suidas, t. 3, p. 639.

Les flûtes étaient les instruments militaires des Lacédémoniens. · Ils n'allaient au combat qu'au son de cet instrument, asin, dit Thucydide, que marchant d'un pas égal, et comme en cadence, ils fussent moins exposés à rompre leurs rangs. C'était l'objet principal de la discipline militaire de ces peuples (1). Tous leurs prineipes, toutes leurs règles de tactique, et tous leurs préceptes militaires avaient peur but d'empêcher les troupes de pouvoir jamais se rompre ni se débander. Ils avaient pourvu et obvié à tous les événements qui auraient pu les exposer à ce danger. C'est dans cette vue qu'il était défendu aux Lacédémoniens de dépouiller les morts dans le combat (2). On en doit dire autant de la maxime qu'ils avaient de ne jamais poursuivre trop ardemment l'ennemi qui fuyait. Les Lacédémoniens avaient bien senti les hasards qu'on pouvait courir en pareille occasion. Ils préféraient sagement la modération et la retenue à l'avantage de tuer quelques hommes de plus (3). Il arrivait même souvent que leurs ennemis instruits que tout ce qui résistait était passé au fil de l'épée, et qu'ils ne pardonnaient qu'aux fuyards, préféraient la fuite à la résistance (4).

On doit donner aussi beaucoup d'éloges au principe que Lycurgue avait tâché d'inculquer à ses peuples. Il leur avait défendude faire trop souvent la guerre aux mêmes ennemis, de peur de les instruire en les mettant dans la nécessité fréquente de se défendre (a). Ces faits suffisent, je crois, pour prouver combien les Lacédémoniens avaient étudié l'art militaire, et les progrès qu'ils y avaient faits.

Il doit paraître hien étonnant qu'un peuple, dont on ne peut trop louer la grandeur d'ame et la prudence, ait été aussi sujet à la superstition que l'étaient les Lacédémoniens. Cette faiblesse les dominait au point de leur faire risquer le salut de la patrie. L'histoire nous en a conservé un exemple bien mémorable. Par des motifs qui nous sont aujourd'hui inconnus, les Lacédémoniens n'osaient se mettre en campagne avant le jour de la pleine

<sup>(1)</sup> L. v, n. 70, — PLUT. in Lycurg.
p. 53, E. — PAUS. l. III, c. 17, p. 251;
l. 1V, c. VIII, p. 300. — LUCIAN. de
Saltat. n. 10.
(2) ÆLIAN. Var. Hist. l. vi, c. 6. —
PLUT. t. 2, p. 226, F.
(3) PAUS. l. IV, c. VIII, p. 300. —
PLUT. in Lycurg. p. 53, A.

(4) PLUT. Ibid.
(a) Idem. in Lycurg. p. 47, D. —
Apophtegm. p. 189, F.
Voy. ce que disait le czar Pierre I, au sujet de la guerre que lui faisait Charles XII, Hist. de Charles XII par Voltaire, l. 1, sub fin.

de commander les troupes de la république. Ils n'étaient ordinairement en place que pendant une année. On en changeait presque toujours à chaque campagne. Il serait, je crois, superflu d'insister sur les inconvénients et sur les défauts d'une pareille discipline; je me contenterai de rapporter à ce sujet un bon mot de Philippe, roi de Macédoine, le père d'Alexandre. J'admire, disait ce prince, le bonheur des Athéniens Je n'ai pu trouver en toute ma vie qu'un seul général (Parmenion); mais les Athéniens ne manquent pas d'en trouver, à point nommé, dix tous les ans (1).

Il suffit de connaître le caractère du peuple d'Athènes, pour être en état de sentir les motifs d'une conduite si bizarre et si singulière. C'était la crainte de la tyrannie qui très-certainement avait fait imaginer aux Athéniens cette multiplicité et ce changement continuel de généraux. Jamais peuple en effet n'a été plus passionné pour sa liberté, et n'a pris plus de jalousie et d'ombrage de ses chefs que celui d'Athènes. Toute sa politique tendait à diminuer l'autorité qu'il était obligé de leur confier. Il cherchait donc à en abréger le temps, et à faire passer sans cesse le commandement en différentes mains, dans la vue de prévenir et d'empêcher les entreprises que ses généraux auraient pu être tentés de former contre sa liberté et contre son indépendance (2).

En avançant au reste que les Athèniens étaient fort inférieurs aux Lacédémoniens pour l'expérience et la capacité militaire, je n'ai pas prétendu ravir aux premiers la gloire que plusieurs expéditions bien conduites leur ont si justement acquise. J'ai seulement voulu dire qu'en général les Athéniens paraissent avoir manqué de cette prudence, de cette fermeté et de cette conduite réfléchie, qui seules peuvent assurer le succès des entreprises. L'inconstance, l'impatience et la précipitation n'ont que trop souvent présidé aux démarches des Athéniens. C'est à ces défauts, inséparables de la constitution de leur gouvernement, plutôt encore qu'à une incapacité réelle, que je crois devoir attribuer les malheurs dont ils furent accablés sur la fin de la guerre du Péloponèse. Par son peu de conduite, sa présomption et sa témérité, Athènes perdit même les avantages qu'elle avait du côté de la mer sur les Lacédémoniens et sur les autres peuples de la Grèce. Je ne

<sup>(1)</sup> PLUT. Apophtegm. p. 177.

<sup>(2)</sup> Supra, l. 1, W. 1.

puis en dire davantage sur un article si intéressant. Les événements qui ont occasione la chute totale et l'abaissement entier des Atheniens, sont arrivés dans des siècles qui n'entrent point dans le plan que je me suis proposé (a).

J'ai déjà eu occasion de dire que l'humanité faisait le fond du caractère général des Athéniens (1). On en trouve une preuve bien marquée dans une loi qui fait trop d'honneur à ce peuple, pour la passer sous silence. Elle ordonnait, cette loi, que ceux qui auraient été estropiés à la guerre, seraient nourris aux dépens de l'Etat. La même grace était accordée aux pères et aux mères, aussi-bien qu'aux enfants de ceux qui, étant morts dans les combats, laissaient une famille pauvre et hors d'état de subsister (2). On peut dire d'un pareil établissement, qu'il marquait également l'humanité et la sagesse du législateur qui l'avait proposé, et la générosité du peuple qui l'avait adopté. L'antiquité en faisait honneur à Pisistrate (5), qui s'empara du gouvernement d'Athènes vers l'an 550 avant J. C.

Je ne crois pas devoir m'étendre davantage sur la discipline militaire des Athéniens. Pour en parler convenablement, il faudrait, comme je l'ai déjà dit, descendre à des siècles qui excéderaient de beaucoup les bornes que je me suis prescrites. Ce ne fut en effet que peu de temps avant le siècle de Périclès et d'Alcibiade, qu'on vit la tactique commencer à prendre chez les Athéniens une forme certaine et réglée. Ce fut aussi vers le même temps à-peu-près que ces peuples firent dans leur armure plusieurs changements avantageux (b), et qu'ils connurent l'art d'assiéger et de défendre les places. Jusqu'à ce moment je ne vois pas, qu'à l'exception des Spartiates, les Grecs en général eussent des principes bien assurés, ni des règles bien positives et bien constantes sur tous ces objets. Je crois donc que, pour les siècles dont j'ai eu

(a) C'est par cette raison encore qu'il siècles qui terminent le troisième et

ne m'a pas été possible de parler de la dernier volume de cet ouvrage. marine militaire des Athéniens. J'ai dit dans l'article de la navigation, en exposant l'état où était la marine chez les Grecs dans les siècles dont nous nous occupons maintenant, qu'Athènes n'avait alors, ni marine marchande, ni marine militaire. Ge ne fut en effet que lors de l'invasion de Xercès dans (6) Diod. l. xv, p. 36, — Coan. Ner. la Grèce que les Athéniens tournèrent in Iphicrate, n. 1. toutes leurs vues du côté de la mer, Iphierate commandait les armées et cet événement est postérieur aux d'Athènes vers l'an 356 avant J. C.

<sup>(1)</sup> Supra, l. 1, c. 5. (2) Plato in Menex. p. 525. — Ex Heraclide. PLUT. in Solon. p. 96, C. — DIOG. LAERT. in Solon. l. 1, segm. 55,

occasion de parler dans cet ouvrage, il faut se contenter de vues et d'idées générales, et chercher plutôt l'esprit qui animait les Grecs dans leurs guerres, que l'histoire de leur discipline mili<sup>1</sup> taire, dont le détail nous est, en grande partie, absolument inconnu.

## LIVRE SIXIEME.

## Des Mœurs et Usages.

Les arts ne se perfectionnent et le commerce ne s'étend qu'à proportion du progrès que fait, parmi les peuples, la passion du luxe, le goût pour la magnificence, et l'amour des voluptés. Ce qu'on a lu précédemment sur l'état des arts et sur les progrès du commerce et de la navigation, dans les siècles qui font l'objet de cette troisième partie de notre ouvrage, doit faire pressentir au lecteur quelles pouvaient être alors les inclinations et la manière de vivre des peuples dont nous allons l'entretenir.

Je n'ai pu parler, jusqu'à présent, que d'une manière fort vague et fort générale des mœurs de la plus grande partie des nations de l'Asie : les Babyloniens mêmes et les Assyriens, dont la monarchie est si ancienne que l'origine en remonte aux siècles les plus voisins du déluge, les Babyloniens et les Assyriens n'ont rien pu me fournir pour la première ni pour la seconde partie de mon travail. Comment, en effet, aurais-je pu parler de leurs mœurs dans des siècles où l'histoire de ces nations nous est absolument. inconnue? Les secours qu'on trouve dans les écrivains de l'antiquité, pour les temps dont il s'agit maintenant, vont nous dédommager de ce silence forcé. Je parlerai ensuite des Mèdes: l'origine et la fin de la monarchie de ces peuples se trouve exactement renfermée dans l'époque qui nous occupe présentement. J'entrerai aussi dans quelque détail sur les mœurs des Lacédémoniens et des Athéniens. A l'égard des Egyptiens, je n'en dirai rien pour le moment, d'autant que j'ai cru devoir rapporter, dans la première partie, tout ce qui pouvait concerner les mœurs et les usages de ce peuple. Je pourrai seulement me permettre quelques réflexions sur son génie et sur son caractère distinctif. Une nation aussi célèbre que l'ont été les Egyptiens dans l'antiquité, mérite bien qu'on s'en occupe plus d'une fois.

#### CHAPITRE PREMIER.

## Des Peuples de l'Asie.

 $\mathbf{R}_{ ext{iem}}$  n'est plus capable de nous faire concevoir à quel degré plusieurs peuples de l'Asie avaient porté, dans les siècles dont il s'agit présentement, le luxe et la somptuosité, que ce qu'on lit dans l'Ecriture sur la magnificence de la cour de Salomon. On y apprend que la reine de Saba, quoique prévenue de la splendeur de ce monarque, fut néanmoins étonnée en voyant la manière dont sa table était servie, le nombre de ses officiers, la richesse de leurs appartements, et la magnificence de leurs habits (1). Tous les vases qui servaient à la table de Salomon étaient d'un or très-pur, ainsi que la vaisselle de sa maison du beis du Li-Lan. Je ne parle point de son trône, ni du cortége brillant et 👊perbe qui l'accompagnait chaque fois qu'il allait au temple (2): ces faits sont assez connus. On peut dire que ce qu'on lit dans l'Ecriture et dans Josèphe, sur la manière dont vivait Salomon, surpasse de beaucoup l'idée qu'on pourrait se fermer des cours les plus brillantes et les plus magnifiques de l'univers.

Il paraît que ce goût pour le faste et la magnificence fut héréditaire dans le royaurge de Juda. Les princes qui en occupérent le trône jusqu'à la captivité, tenaient un très-grand état, et avaient une cour des plus brillantes: beaucoup d'officiers pour les servir, une foule de courtisans, des eunuques, des palais superbes, des habits et des ameublements très-recherchés et très-somptueux, etc. Il est dit d'Ezéchias, qu'il montra avec complaisance aux ambassadeurs du roi de Babylone, ses trésors, ses parfums, ses huiles de senteur, ses pierrerles et ses vases précieux (3). Je ne fais au aurplus qu'indiquer ces objets. J'ai déjà dit que l'histoire du peuple hébreu n'entrait point dans le plan que je me suis tracé. Je passe donc aux mœurs des Assyriens, des Babyloniens et des Mèdes.

<sup>(1) 3.</sup> Reg. c. 10, \$\vec{\psi}\$, 4, etc. (2) 3. Reg. c. 10.

<sup>(3) 4.</sup> Reg. c. 20, \$\vec{\psi}\$. 13; 2. Paral. c. 132, \$\vec{\psi}\$. 27.

#### ARTICLE PREMIER.

## Des Assyriens.

Ovoique dans les volumes précédents j'aie eu souvent occasion de parler des Assyriens, il ne m'a cependant pas été possible jusqu'à présent de donner aucune idée du caractère et des mœurs de ce peuple. Nous ignorons les événements qui peuvent être arrivés dans l'empire assyrien pendant la plus grande partie de sa durée. Les lumières que l'histoire fournit sur les derniers siècles qui ont précédé sa destruction, mettent à portée d'entrer dans quelques détails, et de se livrer à quelques réflexions, par rap-

port aux mœurs et au génie de ses habitants.

Nous ne pouvons presque juger aujourd'hui des mœurs des Assyriens que par celles de leurs monarques, l'histoire ne nous ayant d'ailleurs transmis aucune particularité, aucune circonstance sur cet article. Mais comme dans les grands empires les peuples prennent assez volontiers pour modèle la conduite de leurs princes, il doit y avoir eu beaucoup de rapport entre les mœurs des souverains d'Assyrie et celles de leurs sujets. D'après ce principe, on peut avancer qu'il régnait un très-grand luxe chez les Assyriens dans les siècles brillants de leur monarchie. En effet, quoique les écrivains de l'antiquité aient vraisemblablement beaucoup exagéré les débauches de Sémiramis, ainsi que la mollesse de Ninias et de ses successeurs jusqu'à Sardanapale, on ne peut pas néanmoins regarder leurs récits comme entièrement destitués d'apparence et de réalité. Ils portaient sans doute sur quelque fondement. Il est donc plus que probable que les monarques d'Assyrie avaient un sérail où ils passaient la plus grande partie de leur vie dans les délices et la sensualité; que leurs habits et leurs meubles étaient de la dernière magnificence, et de la plus grande recherche qu'on connût alors; qu'en un mot le faste et le luxe les environnaient de toutes parts (1).

Les Assyriens, en suivant le principe que je viens d'établir, auront donc été, sous le règne de leurs derniers monarques, un peuple

<sup>(1)</sup> Diod. l. 11, p. 136, 137 et 141. - | Jestin, l. 1, c. 3. - Athen, l. xii, c 7. p. 529 et 545.

très-adonné au luxe et à la volupté, vices qui paraissent, pour ainsi dire, attachés aux climats méridionaux de l'Asie. Je ne voudrais point au reste admettre, comme une preuve de la dépravation des mœurs des Assyriens, la liberté qu'avait, chez cette nation, un frère d'énouser sa sœur (1). J'attribuerais cet usage plutôt à un manque de politique, qu'à l'effet de la débauche (a). D'ailleurs nous avons assez de preuves du dérèglement et de la licence qui régnaient dans l'Assyrie, aux siècles qui nous occupent présentement, pour laisser à l'écart les faits dont le principe peut paraître douteux. Ce qu'on lit dans l'Ecriture, sur la mission dont Dieu avait chargé le prophète Jonas, suffit pour marquer à quel point la débauche et la corruption étaient alors montées à Ninive (b).

Les Assyriens étaient néanmoins une nation courageuse et guerrière. On a vu que, malgré le démembrement qu'avait reçu leur empire par la révolte des Mèdes, et par celle des Babyloniens, ils s'étaient encore maintenus avec beaucoup de gloire et de puissance pendant 144 ans (2). Les Assyriens remportèrent même, depuis cette révolution, des avantages signales sur les Mèdes et sur différents autres peuples (3). Il faut donc les regarder comme une nation qui savait allier le goût pour le fuxe et les plaisirs, avec la bravoure et les talents militaires; j'ajouterai encore avec les sciences, puisque les Assyriens ont été mis dans l'antiquité au nombre des peuples qui passaient pour avoir observé et calculé des premiers le cours des astres (4). A l'égard des arts, on juge bien que tout ce qui pouvait en dépendre, a dû être extrêmement cultivé chez un peuple dont les inclinations étaient telles qu'on vient de le voir. C'est au surplus tout ce que nous pouvons diré sur les mœurs et le génie des Assyriens. J'en ai fait sentir les raisons au commencement de cet article.

(1) Lucian. de Sacrific. p. 530, (a) Voy. ce que j'ai dit sur ce sujet,

<sup>(6)</sup> Il est certain que Jonas a vécu sous Joas et sous Jéroboam II, roi d'Israël; mais le temps auquel il fut envoyé à Ninive , n'est pas également connu. Dios. LAERT, l. 1, Proen. p. i et 3. On peut croire que ce fut vers l'an 800

l avant J. C.

<sup>(2)</sup> Suprd: init. (3) Herod. l.1, n. 102; l. 11, n. 141.

<sup>— 4.</sup> Reg. c. 15; y. 19 et 29, c. 16, y. 9, c. 9, y. 5 et 6.

(4) Crezzo, do Divinat. l. 1, n. 1. ...

### ARTICLE SECOND.

## Des Babyloniens.

Lu n'en est pas des Babyloniens de même que des Assyriens. Les éclaircissements que d'un côté l'Ecriture sainte, et de l'autre les historiens profanes fournissent sur les mœurs et les usages de ce peuple, nous mettent en état d'en parler avec assez de connaissance et de précision.

Les Asiatiques ont eu de tous les temps beaucoup de penchant pour le faste, le luxe et la mollesse. Les mœurs des Rhyloniens ne se ressentaient que trop de ces vices essentiels. Les livres saints sont remplis des reproches que Dieu, par l'organe de ses prophètes, ne cessait de faire à Babylone sur ses déréglements. Les écrivains de l'antiquité nous en donnent aussi la même dée; mais je crois qu'il faut distinguer deux époques dans l'histoire de Babylone. Je présume qu'on ne doit pas appliquer aux premers siècles de cette monarchie les excès dont je viens de parler. Ils ne regardent, à ce que je pense, que les derniers temps. La corruption des mœurs ne s'introduisit, vraisemblablement, chez les Babyloniens, que par la puissance excessive de leur empire. C'est au reste dans cet état, c'est-à-dire, dans les siècles brillants de Babylone, que nous allons considérer les mœurs de ses habitants.

Les Babyloniens, au temps dont je parle présentement, étaient fort adonnés aux plaisirs de la table. On ignore jusqu'à quel point ils en portaient la délicatesse, et en quoi elle pouvait consister. Tout ce que l'on sait, c'est qu'à cet égard, la débauche allait chez ces peuples aux plus grands excès, étant en général fort adonnés au vin et à la crapule (1). Ce qu'on lit dans le prophète Daniel, sur le festin que Balthasar fit à toute sa cour, la veille que Babylone fut prise par Cyrus, suffit pour nous donner une idée de la dissolution et de l'emportement qui régnaient dans les repas des Babyloniens (2). Car, suivant que je l'ai déjà remarqué, dans les

<sup>(1)</sup> Dan. c. 5, \$\dagge \cdot 2. - Q. Cuar. l. v, \ (2) Ghap. 5.
c. 1, p. 271. - Apocalyps. c. 18, \$\dagge \cdot 14.

grandes monarchies on peut juger des mœurs des peuples par celles de leurs souverains. La licence de ces sortes de festins devait être d'autant plus grande que les femmes y étaient admises (1), et que le souper paraît avoir été le repas favori des Babyloniens (2). Je conjecture, au surplus, que ces peuples mangeaient couchés sur des lits (a).

L'habillement des Babyloniens consistait dans une tunique de lin qu'ils portaient sur la chair. Elle descendait, à la mode des Orientaux, jusqu'aux pieds. Ils mettaient par-dessus une robe de laine, et senveloppaient d'un manteau dont la couleur était ordinairement blanche. Les Babyloniens laissaient croître leurs cheveux, et æ couvraient la tête d'une espèce de toque ou de turban (3). Pour chaussure, ils avaient une simple semelle fort mince et fort légre (4), et au lieu de bas des espèces de caleçons ou de chausses 5), telles apparemment qu'en portent encore aujourd'hui la phpart des nations de l'Orient. On sait encore que, chez les Babylmiens, chacun portait au doigt son cachet, et ne sortait point qu'il n'eut à la main un bâton très-bien façonné, au haut duquel il y avait en relief, ou une grenade, ou une rose, ou un lis, or un aigle', ou quelque autre figure; car il n'était pas permis de porter de baton simple et fu : ils devaient tous être garnis de quelque ornement, de quelque marque apparente et distinctive (6).

L'habillement que je viens de décrire était celui du commun de la nation; mais les personnes riches, ou élevées en dignité, affectaient dans leurs vetements la plus grande recherche et la dernière magnificence. Ils ne se contentaient pas d'étoffes d'or et d'argent embellies des teintures et des broderies les plus précieuses, ils les enrichissaient encore de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de perles, et d'autres pierreries que l'Orient a toujours fournies en abondance (7). C'est, au surplus, dans l'art de broder les étoffes, que les Babyloniens paraissent avoir particulière. ment excellé (8). Les colliers d'or étaient encore une de leurs pa-

c. 1, p. 271. (2) Dan. c. 5; y. 5; c. 6, y. 18.

<sup>(</sup>a) Esther, c. 1, . 6. In rest parie dans ce passage que xvi, p. 1082.

S Mèdes et des Perses; mais on sait ale ces peuples avaient emprunté tout

(8) PLIN. 1. vIII, sect. 74, p. 476. des Mèdes et des Perses; mais on sait que ces peuples avaient emprunté tout leur luxe des Babyloniens, Voy. Infra, art. 3.

<sup>(3)</sup> Henod. l. 1. n. 195.

<sup>(4)</sup> STRABO, l. XVI, p. 1082.

<sup>(5)</sup> Dan. c. 5, v. 21. (6) Hebod. l. 1, n. 195. — Strabo, l.

MARTIAL. l. VIII, epigram. 28, v. 17, l. xiv, épigram. 150.

rures (1). Il est vraisemblable aussi qu'ils portaient des pendants d'oreilles de même matière, ou de pierres précieuses (2). Tels étaient les habillements des hommes. A l'égard de ceux des femmes, on n'empeut rien dire : aucun auteur de l'antiquité, que je sache, p'en a parlé.

Au luxe et à la tichesse des vêtements, les Babyloniens joignaient la volupté des senteurs. The en faisaient un très-grand usage, se parfumant très-fréquemment tout le corps de liqueurs odoriférantes (3). Ils avaient même raffiné, si l'on peut dire, sur ce genre de recherches voluptueuses. Le parfum de Babylone était renommé chez les anciens pour l'excellence de sa composition. C'était pendant les repas qu'on en faisait principalement usage (4).

Je ne sais si la magnificence et la décoration des maisons, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur, répondait chez les Babyloniens au luxe et à la recherche des habits. Rien ne peut nous instruire sur cet article. Mais il y a tout lieu de penser que le faste et l'opulence éclataient dans les palais des satrapes et des autres personnes distinguées de la cour de Babylone. En effet, ce qu'on a vu ailleurs sur la grandeur et la dépense des envrages d'architecture exécutés à Babylone, dans les siècles qui nous occupent présentement (5), doit faire présumer qu'il régnait beaucoup de magnificence dans les maisons de cette capitale. Au surplus, on ignore, comme je viens de le dire, en quoi pouvait consister précisément à cet égard le luxe des Babyloniens.

Quant à la décoration intérieure des appartements, il paraît que ces peuples étaient fort curieux et fort recherchés dans la plupart de leurs meubles, dont le nombre cependant et la variété n'a jamais été bien considérable chez les anciens. Leur plus grand luxe consistait, sur cet article, dans destapis de pied, et dans les housses dont on garnissait, les sièges et les lits. Pline, en parlant d'un tapis propre à couvrir les lits sur lesquels les anciens mangeaient à table, dit que ce meuble, qui sortait des manufactures de Babylone, revenait à quatre-vingt-un mille sesterces (a). On

<sup>(1)</sup> Sext. Empiric. l. III, c. 24, p. (2) Herod. l. 1, n. 195. — Strabo, l. viii, sect. 74, p. 477. — Voy. aussi Mart. l. xiv, épigram. 150. Ces 81 mille sesterces reviennent à 14364 liv. 12 s. 5 d. de notre monnaie.

Prut. in Artarerc. p. 1022.

A l'égard de la dureté de caractère, il est clair par l'Ecriture, que ce reproche ne doit tomber que sur la manière dont les Babyloniens traitaient les Juifs soumis à leur domination. Ils avaient, à cet égard, abusé cruellement des avantages que Dieu leur avait accordés sur ce peuple ingrat et infidèle (1). D'ailleurs, je ne crois pas que la dureté sît le fond et l'essence du génie des Babyloniens. Ils paraissent, au contraire, avoir été d'un caractère assez doux et assez humain, tel que l'est ordinairement celui des nations adonnées aux plaisirs et à la volupté. Je crois même, indépendamment de cette réflexion, trouver une preuve de ce que j'avance, dans un usage dont on ne peut attribuer l'établissement qu'à des sentiments de douceur et d'humanité. Chaque année, durant cinq jours d'un certain mois, on célébrait à Babylone une fête pendant laquelle les esclaves prenaient la place de leurs maîtres, ayant droit de s'en faire servir et de leur commander. On choisissait même dans chaque maison un esclave qui, pendant tout le temps de la fête, était censé le chef de la famille, et portait, en conséquence, un habit distingué (2). Cet usage paraît annoncer un fonds de douceur et des principes d'humanité bien éloignés de cette dureté avec laquelle on sait que les anciens traitaient ordinairement leurs esclaves (a).

Il n'est pas possible de justifier également les Babyloniens sur ce penchant désordonné qu'on les accuse d'avoir eu pour les plaisirs et la débauche la plus outrée. Babylone, sur la fin des siècles dont je parle présentement, regorgeait de richesses. Elles y produisirent le même effet qu'elles ont produit dans tous les temps chez tous les peuples, la corruption des mœurs et les déréglements qu'entraînent le luxe et la mollesse. Les écrivains sacrés nous peignent Babylone comme une ville plongée dans les débordements les plus affreux (3), et les auteurs profanes avouent qu'il n'y eut jamais de ville plus corrompue (4). On s'y faisait une étude particulière de tout ce qui pouvait flatter les sens et allumer les passions les plus honteuses (5). Après ce portrait des mœurs de Babylone, ne

(1) Suprd, l. 11, c. 1. (2) Benos. apud Athen. l. xiv, cap. et n'avoir été introduit chez les Babyloniens que depuis les conquêtes d'Àlexandre. On sait que Bérose est postérieur à cet événement.

(3) Isaīe, c. 23, \$\psi\$. 19. — Apocalyps. c. 18, \$\psi\$. 3.

(4) Q. Curt. l. v, c. 1, p. 271.

(5) Idem. Ibid.

<sup>10,</sup> p. 659.

(a) Je ne voudrais pas cependant garantir que l'usage dont je viens de parler eut lieu dès les siècles dont il s'agit présentement. Il pourrait bien n'être qu'une imitation des Saturnales,

sovons point étonnés de voir cette ville si souvent désignée dans le langage allégorique des auteurs sacrés, sous le nom de la grande prostituée.

La plupart des écrivains qui ont eu occasion de parler de la licence et des débordements qui régnaient chez les Babyloniens, n'ont pas manqué d'en attribuer la principale cause à une cérémonie religieuse observée de temps immémorial chez ces peuples, coutume qu'il est nécessaire, par cette raison, d'exposer avec tout le détail et les circonstances que l'histoire a pu nous transmettre sur ce sujet.

Par une loi fondée sur un oracle, il était ordonné à toutes les femmes de se rendre, une fois dans leur vie, au temple de Vénus pour se prostituer à des étrangers (1). Voici le cérémonial qui s'observait dans ces occasions. Chaque femme, en arrivant au temple de la déesse, allait s'asseoir la tête couronnée de fleurs. Il y avait dans cet édifice quantité de galeries et de détours, où se tenaient les étrangers, que le goût pour la débauche ne manquait jamais d'y attirer en grand nombre. Il leur était permis de choisir entre toutes les femmes qui venaient pour satisfaire à la loi, celle qu'il leur plaisait davantage. L'étranger était obligé, lorsqu'il abordait l'objet de son choix, de lui donner quelques pièces de monnaie, et de dire en présentant cet argent : J'implore en votre faveur la déesse Mylitta (a). Il l'emmenait ensuite hors du temple, dans un endroit retiré, et satisfaisait sa passion. La femme ne pouvait pas rejeter la somme qui lui était offerte, quelque modique qu'elle fût, attendu que c'était un point de religion. Il ne lui était pas libre, non plus, de refuser l'étranger qui s'était présenté le premier. Elle était obligé de le suivre, de quelque condition qu'il put être (2).

Dès que les femmes avaient satisfait à la loi; elles offraient, selon l'usage prescrit, un sacrifice à la déesse, et alors il leur était libre de s'en retourner dans leurs maisons; car dès qu'une femme avait une fois mis le pied dans le temple, il ne lui était pas permis d'en sortir sans avoir auparavant accompli l'obligation qui lui était imposée par la loi (3).

Cette obligation, au surplus, n'avait exactement lieu que pour

<sup>(1)</sup> Heron. l. 1, n. 109. — Strabo, l. (2) Heron. l. 1, n. 199. — Strabo, l. 1, p. 1081. (3) Héron. l. 1, n. 32, l. 11, n. 40. (5) Héron. l. 1, n. 32, l. 11, n. 40. (a) C'est le nom que les Babyloniens

donnaient à Vénus. HEROD. 1. 1, n. 199.

achève de confirmer l'idée que je viens d'en donner. Ce grand historien a soin de remarquer que, dès que les femmes de Babylone avaient satisfait à l'obligation imposée par la loi, quelque offre qu'on pût leur faire par la suite, elles étaient inébranlables (1). Elien en dit autant des femmes de Lydie, pays où la même loi était établie (2). Ajoutons, enfin, que chez les peuples où l'usage était de consacrer à la prostitution dans le temple de Vénus, un certain nombre de filles, il n'y avait personne qui ne se fit un honneur de les épouser (3).

Ces faits ne suffisent-ils pas pour détruire toutes les inductions qu'on voudrait tirer contre les mœurs des Babyloniens, de la coutume religieuse dont je viens de parler. Si la corruption s'introduisit chez ces peuples, on doit l'attribuer à un tout autre motif. Je doute même que dans les siècles qui nous occupent présentement, la dépravation des mœurs ait été portée aux derniers excès. Ce ne fut, à ce que je pense, que par la suite. Hérodote nous apprend qu'après la prise de Babylone par Cyrus, ses habitants étant tombés dans l'indigence et dans la misère. Le ne firent point de difficulté de prostituer leurs filles pour en tirer quelque profit (4). Quinte-Curce en dit autant. Il ajoute même que les maris n'avaient point honte de livrer leurs femmes à des étrangers pour de l'argent (5). Mais ce que dit Quinte-Curce des mœurs des Babyloniens, ne regarde que le siècle d'Alexandre, siècle assez éloigné de ceux qui font l'objet de cette troisième époque de notre ouvrage. Alors il y avait déjà long-temps que, selon Hérodote, les Babyloniens, déchus de leur ancienne splendeur, étaient devenus un peuple aussi corrompu que méprisable.

J'ai remarqué dans l'article précédent, en parlant des Assyriens, que ces peuples avaient su allier la bravoure et le goût pour les sciences, avec le penchant le plus décidé pour le luxe et la volupté. On en peut bien dire autant, et avec encore plus de raison, des Babyloniens. Toute l'antiquité a rendu témoignage à leur valeur et à leurs talents militaires. Xénophon, juge bien capable en pareille matière, dit expressément que l'Orient n'avait point de meilleurs soldats que les habitants de la Chaldée (6). Quant à leurs exploits, l'Ecriture sainte d'un côté, l'histoire pro-

<sup>(1)</sup> L. 1, n. 199. (2) Var. Hist. I. IV, c. 1. (3) STRABO, l. XI, p. 805. — VAL. MAXIM. l. II, c. 6, paragr. 15. — Au-(4) L. I, n. 196. (5) L. V, c. 1, p. 291. (6) Cyrop. l. III, p. 150.

fane de l'autre, en parlent trop souvent pour qu'il soit nécessaire d'y insister. En dernier lieu, ce furent les Babyloniens qui, conjointement avec les Mèdes, prirent Ninive et détruisirent l'empire d'Assyrie (1), conquête que je présume avoir été fatale à ces deux peuples, puisque, selon toutes les apparences, c'est à cette époque que le luxe et la corruption des mœurs commencèrent à s'introduire chez ces nations. J'examinerai cette question plus particulièrement à l'article des Mèdes (2).

A l'égard du goût que les Babyloniens avaient pour les sciences, on sait que, selon le rapport d'un très-grand nombre d'écrivains de l'antiquité, l'honneur d'en avoir trouvé les premiers principes, et celui d'en avoir les premiers donné les préceptes, était dû aux Chaldéens (3). Je ne pense pas, au surplus, devoir insister davantage pour le moment sur ce sujet. Je m'y suis assez étendu ailleurs, en rendant compte des découvertes et des progrès que les anciens peuples avaient faits dans les sciences (4).

Je crois aussi ne devoir dire qu'un mot sur le génie que les Babyloniens avaient pour les arts. Ce qu'on a vu précédemment sur les travaux, sur les embellissements de Babylone, et sur l'habileté de ses habitants dans l'art de fondre les métaux (5), joint à ce qu'on vient de lire sur le luxe et la magnificence de leurs habits, ne permet pas de douter qu'il n'y eût, dans tous les genres, d'excellents artistes à Babylone. On peut, je crois, assurer que pour tout ce qui dépend de l'industrie et de la main-d'œuvre, les Babyloniens sur la fin de leur monarchie ne le cédaient à aucun des peuples alors connus.

Je finis la peinture du caractère des Babyloniens, par le reproche le mieux fondé qu'on puisse faire à cette nation. Ils étaient singulièrement entétés de l'astrologie judiciaire; et, en général, fort adonnés aux sciences occultes. Les Chaldéens, qu'on doit regarder comme les savants de Babylone, ne s'étaient occupés de l'astronomie que dans la vue de pouvoir lire dans le ciel la destinée des hommes et des empires. Ils pretendaient y être parvenus, et on ne peut pas, à cet égard, porter la crédulité plus loin que la portaient les Babyloniens (6). Il paraît encore que, non contents de chercher à pénétrer les ténèbres de l'avenir,

par l'étude des différents aspects des planètes et des étoiles, les Chaldéens étaient fort adonnés aux sortiléges et aux enchantements. L'étude de la magie faisait, après celle de l'astrologie judiciaire, leur principale occupation (1). Ils se vantaient de pouvoir détourner les malheurs dont on était metacé, et de procurer toute sorte de bonheur par leurs expiations, leurs sacrifices et leurs cérémonies magiques (2). L'Éternel, par la voix de ses prophètes, insulte souvent à cette croyance aveugle que les Babyloniens avaient pour leurs mages et pour les astrologues (3), croyance dont tous les auteurs profanes déposent également. Ces reproches si souvent et si généralement répétés, ne permettent pas de douter que les Babyloniens ne fussent une nation excessivement crédule et superstitieuse. C'est, au surplus, un faible auquel, de tous les temps, les peuples de l'Asie paraissent avoir été particulièrement sujets. Il n'y a point de pays, qui de nos iours encore, offre un pareil amas de superstitions et de pratiques religieuses plus extravagantes et plus ridicules les unes que les autres.

De tous les différents traits que j'ai rassemblés sous cet article, il résulte que les Babyloniens, dans les siècles brillants de leur monarchie, étaient un peuple fort policé, très-brave et très-spirituel, ayant beaucoup de goût et de talents pour les arts et pour les sciences; mais d'ailleurs, très-fastueux, très-adonné au luxe et aux plaisirs, très-superstitieux enfin, et très-crédule, vice que j'ai déjà dit ne point former le caractère et le génie particulier des Babyloniens, mais en général celui de toutes les nations de l'Orient. Elles sont encore aujourd'hui les mêmes à cet égard qu'elles ont été dans tous les temps.

```
Divinat. passim. — Diod. l. 11, p. 142. — Stanley, 142, etc.
(1) Isaïe. c. 47, $\dot y$. 9 et 12. — Ezéch.
c. 21, $\dot y$. 21. — Dan. c. 1, $\dot y$. 20, c. 2, $\dot y$. 2, c. 5, $\dot y$. 7.
```

 $\mathcal{E}_{j}$ 

#### ARTICLE TROISIÈME.

#### Des Mèdes.

L nous reste assez de connaissances particulières et directes sur les mœurs des Mèdes. Nous sommes même en état d'en juger encore mieux d'après celles des anciens Perses, sur lesquelles les écrivains de l'antiquité sont entrés dans de très-grands détails. Il est certain, en effet, que les Perses avaient emprunté des Mèdes ce luxe et cette mollesse qui les ont si fort décriés dans les derniers temps de leur empire (1). Ainsi les faits que l'antiquité nous a conservés sur la manière dont les Perses vivaient dans les aiècles brillants de leur monarchie, peuvent également servir à nous donner une idée fort juste des mœurs et des usages des Mèdes.

Les Mèdes étaient originairement un peuple fort simple et fort grossier. La première fois que l'histoire en parle, c'est pour nous apprendre qu'ils furent assujettis par les Assyriens sous le règne de Ninus (2). On les voit supporter patiemment cet asservissement pendant plusieurs siècles, et secouer ensuite le joug, sans qu'on sache trop ni comment, ni dans quel temps ces peuples parvintent à s'affranchir de la domination des Assyriens (3).

Quoi qu'il en soit de l'époque et des circonstances de cette fameuse révolution, les Mèdes, après quelques années de troubles et d'anarchie, élurent un roi (4). Ce prince nommé Déjocès, s'attacha à civiliser ses nouveaux sujets. Il bâtit Ecbatane dont il fit la capitale de son royaume, et chercha même à l'embellir avec assez de magnificence (5). On peut juger qu'en général Déjocès avait beaucoup de goût pour le faste et la représentation. Toute sa conduite l'annonce (6). Il inspira vraissmblablement les mêmes sentiments à ses sujets. C'est, au reste, tout ce qu'on peut dire sur les mœurs des Mèdes pendant le règne de Déjocès. L'histoire ne nous a transmis aucune particularité.

Depuis cette époque, c'est à-dire, depuis l'an 710 avant J.-C.,

<sup>(1)</sup> HEROD. l. 1, n. 135. — XENOPH. (3) Suprà, l. 1, p. 5. Cyrop. passim. — Strabo, l. x1, p. (4) Ibid. (5) HEROD. l. 1, n. 98. (6) Idem. Ibid.

<sup>12.</sup> 

l'histoire des Mèdes commence à s'éclaircir et à nous être mieux connue. On voit une suite de rois se succéder pendant deux cents ans, jusqu'au moment où Cyrus réunit en sa personne la couronne de Médie à celle de Perse. C'est sous le règne d'Astiage, grand-père de ce prince, et sous celui de Cyaxare, le dernier des rois Mèdes, que nous allons considérer les mœurs de cette nation.

De tous les peuples dont il est parlé dans les écrivains de l'antiquité, les Mèdes sont ceux qui paraissent avoir été les plus décriés pour leur luxe, leur faste et leur mollesse (1). C'était dans la somptuosité et la magnificence des habits qu'éclatait particulièrement le luxe de ces peuples. Ils portaient de longues robes traînantes, qui avaient de grandes manches pendantes. Cette sorte d'habillement avait très-bonne grace; et comme il était flottant, et qu'en général il avait beaucoup d'ampleur, il était très-propre à cacher les défauts de la taille (2). Ces robes, au surplus, étaient tissues de différentes couleurs toutes plus brillantes les unes que les autres, et richement bordées d'or et d'argent (3). A l'égard de la coiffure, les Mèdes laissaient croître leurs cheveux et couvraient leur tête d'une tiare, ou espèce de bonnet pointu, très-magnisique (4). Ils étaient, en outre, chargés de bracelets, de chaînes d'or et de colliers ornés de pierres précieuses (5). Les Mèdes enfin portaient la recherche dans leur ajustement au point de se peindre les yeux et les sourcils, de se farder le visage, et de mêler parmi leurs cheveux des cheveux artificiels (a). Tel était l'habillement des hommes. Quant à celui des femmes, on n'en peut rien dire absolument. Les écrivains de l'antiquité ne nous fournissent sur cet article aucune lumière. Ils nous apprennent seulement que le sexe, dans la Médie, était recommandable par sa beauté (6)

Le luxe de la table égalait, chez les Mèdes, celui des habillements. Dans un repas qu'Astiage donna à Cyrus, tout fut prodigué: soit pour la qualité, soit pour la variété des viandes et la diversité des mets (6). On voit aussi que, chez ces peuples, on

<sup>(1)</sup> ATHEN. l. XII, p. 512. — TERTUL-LIAN. de Cultu Fæmin. l. 1, p. 152.

<sup>(2)</sup> XEROPH. CYPOP. I. VIII, p. 122. — DIOD. I. 11, p. 119. — JUSTIR. I. 1, c. 2; I. XLI, c. 2. — STRABO. I. XI, p. 797.
(3) HEROD. I. 1, n. 111. — XENOPH.

Сугор. l. viii, p. 126. (4) Хяноги. l. viii, p. 127. — Рамт. de Fort. Alex. p. 329 et 330.

<sup>(5)</sup> Idem. Ibid.

<sup>(</sup>a) Xenore. Cyrop. l. 1. 1. 1. 1. 1. Cette espèce de fard confistait dans une couleur noire dont les anciens se teignaient les sourcils et les paupières, pour faire paraître les yeux plus vifs et plus grands.

(6) Xenore. Cyrop. l. v, p. 50. —

<sup>(6)</sup> Xenope. Cyrop. l. v, p. 50. — Anabas. l. III, p. 130. (6) Idem. Ibid. l. 1, p. 5.

prenaît la précaution de faire l'essai de la boisson qu'on servait au roi. L'échauson, avant que de présenter la coupe au prince, en versait quelques gouttes dans le creux de sa main gauche, et en goûtait (1).

Il serait assez curieux de savoir en quoi pouvait consister précisément la délicatesse et la magnificence des Mèdes, à l'égard du luxe de la table. Mais, je l'ai déjà dit, les anciens écrivains ne sont entrés sur cet article dans aucun détail. Je crois, au surplus, qu'on ne doit se former qu'une assez médiocre idée du talent de ces peuples pour la délicatesse et l'élégance de la bonne chère. J'en juge ainsi par la manière dont on mange encore aujourd'hui dans tout l'Orient. On sait que l'art d'apprêter et de diversifier les mets, y est fort borné, et je crois qu'à cet égard, il en a été à peu près de même dans tous les temps. Car, selon que j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de l'observer, les usages ont peu varié chez les Orientaux.

Quoi qu'il en soit, au reste, les débauches de la table étaient excessives chez les Mèdes. On s'y enivrait très-fréquemment. Les monarques n'étaient pas plus réservés sur cet article que les derniers de leurs sujets (2). L'histoire nous a conservé un exemple trop marqué de leur intempérance, pour le passer sous silence. Dans la guerre que Cyaxare, le dernier des rois Mèdes, faisait aux Babyloniens, Cyrus qui avait joint ses armes à celles de ce prince, trouvant une occasion favorable de battre l'ennemi, partit la nuit, à la tête de toute la cavalerie. Cyaxare, au contraire, passa cette même nuit dans la débauche, et la porta au point de s'enivrer avec tous ses principaux officiers (3).

La musique assaisonnait, chez les Mèdes, les plaisirs de la table. Ils y chantaient et y jouaient volontiers des instruments. Les monarques prenaient part eux-mêmes à ce divertissement, et généralement à tout ce qui pouvait animer la joie des festins (4). On peut mettre encore au nombre des plaisirs des Mèdes, celui de la danse. Ils s'y livraient avec beaucoup d'ardeur et d'emportement (5).

La chasse était aussi un des exercices dont les souverains de Médie s'occupaient le plus agréablement. Afin même de pouvoir prendre ce plaisir avec plus de facilité ils avaient fait construire,

<sup>(1)</sup> **Xénofe.** Cyrop. l. v, p. 57. (5) **Xenofe.** Cyrop. **Anabas**, l. 111, p. 150. (4) *Idem.* l. 1, v. 2. p. 6. (5) *Idem.* l. 1, p. 6.

de grands parcs dans lesquels ils tenaient renfermés des lions, des sangliers, des léopards et des cerfs (1).

Il est impossible de rien dire de certain sur la manière dont les maisons des Mèdes pouvaient être bâties. On peut seulement conjecturer que ces peuples faisaient consister une partie de la décoration de leurs édifices dans la diversité des couleurs dont ils les peignaient à l'extérieur. Je crois pouvoir proposer cette conjecture d'après ce qu'Hérodote rapporte des murailles d'Ecbatane. Cette ville était renfermée par sept enceintes de murailles disposées de manière qu'au dehors la première n'empéchait pas qu'on ne vit l'entablement de la seconde, celle-ci n'ôtait point la vue de celui de la troisième, et ainsi des autres. Les créneaux de la première muraille étaient peints de blancs; ceux de la seconde, de noir; ceux de la troisième, de pourpre; de la quatrième, de bleu; de la cinquième, d'orange; et à l'égard des deux dernières enceintes, les créneaux de l'une étaient argentés, et ceux de l'autre dorés (2). J'imagine d'après ces faits, que les Mèdes étaient, vraisemblablement, dans l'usage de peindre à l'extérieur leurs maisons de différentes couleurs, usage que nous savons avoir lieu encore aujourd'hui dans plusieurs pays.

Quant à la décoration intérieure des appartements chez ces peuples, on n'en peut parler non plus que d'une manière trèsimparfaite. Je crois seulement pouvoir assurer que l'usage des tapisseries avait lieu chez les Mèdes. Cette sorte de meubles, en effet, était connue des Perses (3), et on sait que les Perses avaient emprunté des Mèdes tout ce qui pouvait contribuer au luxe et à la magnificence (4). On peut dire même que les tapisseries ne devaient pas être un objet uniquement de luxe chez les Mèdes. La Médie est un pays en général assez froid, et dès-lors l'usage de tapisser les appartements, était un usage très-utile et très-néces-saire.

C'était particulièrement à la cour d'Echatane qu'éclatait cette pompe et cette magnificence dont les anciens écrivains nous donnent une si haute idée. Si même on s'en rapporte à leux témoignage, c'est des Mèdes que la plupart des nations de l'Orient avaient emprunté l'étiquette qui s'observait à la cour des souve-

<sup>(1)</sup> XEROPH. Cyrop. l. 1, p. 7, 8 et 9. Cultu Fœmin. l. 1, p. 152.
(3) Pluz. in Themist. p. 126 et 127. Cyrop. l. vui, p. 142.

rains de cette partie du monde (1). On peut juger de la pompe extérieure qui environnait la personne des rois de Médie, par cetté superbe cavalcade dont Cyrus jugea à propos de donner le spectacle à ses sujets nouvellement conquis. L'appareil de cette fête fut entièrement ordonné selon les usages des Mèdes (2). Enfin, on se formera encore une plus haute idée de la grandeur et de la somptuosité qui régnaient à la cour des souverains de Médie, si l'on se rappelle la manière dont les écrivains de l'antiquité parlent de la magnificence qui éclatait à la cour des rois de Perse; car je l'ai déjà dit, l'étiquette observée à la cour des rois de Perse n'était qu'une imitation exacte et fidèle de celle des rois de Médie.

C'est encore des Mèdes que les Perses avaient reçu cette vénération profonde dont ils étaient pénétrés pour la personne de leurs rois (3). Le respect que les Mèdes portaient à leur souverain, était tel qu'on n'aurait osé ni cracher, ni même rire en sa présence (4). Ses ordres étaient toujours promptement et ponctuellement exécutés.

L'histoire des Mèdes ne nous est pas assez connue pour être en état de parler avec quelque exactitude sur les usages qu'ils observaient dans le cours ordinaire de la vie civile. Je remarquerai seulement dans les mœurs de ces peuples, une singularité trèsdigne d'être observée. Dans certains cantons de la Médie, nonseulement la polygamie était permise, elle était même autorisée par une loi expresse qui ordonnait à chaque habitant d'épouser et d'entretenir au moins sept femmes. Dans d'autres cantons c'était précisément le contraire. Il était permis à une femme d'avoir plusieurs maris, et on regardait avec mépris celles qui en avaient moins de cinq (a).

A l'égard du caractère particulier des Mèdes, on peut assurer qu'en général ils étaient très-braves et très-belliqueux. J'ai déjà dit qu'ils passaient pour les premiers peuples de l'Asie qui eussent introduit la discipline dans les armées (5). On sait aussi que les Mèdes avaient enseigné aux Perses l'art de la guerre, et particulièrement à manier l'arc et le javelot avec dextérité (6).

<sup>(1)</sup> STRABO, l. x1, p. 797 et 798. (2) XEROPH. Cyrop. l. v111, p. 126, etc.

<sup>(3)</sup> STRABO, l. XI, p. 797 (4) HEROD. l. 1, n. 99.

<sup>(</sup>a) STRABO, l. x1, p. 798. Aujourd'hui encore, dans plusieurs

cantons de l'Inde, il est permis aux femmes d'avoir plusieurs maris. Voyage de FRANC. PYRARD. p. 274. - Lettres édif. t. 10, p. 22.

<sup>(5)</sup> Suprd, l. v, c. 1. (6) STRABO, l. x1, p. 797.

Je ne pense pas que les Mèdes ne se soient jamais rendus fort recommandables du côté des sciences. Ce qui m'autorise dans, cette façon de penser, c'est qu'ils ne sont cités nulle part au nombre des peuples chez lesquels on ait vu autrefois fleurir les sciences.

Quant aux arts et métiers, il est à présumer que tout ce qui pouvait y avoir rapport, devait être recherché avec soin chez les : Mèdes. On n'en peut pas même douter, après ce qu'on a vu sur goût dominant qu'ils avaient pour le faste et la magnificence, le luxe et la mollesse.

Je croirais, au reste, que le faste et la mollesse, ces vices tant de fois reprochés aux Mèdes par tous les écrivains de l'antiquité, n'ont commencé à s'introduire chez cette nation, et à commune ses mœurs, que depuis la destruction de l'empire d'Assyrie. Jusqu'à ce moment, les Mèdes ne formaient point une monarchie assez puissante et assez opulente pour s'abandonner au luxe et aux délices. D'ailleurs, avant cet événement, ils se voyaient entourés de tous côtés d'ennemis puissants et belliqueux (les Assyriens et les Babyloniens), qui les forçaient d'être vigilants et attentifs pour éviter d'en devenir bientôt la proie. Les Mèdes dans cette position avaient trop de mesures à garder, et trop de précautions à prendre pour se livrer avec excès au luxe et à la sensualité. Mais les monarques de Médie, en renversant le trône de Ninive, se délivrèrent d'un voisinage dangereux, nécessaire cependant pour rendre leurs sujets actifs et vigilants. Enfin, les richesses dont ces princes et leurs troupes se gorgèrent au sac de Ninive, et par-dessus tout la communication journalière et habituelle avec un peuple mou et voluptueux, tels qu'étaient alors les Assyriens, corrompirent leurs mœurs, et les firent bientôt dégénérer de celles de leurs ancêtres. Ce qui acheva de porter le dernier coup aux Mèdes, fut leur réunion et leur incorporation avec les Perses sous Cyrus. Depuis cette époque, il n'est plus question des Mèdes dans l'histoire.



## Des Egyptiens.

J'ai présenté dans les volumes précédents et même dans celuiqi, différents articles, tout ce qui pouvait concerner les lois,
les ists, les sciences, les mœurs et les usages des Egyptiens. Mais
ne me suis point attaché jusqu'à présent à résumer tous ces
différents objets, et à les réunir sous un seul et même point de
vue, pour tracer en conséquence un tableau général et rapproché
du caractère des Egyptiens, et faire connaître le génie particufier de cette nation. Je crois que c'est ici le lieu de présenter d'un
seul coup-d'œil et sous le même aspect les différents traits que
l'antiquité peut nous fournir sur cet objet. Je vais donc expliquer en peu de mots l'idée que j'ai cru pouvoir me former des
Egyptiens, et tracer d'après les faits, le caractère de ce peuple si
vanté dans tous les temps.

Les Egyptiens se sont rendus célèbres dans l'antiquité par leurs lois, burn arts et leurs sciences. Cette nation, en effet, s'étant policée fort promptement, elle a fait en conséquence, de bonne heure, quelques découvertes, et même quelques progrès assez rapides dans plusieurs parties des arts et des sciences. C'est un mérite qu'on ne doit point contester aux Egyptiens: mais, d'ailleurs, je ne vois rien qui puisse servir à les caractériser d'une façon bien avantageuse; je crois même être en droit de leur refuser la plus grande partie des éloges qu'on leur a toujours prodigués si libéralement.

Les Egyptiens avaient inventé quelques arts et quelques sciences; mais ils n'ont jamais eu l'esprit de perfectionner aucune de leurs découvertes. J'ai fait voir leur peu de goût, et j'ose dire, de talent en architecture, en sculpture et en peinture (1). La manière dont ils pratiquaient la médecine était absurde et ridicule (2).

<sup>(1)</sup> Supra, 1. 11, c. 2.

<sup>1 (2)</sup> Supra, 2.º vol. l. 111, c. 2, art. 1.

Les connaissances qu'ils avaient de l'astronomie et de la géométrie, n'étaient que fort imparfaites. Il s'en faut de beaucoup que leurs découvertes aient seulement approché de celles que par la suite les Grecs ont faites dans ces deux sciences. Les Egyptiens enfin, n'ont eu aucun génie, aucune ardeur, aucun talent pour le commerce, la marine et l'art militaire.

Al'égard des lois civiles et des constitutions politiques, les Egyp tiens en avaient, à la vérité, quelques-unes de fort bonnes, mais d'ailleurs, il régnait dans leur gouvernement une multitude d'abus et de défauts essentiels autorisés par les lois et les principes fondamentaux de leur gouvernement (1).

Quant aux mœurs et aux usages de ce peuple, on a vu point l'indécence et la débauche étaient portées dans ses sêtes publiques et dans ses cérémonies religieuses (2). La manière dont une nation croit honorer la divinité, porte l'empreinte de son caractère. La morale des Egyptiens n'était pas non plus fort épurée; on peut même assurer qu'elle péchait essentiellement contre les premières règles de la droiture et de la probité. On voit que les Egyptiens étaient souverainement décriés pour leur cupidité, leur mauvaise foi, leurs ruses et leurs friponneries (3).

Il me paraît résulter de tous ces faits, que les Egyptiens étaient en général un peuple assez industrieux, mais, au reste, sans goût, sans génie, sans discernement. Peuple qui n'avait que des idées de grandeur mal entendues, et dont les progrès dans toutes les différentes parties des connaissances humaines, nont famais été que très-médiocres. Du surplus, fourbe, fripon, mou, faineant, lache, rampant, et qui, pour quelques exploits dont il a pu se glorifier dans les temps reculés, a toujours été depuis assujetti par quiconque a voulu entreprendre de le soumettre. Peuple encore assez vain et assez sot pour mépriser les autres nations sans les connaître (4), superstitieux à l'excès (5), singulièrement adonné à l'astrologie judiciaire (6), entêté enfin, jusqu'à l'extravagance, d'une théologie absurde et monstrueuse (7). Cet exposé ne nous autorise-t-il pas suffisamment à dire que toute cette science, cette sagesse et cette philosophie si vantée des prêtres égyptiens,

```
(1) Supra, p. 14.
    (2) Supra, i. er vol. p. 360.
(3) PLAT. de Rep. I. 1v, p. 642. De p. 91 et 92. — Cicreo de Divinat. I. 1, Leg. l. v, p. 852. — STEPHAN. Bysant. n. 1. — Prut. Conviv. sept. Sap. p. voce Arvalor, p. 38. — Suid. voce 149, A.
Αίγυπ Γιαζειν , t. 1, p. 643.
   (4) HEROD. l. 11, n. 41.
```

 <sup>(5)</sup> Supra, 1.er vol.
 (6) Herod. l. 11, n. 82. — Diod. l. 1, (7) Supra, 1.er vol.

n'était qu'imposture et charlatanerie capables d'en imposer seulement à des peuples aussi peu éclairés, ou autant prévenus que l'étaient autrefois les Grecs en faveur des Egyptiens (1).

Remarquons néanmoins qu'à s'en tenir même au témoignage des anciens, les éloges dont il leur a plu de combler l'Egypte, ne. tombent que sur ses lois, sa police, ses arts et ses connaissances · mathématiques, mais nullement sur les productions qui sont particulièrement du ressort de l'esprit et du goût. La Grèce ni Rome n'ont jamais loué l'éloquence, la poésie, la musique, l'architecture, la sculpture, la peinture des Egyptiens. J'en dirai autant de ce qui concerne un objet bien plus essentiel, la médecine. On voit Tussi que jamais les Grecs ni les Romains n'ont vanté les connaissances de ce peuple dans la navigation, le commerce et l'art militaire. Je ne vois donc que les idées philosophiques et morales des Egyptiens, pour lesquelles l'antiquité semble avoir eu quelque estime; mais, du surplus, je me crois bien fondé à soutenir que les Egyptiens n'ont eu que des notions confuses et des idées trèsimparfaites sur tous les autres objets des connaissances humaines. Je serais fort tenté de comparer cette nation aux Chinois. Je crois apercevoir entre l'un et l'autre peuple beaucoup de ressemblance et de conformité (a).

## CHAPITRE TROISIÈME.

## Des Peuples de la Grèce.

Dans ce nombre infini de différents peuples qui habitaient autrefois la Grèce, je n'en vois que deux, les Lacédémoniens et les Athéniens, dont les mœurs et les usages méritent une attention particulière, les autres n'offrent point des faits assez marqués, ni des variétés assez importantes pour qu'on doive s'y arrêter. A quelque différence près, on peut juger des inclinations et des usa-

<sup>(1)</sup> Acta Philosoph. t. 1, p. 229, etc., 634, etc. — Conringius do Hermet. des sciences, des lois, de la police et Med. l. 1, c. 12. — Scherlore amœdel de la morale des Chinois. Voy. le nitat. Litter. c. 7, p. 190.

ges de tous les Grecs, par les mœurs et par la façon de vivre des Lacédémoniens et des Athéniens. Dans le tableau que je vais en présenter, j'en userai de la même manière que j'ai déjà fait dans d'autres articles, c'est-à-dire que j'en parlerai très-sommairement. De plus longs détails seraient inutiles, et ne feraient que multiplier les redites. Cette matière a déjà été suffisamment traitée dans quantité d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde.

#### ARTICLE PREMIER.

#### Des Lacédémoniens.

Lest très-peu de nations chez lesquelles le législateur se soit appliqué à régler les mœurs et les pratiques ordinaires de la vie civile, par des lois positives. Les Lacédémoniens doivent être mis dans le petit nombre de peuples qui aient eu un code pour leurs mœurs et leurs usages. Les ordonnances de Lycurgue embrassaient également la police générale de Sparte, et les actions de la vie privée de ses habitants. On est assez instruit de l'austérité et de la rigidité de la discipline à laquelle les Spartiates étaient astreints, pour qu'il ne soit pas nécessaire, je crois, d'y insister. Il suffit de dire que les actions les plus indifférentes n'étaient pas libres à Sparte. Personne n'était le maître d'y vivre à sa fantaisie, tout, jusqu'aux moindres démarches, était assujetti à une règle commune et uniforme (1).

Il n'était pas permis, par exemple, à un Spartiate, de se marier quand il le jugeait à propos, d'aller voir sa femme quand il le voulait, ni d'y rester autant qu'il l'aurait souhaité (2). Il ne lui était pas libre non plus d'apprêter pour sa nourriture ce qu'il voulait, ni de manger en son particulier. Chaque habitant était assujetti à prendre sa réfection dans les salles publiques, et à se contenter de ce qu'on y servait. Les tables étaient chacune d'environ quinze personnes. On y mangeait par portions séparées et assis très-durement (3).

<sup>(1)</sup> Жекоги. do Repub. Laced. p. 395. curg. p. 48.
— Риот. in Lycurg. p. 54.
(4) Жекоги. p. 393. — Риот. in Ly
Депсід. l. vii , v. 176.

Les rois de Sparte étaient eux-mêmes assujettis à ce genre de vie. Agis, venant de remporter une grande victoire sur les Athéniens, crut pouvoir souper chez lui avec sa femme. Il envova en conséquence demander sa portion. Les polémarques la lui refusèrent, et il fut obligé de venir manger à la table publique(1).

La sensualité ni même la gourmandise ne trouvaient pas de quoi s'y satisfaire. Les mets qu'on y servait n'étaient ni choisis. ni délicatement apprêtés. Ils consistaient dans du pain, du vin, du fromage, des figues sèches, et dans quelques morceaux de viande grossièrement accommodée (a). On n'en présentait nueme aux conviés que la quantité seulement nécessaire pour le besoin et le soutien de la vie (2). Il n'était pas permis de paraître à Lacédémone trop gras et trop bien nourri. Un Spartiate auquel on trouvait trop d'embonpoint, en était puni et châtié sévèrement (3). Après qu'on avait mangé et bu très-sobrement, on s'en retournait chez soi sans lumière, car il était expressément défendu de se faire éclairer (4).

On retrouvait dans les habits des Spartiates cette même gêne et cette même grossièreté qui régnaient sur leurs tables. Ils portaient en hiver et en été la même sorte de vêtement, qui était court et fort simplement travaillé (5). Ils ne se rasaient point et affectaient au contraire d'avoir une barbe très - longue et trèsfournie (6). Leur plus grande parure consistait dans la beauté de leurs cheveux. Les Spartiates les portaient fort longs, et en avaient très-grand soin (7). La manière de les arranger était de les partager également des deux côtés de la tête (8). Les Spartiates étaient d'ailleurs fort sales et fort malpropres sur leurs personnes, ne pouvant se baigner et se parfumer qu'à certains jours marqués. Il ne fallait cependant pas que leurs habits parussent déchirés et

(1) ELIAN. Var. Hist. l. 5, p. 34. —
PLUT. in Lycurg. p. 45 et 46.

(a) PLUT. Ibid. p. 46.

Le plus exquis de tous les mets était une espèce de brouet connu dans l'antiquité sous le nom de sauce noire.
Nous ne pouvons point décider aujourd'hui quelle était proprement cette discell. Lac. l. 1, c. 16.

(2) PLUT. p. 45.

(3) ELIAN. Van Hist. l. xiv, c. 7.

(4) PLUT. p. 46.

(5) THUCYD. l. 1, p. 7. — PLUT. t. 2, p. 232, E. Voy. MEURS.

(6) PLUT. t. 2, p. 232, E. Voy. MEURS. jourd'hui quelle était proprement cette espèce de ragoût. Mais à en juger par ce qu'en disent les auteurs anciens, la l. vi, p. 426. - PLUT. in Lycurg. p. 53. sauce noire des Spartiates devait être un mets des plus médiocres. Voy. Cicra. Tusculan. l. v, n. 34. Paux. in

<sup>(7)</sup> HEROD. l. VII, n. 208. - STRABO',

<sup>—</sup> Paus. l. vii, c. 14. (8) Peur. iff Lycurg, p. 53,

en mauvais état, car on ne manquait pas de punir ceux qui semblaient n'en avoir pas assez de soin (1).

Les Spartiates n'étaient ni plus libres, ni plus recherchés dans leurs maisons et dans leurs meubles, que sur leurs tables et sur leurs habits. On en peut juger par une ordonnance que Lycurgue avait faite sur cet article. Elle portait que les planchers des maisons seraient faits avec la coignée, et les portes avec la scie, sans l'aide d'aucun autre outil (2). De pareilles maisons ne devaient pas, selon l'intention du législateur, exposer les habitants de Sparte au fuxe et à la dépense. En effet, selon que Plutarque l'observe judicieusement, il n'y a pas d'homme assez fou pour porter dans des maisons aussi grossièrement construites que celles dont je parle, des lits superbes, des couvertures et des tapis de pourpre, des vases d'or et d'argent, ni en un mot, aucune espèce de magnificence (3).

Les plaisirs et les amusements des Spartiates répondaient à tout ce qu'on vient de lire précédemment. Leurs divertissements étaient des plus sérieux et des moins variés. Les Spartiates ne connaissaient d'autres amusements que la chasse et les différents exercices du corps, et sous ce nom, je comprends la danse qui n'était, à proprement parler, chez ce peuple qu'une espèce d'exercice militaire (4). Les Spartiates avaient aussi une sorte de musique, mais fort simple pour ne pas dire fort grossière (5). D'ailleurs, tout ce qu'on peut appeler proprement plaisirs et amusements était banni de Sparte (6). On n'y avait pas même voulu souffrir les représentations théâtrales (7), qui faisaient les délices de toutes les autres villes de la Grèce.

Les occupations privées et particulières des Spartiates étaient, si l'on peut dire, encore plus bornées et plus restreintes que n'étaient leurs plaisirs et leurs amusements. Les citoyens de Sparte ne pouvaient connaître ni l'économie domestique, ni les affaires, ni les procès, puisque tous leurs biens étaient en commun, et que d'ailleurs ils ne se mélaient point du commerce, toute espèce de trasic leur étant exactement interdite (8). Il y a plus, ils ne

<sup>(1)</sup> PLUT. t. 2, p. 50, 227 et 239. — (5) PLUT. p. 54. — ARIST. de le Rep. XEROPH. p. 398. — ÆLIAN. VAR. Hist. VIII, c. 5. QUINT. Instit. lib. 1, c. 10. l. xiv, c. 7.

<sup>(2)</sup> PLUT. in Lycurg. p. 47.(3) Idem. Ibid.

<sup>(4)</sup> PLUT. p. 54.

ÆLIAN. 1. XII, c. 50.

<sup>(6)</sup> Plato de Leg. l. 1, p. 775 F. (7) Plut. Instit. Lac. p. 259. (8) Supra, l. 1v, c. 3, p. 153.

pouvaient exercer aucun art mécanique, pas même cultiver leurs terres. Ce soin était entièrement remis aux esclaves (1). A l'égard des belles-lettres et des sciences, on sait qu'elles ne furent jamais en honneur chez les Spartiates. Ces peuples n'en apprenaient que ce qu'il était absolument nécessaire d'en savoir pour les besoins de la vie civile (2). On peut donc assurer que les Spartiates étaient. selon l'intention de Lycurgue, extrêmement désœuvrés la plus grande partie de leur vie. Aussi voyons-nous qu'ils passaient leur ils s'assemblaient tous les jours pour ce sujet (3), et encore l'objet de leurs conversations était-il borné et réglé par les lois. On n'y pouvait traiter que certaines matières (4). Tel était le genre devie des Lacédémoniens qui a donné lieu à ce bon mot si célèbre dans l'antiquité. On vantait à Alcibiade le mépris que les Lacédémoniens témoignaient pour la mort; « Je n'en suis point surpris, « dit-il, c'est le seul moyen qu'ils aient pour s'affranchir de la « gêne et de l'ennui que leur cause la vie qu'ils sont obligés de « mener continuellement (5). »

Les Spartiates étaient condamnés à cette vie triste et austère dès l'instant de leur naissance; car on ne confiait point aux pères et aux mères l'éducation de leurs enfants. Au moment qu'ils naissaient, on était obligé de les remettre entre les mains d'un certain nombre de personnes préposées pour avoir soin de les élever. Tous les enfants de Sparte étaient en conséquence nourris, vetus, couchés, en un mot, élevés d'une manière uniforme. Rien, au surplus, n'était plus dur ni plus rigide que l'éducation qu'ils recevaient. On ne leur laissait jamais faire qu'un repas très-mince et très-léger, sussisant à peine pour les soutenir. On les forçait de marcher continuellement sans bas et sans souliers, couverts en tous temps d'un simple manteau. Plus souvent même on les obligeait de faire leurs exercices entièrement nus : ils étaient d'ailleurs très-mal couchés, et privés enfin de toutes les espèces de récréations et d'amusements qu'on a coutume de permettre à la jeunesse. En place on leur proposait sans cesse des questions graves auxquelles il leur fallait satisfaire juste et promptement, en rendant même raison de leur sentiment, sinon ils pouvaient

<sup>(1)</sup> PLUT. in Lycurg. p. 54. - ÆLIAN. Var. Hist. l. 13, c. 19.
(2) Idem. in Lycurg. p. 50.

<sup>(3)</sup> PLUT. p. 54 et 55.

<sup>(4)</sup> Idem. Ibid. p. 46, 51 et 55. (5) ÆLIAN. Var. Hist. l. XIII, c. 38.

ATHEN. l. IV, c. 6, p. 138.

s'attendre à être grièvement et impitoyablement punis. C'est ainsi que les enfants à Sparte étaient tenus dans une gêne et dans une contrainte perpétuelles, ne pouvant se trouver dans aucun lieu. un seul moment, sans avoir quelqu'un auprès d'eux pou r les reprendre et les châtier sévèrement, même des fautes les plus légères (1).

La rigidité pédantesque de la discipline de Sparte n'avait que tron d'influence sur les mœurs de ses habitants. Elle leur avait fui contracter un caractère dur et austère, disons même, farouche et cruel. Je n'en apporterai point d'autre preuve que la manière dont les Spartiates se conduisaient envers leurs esclayes, si connus dans l'antiquité sous le nom d'ilotes (a). Ils les traitaient avec plus de dureté et de barbarie que des peuples policés ne traiteraient des bêtes brutes (2).

Il était expressément défendu à leurs maîtres de leur jamais rendre la liberté, ni de les vendre hors du territoire de la Laconie (3). Les Spartiates portaient la cruauté jusqu'à contraindre les ilotes à recevoir, chaque année, un certain nombre de coups de fouet, sans les avoir mérités, dans la vue seulement qu'ils ne désapprissent pas à obéir. Si quelqu'un de ces malheureux esclaves semblait par sa mine avantageuse, ou par la beauté de sa taille, s'élever au-dessus de la condition dans laquelle il était né, on le faisait mourir, et son maître était mis à l'amende, afin que par ses mauvais traitements, il fît en sorte que ceux qui lui restaient ne pussent un jour, par leurs qualités extérieures, blesser les yeux des Spartiates. Un bonnet et un habit de peau de chien était tout le vêtement des ilotes. On pouvait les punir pour la moindre faute, sans qu'ils pussent réclamer l'autorité des lois. quelqu'inhumaine que pût être la façon dont on les traitait. L'excès de leur malheur était tel qu'ils étaient en même temps esclaves des particuliers et du public. On se les prétait communé-

été l'origine du nom d'ilotes.

n. 14.

(a) Voici en peu de mots quelle avait

Hélos était une ancienne ville de la Voy. A Laconie, que les Spartiates attaquèrent p. 281. Laconie, que les Spartiates attaques sous quelque prétexte. S'en étant rendus maîtres, ils réduisirent tous les halls vi, p. 272, A. l. xiv, p. 657.

(2) Plut. in Lycurg. p. 57. — Armandus maîtres, ils réduisirent tous les halls vi, p. 272, A. l. xiv, p. 657.

(3) Académ. des Inscript. t. 23, M. par de nouvelles conquêtes, les Spar- p. 275.

<sup>(1)</sup> XENOPH. de Rep. Laced. p. 363, [tiates vinrent à faire de nouveaux escla-394 et 395. — Plut. in Lycurg. p. 46, ves, ils les appelérent tous ilotes. 50 et 51. — Cickno, Tuscul. l. 11, C'est ainsi que ce nom particulier devint une dénomination générale pour tous ceux qui, par la suite, furest réduits à la servitude chez les Spartiates. Voy. Académ. des Inscript. t. 23, M.

<sup>(2)</sup> PLUT. in Lycurg. p. 57. — ATHEN.

ment les uns aux autres. Pour comble d'outrages enfin et d'avilissement, on forçait souvent les Hotes de boire jusqu'à s'enivrer, et dans cet état on les offrait aux yeux des jeunes gens pour leur inspirer l'horreur d'un vice qui dégrade si fort l'humanité.

Souvent même les Spartiates joignaient la perfidie à la cruauté pour faire périr ces malheureuses victimes, lorsque leur nombre trop multiplié pouvait faire craindre quelque entreprise de leur part. L'histoire nous apprend, par exemple, que, dans une certaine occasion, les Lacédémoniens inquiets de la quantité d'Ilotes qui se trouvaient répandus dans l'Etat, et cherchant à s'en défaire sans risque, firent semblant de vouloir en affranchir plusieurs, asin, disaient-ils, de les incorporer ensuite dans leurs troupes. Sous ce prétexte, on publia que les plus robustes et les plus vaillants des Ilotes n'avaient qu'à venir se présenter pour être enrôlés. A cette nouvelle, il s'en rassembla plusieurs pleins de courage et de bonne volonté. Sur la quantité qui vint s'offrir, on en choisit déux mille qu'on regardait comme les plus capables de quelque grande entreprise. On les couronna sur-lechamp de fleurs, et on les promena en grande pompe dans les temples de Sparte; mais peu de temps après, ces deux mille Hotes disparurent sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étaient devenus (1).

Dans une autre occasion, des Ilotes condamnés à la mort, sans qu'on sache pour quel crime, se réfugièrent à Ténare, promontoire de la Laconie, où Neptune avait un temple fort révéré. Les Ephores ne craignirent pas de les en arracher pour les faire conduire au supplice. Cette action a paru révoltante, même aux auteurs profanes. Ils ont tous regardé le tremblement de terre qui arriva alors, le plus horrible dont on eût encore entendu parler, comme l'effet du ressentiment de Neptune contre les Spartiates qui n'avaient pas craint de violer l'asile de Ténare (2).

Que dire enfin de cet établissement abominable désigné dans les anciens auteurs sous le nom d'Embuscade. Voici ce qu'ils nous en apprennent. De temps en temps, ceux qui étaient préposés pour gouverner la jeunesse de Sparte, choisissaient, parmi leurs élèves, quelques-uns de ceux qui leur paraissaient les plus prudents et les plus hardis. Ils les armaient de poignards et leur don-

13

<sup>(1)</sup> TRUCYD. 1. IV, n. 80, p. 285. — (2) Académ. des Inscript., 6000 oit. Dico. 1. XII, p. 525. — PLUT. in Lycurg. p. 56.

naient ce qu'il fallait de vivres pour un certain nombre de jours. En cet état, ils envoyaient ces jeunes gens battre la campagne chacun de leur côté. Ces coureurs, ainsi dispersés, avaient ordre de se cacher de jour dans les lieux converts ou dans quelques cavernes. Dès que la nuit était venue, ils sortaient de leur embuscade, et se jetaient dans les grands chemins où ils égorgeaient tous les Ilotes qu'ils rencontraient, cruauté d'autant plus aisée à commettre, que les malheureux qu'ils attaquaient ne pouvaient point porter d'armes. Quelquefois même ces sortes d'assassins marchaient en plein jour et tuaient ceux des Ilotes qui leur semblaient les plus forts et les plus robustes (1).

La cruauté et la perfi die dont les Lacédémoniens usaient envers leurs esclaves, leur était aussi très-familière envers tous ceux qu'ils croyaient avoir intérêt d'opprimer. J'en ai cité un exemple bien sensible dans le livre précédent (2). Mais il ne sera pas hors de propos d'en produire encore quelques autres.

Alcibiade, dont la bravoure et la capacité étaient connues des Lacédémoniens, avait été obligé d'aller chercher un asile auprès du jeune Cyrus, frère d'Artaxercès, roi de Perse. Il n'y fut pas long-temps sans pénétrer les desseins secrets de ce prince, et sans démêler l'objet des préparatifs qu'il lui voyait faire. Occupé des moyens de relever sa patrie opprimée, Alcibiade crut qu'il y réussirait infailliblement, s'il pouvait instruire Artaxercès des projets que Cyrus tramait contre sa personne. En effet, une découverte de cette importance n'aurait pas manqué de lui concilier la faveur du monarque, et sans doute qu'il en aurait obtenu le secours dont il avait besoin pour le rétablissement des affaires d'Athènes. Plein de ces idées, Alcibiade s'achemina vers la Perse. Mais les Lacédémoniens, avertis des motifs de son voyage, et convaincus que leurs affaires étaient perdues sans ressource, s'ils ne trouvaient pas le moyen de se défaire d'Alcibiade, mirent en œuvre, pour y parvenir, la plus noire des lâchetés. Ce grand homme se trouvait alors dans le gouvernement de Pharnabaze. Les Lacédémoniens écrivirent à ce Satrape pour l'engager à les délivrer, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi si redoutable. Pharnabaze, gagné par leurs offres et par leurs promesses, les servit à leur gré, evit assassiner Alcibiade (3).

<sup>(1)</sup> PLUT. in Lycurg. p. 36. — Voy.

aussi Atern. l. xiv, p. 657.

(2) Suprd, c. 2. — V. aussi Elian.

(3) Cornel. Nepos in Alcibiad. p. 9.

etc. — Diod. l. xiv, p. 647. — Plutrin Alcibiad. p. 213. — Justin, l. v.

Var. Hist. l. vi, c. 7.

La manière dont les Lacédémoniens usèrent des avantages qu'ils avaient remportés sur Athènes dans la guerre du Péloponèse, suffirait seule pour les couvrir à jamais d'opprobre et d'infamie. Ils exercèrent dans cette ville si chère à toute la Grèce, les plus horribles cruautés. Ils firent mourir, dit Xénophon, plus de personnes en huit mois de paix, que les ennemis n'en avaient tué en trente ans de guerre (1). Tout ce qui restait alors à Athènes de personnes un peu considérables, en sortit pour aller chercher quelque part un asile où l'on pût vivre en sûreté. Les Lacédémomoniens eurent l'inhumanité de vouloir ôter à ces malheureux fugitifs, cette dernière ressource. Ils défendirent aux villes de la Grèce, par un édit public, de leur donner retraite, ordonnèrent qu'on les livrât aux trente tyrans qui ravageaient pour lors Athènes, et condamnèrent à une amende quiconque s'opposerait à l'exécution de ce cruel édit (2).

La conduite que tinrent les Lacédémoniens, à peu près vers le même temps, à l'égard de Syracuse, prouve encore mieux de quel esprit ce peuple était animé, et quel était le fond de sa politique. Les Syracusains disputaient alors leur liberté contre Denys le tyran, et venaient d'essuyer un échec considérable. Dans ces circonstances, les Lacédémoniens députèrent un de leurs citoyens à Syracuse, en apparence pour témoigner la part qu'ils prenaient au malheur de cette ville, et pour lui offrir du secours, mais en effet pour fortifier Denys dans la résolution de se maintenir, et de pousser à bout son entreprise, espérant que ce prince devenu fort puissant, pourrait leur être à l'avenir d'une grande utilité (3). Enfin, Hérodote dit nettement, en parlant des Lacédémoniens, que ceux qui connaissaient le génie de ce peuple, savaient bien que ses actions étaient ordinairement contraires à ses paroles, et qu'on ne pouvait s'y sier en aucune manière (4). Quelles idées de pareils traits ne doivent-ils pas nous donner du caractère des Lacédémoniens?

Je passe sous silence un reproche encore mieux fondé qu'on pourrait leur faire sur la barbarie avec laquelle, dans une fête qui se célébrait tous les ans en l'honneur de Diane, on fouettait jusqu'au sang, sur l'autel de cette déesse inhumaine, tous les

<sup>(1)</sup> Xenore. de Rep. gest. Grhc. [l. 11, 71111, l. v, c. 9. — Plut. in Lysand. p. 278.
(2) Drop. l. xiv, p. 641, etc. — Jus(3) Drop. l. xiv, p. 646.
(4) L. ix, n. 53.

enfants de Sparte. Quelle brutalité que celle de déchirer à coups de verges le corps de ces innocentes victimes, sous prétexte de les accoutnmer à supporter la douleur sans impatience? L'excès était porté au point qu'on en a vu souvent expirer dans cette cruelle cérémonie. Elle se faisait en présence de toute la ville, sous les yeux des pères et des mères, qui, voyant leurs enfants tout couverts de sang et de plaies, et prêts de rendre l'ane, les exhortaient à souffrir sans pousser aucun cri, et sans donner le moindre signe de douleur, le nombre de coups de verges qu'ils devaient essuyer (1). De quel nom caractériser cette prétendue fermeté?

Que penser aussi de l'acharnement avec lequel les jeunes gens de Sparte se battaient à certains jours de l'année? Ils se partageaient en deux bandes qui se rendaient par différents chemins à un certain endroit dont on était auparavant convenu. Le signal donné, tous ces jeunes gens se jetaient les uns sur les autres, s'attaquant à coups de poings, à coups de pied, se mordant de toutes leurs forces, et s'entre-arrachant même les yeux. « Vous » les voyez, dit Pausanias, se battre à outrance, tantôt un » contre un, tantôt par pelotons, tantôt enfin tous ensemble, » chaque troupe faisant tous ses efforts pour faire reculer l'autre, » et la renverser dans l'eau dont le champ de bataille était environné (2). »

Que dire encore de ce courage plus qu'inhumain avec lequel une mère à Sparte, recevait la nouvelle de la mort de ses enfants tués dans une bataille. Cette perte non-sculement ne lui arrachait aucune larme, mais lui causait même une sorte de joie et de contentement qu'elle s'empressait de faire éclater publiquement (3). Ces mêmes femmes cependant témoignèrent le plus grand découragement et la plus grande pusillanimité, lorsqu'après le gain de la bataille de Leuctres, elles virent Epaminondas marcher droit à Sparte. Elles couraient çà et là, tout éperdues, remplissant l'air de cris lamentables, et causaient plus de désordre et de confusion que les ennemis mêmes (4). Qu'était devenu alors ce courage féroce et cette ostentation barbare avec laquelle les femmes de Sparte se plaisaient à insulter la nature dans des occasions aussi

<sup>(1)</sup> Gicrro, Tuscul. I. 11, n. 14.—
Nicol. Damascen. in Excerpt. Vales. p. 522.—Plus. in Lycurg. p. 51.—Paus.
1. 111, c. 16.
(2) L. 111, c. xiv.

(3) Plut. in Agesil. p. 612.—Ælian.
Var. Hist. l. xii, c. 19.
(4) Xenoph. de Rep. gest. Gr. l. vz.
p. 570.—Plut. in Agesil. p. 613, C.

déplacées que celles où on leur apprenaît la perte de leurs enfants.

Je ne puis encore passer sous silence cet examen qu'on faisait à Sparte de la conformation des enfants, au moment de leur naissance. Dès qu'il y était né un garçon, on le portait dans un certain endroit où les anciens de chaque tribu le visitaient. S'il leur paraissait délicat, faible, d'une constitution, en un mot, à ne point promettre en apparence une santé ferme et vigoureuse, on le condamnait impitoyablement à périr, et il était jeté sur-le-champ dans une fondrière située au bas du mont Taygette (1).

Ce qu'on vient de lire suffit, je crois, pour prouver que dans toutes les occasions les Spartiates semblaient prendre à tâche d'étouffer la voix de la nature et le cri de l'humanité, souvent même contre toute espèce de raison et de prudence. L'expérience, en effet, nous apprend que quantité d'enfants qu'on a désespéré de pouvoir élever dans les premiers jours de leur naissance, ont joui, en grandissant, de la santé la plus ferme et la plus robuste. Sans sortir de Sparte, Agésilas nous en fournit une preuve bien convaincante. Ce prince qui était né boiteux, parut d'une complexion si faible et si délicate en venant au monde, qu'on n'espéra jamais de pouvoir l'élever. Agésilas, cependant, a vécu quatre-vingt-quatre ans; et pendant le cours de cette carrière, quels service n'a-t-il pas rendus à sa patrie (2)?

L'austérité, et si j'ose le dire, la pédanterie des lois de Lycurgue, pourrait peut-être faire croire que la chastelé était une des principales vertus qu'il avait pris soin d'inspirer à ses peuples. Mais on serait, à cet égard, dans une grande erreur. Avec quel étonnement voit-on que ce fameux législateur n'avait même pensé à faire respecter la bienséance et l'honnêteté publiques? A quel point, en effet, la modestie, la pudeur et la décence n'étaient-elles pas blessées dans l'usage des bains publics, communs aux hommes et aux femmes (3)? Dans ces jeux où les jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe combattaient nues, les unes contre les autres, et dansaient aussi ensemble dans cet état (4? Quelles conséquences n'en a-t-il pas résulté contre les mœurs des femmes de Sparte? Elles étaient si corrompues et si

<sup>(1)</sup> PLUT. toco cit. p. 49.

<sup>(3)</sup> Acad. des Inscript, t. 1, H. p.

<sup>(4)</sup> PLUT. p. 47 et 48.

débordées, que les anciens en ont fait un reproche aux Spartiates, comme d'un excès qui les distinguait honteusement de tous les autres peuples de la Grèce (a), excès, au surplus, autorisé par les lois même de Lycurgue. Ce législateur paraît s'être étudié à trouver les moyens d'abolir toutes les idées qu'on doit avoir de la fidélité conjugale.

Un vieillard, par exemple, qui avait une femme jeune et jolie, pouvait, sans blesser la bienséance ni les lois, l'offrir à un jeune homme bien fait et robuste; et il était permis à ce vieillard d'avouer et d'élever, comme s'il eût été de lui, l'enfant qui naissait de cet adultère. Il y avait plus; un homme bien né et de taille avantageuse, qui voyait à un autre une femme belle et agréable, pouvait demander au mari .la permission d'avoir commerce avec elle, sous prétexte de donner à l'Etat des enfants bien faits et bien formés; et il n'était pas libre à un mari de rejeter une pareille demande (1). Les Lacédémoniens, en un mot, se prêtaient mutuellement leurs femmes avec la dernière facilité, et sans la moindre délicatesse (2). Leur histoire fournit à ce sujet, un événement que je crois unique dans ce genre.

Dans la guerre que les Lacédémoniens déclarèrent aux Messéniens, ils s'étaient obligés par les serments les plus terribles, de ne point rentrer dans Sparte qu'ils ne se fussent vengés de l'outrage qu'ils avaient reçu. Cette guerre traina en longueur, et il y avait déjà dix ans que les Spartiates étaient devant Messène, sans en être plus avancés. Ils commencèrent alors à appréhender qu'une plus longue absence ne dépeuplat insensiblement leur ville. Pour obvier à cet inconvénient, ils prirent l'étrange résolution de renvoyer à Sparte tous ceux qui étaient venus joindre l'armée depuis qu'elle avait prêté le serment dont j'ai parlé ci-dessus, et de leur abandonner les femmes des autres Spartiates qui se trouvaient obligés de rester devant Messène (6).

<sup>(</sup>a) Arist. de Rep. l. 11, c. 9, p. 328. Plut. in Lycurg. p. 49. — In Numa. Euripide donne aux femmes de p. 76. Sparte l'épithéte d'Ardpoparus viros oupidissime appetentes, Androm. v.

<sup>595.</sup>Théodoret leur reproche d'avoir été Græc. Affection. sect. 10, p. 630.
(1) XENOPH. de Rep. Lac. p. 391. —

<sup>(2)</sup> NICOL. DAMASCEN. in Excerpt, Va-

les. p. 522.
(6) Justin, l. 111, c. 4, dit très-clairement que ce fut par les plaintes de sujettes à satisfaire leur tempérament deurs fommes, qui ne s'accommodaient avec qui bon leur semblait. De curand. | nullement d'une si longue viduité, que les Spartiates prirent la résolution dont je parle. Voy. aussi Strabo, l. vi, p. 427

Ceux qui naquirent de ces commerces illégitimes furent appelés Parthéniens, nom qui désignait l'origine et la cause de leur naissance (1).

La manière indécente dont on sait que les femmes de Sparte s'habillaient, était une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'elles recevaient, et du peu de soin qu'on prenait de leur inspirer ces sentiments de pudeur et de retenue si convenable au sexe. Leurs robes étaient faites de façon qu'elles ne pouvaient faire un pas sans découvrir leurs jambes et même leurs cuisses (2), immodestie contre laquelle se sont élevés tous les écrivains de l'antiquité (3). Aristote observe sagement que ce peu d'égards qu'on avait à Sparte pour la pudeur et la bienséance fut la source de tous les désordres qui régnaient dans cette ville (4). Dans l'Andromaque d'Euripide, Pélée reproche à Ménélas que la conduite déréglée d'Hélène ne venait que de l'éducation que cette pribcesse avait reque (a).

De pareilles femmes avaient néanmoins l'empire le plus absolu sur l'esprit de leurs maris. Elles gouvernaient non-seulement l'intérieur de leurs maisons, mais aussi l'Etat entier. Les Spartiates communiquaient à leurs femmes les secrets les plus intimes et : les plus importants de la république. Ils le faisaient même plus volontiers, que celles-ci ne parlaient à leurs maris de leurs affaires particulières et domestiques (5). Aussi Aristote assure-t-il, qu'il n'y eut jamais moyen de réformer et de régler les mœurs des femmes à Sparte, à cause du trop grand ascendant qu'elles avaient pris sur leurs maris (6); ascendant, au reste, d'autant plus étonnant que les Spartiates, ainsi que tous les Grecs, paraissent avoir été singulièrement adonnés à cette abominable passion, aussi contraire à la nature qu'opposée aux simples lumières

p. 54. — Strabo, l. vi, p. 427 et 428. – Servius ad Æneid. l. iii, v. 551.

<sup>(2)</sup> Vingit. Æneid. l. 1, v. 315 et 320.

<sup>—</sup> PLUT: p. 76 et 77.

(3) PLUT: in Numa. p. 76 et 77. —
CLEM. ALEX. Pædag. l. 11, p. 238. —
POLLUX, l. vii, c. 13, segm. 55.

<sup>(4)</sup> De Rep. l. 11, c. 9, p. 328. (a) Act. 3, scen. 2, vers 595, etc.

On pourrait conclure de ce fait, que le déréglement des femmes à Sparte in Lycurg. p. 47 et 48. — In Numa. p. rémontait aux siècles les plus anciens 77. — In Agid. et Cleom. p. 798. de la Grèce, et je suis fort porté à le (6) Plur. in Lycurg. p. 50 et 51.

<sup>, (1)</sup> Justin, l. iii, c. 4. — Dion. l. xv, f croire. Peut-être aussi qu'Euripide n'a fait parler dans cette occasion Pélée, que relativement à l'indécence qui re gnait dans les mœurs des Spartiates, lorsque cette tragédie fut composée. Quoi qu'il en soit, au surplus, Lycurgue est toujours extrêmement blâmable de n'avoir pas remedié à ce déréglement, et de l'avoir, au contraire, autorisé par ses lois.

<sup>(5)</sup> ARIST. de Rep. l. 11, c. 9. - PLUT.

de la raison (1). Le sexe cependant à Sparte était en général trèsbeau (2).

Résumons d'après tout ce que nous venons de dire, le caractère général et dominant des Lacédémoniens. C'était, sans contredit, le peuple de la Grèce le plus brave, le plus belliqueux, le plus instruit de l'art militaire, le plus politique, le plus ferme dans ses maximes et le plus constant dans ses desseins: mais c'était en même temps un peuple impérieux, austère, fourbe, intraitable, fier, cruel et perfide: capable, en un mot, de tout sacrifier à son ambition et à ses intérêts, ne faisant d'ailleurs aucune estime des beaux arts ni des sciences. Aussi Lycurgue ne paraît-il avoir été uniquement occupé que du soin de fortisier les corps, et nullement de celui de former les cœurs, et de cultiver les esprits. Ne soyons donc point étonnés si le caractère des Lacédémoniens; naturellement dur et austère, dégénérait souvent en férocité, vice qui partait de leur éducation, et qui aliéna d'eux l'esprit de tous leurs alliés Des peuples qui passaient toute leur vie à être corrigés ou à corriger les autres (3), à donner gravement des préceptes ou à en recevoir de censeurs, dont la rigidité et l'austérité accompa-, gnaient toujours les leçons, ne pouvaient point contracter de manières douces et humaines, ni rendre leur commerce particulier agréable. Les Spartiates, en un mot, semblent avoir voulu-méconnaître les avantages les plus précieux de l'humanité (4). Telles étaient les mœurs et le génie d'un peuple admiré et proposé par toute l'antiquité profane comme un modèle de sagesse et de vertu.

Sparte, au surplus, offre un exemple bien marqué de la facilité avec laquelle les hommes donnent toujours dans les extrêmes. Lorsque, par les victoires de Lysandre, l'usage de l'or et de l'argent se fut introduit dans cette république, et eut fait abandonner l'ancienne austérité des mœurs, ces fameux Spartiates s'abandonnèrent aussitôt à tous les excès du luxe et de la débauche. Les lits les plus mollets et les plus magnifiques, les coussins les plus tendres et les plus délicats, les parfums et les vins les plus exquis, les mets les plus recherchés, les vases les mieux travaillés et les plus précieux, les tapis les plus superbes et les plus rares,

n'étaient pas encore trop bons pour les Spartiates (1). Rien d'ailleurs n'était suffisant pour assouvir leur insatiable cupidité. On disait alors en proverbe dans la Grèce, qu'on voyait bien entrer l'or et l'argent dans Sparte, mais qu'on n'en voyait jamais sortir ces métaux.

## ARTICLE SECOND.

#### Des Athéniens.

Les mœurs des Athéniens offrent le constraste le plus frappant et le plus marqué avec celles des Lacédémoniens. Il serait même malaisé de trouver entre deux villes, quelque éloignées l'une de l'autre qu'on voulût les choisir, une opposition plus grande que celle qu'il y avait dans le caractère et les usages ordinaires de la vie civile entre Athènes et Lacédémone. Ces deux villes, néanmoins étaient assez voisines, et faisaient également portion d'une seule et même nation. Mais autant comme la façon d'agir, et si l'on peut même le dire, de penser, était gênée à Sparte, autant elle était libre et indépendante à Athènes. Ces deux républiques, en un mot, se conduisaient par des vues tout-à-fait opposées, et par des principes entièrement différents. On en va voir la preuve bien sensiblement dans le peu de détails que je vais donner sur les mœurs et les usages des Athéniens.

Il était libre à un Athénien, de se nourrir, de se vêtir et de se loger ainsi qu'il voulait. Il lui était permis, d'ailleurs, de s'adonner à tel art ou à telle science qu'il le jugeait à propos. Le choix enfin de ses occupations n'était point réglé ni restreint par aucune loi. Il pouvait passer son temps de la manière qui lui paraissait la plus convenable, pourvu que ce ne fût pas dans une oisiveté absolue. A cet égard, Athènes et Lacédémone pensaient bien différemment sur la vie privée et journalière de leurs citoyens. On a vu que Lycurgue avait défendu aux Spartiates de s'appliquer à aucun art mécanique, de se mêler d'aucune économie domestique, et même de cultiver les sciences. Il leur avait imposé par ce moyen la dure nécessité de passer la plus grande partie de leur

<sup>(1)</sup> ATREN. 1. 1v, p. 141 et 142. - Paur. in Agid. et Cleom. p. 796.

vie dans l'oisiveté et le désœuvrement. Solon, plus éclairé que Lycurgue, avait senti au contraire que la fainéantise et le trop grand loisir sont de tous les vices qui puissent régner dans un Etat, ceux qu'on doit le plus redouter. Ce fut pour en prévenir l'introduction qu'il chargea l'Aréopage de veiller à la conduite particulière des habitants d'Athènes, et de s'informer des moyens dont chacun se servait pour subsister. Ce législateur avait même établi des châtiments contre ceux qui passaient leur vie dans une entière oisiveté (1).

L'effet d'une police si sage et si attentive, fut de faire fleurir à Athènes les beaux-arts, les manufactures, le commerce, la navigation, les sciences, l'éloquence, et enfin toutes les connaissances qui peuvent distinguer avantageusement une nation. Mais il faut convenir en même temps que les grandes richesses întroduites dans Athènes par les arts et le commerce, y produisaient les mêmes effets qu'elles ont toujours produits chez tous les peuples, je veux dire un penchant excessif pour le faste, le luxe et la magnificence, joint à un goût extrême pour les délices et la sensualité. Athènes, depuis Solon, devint bientôt une ville de plaisirs, et ses habitants ne se livrèrent que trop aux attraits de la volupté.

Les tables des personnes riches et opulentes étaient servies avec beaucoup de recherche et de sensualité. L'étendue du commerce que faisaient les Athéniens, les mettait, selon la remarque de Xénophon, à portée de vivre voluptueusement et de se procurer toutes les délicatesses que pouvaient alors fournir les pays étrangers (2). Il faut cependant rendre justice à ce peuple. Il paraît qu'en général les Athéniens étaient plutôt friands et délicats qu'adonnés à la gourmandise et à la crapule. Je ne vois pas que dans l'antiquité on les ait taxés de commettre des excès dans le boire et dans le manger. On peut même assurer que le commun de la nation était sobre et frugal (3). Disons encore que, chez les Athéniens, le plus grand plaisir de la table consistait dans des conversations enjouées, polies, savantes, aussi agréables, en un mot, qu'utiles et intéressantes. Le banquet de Platon et celui de Xénophon nous présentent un modèle des propos de table ordinaires

<sup>(1)</sup> PLUT. in Lycurg. p. 54. — In So-John p. 90, E. — In Apophtegm. Lac. p. 221, C. (2) De Rep. Atber. p. 405.

chez les Athéniens, et c'est ainsi qu'ils tempéraient la licence, et prévenaient l'ennui qui ne règne que trop souvent dans la plupart des grands repas.

Aux charmes de la conversation, les Athéniens joignaient dans leurs repas celui d'écouter le récit de quelques pièces de vers, ou d'entendre quelque habile musicien chanter, en s'accompagnant de la lyre; souvent même on introduisait des danseurs et des danseuses dans la salle du festin. La musique et la danse faisaient chez ces peuples un des principaux et des plus ordinaires agréments des repas. On sait, au reste, que les femmes ne manregeaient point avec les hommes (1), et que le souper était le repas favori des Athéniens (2). Ajoutons qu'avant de se mettre à table, ils se couronnaient de fleurs, et qu'ils mangeaient couchés sur des lits (3).

Les Athéniens étaient fort magnifiques et fort recherchés dans leurs habillements. Ils portaient de longues robes d'un lin extrêmement fin, teintes en pourpres ou en d'autres couleurs prés cieuses (4). Ils avaient dessous ces robes des tuniques de différentes formes et de différentes espèces (5). Leurs doigts étaient chargés de bagues et d'anneaux de grands prix. Ils portaient des ceintures magnifiques, des chaussures superbes et élégantes (6). Leurs cheveux étaient artistement arrangés, bouclés et rattachés autour du front par des crochets d'or faits en forme de cigales (7). Il ne paraît pas, au reste, que les Athéniens fussent dans l'habitude de se couvrir la tête, ni qu'ils portassent rien qui pût servir à cet usage (8). Ce luxe et cette magnificence dans les habits s'étendaient jusqu'aux esclaves. Xénophon nous apprend qu'on ne pouvait presque point distinguer un citoyen d'Athènes, d'un esclave, par la richesse de ses habillements ou par quelques autres marques extérieures (9).

On a vu dans la seconde partie de cet ouvrage qu'autrefois les Grecs marchaient toujours armés. Les Athéniens furent les premiers qui renoncèrent à cette coutume séroce et barbare. Dès le moment qu'ils purent croire la sûreté et la tranquillité publiques

<sup>(1)</sup> LUCIAN. PLUT. etc.

<sup>(2)</sup> PLAT. XENOPH. PLUT. etc.
(5) POTTER Archeolog. l. 1v, c. 20.
(4) THUCYD. l. 1, p. 6, n. 6. — CLEM. A LEX. Pædag. l. 11, p. 253. - ATHEN. l. xu, p, 512.

<sup>(5)</sup> ATHEN. locis cit. Plato in Hippia. p. 255.

<sup>(6)</sup> PLATO. Ibid.

<sup>(7)</sup> THUCYD! Clem. Alex. Athen. loco cit.

<sup>(8)</sup> Lucian in Anacharsi. n. 16. (9) De Rep. Athen. p. 605.

bien établies dans leur Etat, ils cessèrent de marcher continuellement le fer au coté. Ils ne portèrent plus l'épée que lorsqu'il s'agit d'aller à la guerre (1).

Les dames d'Athènes étaient fort soigneuses de leur parure. Elles y employaient ordinairement toute la matinée. Leur toilette étaient très-composée. Elles faisaient usage du fard et de toutes les drogues qu'elles croyaient propres à blanchir et à nettoyer la peau. Elles avaient aussi grand soin de leurs dents, se noircissaient les sourcils, et mettaient du rouge jusque sur leurs lèvres. L'art de se coiffer faisait leur principale occupation. Elles employaient les essences les plus précieuses à parfumer leurs cheveux qu'elles teignaient ordinairement en noir ou en quelqu'autre couleur; elles les arrangeaient ensuite, par le moyen de fers chauds, en différentes boucles. Une partie en était ramenée sur le front pour l'accompagner: on laissait l'autre flotter et jouer négligemment sur les épaules. La chaussure des dames athéniennes était aussi **fo**rt propre et fort élégante. A l'égard de leurs habits, elles ne se couvraient que d'étoffes extrêmement fines et légères. Elles avaient grand soin que leurs robes fussent toujours très-serrées sur le sein, et qu'elles marquassent la taille agréable-4 ment (2).

On ne voit point, au surplus, que dans l'antiquité on ait reproché aux femmes d'Athènes la même indécence dans leur habillement, le même déréglement dans les mœurs, ni la même ambition qu'aux femmes de Sparte. A l'égard surtout de ce dernier article, il ne paraît pas que les Athéniennes aient eu aucune influence dans le gouvernement de l'Etat. Elles vivaient en général fort resserrées dans leurs appartements, sans se montrer presque jamais, en public, et sans avoir aucune communication libre avec les hommes, usage qui avait lieu chez la plupart des peuples de la Grèce.

J'ai fait voir ailleurs que chez les Athéniens, l'architecture extérieure des maisons ne devait pas avoir beaucoup d'apparence ni d'éclat (3), mais dans l'intérieur elles étaient très-recherchées et très-voluptueuses. Les personnes riches n'avaient rien épargné pour trouver les moyens de se procurer à cet égard toutes les commodités et tous les agréments possibles. Ils avaient dans leurs maisons de grands jardins disposés de façon qu'on pût y faire

<sup>(1)</sup> THUCYD l. 1, p. 6, n. 6. (2) LUGIAR Amor. n. 59 et 40.

commodément les différents exercices du corps, tels que la lutte, la course, etc., dont les Athéniens s'occupaient beaucoup. On y trouvait aussi des salles de bains, avec toutes les dépendances propres à faire prendre ce plaisir délicieusement (1). Le goût que les Athéniens avaient pour la peinture, la sculpture, et en général pour tous les arts de luxe et d'agrément, ne permet pas de douter que leurs appartements ne fussent meublés de tableaux, de statues et de vases précieux. On sait aussi qu'une partie de la magnificence et de la somptuosité de ce peuple, consistait dans la beauté et la richesse des lits et des tapis qu'on étendait sur les siéges et sur le plancher des chambres.

Quoique la marine fût l'occupation principale des habitants d'Athènes, et que depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tous se mêlassent de manier la rame (2), ce peuple néanmoins ne se ressentait nullement de la grossièreté dont on accuse en général les marins. Rien au contraire n'est plus célèbre dans l'antiquité que la politesse des Athéniens, politesse qui s'étendait jusqu'aux gens de la lie du peuple. L'atticisme appartenait aux habitants d'Athènes, de même que l'urbanité appartint depuis aux habitants de Rome. J'avouerai cependant que j'ai de la peine à retrouver cette politesse et cette délicatesse de goût si vantées, dans les obscénités dont retentissait ordinairement le théâtre d'Athènes. Les comédies d'Aristophane sont remplies de saletés qui parmi nous feraient rougir l'homme le plus dissolu et le plus effronté. J'en dirai autant des railleries amères, des propos grossiers et indécents qui se disaient dans les assemblées publiques. Rien n'est plus éloigné de l'idée qu'on doit naturellement se former de la politesse, que la manière dont Eschine et Démosthène se traitent dans leurs harangues. Ils se disent des injures atroces. Je croirais, au surplus, pouvoir attribuer ces défauts à la forme du gouvernement d'Athènes. Dans les républiques on s'accorde volontiers à regarder une liberté sans borne et indéfinie, comme l'apanage le plus précieux de l'humanité. On y fait ordinairement consister la parfaite égalité dans la pleine licence de tout dire et de tout exprimer. Ce sentiment imprime toujours aux esprits républicains une certaine apreté dont les mœurs doivent nécessairement se ressentir.

J'ai déjà prévenu le lecteur qu'il n'y a guère eu de villes dans

<sup>(1)</sup> XENOPH. de Rep. Athen. p. 405. 1 (2) XENOPH. de Rep. Athen. p. 406.

la Grèce où le goût pour les plaisirs ait été plus vif qu'à Athènes. On y aimait passionnément la tablé, la chasse, la musique, la danse, et particulièrement les représentations théâtrales. Les Athéniens avaient encore d'autres espèces de spectacles. C'étaient les marches et les processions religieuses qui se faisaient certains jours de l'année avec beaucoup d'apparat, de pompe et de magnificence. La jeunesse brillante d'Athènes avait aussi de ces goûts particuliers qu'on retrouve chez tous les habitants des villes riches et opulentes. Elle se plaisait à faire des étourderies éclatantes, à nourrir des chiens singuliers, à avoir de beaux chevaux et en grand nombre, à entretenir des courtisanes et des danseuses (1). On reprochait aux enfants de Pisistrate d'avoir introduit dans Athènes ce goût pour la débauche et le libertinage (2). Les courtisanes, cependant, avaient pris grande faveur dès le temps de Solon (3). C'étaient, pour le dire en passant, la seule idée que les Athéniens eussent de la galanterie, car les Grecs n'ont jamais connu le véritable amour, ni rien de ce qui peut en dépendre. Leur cœur et leur esprit étaient absolument livrés à cette passion détestable, si totalement opposée au goût pour les femmes (4), avec lesquelles, d'ailleurs, les hommes ne vivaient point en société.

Il faut convenir cependant que malgré ces désordres de la jeunesse, toujours inévitables dans les grandes villes, la décence dans les mœurs et l'honnéteté publique étaient fort respectées chez les Athéniens. Un citoyen qu'on aurait vu s'arrêter dans un cabaret pour y boire et manger, aurait été déshonoré à jamais. Il n'en aurait pas fallu davantage pour faire chasser un sénateur de l'Aréopage (5). Un archonte convaincu de s'être pris de vin, était condamné, la première fois, à une forte amende, et en cas de récidive, puni de mort (6). L'histoire même nous a conservé deux exemples remarquables du respect que les Athéniens avaient pour la bienséance et l'honnéteté publique. Dans la guerre que Philippe, roi de Macédoine, leur faisait, un de ses courriers fut arrêté. On lut toutes les settres dont il était porteur; excepté celles que la .

<sup>(1)</sup> PLUT. in Alcibiad.—ATHEN. l. XII., passim. — CICERO. Tuscul. Quaest. l. P. 532.

contemporain de Solon.

<sup>(2)</sup> ATHEN. Ibid. — Pisistrate était lib. xiii, p, 564 et 601. — MENAG. in not. ad Diog. Laert. l. 1, n. 55, p. 32.

<sup>(3)</sup> ATHEN. I. XIII, p. 569.
(4) HEROD. I. 1, 20135. — PLUT. in Solon. p. 79.—In Themist. et Alcibiad.
(5) ATHEN. I. XIII, p. 566.
(6) DIOG. LARRT. in Solon. lib. 1, n. 57. — POLLUX, I. VIII, c. 9, segm. 89. (5) ATHEN. l. XIII, p. 566. (6) DIOG. LARRY. in Solon. lib. 1, n.

reine Olympias, femme de Philippe lui écrivait. Les Athéniens la renvoyèrent à ce prince toute cachetée, ne l'ayant pas voulu ouvrir par considération pour le respect qu'on doit aux secrets qui peuvent être entre un mari et une femme (1). Les mêmes Athéniens ayant ordonné qu'on fit une recherche exacte des présents qu'Harpalus avait distribués, par ordre de Philippe, aux orateurs de la ville, ils ne souffrirent pas qu'on fit la visite dans la maison de Calliclès, marié alors nouvellement, et cela par respect pour son épouse qui s'y trouvait logée dans ce moment (2).

J'oubliais de mettre au nombre des plaisirs familiers aux Athéniens, la promenade dont l'agrément des conversations faisait toujours les plus grandes délices. Je remarquerai, au surplus, que ce que nous appelons aujourd'hui le jeu n'a presque pas été connu des anciens peuples, et c'est une différence bien notable entre leurs mœurs et les nôtres. Les divers exercices du corps et la promenade leur en tenaient lieu. D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, ils ne vivaient point avec les femmes.

A l'égard des occupations particulières des Athéniens, ils ne devaient point en manquer. Le commerce seul auquel ils étaient fort adonnés, suffisait pour remplir la plus grande partie de leur temps. Ils en employaient aussi beaucoup à solliciter et à conduire leurs affaires. Car ce peuple aimait la chicanent les procès (a). Il fallait, d'ailleurs, s'intriguer, faire sa cour et s'instruire des intérêts particuliers et publics de l'Etat, puisque chaque citoyen d'Athènes avait part au gouvernement de la république ; c'est pourquoi l'éloquence a été si fort en honneur chez ce peuple. C'était elle qui ouvrait la porte aux plus grandes charges, qui dominait dans les assemblées, qui, en un mot, décidait de tout, et donnait un pouvoir presque souverain à ceux qui possédaient le talent de bien manier la parole. À l'étude de la rhétorique, les Athéniens joignaient ordinairement celle de la philosophie, et sous cette dénomination, on doit comprendre toutes les sciences qui en font partie, ou qui y ont quelque rapport.

Au surplus, quoique la vie et l'éducation d'Athènes fût si différente de celle de Sparte, les Athéniens n'en chient essentiellement ni moins braves ni moins belliqueux que les Spartiates. Les

<sup>(1)</sup> Paur. in Demosth. p. 898.

<sup>(2)</sup> Idem. Ibid. p. 857.

<sup>(</sup>a) Voy. les Guêpes d'Aristophane et Casaubon in Athen. xiv, c. 10, p. 910.

batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, sans parler de quantité d'autres actions très-mémorables, déposent assez authentiquement en faveur de la bravoure et de la magnanimité des Athéniens, pour qu'il soit inutile d'y insister. Ils sont peut-étre la seule nation de l'univers qui, selon la remarque d'Athénée, vêtue de pourpre et parée des plus superbes ajustements, ait battu et mis en fuite des armées formidables (1). La gloire faisait sur l'esprit des Athéniens, le même effet que la discipline de Sparte produisait sur l'esprit de ses habitants. Car jamais peuple n'a été plus sensible à l'honneur, pi plus avide de gloire et de louanges que les Athéniens.

S'il y avait la plus grande opposition entre les mœurs des Athéniens et celles des Lacédémoniens, il y en avait, si on peut le dire, encore plus, entre l'essence de leur génie et de leur caractère. La cruauté était le penchant dominant chez les Spartiates, la douceur faisait en général le fond du caractère des Athéniens. La différence qu'il y avait à cet égard entre eux et les Spartiates, se fait bien sentir dans la manière dont on traitait les esclaves chez l'un et l'autre peuple. J'ai fait voir à quels excès les Lacédémoniens se portaient contre leurs esclaves. Les Athéniens au contraire les traitaient avec beaucoup d'humanité. Leur condition était infiniment plus douce à Athènes que dans aucune autre ville de la Cèce (2). Ils avaient action centre leurs maîtres pour cause d'excès et de sévices (3). Si le fait était prouvé, on obligeait le maître de vendre son esclave qui, en attendant la décision du procès, pouvait se retirer dans un asile destiné à le mettre à l'abri de toute violence (4). La liberté dont les Athéniens étaient si jaloux, n'était point interdite aux esclaves. Ils pouvaient se racheter malgré leurs maîtres, quand ils avaient amassé la somme que la loi avait fixée pour cet effet (5), Assez souvent même, lorsqu'un patrom était content des services de son esclave, il lui donnait pour récompense læliberté.

L'humanité des Athéniens s'étendait jusqu'aux bêtes. Plutarque raconte à ce sujet un fait singulier et bien propre à faire connaître quelle était en général la douceur de ce peuple. Lorsque la construction du temple, nommé *Hécutonpedon*, fut achevée,

<sup>(1)</sup> Атики. I, хи. р. 512. (2) Вимозтики. Philipp. I. пп. р. 385. (3) Атики. I. vi. р. 266 et 267. (4) Рилт. da Superstit. p. 166. — In

les Athéniens ordonnèrent qu'on donnât la liberté à toutes les bêtes de charge qui avaient été employées à ce travail, et qu'on les lais-sât paître librement dans les meilleurs pâturages le reste de leur vie. Une mule que, conformément à cette ordonnance, on avait laissée en pleine liberté, étant venue ensuite se présenter d'ellemème au travail et se mettre à la tête de celles qui traînaient les voitures pour les citadelles, le peuple charmé de cette action, fit un décret qui portait que cette mule serait particulièrement soignée et nourrie, jusqu'à sa mort, aux dépens du public (1).

Ces traits, comme je le disais il n'y a qu'un moment, font honneur au caractère des Athéniens, et prouvent qu'il régnait dans l'esprit de ce peuple un grand fond de douceur et de bonté. Mais on en pourrait citer d'autres qui montrent également que dans bien des occasions les Athéniens oubliaient ces principes d'humanité, et se livraient aux excès les plus cruels et les plus violents que la colère, la fougue et la fureur, puissent inspirer. Que penser, par exemple, de la barbarie avec laquelle ils mirent à mort les hérauts que Darius leur envoyait pour les sommer de se soumettre à sa domination (2)? Ils violèrent également dans cette occasion et le droit des gens et ceux de l'humanité. Quel nom donner aussi à la fureur avec laquelle les Athéniens condamnérent à la mort dix de leurs généraux auxquels on ne pouvait reprocher d'autre crime que d'avoir négligé, après le gain d'un combat naval, de s'arrêter à ramasser les corps flottants de leurs soldats, pour poursuivre l'ennemi avec plus d'ardeur, et d'achever son entière défaite (3)? Je pourrais citer encore d'autres traits aussi déshonorants pour les Athéniens: tels, par exemple, que la manière également injuste et cruelle avec laquelle ils condamnèrent Socrate à la mort. Ce jugement couvrira dans tous les siècles le peuple d'Athènes d'un opprobre que tout l'éclat de ses belles actions ne pourra jamais effacer. On ne peut attribuer une pareille infamie qu'à cette inconstance et à cette légèreté qui présidaient la plupart du temps à toutes les démarches des Athéniens, et rendaient ce peuple susceptible de toutes les impressions qu'on voulait lui donner.

On ne peut sans doute avoir plus d'esprit qu'en avaient en gé-

(3) DIOD. l. XIII , p. 623, etc. - VALER.

<sup>(1)</sup> In Catone, p. 359. — Voy. aussi
MAXIM. l. 1, с. 1. — Extern. n. 8. —
de Solert. animal. p. 970.
(2) Навов. l. vii, n. 133.

MAXIM. l. 1, с. 1. — Extern. n. 8. —
Xenore. de Rep. gest. Græc. l. 1, гарporte ce fait un peu différemment.

néral les Athéniens; mais, s'il est permis de le dire, ils en avaient trop, et au point que leur jugement en souffrait quelquefois. Ils n'étaient pas assez en garde contre leur imagination qui les emportait souvent au-delà des justes hornes. De là vient ce penchant singulier qu'ils avaient pour les fables et les chimères. Ils se plaisaient extrêmement à les entendre, pourvu qu'elles fussent présentées avec grâce et débitées avec esprit. On attribue communément, et avec assez de raison, à ce goût pour les faits extraordinaires et singuliers, une grande partie des contes qu'Hérodote a semés dans son histoire. Il connaissait les Athéniens, et cherchait à leur plaire. Dans cette vue, il n'a pas été aussi délicat ni aussi scrupuleux sur le choix des faits, qu'il l'aurait probablement été, sans l'envie qu'il avait de se faire lire et admirer d'un peuple naturellement avide du merveilleux et de l'extraordinaire. Ne sait-on pas aussi que Démosthène fut obligé plus d'une fois d'avoir recours à de pareils artifices pour capter l'attention de son auditoire, et dans des moments où il ne s'agissait de rien moins que du salut de la patrie ?

Pour désinir en peu de mots les Athéniens, c'était un peuple doux, humain, bienfaisant, magnanime, généreux, très-brave et très-belliqueux, ayant d'aisleurs beaucoup d'intelligence pour le commerce et pour la marine; mais en même temps léger, vif, capricieux, emporté, inconstant, hautain, au surplus, fort poli et fort délicat sur les bienséances, eu égard aux temps dont je parle, sensuel et voluptueux, s'occupant d'un beau tableau, d'une belle statue, passionné pour les spectacles, amateur des sciences et des beaux-arts de tout genre et de toute espèce; curieux ensin à l'excès de nouvelles et grand discoureur, enjoué, railleur, aimant la plaisanterie et les bons mots, sentant ensin, et s'exprimant avec tout le goût et toute la finesse possible; ayant au reste produit beaucoup d'esprits aussi brillants que solides, et plusieurs génies grands et sublimes.

## ARTICLE TROISIÈME.

## Des Jeux de la Grèce.

JE croirais omettre un article essentiel à la connaissance des mœurs des Grecs, si je ne disais pas un mot des différents jeux établis très-anciennement chez ces peuples. On sait que par le terme de jeux, on doit entendre de grands et magnifiques spectacles où l'on voyait plusieurs troupes de combattants se disputer le prix dans les différents exercices du corps qui faisaient le sujet des jeux dont je parle. Il y en avait un assez grand nombre établis dans différents endroits de la Grèce; mais les plus solennels étaient les jeux olympiques, les jeux pythiens, les jeux néméens et les jeux isthmiques. Ces sortes de fêtes duraient plusieurs jours. Je ne m'arrêterai point à parler de tout l'appareil et de toutes les cérémonies qu'on y observait, ni à faire l'énumération de tous les différents combats, tels que la lutte, le pancrace, le pugilat, la course, le disque, etc., auxquels on s'exerçait. Je crois ne devoir insister que sur le but et les motifs qu'on s'était proposés dans l'établissement de ces jeux.

J'ai déjà remarqué ailleurs que chez presque tous les peuples policés il avait été d'usage d'établir des fêtes et de ménager des divertissements publics, pour tempérer la fatigue et la lassitude que causerait une application continuelle au travail, ou pour remédier à l'ennui inévitable et nécessaire que causerait un désœuvrement total. Mais les législateurs, persuadés avec raison que la multitude était trop asservie aux sens, et trop peu éclairée pour trouver de quoi s'amuser et se délasser suffisamment dans ce qui ne touche que l'esprit, ont cherché à la remuer et à la distraire par des objets sensibles et frappants. C'est dans cette vue qu'on a de tous temps pensé à divertir le peuple par des sujets proportionnés à son entendement et à son goût; je veux dire par des spectacles dont l'appareil extérieur frappat vivement les sens, et put produire de fortes impressions; mais on voit aussi que la plupart des législateurs ont eu en même temps l'attention de rendre ces sortes de divertissements utiles et profitables.

Les deux motifs dont je viens de parler, sont bien faciles à re-

connaître dans l'établissement des jeux de la Grèce. Ceux qui les instituérent n'avaient pas envisagé uniquement le plaisir et l'amusement de la multitude. Il était entré dans ces établissements des vues d'une politique très-sage et très-raisonnée. La Grèce est en général un pays assez chaud. On sait que la température de ces sortes de climats rend ordinairement les corps mous et efséminés. En attachant l'idée de la plus grande gloire à réussir dans des exercices qui demandent beaucoup de force et d'adresse, on s'était proposé de rendre les corps plus souples, plus forts et plus vigoureux qu'ils ne le sont ordinairement dans les pays chauds. On voulait ainsi préparer de bonne heure la jeunesse aux trayaux pénibles de la guerre, et la rendre en même temps plus propre à porter les armes. Au moyen des exercices dont je parle, on accoutumait, dès l'enfance, les jeunes gens à la fatigue, on les rendait aussi plus fermes, plus aguerris, plus intrépides, et plus adroits sur-tout dans les combats, où la force du corps et l'adresse décidaient presque toujours, dans les siècles passés, de la victoire, parce que l'usage des armes à feu étant inconnu, il fallait ordinairement s'approcher de très-près. L'avantage que les Grecs retirerent des différents exercices auxquels ils étaient habitués dès l'enfance, parut sensiblement dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Perses. Avec une poignée de monde, ils défirent des armées innombrables. Hérodote prétend qu'un seul Grec tenait tête à dix barbares (1). Ce grand historien observe encore que ceux qui se signalèrent le plus dans les batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, avaient presque tous auparayant remporté des prix dans les différents jeux dont je viens de parler (2).

Remarquons encore avec quelle adresse les instituteurs de ces jeux avaient trouvé l'art d'exciter cette noble émulation et cette généreuse ardeur pour la gloire, qui sont et seront toujours le meilleur rempart, et le plus ferme soutien d'un Etat. Dans l'origine, les vainqueurs ne recevaient pour toute récompense qu'une simple couronne d'olivier sauvage aux jeux olympiques, de laurier, aux jeux pithiens, d'ache verte, aux jeux néméens, et d'ache sèche, aux jeux isthmiques (3). Les auteurs de ces établissements avaient voulu faire sentir que l'honneur seul devait être le but et la récompense de la victoire, et non un bas et vil inté-

<sup>(1)</sup> L. 1x, n. 61. (2) L. 1x, n. 104.

<sup>(3)</sup> Journal des Savans, février 1751, p. 127.

rêt. On peut juger de quoi étaient capable des peuples accoutumés à être conduits par de pareils principes. Tygranes, l'un des principaux officiers des troupes de Xercès, entendant parler de ce qui faisait le prix des jeux de la Grèce, se tourna vers Mardonius qui commandait en chef toute l'armée de ce monarque, et s'écria, frappé d'étonnement : « Ciel! avec quels » hommes nous allez-vous mettre aux mains! Insensibles à l'inté» rêt, ils ne combattent que pour la gloire : » exclamation pleine de sens et de jugement dont Xercès ne sentit pas la force et la vérité (1).

Le principal motif, enfin, et celui qu'on doit le plus admirer dans l'établissement des jeux dont je viens de parler, était l'occasion que ces spectacles fournissaient à tous les habitants des différentes villes de la Grèce, de se voir et de se trouver rassemblés pendant quelque temps dans les mêmes lieux. Il était, en effet, de la prudence et de la bonne politique de procurer à ces peuples tous les moyens possibles de se réunir. La nation grecque, composée d'une multitude de petits Etats jaloux et envieux les uns des autres, avait besoin, pour sa conservation, d'un centre commun où tous ses habitants se trouvassent souvent réunis et mêlés indifféremment avec la plus parfaite égalité. C'est ce qui arrivait dans ces jeux où il accourait un nombre incroyable de spectateurs de tous les endroits de la Grèce. Par ce concours, sans'qu'il y parût d'affectation, il se formait une sorte de liaison, de correspondance, et si l'on peut dire, de confraternité entre les citoyens de toutes les différentes villes grecques. On ne pouvait donc leur ménager trop d'occasions d'être emsemble et de se voir familièrement. J'en ai déjà fait la remarque en parlant de l'établissement du conseil des Amphyctions (2).

Mais l'institution des jeux publics était beaucoup plus propre encore à opérer l'union et la concorde dont je parle. Les divertissements qu'on goûtait à Olympie et dans les autres endroits où se célébraient les jeux, disposaient naturellement les esprits à la douceur et à la gaîté. L'occasion de se voir et de se parler était journalière. Il arrivait même souvent que cette familiarité et ce commerce habituel engageaient plusieurs citoyens de différentes républiques à se lier par les nœuds de l'hospitalité. C'est ainsi

<sup>(1)</sup> HEROD. 1. VIII, D. 26.

<sup>1 (2)</sup> Supra, 2º vol.

qu'on pouvait, sans apparat, traiter avec amitié des intérêts réciproques de chaque ville. Les Grecs paraissaient dans ces moments n'être en quelque manière que les habitants d'une seule et même cité. Ils offraient en commun les mêmes sacrifices aux mêmes dieux, et participaient aux mêmes plaisirs (1). Par ce moyen, on parvenait à calmer les aigreurs et à terminer les querelles en assoupissant les animosités. On était à portée dans ces grandes assemblées de se défaire de ces préjugés populaires qu'on ne nourrit souvent que faute de bien connaître la nation contre laquelle on est prévenu.

D'ailleurs, afin qu'on pût assister à ces spectacles avec plus de tranquillité et de satisfaction, il y avait pendant tout le temps qu'ils duraient, une suspension d'armes générale dans toute la Grèce. Toutes les hostilités cessaient alors, et tout mouvement de guerre était interrompu (2). Il est aisé de sentir combien un pareil usage devait contribuer à réunir les cœurs, et à faire cesser les troubles et les divisions. La célébration des jeux, en ramenant pour un temps la paix et la tranquillité, disposait assez volontiers les esprits à s'en assurer irrévocablement les avantages. On peut regarder à tous égards l'institution des jeux de la Grèce comme un chef-d'œuvre de politique et de prudence.

Il est vrai que par la suite des temps un établissement si sagement imaginé, dégénéra bien de son institution primitive et donna même lieu à d'étranges abus. L'idée de se rendre utile à la patrie et de se former par les exercices du corps à l'emploi et au maniement des armes, disparut. Les athlètes firent une profession à part qui se contenta de rapporter désormais tous ses talents au désir insensé d'acquérir une vaine gloire et des honneurs aussi stériles que frivoles. Ils ne descendirent plus sur l'arène que pour se donner en spectacle, pour faire montre de leur force ou de leur adresse, et s'attirer les applaudissements du public, en le divertissant. Ils outrèrent les exercices, et portèrent l'excès au point de s'exposer continuellement à perdre la vie, ou au moins à être estropiés pour le reste de leurs jours (3). C'est alors qu'on pouvait appliquer, avec joste raison, aux jeux de la Grèce ce bon mot si vanté chez les anciens : « Que si c'était sé-» rieusement et tout de bon qu'on s'y battait, on n'en faisait pas » assez; mais que si c'était pour rire et pour s'amuser, on en fai-

<sup>(1)</sup> STRABO, I. IX, p. 642. (2) THUGYD, I. V; D. 49. — PLUT, in | Lycurg. p. 54, C. — PAUS. I. V, c. 20.

» sait trop. » Remarquons encore que de pareils spectacles n'étaient propres qu'à familiariser les spectateurs avec les violences et l'inhumanité. Ces combats devaient laisser dans l'âme des impressions de barbarie et de cruauté, dont les suites sont toujours extrêmement à redouter (a).

Il arriva aussi que le peuple, prenant trop de goût pour cette espèce d'amusement, en vint jusqu'à négliger ses propres affaires. On passait le temps à voir les combats particuliers des athlètes, qui répétaient sans cesse leurs exercices pour paraître avec plus de succès dans les jeux publics et solennels. L'ambition d'y remporter la palme devint enfin une manie générale et universelle. On méprisa l'étude des arts les plus utiles et les plus nécessaires, pour s'occuper entièrement d'inutiles pratiques. Le goût pour la gymnastique fut une espèce de maladie épidémique qui se répandit dans toute la Grèce. La gloutonnerie et l'ivrognerie se joignirent bientôt à cette dépravation de mœurs. Ces vices devinrent, pour ainsi dire, l'apanage particulier des athlètes. Ceux qui originairement s'étaient adonnés à cette profession, regardaient la frugalité comme le moyen le plus propre à maintenir leur vigueur et leur adresse. Ils ne se nourrissaient que de noix, de figues sèches et de fromage (1). Ce régime si austère déplut aux maîtres de palestre qu'on vit insensiblement s'ériger dans toute la Grèce, et former enfin une profession particulière. Ils permirent à leurs élèves l'usage de la viande. La plus solide et la plus succulente, celle, en un mot, qu'on croyait la plus capable de fournir une nourriture forte et abondante, fut préférée à tout autre aliment (2). On ne peut concevoir à quel excès les athlètes, dans les derniers temps, portaient la voracité. L'histoire dit que Milon le Crotoniate n'était pas encore rassassié après avoir mangé 20 mines de viande (b) et autant de pain, et

(2) Auctores suprà laudati.
(b) Les vingt mines de viande reviennent à plus de quatorze livres, poids de Paris; et les trois conges de vin à dix pintes et chopine environ, même me-

Je crois pouvoir regarder comme un conte fait à plaisir, ce que les anciens ont dit de ce taureau de quatre ans que Milon mangea tout entier dans une journée, après l'avoir porté sur ses épaules toute la longueur du stade.

<sup>(</sup>a) Il est une nation célèbre dans l'Europe à laquelle on reproche une certaine dureté, disons même une certaine férocité dans les mœurs et dans la conduite; ne pourrait-on pas attribuer l'esprit particulier qui règne chez la nation dont je parle, au goût qu'elle a conservé pour les spectacles des gladia-

<sup>&</sup>quot; (1) PLIN. l. XXIII, sect. 63, p. 315. — PAUS. l. VI, c. 7. — A. CORNEL. CELSUS, l. IV, c. 6. — DIOG. LAERT. l. VIII, segin.

bu 3 conges de vin (1). Un autre athlète mangeait jusqu'à 80 gâteaux par jour (2). Ces sortes de gens faisaient alors consister une partie de leur supériorité sur les autres hommes, dans une monstrueuse et excessive voracité (3).

On vit aussi disparaître ce désintéressement si noble, si pur et si entier, qui dans l'origine avait animé les combattants. On n'avait d'abord proposé aux vainqueurs qu'une simple couronne de laurier pour récompense. On accorda par la suite aux athlètes victorieux le privilége d'être nourris aux dépens de la patrie. Ils ne tardèrent pas à en abuser, au point même de devenir très à charge aux villes et aux peuples. Cet abus parut si fort à Solon, qu'il crut devoir y remédier, et réduire la pension des athlètes victorieux. Il n'assigna que 500 drachmes à ceux qui avaient remporté le prix dans les jeux olympiques, cent à ceux qui avaient été couronnés aux jeux isthmiques, et ainsi des autres à proportion (4). Ce législateur trouvait qu'il était honteux de donner à de simples lutteurs des sommes qu'il était bien plus juste et bien plus utile d'employer à entretenir et récompenser les enfants de ceux qui mouraient les armes à la main pour le service de leur patrie (5). Pour juger du juste mépris dans lequel étaient tombés les athlètes, il faut entendre parler Euripide. « Parmi les maux infinis qui règnent dans la Grèce, disait ce » fameux poëte, il n'en est point de plus pernicieux que la pro-» fession des athlètes; car en premier lieu ils sont incapables de » conduite. En effet, comment un homme sujet à sa bouche, et » devenu l'esclave de son ventre, pourrait-il acquérir un fonds » suffisant pour la subsistance de sa famille? De plus, les » athlètes ne savent ce que c'est que de souffrir la pauvreté en » s'accommodant à la fortune; car n'étant point formés aux » bonnes mœurs, difficilement changent-ils de caractère, même: » dans la disgrâce. Je ne puis approuver, continue Euripide, la » coutume des Grecs de former de nombreuses assemblées pour » honorer des divertissements si frivoles; car qu'un athète excelle à la lutte, qu'il soit léger à la course, qu'il sache bien lancer un » palet, ou appliquer un vigoureux coup de poing sur la mâ-» choire de son antagoniste, que sert à sa patrie ce beau ta-

```
(1) ATH., l. IV, X.
(2) ATHEN. 6000 oit.
(3) THEOCRIT. oldyll. 4.
(4) ATHEN. l. x, c, 2. — Et Galen. de
```

» lent et l'honneur qu'il en remporte? Repoussera-t-il l'ennemi » à coup de disque, on le mettra-t-il en fuite en s'exerçant à » la course, armé d'un bouclier? On ne s'amuse point de toutes » ces folies, etc. (1). » C'est ainsi que l'institution des jeux publics de la Grèce, c'est - à - dire, une des plus belles et des plus sages inventions se corrompit insensiblement, et finit par dégénérer, au point de devenir un abus très - pernicieux.

Je ne dois pas non plus dissimuler que les meilleurs écrivains de l'antiquité ont cru devoir attribuer au spectacle des athlètes, cette passion infâme à laquelle les Grecs n'ont été que trop adonnés. Ces espèces d'acteurs ne paraissaient en public qu'entièrement nus. Le genre de la plupart des exercices qui faisaient le sujet des jeux dont je viens de parler, joint à la chaleur du climat et à la saison où on les célébrait (a), exigeait nécessairement cette nudité. Les athlètes étaient accoutumés à cette indécence dès leur plus grande jeunesse; car pour réussir dans la profession qu'ils embrassaient, on ne pouvait pas s'y prendre de trop bonne heure. L'habitude de paraître continuellement nus les uns devant les autres, anéantit bientôt tout sentiment de pudeur, et introduisit chez les Grecs l'horrible déréglement qu'on leur a tant de fois reproché (b); déréglement fomenté, au surplus, par le peu de commerce et de familiarité que, chez cette nation, les hommes avaient avec les femmes. J'en ai déjà parlé (2). J'ajouterai seulement que les femmes n'assistaient point aux jeux publics Il leur était même défendu sous de grièves peines d'approcher du lieu où ils se célébraient (c).

Il me reste à dire encore un mot du théâtre des Grecs, et du goût que les Athéniens particulièrement avaient pour cette sorte de divertissement. On sait que les représentations théâtrales ont pris

<sup>217. -</sup> Voy. aussi Lucian in Anacharsi. - Athen. I. x, p. 413 et 414. - Plut.

Quæst. Rom. p. 274.
(a) C'était en été au mois de juillet. (b) Mihi quidem hæo in Græcorum gymnasiis nata consuetudo videtur, in quibus isti liberi et concessi sunt

cives corpora. Apud Cicka. toco cit. qu'entièrement dépouillés de vêtemens.

<sup>(1)</sup> Acad. des Inscript. t. 1, M. p. Voy. aussi Plut. t. 2, p. 274 et 751. (2) Supra.

<sup>(</sup>o) ÆLIAN. Var. Hist. l. x, c. 1. -Paus. 1. v , c. 6.

Il laut pourtant, à cet égard, rendre justice aux Grecs. La loi qui défendait aux femmes d'assister aux jeux publics, in quibus isti liberi et concessi sunt amores. Gierno Tuscul. Quæst. l. iv., n. 53.

Ennius avait dit avant Cicéron: fut point admis à la plupart de ces spec-Flagitii principium est nudare inter tacles , où les acteurs ne se montraient

qu'ils voulaient diffamer. Chacun était introduit sur la scène sous son véritable nom (1). Il y a plus: de crainte que la ressemblance des noms ne put faire prendre le change et laisser quelque incertitude dans l'esprit des spectateurs, on donnait aux acteurs des masques qui rendaient, autant qu'il était possible, le visage et la physionomie de ceux qu'on voulait exposer à la risée du public (2). Telle fut pendant long-temps la comédie chez les Grecs, c'est-àdire, un spectacle également licencieux et satirique qui ne connaissait ni décence ni retenue, pour qui il n'y avait rien de sacré, qui ne respectait personne, pas même les mœurs, et où l'on pouvait diffamer ouvertement tour ceux que l'on jugeait à propos de rendre l'objet du mépris public. Il fallut à la fin que le magistrat réprimat ces abus pernicieux et contint, par les défenses les plus sévères, la licence effrénée des auteurs comiques (3). Ces sages réglements donnèrent naissance à ce que les anciens ont appelé la nouvelle comédie, qui ne fut plus qu'une imitation et une satire fine et délicate de la vie civile. On ne mit plus sur le théatre que des aventures feintes et des noms supposés. Comme ce changement avantageux n'arriva que dans des siècles bien postérieurs à ceux dont j'ai entrepris de tracer le tableau, je ne m'arrêterai pas davantage sur ce sujet.

<sup>(1)</sup> ARISTOPHAR. in Nubid. in Equitib. etc. (2) Mém. de l'Ac. des Inscript. t. 4, p. 154, etc.

# RÉCAPITULATION.

En rapprochant tout ce que j'ai dit sur l'état des anciens peuples dans les siècles qui se sont écoulés depuis le déluge jusqu'à Cyrus, il est aisé de sentir combien les connaissances humaines étaient autrefois imparfaites et peu étendues. La politique, les lois, les arts, les sciences, le commerce, la navigation, l'art militaire, les mœurs même, c'est-à-dire les principes et les façons de penser les plus essentielles et les plus nécessaires à la conservation et au bonheur de la société, tous ces grands objets n'étaient, si on peut le dire, encore qu'ébauchés du temps de Cyrus; et le règne de ce prince n'a précédé néanmoins l'ère chrétienne que de 536 ans. Un léger détail va nous convaincre de la vérité de toutes ces propositions.

On n'a eu, pendant tout l'espace de temps que nous venons de parcourir, que des notions fort imparfaites du grand art de gouverner les peuples. La plupart des lois politiques et civiles étaient obscures et défectueuses, souvent même pernicieuses, ou ridicules, en un mot très-informes. Le droit des gens n'était seulement pas connu, et la morale était en général peu développée; souvent même elle autorisait des principes qui conduisaient directement aux plus grands vices. A l'égard de ce système politique qui embrasse et envisage aujourd'hui tout l'univers, on peut assurer que les anciens n'en avaient aucune idée. Il n'y avait point alors de puissance qui songeât à entretenir des correspondances suivies dans les différentes parties du monde connu. Les liaisons même que les États voisins pouvaient avoir entre eux n'étaient que momentanées. On n'envisageait pour l'ordinaire que l'instant présent. Les suites et les conséquences d'un événement et d'une démarche étaient rarement prévues et approfondies. On ne s'était point sait de système politique. Chaque État vivait isolé, et faisait peu d'attention au mouvement général de la machine. Aussi n'était-on point dans l'usage d'avoir continuellement des ambassadeurs dans les cours étrangères. Les anciens n'étaient pas assez éclairés

#### III. ÉPOQUE. LIVRE VI. DES MOEURS ET USAGES.

de la troisième et dernière partie de notre ouvrage. Il s'est écoulé près de deux siècles depuis ceux qui terminent nos recherches, jusqu'au temps où les Grecs ont fait la plupart des découvertes qui leur ont mérité cette gloire et cette juste estime dont ils jouissent encore aujourd'hui, et que rien ne pourra jamais leur enlever. Personne ne les a encore surpassés dans la poésie, dans l'éloquence, ni dans l'art d'écrise l'histoire. Il n'en est pas toutà-fait de même des sciences exactes, ni même de plusieurs parties des arts. Il faut convenir que, si l'on en excepte l'architecture (a), la sculpture et la gravure en pierres fines, il n'y a nulle comparaison à faire entre tout ce que les Grecs ont pu savoir dans les objets que je viens d'indiquer, et ce que nous en connaissons à présent.

(a) Observons néanmoins, par rapport à l'architecture, qu'à la vérité les qu'ils n'ont point entendu l'art de les Grecs ont eu un goût très-pur et trèsjuste sur la construction des grands édifices; mais je ne pense pas qu'il en ait été de même à l'égard des bâtiments

## DISSERTATION

Sur l'évaluation des Monnaies et des Mesures grecques.

J'AI eu souvent occasion, dans le cours de l'ouvrage que je présente au public, de parler des monnaies et des mesures antiques. Comme c'est aux Grecs que nous sommes redevables de la plupart des connaissances qui nous restent sur l'antiquité profane, c'est presque toujours aussi aux monnaies et aux mesures grecques qu'il faut rapporter celles des anciens peuples. J'ai donc cru devoir donner une évaluation de ces monnaies et de ces mesures qui justifiat la proportion que j'ai établie entre elles et les nôtres. D'ailleurs, en consultant cette espèce de table, on sera en état de faire soi-même aisément les réductions que je pourrais avoir omises.

Il n'est peut-être point de matière qui ait autant exercé les critiques que la détermination des monnaies et des mesures anciennes. Il n'en est peut-être point cependant qui soit encore enveloppée d'aussi épaisses ténèbres. Je suis bien éloigné de me flatter d'y répandre quelques lumières. Je me propose seulement de dire ce qui m'a paru de plus vraisemblable sur un objet si incertain, sans prétendre, en aucune manière, donner une exclusion absolue aux évaluations qui ont déjà été imaginées, et auxquelles je n'ai pas cru devoir m'arrêter.

## CHAPITRE PREMIER.

Des Monnaies grecques.

La valeur des monnaies dépend, comme on le sait, de leur titre et de leur poids. Il se trouve encore aujourd'hui dans les cabinets des antiquaires beaucoup de monnaies grecques en généval, et en particulier de monnaies attiques. Ces dernières sont

15

celles dont il estfait mention le plus fréquemment dans les anciens auteurs, et auxquelles, pour l'ordinaire, ils ont rapporté toutes les autres. Nous suivrons leur exemple, et nous prendrons pour pièces de comparaison les monnaies attiques. On en a mis plusieurs à l'essai, et on s'est assuré, par diverses expériences réitérées, que l'or et l'argent employés par les monétaires d'Athènes étaient, à une très-légère différence près, au même titre que l'or et l'argent de nos monnaies. Ce fait est donc bien constant, et l'on a sur cet article tous les éclaircissements que l'on peut désirer.

Mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi facile de déterminer quel était le poids fixe et précis de ces monnaies; presque toutes celles qui nous restent aujourd'hui ont été plus ou moins altérées par l'usage que depuis tant de siècles on en a fait, ou par le laps de temps. Il est en quelque sorte moralement impossible de trouver deux drachmes attiques, par exemple, qui pèsent précisément l'une autant que l'autre. Il a donc fallu avoir recours à quelque autre expédient pour s'assurer du poids des monnaies antiques. De tous ceux que l'on a imaginé, le plus philosophique, sans contredit, est celui dont Gassendi fit usage vers le milieu du dernier siècle; l'idée lui en avait été suggérée par le célèbre M. de Peiresc, à qui rien de tout ce qui peut confribuer à l'avancement des connaissances humaines n'échappait, et qui n'épargnait à cet égard aucune dépense.

On voit à Rome, au palais Farnèse, un conge antique parfaitement bien conservé; le conge était chez les Romains une mesure de liquides qui devait contenir dix livres romaines de vin (a). Celui dont nous parlons est d'autant plus précieux, qu'il pafait, par l'inscription dont il est chargé, que ce vase avait été déposé au Capitole, sous le règne de Vespasien, pour servir d'étalon de cette espèce de mesure. M. de Peiresc en fit faire un modèle qu'on eut soin de vérifier exactement sur l'original: c'est avec ce modèle, qui n'arriva en France qu'après la mort de M. de Peiresc, que Gassendi fit l'expérience dont je vais parler.

Il remplit d'eau de puits, qu'il pesa très-scrupuleusement, ce conge, et trouva qu'il en contenait six livres quinze onces six gros, poids de Paris. Gassendi, d'après cette expérience, conclut

<sup>(</sup>a) Congius vini decem pondo siet. Featus voce : Publica pondera. p. 402

que l'ancienne livre romaine valait la dixième partie de ce poids, c'est-à-dire onze onces un gros 28 ; grains, et que par conséquent l'once romaine, qui était la douzième partie (a), valait sept gros 32 - grains (1).

On sait que la drachme, qui était une monnaie d'argent, pesait la huitième partie de l'once romaine (6). L'on connaît le rapport des autres monnaies attiques à la drachme, ainsi la détermination de l'ancienne livre romaine emporte celle du poids des monnaies grecques; mais cette détermination, telle qu'elle a été faite par Gassendi, ne paraît devoir être admise qu'autant qu'on n'aurait rien de plus précis et de plus exact sur l'objet dont il est ici question. Elle suppose en effet que la pesanteur de l'eau de puits, dont ce philosophe s'est servi pour comaître la capacité du conge Farnèse, est égale à celle du vin; supposition démontrée fausse par l'expérience qui nous apprend que le vin est toujours plus léger que l'eau, et surtout que l'eau de puits qui, de toutes les eaux douces, est la plus pesante. Ajoutons que le modèle du conge Farnèse dont Gassendi fit usage, pouvait bien n'être pas précisément de la même capacité que le vase original.

Ce furent ces considérations qui, sans doute, engagèrent dans la suite M. Auzout, de l'académie des sciences, lors d'un voyage qu'il fit à Rome sur la fin du siècle dernier, à répéter l'expérience de Gassendi sur le conge du palais Farnèse. Au lieu d'eau de puits dont Gassendi s'était servi, M. Auzout employa de l'eau de fontaine très-légère. Le conge original se trouva, dans cette expérience, contenir six livres douze onces sept gros et 48 grains, poids de Paris, d'eau de la fontaine de Trévi (2). Je crois pouvoir conclure de ce fait que l'ancienne livre romaine était de la dixième partie de ce poids, c'est-à-dire de dix onces sept gros douze grains, et l'once précisément de sept gros dix-neuf grains. J'avoue néanmoins que l'argument tiré de la différence de gravité spécifique du vin et de l'eau, milite presque autant contre l'ex-

Fannius in carmine de ponderibus et

. . . . . . . . | sych. In voce Δραχμί,

Drachmæ octo latinam unciam faciunt. Hyeronim. in cap. 4, Ezech.

Uncia fit drachmis bis quatuor. FAN-NIUS, toco oit.

(1) Voy. le sixième tome des anciens

<sup>(</sup>a) Unoia. . . in libra pars est quæ mensis in

<sup>(1)</sup> VID. GASSEND. in vita Peireskii, l.

<sup>(6)</sup> Δραχμά ατό έγδοοι τώς έγχιας. He-

Mêm. de l'Acad. des Scienc.

périence de M. Auzout que contre celle de Gassendi. Le raisonnement semblerait donc devoir nous conduire à évaluer l'once romaine environ à sept gros  $\frac{7.2}{7.4}$ , grains seulement (a). Voici néanmoins en deux mots les raisons qui me déterminent en faveur du parti que j'ai cru devoir embrasser.

Le même M. Auzout dont je viens de parler, s'assura que la livre romaine moderne était de dix onces sept gros douze grains, et l'once de sept gros dix-neuf grains. Il s'ensuit donc que la livre et l'once romaines d'aujourd'hui sont parfaitement égales à la livre et à l'once romaines antiques, en supposant, comme nous l'avons dit, que le conge romain dut contenir précisément dix hivres pesant d'eau de fontaine. Ce parfait rapport entre l'ancienne livre et la moderne (rapport qui ne peut être l'effet du hasard), semble démontrer que la livre romaine n'a reçu aucun changement depuis dix-sept siècles et davantage, surtout s'il y a lieu de soupçonner que les anciens Romains ignoraient la différence de pesantenr qu'il y a entre l'eau et le vin; ou qu'au moins ils n'y avaient point d'égard dans l'étalonnage de leurs mesures, et c'est ce dont on trouve la preuve la plus claire dans le poème de Fannius, que nous avons déjà cité plusieurs fois (6).

La valeur de l'ancienne once romaine étant une fois bien déterminée, et par conséquent le poids de la drachme attique ('qui en était la huitième partie) l'étant aussi, on aura faoilement le poids des autres monnaies grecques, telles que le talent, la mine et l'obole. La drachme en effet contenait six oboles, la mine cent drachmes, et le talent soixante mines (o). Tout peut donc se réduire à un calcul assez court qui donne les valeurs suivantes:

•										marcs.		· opces.	gros.	grains.
Le talent atti	que	pε	sait	, p	oic	ls (	de l	Pari	is,	٠,	85	•	7	66.
La mine												- 3	2	57:
La drachme.	•		· ·	•	•	•	À	• ·				>	• •	655
L'obole			• 1	• •	. :	<b>.</b>								1045

<sup>(</sup>a) Cette détermination est une suite du rapport de la pesanteur spécifique de l'eau de rivière à celle du vin de Rourgogne, qui résulte des calculs de M. Eisenschmid dans son Traité de Ponder. at veter. Argentoratis in-13, 1708. (b) . . Libra ut memorant Bessum.

(6) . Libra ut memoriat Bessum.
 Sectairius addit,
 Seu puros pandas latices, seu dona.
 Lyai.

Hoo tamon assensu facili sunt credita

nobis,

Namque neo errantes undis labentibus amnes,

Neo morsi poteis latices, aut fonts perenni.

Manantes par pondus habens: non denique vina,

Qua campi, aut colles nuperve, aut ante tulère.

(o) Takatro... wier touf'. i de' pra

D'après ce calcul, en supposant l'argent à cinquante livres tournois le marc;

							:		livres	sols.	deniers.	
Le talent atti	que	A5	dai	t,		•			4256	3	8.	5 T
La mine, .										18	8.	871
La drachme.	٠,	•		•	•		•	•	•	14	2	2 5 6 8
L'obole	•	•					•.	•	2		•	4 3 6 8

C'est à oet abrégé très-sommaire que je crois devoir borner ce que je me suis proposé de dire sur l'évaluation des monnaies, greoques, et sur le rapport qu'elles peuveut avoir avec les nôtres. Passons aux mesures.

#### CHAPITRE SECOND.

# Des Mesures grecques.

It est au moins aussi difficile de déferminer exactement la valeur des mesures grecques que cellés des monnaies. Le stade, par exemple, était chez les Grecs une mesure itinéraire, dont il est parlé à chaque instant dans les auteurs anciens; mais ils ne s'accordent en aucune façon sur la détermination de cette mesure. On voit en effet que la longueur du stade a très fort varié suivant les temps et les lieux; il n'y avait pas plus d'uniformité chez les finciens par rapport à cette mesure, qu'il n'y en a aujourd'hui parmi nous sur la longueur de nos lieues, et en général sur celle de toutes les mesures itinéraires qui sont actuellement en usage dans l'Europe; mais comme il y a chez nous une lieue moyenne, à laquélle on est convenu de rapporter toutes les mesures du même nom, de même il y avait chez les Grecs un stade commun et mitoyen à la détermination duquel je crois devoir me borner ici.

Le stade ordinaire et le plus universellement adopté contenait six cents pieds grecs (a): le plèthre, autre espèce de mesure, fai-

Sραχμόν β. i δὶ δραχμὰ εβόλοι ἔξ. Suid. raison de Démosthène contre Pantævoce Τάλαιτοι, t. 3, p. 425.

Voy. aussi le commencement de l'O
(a) Τὸ τάδιοι ἔχιι πόδας χ΄. Suid. in voce Ετάδιοι t. 3, p. 367.

sait la sixième partie du stade (a); l'arure était la moitie du plèthre (b); l'orgie valait six pieds (c), et la coudée cana était d'un pled et demi  $(d_i)$ . On sait que le pied grec surpassait le pied romain de la vingt-quatrième partie de ce dernier (e). La détermination des mesures grecques est par conséquent aussi intimement liée à celle du pied romain, que la fixation des monnaies attiques l'est à celle de la livre romaine.

Deux auteurs anciens nous apprennent que l'amphore romaine, espèce de mesure des liquides, puisqu'elle contenait huit conges, avait précisément un pied cube romain (f). L'eau que cette mesure contenait devait peser, d'après l'expérience de M. Auzout, 54 livres 7 onces 5 gros et 24 grains, poi ls de Paris. En supposant, d'après les expériences de M. Eisenschmidt, que la pesanteur de l'eau de la fontaine dont M. Auzout se servit, fut de 371 5 grains par pouce cube, mesure de pied de roi, la capacité de l'amphore devait être telle que, selon les règles de la stéréométrie, son côté fut moindre que onze pouces 4 de ligne, mais plus grand que onze pouces 2 de ligne. Il faudrait par conséquent évaluer le pied romain environ à onze pouces <sup>17</sup> de ligne. Cependant, je crois devoir faire avec M. de la Hire le pied romain antique préclsément de onze pouces de roi; je renvoie au mémoire que cet académicien a donpé sur ce sujet, pour y voir les raisons sur lesquelles cette évaluation est fondée (1). Je me contenterai seulement d'observer que les Romains n'ont jamais été grands mathématiciens; j'ai prouvé ci-dessus qu'ils ne tenaient aucun compte de l'excès de la pesanteur de l'eau sur celle du vin dans l'étalonnage de leurs mesures: ils auront donc bien pu negliges,

wood Hairpor.

(6) H' aque wifar ixu v. Id voce A'queia martis.

(c) Dina supradir.... ippurar.... Ein zi-

(d) Taxve .... • 100 x, " µ100 wer. Pesyc.

(e) Stadium centum viginti quinque nostros efficit passus, hoc est pedes semesntes viginti quinque. Puns. 1. 11, sect. 21, p. 86.

Or le stade qui, selon qu'on vient de le voir, était précisément de 600 pieda greca, ne pouvait valoir 626 pieda romaina, qu'autant que le pied grec avait au pied romain le rapport de 25 à 24.

(a) Ε'χιι τὸ πλίπροι πόλας ρ'. Suid. | (f) Quadrantal vocabant antiqui amphoram, quod vas pedis quadrati octo et quadraginta capit sextarios. Festus voce Quadrantal.

Quadratal vini octoginta pondo siet, congius vini decem, pondo siet. Idem, voce, publica pondera.

Pes longo spatio, atque alto, latoque notetur:

Angalus ut par sit quem claudit lineg triplex. Quatur; et quadris, medium cingatur

inane Amphora fit cubus ... FANN. carm. cit.

(1) Acad. des Scienc. ann. 1714, M. p. 397.

et compter pour rien les trois quarts de ligne ou environ, dont le côté du cube qui servait de matrice à leur amphore, surpassait leur pied linéaire. Cette conjecture paraîtra moins difficile à croire, quand on considérera que, sur la fin du siècle passé, M. Picard reconnut qu'il s'en fallait de plus de 1224 lignes cubes, que l'étalon de la pinte de Paris, dont on se servait alors, eût la capacité à laquelle les ordonnances avaient fixé cette espèce de mesure (1).

Résumons tout ce que nous venons de dire, et formons ce raisonnement d'après les principes que nous avons posés: puisque le pied romain antique valait 11 pouces de roi, le pied grec valait 11 pouces 5 lignes et demie : ainsi

					toises.	pieds.	pouces.	lignes.
Le stade valait.					95	2	11	
Le plèthre						5	5	10
L'arure				. •	7	5	8	11
L'orgie						5	8	9
La coudée						1	5	2≢

Il résulte de ce calcul que 24 stades ordinaires ne surpassaient que de 9 toises 1 pied 7 pouces 2 lignes - notre lieue commune de 2282 toises 2. Je ne dirai rien des autres stades, eu égard au peu d'utilité dont pourrait être une pareille discussion pour l'ouvrage que j'ai entrepris.

Ce serait ici le lieu de parler des mesures de grains et de liquides, et des poids dont les anciens Grecs faisaient usage dans leur commerce. Mais nous manquons presque entièrement de points de comparaison pour fixer la valeur de ces poids et de ces mesures. Je crois donc ne devoir dire qu'un mot sur ce sujet.

Fannius, que j'ai déjà cité tant de fois, nous apprend (a) que la livre attique était à la livre romaine dans le rapport de 75 à 96, ou de 25 à 32. On voit encore dans le même poëte que l'amphore ou cadus attique, qui était une mesure de liquides, valait trois urnes romaines, ou une amphore romaine et demie (b). Enfin, on lit dans la vie d'Atticus par Cornelius Nepos, que le

<sup>(1)</sup> Voy. le Traité de M. Picard. De (a) Uncia fit drachmis bis quatuor ... Unciaque in libra pars est que mensis | Hujus dimidium fert urna. . . . in anno. Hæc magno latio libra est , gentique togatæ: Attica nam minor est. Ter quinque

hanc denique drachmis, Et ter vicenis tradunt explerier unam. (b) Amphora fit cubus. . . . . . Attica præterea dicenda est amphora nobis Seu cadus. Hano facies, nostra si adjaceris urnam.

médimae attique, qui était une mesure de grains, valait six boisseaux romains (a). On sait, par le témoignage de Famnius, que le boisseau était, chez les Romains, le tiers de lour amphore, ou pied cube (b).

En réduisant ces poids et ces mesures aux nôtres, par le moyen des évaluations de la livre et du pied des anciens Romains, que l'ai données ci-dessus, on trouvera:

- 1º Que la livre attique pesait 8 onces, 4 gros, 7 grains, et ; poids de Paris.
- 2º Que le cadus attique contenait un pied 268 pouces cubes ? ou 41 pintes, une chopine, 2 pouces ; cubes, mesure de Paris.
- 3º Enfin, que le médimne attique valait un pied 934 pences cubes, ou 4 boisseaux, un litron et demi et neuf pouces cubes ‡ mesure de Paris (c).

C'est à ces faibles notions que se réduit à peu près tout ce qu'il y a de plus constant sur la matière que nous avions entrepris d'examinere Le peu de monuments qui nous restent de l'antiquité, et l'inexactitude surtout des auteurs anciens dans ce qu'ils disent sur les monnaies et les mesures en usage de leur temps, ne permettent guère d'espérer de plus grands éclaircissements.

ut singulis sew modii tritici darentur; gul modus mensuræ, medimnus Athenis apollatur. cap. 2.

pouces cubes, c'est-à dire qu'on le con-sidère comme la 144° partie du muid de 54 picus cubes. On suppose de même que le litron et le demi-litron sont pré-

(a) Universos frumento donavit, ita | cisément la seizième et la trente deuxiè. me partie du boisseau de 648 pouces cubes. Je dis au reste, on suppose, attendu que tous ces calculs ne sont point (6) Amphora ter... capit modium. conformes aux résultats que donnent les (r) On suppose ici le boisseau de 648 dimensions des étalons cylindriques des conformes aux résultats que donnent les

### DISSERTATION

## Sur les Périodes astronomiques des Chaldéens.

On n'ignore point de quel usage et de quelle utilité sont les périodes astronomiques dans la supputation des temps. On sait aussi que les anciens peuples en avaient imaginé plusieurs dont la durée était composée d'un certain nombre de leurs années. Ces périodes étaient différentes, relativement à l'usage auquel elles étaient destinées, et à la forme d'année établie chez les nations qui les avaient imaginées. On nous a conservé le nom de trois fameuses périodes dont l'invention est due aux Chaldéens : le Saros, le Néros et le Sosos (1). Bérose s'en était servi pour composer ses calculs chronologiques, et fixer les époques de son histoire de Babylone (2). C'étaît par cès mesures de temps qu'il avait réglé et déterminé la durée de cet empire, et la longueur des règnes des différents souverains qui l'avaient gouverné.

La valeur du Saros, du Néros et du Sosos était certainement bien connue et bien déterminée dans le temps du Bérose composa son histoire. Mais les anciens monuments des Babyfoniens ne subsistent plus aujourd'hui, nf même depuis bien des siècles. Il n'est donc pas étonnant qu'il règne beaucoup de contradictions entre les auteurs modernes, tant sur le nombre d'années qui composaient ces fameuses périodes, que sur l'osage auquel elles pouvaient être propres. Essayons néanmoins, en rassemblant les difsérents traits qui se trouvent épars dans les auteurs anciens, de répandre quelques lumières sur une question si obscure et si difficile.

Il est certain, par le témoignage de toute l'antiquité, que le Saros, le Néros et le Sosos étaient des cycles qui renfermaient un certain nombre d'années (3). On ne doit pas écouter quelques écrivains assez récents qui, sans aucun fondement, ont voulu insinuer qu'on devait réduire les périodes, dont je parle, à des périodes de jours seulement. C'est une chimère qui ne

<sup>(1)</sup> SYNCELL. \$17. — ABYDEN apud (3) BEROS, ABYDEN, et SYNCELL. locis sumd. p. 38, C.
(2) SYNCELL. p. 17, A.

d'hui de déterminer quel était précisément ce nombre (a). Il faut donc abandonner la recherche du Saros, puisqu'on ne doit jamais espérer d'en connaître la valeur, et par conséquent l'usage. Passons à l'examen des autres périodes chaldéonnes, c'està-dire du Néros et du Soss.

La révolution du Néres était de 600 ans (1). Indépendamment des auteurs que j'ai déjà cités, Josèphe l'historien paraît avoir eu connaissance de cette période. Voici comme il s'exprime, en parlant de la longue durée de la vie des premiers patriarches : · Entre autres vues que Dieu avait eu, dit-il, en accordant aux » premiers: patriarches une vie aussi longue que celle: qui nous » est attestée par les livres saints, il voulait leur fourmir le moven » de perfectionner la géométrie et l'astronomie qu'ils avaient » inventées: car, ajoute-t-il, ils n'auraient pu prédire avocaûreté. » les mouvements des astres, s'ils avaient vécu moins de 600 ans, » attendu que c'est en cet espace de temps que s'accomplit la » grande année (b). »

Josèphe, comme on le voit; a donc ou comnaissance de ca que, les anciens appelaient une grande ancien c'est-ài-dire d'une phriode astronomique qu'il dit avoir été composée de 600, ans. Tous nous porte à croire que c'est du Néros des Chaldéens dont Josèphe a voulu parler; car je ne vois aucun autre peuple dans l'antiquité chez lequel une pareille période ait été en usage. Avant que de s'appliquer à développer la propriété dece cycle de 600 ans, il est. à propos d'examiner celle du Sasos, attendu que le Nérae doit. son origine au Sosos, comme je me flatte de le démontrer.

Les anciens nous disent que le Sosos était composé de 60 an-

Le mot Suros en effet répond exacte f à Liequelles choies ( c'est à dire , le

M. Helley qu'il faut lire dans Suidas 223 mois lunaires; son raisonnement n'en sérait pas plus juste. M. le Gentil en effet a démontré l'imperfection totule et absolue de cette période si vantee par M. ITalley. Acad. des Scienc.

ann. 1756, M.

(1) Syncell. p. 17. — Abyden. apud eumd. p. 38, C.

(6) Voici les termes dans lesquels Josepha s'anonce: Απιρ οὐ ασφαλώς αὐτοῖς mponiu is mi fraueis ifanteiur iriarrier : Autiq. 1. 111 , c. 3, p. 17.

ment au Chaldeen Sar, qui signifie e géométrie et l'astronomie), ils (se menstruue ou tunaris.

(a) Quand même on accorderate à savec certifiede, s'ils avaient véeu moins . de 600 ans ; car la grande année s'accomplit en cet espace de temps.

Il est aisé de s'apercevoir que Jesèphe ne s'énonce pas exactement dans ce passage; car quoiqu'on roie bien que le verbe προίπτω, prédire, a rap-port à l'astronomie dont il est parlé dans la phrase précédente, comme il y est question aussi de la géométrie, cette manière de s'exprimer présente, un sens louche et désectueux; et c'est pour faire entendre pensée de Josephe, que j'ai ajoute de mouvements des astres, dont on doit supposer qu'il a voulu parler.

nées (1). Cette période, la première sans contredit dont les Chaldéens ont fait usage, était fort imparfaite, puisqu'après sa révolution, elle ne ramenait les mois lunaires qu'à un dixième de mois près. On aura donc cherché à la rectifier et à la perfectionner. Il ne fut pas difficile d'en trouver les moyens. En doublant le Sosos, c'est-à-dire en donnant à cette période 120 ans, au lieu de 60, on avait le retour des mois lunaires à deux dixièmes de mois près. En multipliant ce cycle autant de fois qu'il fut nécessaire pour obtenir les retours précis du soleil et de la lune aux mêmes points du ciel, on parvint à former une période de 600 ans, c'est-à-dire le Néros. Ce dernier cycle, en effet, n'est autre chose que le produit du Sosos, ou de la période de 60 ans multipliée par 10. Il n'a pas fallu, comme on le voit, beaucoup de réflexions sur la valeur et la propriété du Sosos, pour en déduire le Néros (a).

L'illustre Jean-Dominique Cassini est, je crois, le premier qui ait aperçu le mérite du Néros. C'est, au jugement de ce grand astronome, une des plus belles périodes que l'on ait encore inventées. Il en résulte que les années solaires des Chaldéens étaient chacune de 365 jours, 5 heures 51' et 36" (2). Cette période nous fait connaître encore que les astronomes de Chaldée avaient déterminé à une seconde près, la durée du mois lunaire, aussi exactement que les astronomes modernes l'ont pu faire (3). En effet, 600 années de 365 jours, 5 heures, 51' et 36", font 7421 mois lunaires, dont chacun est de 29 jours, 12 heures, 44' 3". moins 7 tierces et 18 quartes. On doit donc regarder les 219146 jours, ou, ce qui revient au même, les 7200 mois solaires, qui forment la période dont je parle, comme équivalents précisément à 7421 mois lunaires. Or, c'est à cette espace de temps qu'on peut fixer l'époque du retour du soleil et de la lune aux mêmes points du ciel; en un mot, le Néros des Chaldéens était, par rapport aux mois solaires et aux mois lunaires, exactement ce qu'est la période victorienne par rapport au nombre d'or et au cycle solaire (b).

<sup>(1)</sup> SYNCELL, p. 17. — ABYDEN. apud Scienc. t. 8, p. 5. eumd. p. 38, C. (3) Idem. Ibid.

<sup>(</sup>a) Tous ces faits sont beaucoup mieux développés, et exactement démontrés

<sup>(</sup>b) Idem. Ibid.

Je suis obligé d'avertir que ce n'est dans un Mémoire de M. le Gentil. V. point aux Néras des Chaldéens que M. Cassini applique les calculs et les ré-(2) Anciens Mém. de l'Acad. des flexions qu'on vient de lire; c'est à la

Il n'est pas possible de déterminer précisément le siècle auquel les astronomes de Chaldée ont inventé et mis en usage le Néros. Je me contenterai simplement de faire remarquer que ce cycle devait être connu et reçu dans la Chaldée quelque temps avant Bérose. Cet historien, comme je le disais il n'y a qu'un moment, s'en était servi pour arranger ses calculs chronologiques, et l'on sait que Bérose écrivait dans le troisième siècle avant Jésus-Christ (1). Je penserais donc que cette période aura pu être inventée sur la fin de l'empire de Babylone. C'est au surplus la date la plus ancienne qu'ou puisse lui donner (2). On a vu ailleurs quelle avait été, jusqu'au règne de Nabonassar, l'imperfection de l'astronomie dans la Chaldée (3).

Il me reste maintenant à dire un mot du sentiment des écrivains qui ont voulu contester la valeur que j'ai cru devoir assigner au Saros, au Sosos et au Néros. Ils ont prétendu que tous ces différents cycles étaient des périodes formées d'un certain nombre de jours, plutôt que d'une certaine quantité d'années. Deux moines grecs, nommés, l'un Annianus et l'autre Panodorus, sont, je crois, les premiers qui aient voulu accréditer ce système (4). Ils écrivaient l'un et l'autre vers l'an 411 (5), de l'ère chrétienne. Mais une simple réflexion va faire sentir que leurs idées à cet égard ne doivent être d'aucun poids.

Quelle comparaison en effet peut-on faire entre Bérose, qui dit formellement que le Saros, le Néros et le Sosos étaient des pé-

grande année dont parle Josèphe. Mais i certainement pas pu être le partage des comme cette période me parait être la premiers âges. Ce qu'on a vu dans la même que le Néros des Chaldéens, et première et dans la seconde époque de y avoir un rapport évident; j'ai con notre ouvrage sur l'imperfection où pouvoir transporter et appliquer les recherches de ce grand astronome à cette période dont j'ai déjà dit que l'inven-tion semble due aux Chaldéens, puis-qu'on n'en trouve point de semblable chez aucune autre nation de l'antiquité.

M. Cassini même, pour le dire en passant, a voulu faire remonter jusqu'aux premiers âges l'usage de cette période de 600 ans. Mais Josèphe ne le dit point, et quand il le dirait, on serait toujours en droit de lui objecter qu'il a voulu se prévaloir d'une décou-verte très-postérieure, pour l'appliquer contre toute espèce de vraisemblance à des temps fort antérieurs. En effet, une parente invention suppose une multi-tude de connaissances qui n'ont très-System, p. 33, col. B.

était alors l'astronomie, ne souffre pas, je crois, le doute le plus léger sur l'époque de cette période, qui probablement n'a été inventée que dans les derniers temps de la monarchie babylonienne.

(1) TATIAN. advers. Grec. Orat. p. 273. — SYNCELL. p. 16. D,

(2) SYNCELL, p. 207.

Nabonassar regnait vers l'an 747 avant

(3) Supra; 1er vol. - 3e l. 111, c. 2,

(4) Apud Syncell. p. 34 et 35. - Sca-LIGER, not. in Gr. EUSER. Chron. p. 446, Col. B.

SUR LES PÉRIODES ASTRONOMIQUES DES CHALDÉENS. 230 riodes d'années, et deux moines grecs inconnus qui, 700 ans environ après le siècle auquel cet auteur a écrit, veulent faire entendre le contraire, et insinuer que tous ces différents cycles n'étaient composés que d'un certain nombre de jours. Bérose, contemporain d'Alexandre, est né et a vécu dans la Chaldée; à portée de puiser dans les sources originales qui subsistaient encore de son temps, il était en état, plus que personne, de connaître la valeur des périodes qu'il employait. C'est en un mot, d'après les anciens monuments de sa nation, qu'il en a composé l'histoire; histoire que Pline, Josephe, Clément Alexandrin, Eusèbe, le Syncelle et plusieurs autres, citent très-souvent dans leurs écrits. D'ailleurs Bérose n'est pas le seul écrivain de l'antiquité qui ait dit que les périodes dont je parle, étaient des périodes d'années. Eusèbe, qui était si versé dans l'histoire des anciens peuples, l'a reconnu (1): Josephe, comme on l'a déjà vu, dépose aussi du même fait. On peut joindre à tous ces témoignages celui de Suidas; il s'accorde, avec tous les auteurs que je viens de citer, à dire que ces périodes étaient formées d'un certain nombre d'années (2).

Les deux moines grecs dont il est ici question, ne s'appuyaient sur aucun monument de l'antiquité, pour métamorphoser les périodes dont je parle, en cycles de jours. C'était de leur part une pure conjecture : voici, à ce que j'imagine, ce qui pouvait les avoir portés à proposer cette idée.

Bérose, en composant son histoire, n'avait pas oublié qu'il était Babylonien, on sait que plusieurs peuples avaient alors la manie de vouloir être regardés chacun comme la plus ancienne nation qu'on connût dans l'univers : l'antiquité de date était, dans les siècles dont je parle, comme la distinction la plus glorieuse dont un peuple put se prévaloir. On ne saurait concevoir, pour le dire en passant, combien cette folle ambition a fait de tort à la vérité de l'histoire, et quel dérangement elle a causé dans la chronologie des anciens peuples. Les Babyloniens étaient du nombre de ceux qui voulaient se piquer de la plus haute antiquité; à les entendre ils subsistaient en corps de nation depuis 47000 ans (a). Bérose s'attacha dans son histoire à soutenir et à faire valoir cette ridicule prétention; pour y donner quelque couleur, et rendre probablés les calculs énormes qu'il présentait, il

<sup>(1)</sup> SYNCELL. p. 17, 34 et 35.

 <sup>(2)</sup> In Σάρα, t. p. 289.
 (a) Diop. I, π, p. 145.

Je ferai voir le peu de fondement de cette ridicule prétention dans la dissertation suivante.

prétendit les appuyer sur les périodes astronomiques dont il est ici question. Il imagina en conséquence une suite de rois fabuleux dont les règnes remplissaient la durée prodigieuse des siècles qu'il assignait à l'empire babylonien (a).

Les moines grecs dont je viens de parler, étaient révoltés, et avec raison, des calculs monstrueux que Bérose présentait dans son histoire. Leur idée fut donc, pour ramener les annales de Babylone à quelque sorte de vraisemblance, de convertir les périodes dont Bérose appuyait ses calculs, en de simples périodes de jours. Par ce moyen ils croyaient pouvoir tout concilier; ils blamaient même Eusèbe de n'avoir pas usé d'une semblable méthode (1). Mais si ces bons moines avaient résséchi un moment sur le motif qui animait Bérose en écrivant, et sur le but que cet imposteur s'était proposé, ils auraient reconnu aisément que, quoique ses calculs fussent absurdes et monstrueux, il n'y avait cependant rien à changer dans la valeur des mesures de temps qu'il avait employées. La preuve que ces périodes chaldéennes étaient réellement composées d'années et non pas de jours, c'est que Bérose s'en était servi ; car il aurait travaillé, contre sa propre intention, à découvrir la chimère des Babyloniens sur leur antiquité, si le Saros, le Néros et le Sosos n'eussent été que des cycles de jours.

<sup>(</sup>a) Je traiterai eet objet avec plus d'é- l'tation suivante. tendue et de discussion dans la disser- [ (1) Apud Synchus, p, 34 et 35.

### DISSERTATION

Sur les Antiquités des Babyloniens, des Egyptiens et des Chinois.

C'ETAIT, comme on l'a vu dans la dissertation précédente, la manie de la plupart des anciens peuples de prétendre faire remonter leur origine à des temps infinis. Les Babyloniens, les Egyptiens et les Seythes, étaient ceux qui, particulièrement, se piquaient de la plus haute antiquité. A les entendre ils existaient en corps de nation depuis des milliers de siècles. Les Babyloniens se vantaient d'avoir observé le cours des astres depuis 473 mille ans (1), et les Egyptiens depuis cent mille (2). A l'égard des Seythes, ils se prétendaient plus anciens que les Egyptiens (3); on pourrait mettre encore dans cette classe les Phrygiens (4) et les Phéniciens (5). Chaque peuple, en un mot, s'efforçait autrefois d'entasser siècles sur siècles, et de faire montre de l'ancienneté de leur origine; mais lorsqu'on veut approfondir les fondements de ces prétendues antiquités, on est fort étonné de voir qu'elles ne ne portent sur rien de certain, ni même de vraisemblable. Il y a plus, on voit que tous ces énormes calculs sont d'une invention assez moderne.

Il ne paraît pas en effet que, jusqu'au temps des conquêtes d'Alexandre, les annales des Babyloniens, ni même celles des Egyptiens, remontassent bien haut. C'est un fait qu'il est facile de prouver par le témoignage d'Hérodote, de Ctésias, de Xénophon, de Platon, d'Aristote, et en un mot de tous les auteurs qui ont écrit avant les conquêtes d'Alexandre.

Il est bien souvent question des Babyloniens dans Hérodote: il avait même voyagé chez ces peuples. On ne trouve cependant dans ses écrits nul vestige de cette prodigieuse antiquité dont les Babyloniens, au rapport des écrivains beaucoup plus récents, se vantaient. Au contraire il ne donne que 520 ans de durée à l'empire assyrien, qu'on sait avoir été autrefois confondu avec l'em-

<sup>(1)</sup> Diod. l. 11, p. 145. (2) Augustin. de Civit. Dei, l. xviii , (4) Herod. l. 11, p. 56. (5) Syncell. p. 17, D.

pare panvionnen; et il n'y a pas d'apparence qu'Hérodote en parlât intrement dans son histoire particulière de l'Assyrie; car nous ne vovous pas qu'uneun cerrvain se soit jamais appuyé sur cet ouvruge. Dour taire remouter plus haut l'origine de la monarchie assyrienne.

Clessus crivait veu le temps après Hérodote. On sait qu'il 1 1921 : 121

Accopione, qui 1 en tant de fais occasion de parler des Assyriens et des Babyloniens, no dit rien qui puisse donner à penser que de son temps on regardit l'origine de ces peuples comme si prodigneusement ancienne. On doit time la même induction des cerits de Platon et de ceux d'Aristote. L'un et l'autre de ces philosophes parient souvent des Assyriens et des Babyloniens; mais it n'est tait maile mention dans leurs écrits de ces milliers de sècles dont l'examine in l'existence et la réalité. On voit même à l'égard d'Aristote qu'en général il était assez porté à mettre au rang des tables tout ce qu'en débitait sur l'histoire d'Assyrie et de Babylone (2). Enfin, je le répète, on ne trouve nuile trace de ces antiquites chimériques dans les auteurs qui ont precede les conquettes d'Alexandre.

Je crois en pouvoir dire à peu près autant des antiquités égyptiennes. Quelques auteurs, comme on vient de le voir, parlaient d'une duree de cent mille ans; Pinton, cependant, nous dit que du temps de Solon, ceux des prêtres égyptiens qui se prétendaient les mieux instruits des antiquités de leur nation, n'en faisaient remonter l'origine qu'inviron à neuf mille ans (3). Hérodote vovagea en figypte cent ans environ après Solon; cet espace de temps avait suffi pour dunner lieu à la vanité et à l'erreur de faire du progrès. Il rapparte en effet que, de son temps, les prêtres de Thèles donnaient à la durée de leur monarchie 11340 ans (4). Ces deux calculs, tels que Platon et Hérodote les presentent, sont certainement de heaucoup trop forts. Il y a de l'erreur, et nous en expliquerons la cause dans un moment. Néanmoins quelle comparaison peut-on faire entre cette durée et

<sup>(1)</sup> Dros. l. 11, p. 142. (2) De Rep, l. v, c. 10, p. 404, E. (4) L. 11, 2. 142.

celle dont, au rapport de quelques écrivains postérieurs, les Egyptiens se vantaient? Il est donc prouvé par le témoignage de la plus haute et de la plus saine antiquité, que c'est dans les temps modernes seulement que les Babyloniens et les Egyptiens ont commencé à faire parade de ces milliers de siècles dont j'ai parlé ci-dessus. Il s'agit maintenant d'indiquer la source, et de marquer l'époque de ces ridicules prétentions.

Bérose d'un côté, et Manéthon de l'autre, sont incontestablement les auteurs, et si on peut le dire, les fabricateurs de toutes ces merveilleuses antiquités. Ce n'est en effet que depuis la publication de leurs ouvrages qu'on commence à trouver dans les auteurs anciens des traces de cette durée excessive attribuée à la monarchie des Babyloniens et à celle des Egyptiens. Bérose, prêtre chaldéen, écrivait environ vers l'an 280 avant J.-C., un peu avant le règne d'Antiochus Soter (1); Manéthon, prêtre d'Egypte, était contemporain de Bérose, puisqu'il dédia son histoire à Ptolémée Philadelphe (2), qui monta sur le trône d'Egypte l'an 284 avant l'ère chrétienne. Il est assez vraisemblable néanmoins que l'ouvrage de Manéthon n'a paru qu'après celui de Bérose; je serais même très-porté à croire, avec le Syncelle, que Manéthon n'a songé à étendre la durée de l'empire égyptien qu'à l'imitation de Bérose, et pour ne pas faire paraître sa nation trop moderne en comparaison des Babyloniens (3). Disons encore que Bérose et Manéthon avaient écrit en grec, circonstance qui n'est point à négliger dans la question que nous agitons, comme on le verra dans un moment. Reste à développer les motifs qui ont pu déterminer ces deux écrivains à fabriquer la chronologie monstrueuse qui résultait de leurs annales, ou, pour mieux dire, du simple catalogue des rois qu'ils disaient avoir occupé le trône d'Egypte et de Babylone; car , ainsi que je le démontrerai plus bas, Bérose et Manéthon, pour appuyer leurs chimères, ne produisaient point d'autres titres qu'une simple liste de rois.

Je crois, sans hésiter, pouvoir attribuer à une vanité mal entendue cette antiquité incroyable à laquelle Manéthon et Bérose faisaient remonter l'origine de leur nation. Dans le temps que ces deux écrivains composèrent leurs annales, les Egyptiens et les Babyloniens étaient également soumis à la domination des Grecs.

<sup>(1)</sup> TATIAN. advers. Grac. Orat. p. | (2) SYNCELL. p. 16. (3) SYNCELL. p. 16.

Bérose et Manéthon cherchèrent vraisemblablement à se dédommager par la prééminence d'origine et par le mérite de l'ancienneté, de l'avantage réel que les Grecs avaient alors sur les peuples de l'Asie et de l'Egypte; car, selon que je l'ai déjà fait remarquer plus d'une fois, on était alors fort jaloux de l'ancienneté d'origine. Chacun voulait s'en attribuer la préférence : c'était à qui daterait de plus loin. Bérose et Manéthon, en choisissant la langue grecque préférablement à leur langue naturelle pour écrire leurs histoires, voulaient donc mettre les Babyloniens et les Egyptiens à portée de reprocher à leurs vainqueurs la nouveauté d'origine, en opposant au peu d'étendue qu'avait l'histoire de ces habitants de l'Europe, des milliers de siècles (1).

Mais il faut en convenir, le stratagème dont ils usèrent était bien grossier, et ne pouvait faire illusion qu'à des peuples aussi pet instruits de l'antiquité que l'étaient les Grecs. Voici le moyen quimploya Bérose pour attribuer à sa nation une durée de 473000 ans. Les astronomes de Chaldée avaient imaginé certains eycles pour déterminer le retour périodique des astres aux mêmes points du ciel. Ces cycles, comme on l'a vu dans la dissertation précédente, embrassaient plusieurs siècles. Que fit Bérose? Pour établir l'antiquité qu'il voulait donner à sa nation, au lieu de dire qu'un roi avait régné tant d'années, il dit qu'il avait régné pendant tant de saros; c'est ainsi qu'il fit monter la durée des règnes des dix premiers rois babyloniens à 436000 ans (2). De pareils calculs annoncent assez par eux-mêmes ce qu'on doit en penser. Leur peu de vraisemblance a frappé même les auteurs païens. Voici comment Diodore de Sicile s'en explique : « On n'ajoutera pas » aisément foi, dit-il, à ce que les Chaldéens avancent sur l'an-» cienneté de leurs premières observations astronomiques; cas ils » disent qu'elles ont commencé 473 mille ans avant le passage » d'Alexandre en Asie (3). » Joignons au témoignage de Dîodore celui d'Épigènes, que Pline assure avoir été un auteur d'un trèsgrand poids (a). Cet Épigènes, qui écrivait vraisemblablement sous Auguste, assurait que les observations astronomiques des Chaldéens ne remontaient pas au-delà de 720 ans (4). On voit donc que les bons esprits de l'antiquité même profane ont eu assez de critique pour sentir l'imposture de Bérose.

<sup>(1)</sup> Idem. ibid. (2) Syncall. p. 17, 18 et 39. (3) L. µ, p. 145.

<sup>(</sup>a) Epigenes gravis auctor imprimis, l. vu, sect. 57, p. 413. (4) Apud Plin. loco cit.

Cet auteur avait cependant cherché à étayer ses calculs du mieux qu'il lui avait été possible. Afin de leur donner plus de crédit, il se vanta d'avoir trouvé à Babylone des mémoires qui remontaient à 150 mille ans d'antiquité (1). Cependant malgré cette belle découverte, Bérose n'avait pu parvenir à remplir par des faits et des événements détaillés, l'espace qu'il prétendait s'être écoulé depuis la fondation de la monarchie babylonienne jusqu'à Nabonassar; qui ne monta sur le trône que l'an 747 avant J.-C. C'en était assez pour rendre plus que suspect tout ce que Bérose voulait faire remonter au-delà de cette époque. L'imposture a ses ressources, et ne manque pas ordinairement de défaites. Pour se tirer d'un pas si embarrassant, et afin de justifier le vide immense que présentait l'histoire de Babylone, Bérose avança que Nabonassar, entêté d'un fol orgueil, et dans l'idée de passer chez la postérité pour le premier souverain de Babylone, avait supprimé tous les monuments historiques de sa nation (2). C'est ainsi que Bérose crut pouvoir justifier les lacunes et le manque de faits qu'on était bien en droit de lui reprocher.

Les imposteurs sont sujets à se déceler eux-mêmes. D'un côté, Bérose s'excuse du vide qu'on trouve dans son histoire, sur ce que Nabonassar avait détruit tous les monuments des rois ses prédécesseurs, et de l'autre, il assure avoir trouvé à Babylone des mémoires qui remontaient à 150 mille ans d'antiquité. L'un de ces deux récits est certainement faux et controuvé. Disons mieux. la suppression de tous les monuments historiques des Babyloniens, faite par Nabonassar, est un conte imaginé par Bérose, pour colorer l'impossibilité où il s'était trouvé de remplir d'une manière satisfaisante les temps antérieurs au règne de ce prince. Mais c'est trop insister sur une chimère inconnue, selon que je l'ai déjà dit, à la plus haute et à la plus saine partie de l'antiquité. Il paraît au contraire prouvé que les Babyloniens ont été fort peu soigneux d'écrire leur histoire. Leurs observations astronomiques ont même été fort inexactes jusqu'au règne de Nabonassar. C'est depuis ce monarque seulement que les Babyloniens ont commencé à mettre quelque ordre dans leur chronologie, et à écrire exactement la date et la suite de leurs observations célestes (3). Ces faits paraissent constants, non-seulement par le témoignage des anciens historiens, mais encore par celui

<sup>(1)</sup> SYNCELL. p. 14 et 28. (2) Apud SYNCELL. p. 207.

<sup>(5)</sup> SYNCHE, p. 207.

des plus célèbres astronomes de l'antiquité. Hipparque, Timecharès, Aristylle, Ptolémée, etc., qui avaient examiné avec beaucoup de soin les monuments des anciens peuples, ne parlent d'aucune observation astronomique antérieure au règne de Nabonassar. (1).

Discutons à présent la source des antiquités égyptiennes. Elle n'est ni plus pure ni plus authentique que celle des antiquités babyloniennes; elle ne remonte pas même absolument aussi haut. C'est, comme je crois l'avoir déjà prouvé, Manéthon qui on est incontestablement l'auteur (2). Ce prêtre égyptien, pour donner couleur à ses impostures, a employé un autre artifice que celui dont Bérose avait fait usage, mais il n'est pas plus difficile d'en découvrir le faible.

Les Egyptiens, ainsi que la plupart des anciens peuples, préfendaient avoir été gouvernés originairement par les Dieux; Manethon profita de cette opinion populaire pour établir les antiquités de sa nation. Selon lui, l'Egypte avait d'abord été gouvernée par un grand nombre de dieux (3), dont quelques-uns avaient régné chacun plus de 1200 ans (4). Manéthon faisait même une époque particulière du règne de Vulcain, le premier de ces dieux, qui, sclon sa chronique, avait gouverné l'Egypte pendant neuf mille ans (5). C'est d'après ce calcul sans doute que Diodore a dit que les Egyptiens assignaient au règne des dieux un espace de 18 mille ans (6). Encore le terme est-il modeste, car, selon d'autres chroniques, le soleil, auquel on faisait honneur d'avoir gouverné le premier l'Egypte, y avait régné pendant 30 mille ans (7). Ce ' règne des dieux était, comme on le sent, une ressource excellente pour allonger la durée de l'empire égyptien autant qu'on le jugeait a propos; car, je l'ai déjà dit, les uns la portaient à cent mille ans (8), d'autres à 48863 (9); quelques-uns à 36525 (10), et enfin à 33 mille, à 23 mille, à 10 mille, etc. (11). Il est vrai que les prêtres égyptions, pour autoriser leurs mensonges, avançaient que depuis l'origine de leur monarchie, ils avaient observé 373 éclipses de soleil, et 832 de lune (12). Mais la réflexion, que j'ai

<sup>(1)</sup> MARSH. p. 474 - STARLEY do] Chald. Philos. sect. 1, c. 1, p. 1110.

<sup>(2)</sup> Supra, p. 235 et 236.

<sup>(3)</sup> SYNCELL, p. 18. (4) DIOD. l. p. 30. (5) SYNCELL, p. 18. (6) L. 1 3.

<sup>(7)</sup> SYNCELL. p, 31.
(8) AUGUSTE. de Civit. Dei, l. xvm, e. 4o.

<sup>(9)</sup> Dioc. Laurt. in Procm. segm. 2.

<sup>(10)</sup> SYNCELL. p. 51, C. (11) DIOD. l. 1, p. 53, 50, 26 et 28. (12) DIOG. LABRT. foco cit.

faite ci-dessus, sur le peu de ressources qu'Hipparque, Ptolémée, etc., avaient trouvées dans les mémoires astronomiques des Babyloniens, suffit pour détruire toutes ces fausses allégations. On n'a point connu en effet dans l'antiquité de plus anciennes observations que celles des Babyloniens (1). Elles ne remontaient néanmoins qu'environ à l'an 747 avant l'ère chrétienne (2).

Le second moyen que Manéthon mit en œuvre pour allonger la durée de la monarchie égyptienne, était un peu moins grossier que celui dont je viens de parler. On a vu ailleurs qu'originairement l'Egypte, de même que toutes les autres contrées de l'univers, avait été partagée en plusieurs petits Etats (3). Au lieu de nous instruire de ce fait, et de nous donner séparément la liste des princes qui avaient régné en même temps sur les différentes parties de l'Egypte, Manéthon trouva plus à propos de réunir le tout dans un seul et même catalogue. Il voulut en conséquence faire croire que chacun de ces princes avait régné successivement sur toute l'Egypte. C'est ainsi que cet imposteur parvint à fabriquer cette liste étonnante de dynasties successives, dont parlent quelques auteurs qui ont écrit depuis Manéthon. Mais il y a long-temps qu'on s'est apercu de l'artifice, et qu'on en a donné la preuve d'une manière qui ne souffre point de réplique (a). On sait enfin que Manéthon n'avait imaginé toute cette belle chronologie qu'à l'exemple et à l'imitation de Bérose (4).

Parlons maintenant des 11,340 ans que, selon Hérodote, les prêtres d'Egypte donnaient à la durée de leur monarchie. On voit d'abord qu'il y a une grande disférence entre ce calcul et celui qui est énoncé dans Platon, puisque selon ce philosophe, les Egyptiens du temps de Solon ne comptaient qu'environ neuf mille ans d'antiquité : et cependant il ne s'en est écoulé que cent de Solon à Hérodote. Mais, je l'ai déjà dit, ce dernier calcul même pèche encore beaucoup du côté de la fidélité et de l'exac-

Observons qu'il n'est fait aucune mention de ces prétendues dynasties dans Hérodote, le plus ancien des historicus qui nous soit resté de l'antiquité pro-fane, et qui d'ailleurs paraît si bien ins-truit de l'histoire d'Egypte. Il ne paraît pas même avoir connu le mot de dynas. ties. Il n'en est point aussi question dans Diodore.

(4) SYNCELL. p. 16.

<sup>(1)</sup> Sympthetics in lib. 1, Aristotel, de | Cœlo. fol. 37. Recto in l. 11, fol. 117,

<sup>(3)</sup> Marsh. p. 474. (5) Suprd., 1ee vol. p. 29. (a) Marsh. p. 23, 25 et 29. — Pezron, Antiq. des temps, c. 13, p. 165.—
Newton, Chronol. des Egypt. p. 216,
217 et 277. — Lenglet, Méthode, t.
1, p. 173. | Acad. des Inscript. 1. 19,
p. 14, 15, 17, 23, 24 et 29.

titude. Quelques réflexions fort simples suffiront, je exois, per démontrer le peu de créance qu'on doit y ajouter.

Ressouvenons-nous de cet entêtement que les Egyptions soin de tous les temps pour l'ancienneté de leur origine (1), th l'affectation qu'ils avaient d'en faire parade (2), surtout visit des Grecs (3). Ce principe posé, tout nous porte à croire que prêtres d'Egypte n'auront pas manqué l'occasion de présentat Solon et à liérodote des calculs propres à soutenir leur ridich prétention. Il leur était bien facile au surplus d'en imposer su cot article; les Grecs en général n'étaient pas disposés à coste dire les Egyptiens. D'ailleurs les anciens peuples s'appliqueint peu aux discussions chronologiques. Chacun avait autrefois heu jeu pour débiter sur son origine les fables et les coîntes les plus absurdes.

La plus légère attention néanmoins aurait suffi à Hérodot pour lui faire sentir que la narration des prêtres égyptiens se de truisait d'elle-même. Ils comptaient en effet depuis leur premier roi jusqu'à Séthon 341 générations, 341 rois et 341 pontifes (4), Un pareil concours n'est pas dans l'ordre de la nature; il ne fallait donc pas beaucoup de critique pour s'apercevoir combien un tel fait était contradictoire. Mais, je l'ai déjà dit, les Grecs n'y regarduient point de si près, surtout vis-à-vis des Egyptiens. Au surplus, il n'y a pas même d'apparence qu'on ait été originairement en état de tenir un compte exact de la durée des premiers règnes, eu égard au peu de soin, et même de moyens qu'avaient les premiers peuples de conserver exactement le souvenir des événements (a).

J'ajouterai qu'à l'égard des Egyptiens en particulier, leurs anciennes annales devaient être fort en désordre. L'histoire ne permet pas d'en douter. On y voit que lorsque Cambyse, fils de 🗖 Cyrus, se fut rendu maître de l'Egypte, il persécuta les prêtres, c'est-à-dire les savants du pays, et sit mettre le seu aux temples (5). C'était, comme on ne l'ignore pas, dans ces édifices que les Egyptiens conservaient leurs annales, dont le dépôt était confié aux prêtres (6). Qu'on juge du degré de certitude que, depuis cet

<sup>(1)</sup> HEROD. l. 11, n. 2.

<sup>(2)</sup> Isale, c. 19, \$. 11. (3) PLAT. in Tim. p. 1043 et 1044. (4) Henod. l. 11, n. 142.

dans le chapitre où je traite de l'origine de l'écriture, 1er vol. l. 11, c. 6,

<sup>(5)</sup> HEROD. l. III, m. 29 et 37. - Diop. l. 1, p. 55. - Pain. l. xxxvi, sect. 14, р. 735. — \$тваво, І. хин, р. 1170, С. (6) PLATO. p. 1043. - DIOS. l. 1, p. (a) Voy. ce que j'ai dit sur ce sujet 84; l. xvi, p. 122. - Synchia. p. 40,

événement, l'histoire d'Egypte a pu mériter. Artaxercès-Ochus y donna par la suite une atteinte pour le moins aussi funeste. Ce prince fit enlever et transporter en Perse tous les exemplaires des archives sacrées (1). Bagoas, un de ses eunuques, procura, dit-on, quelque temps après aux prêtres la permission de les racheter. Mais ce dernier fait me paraît fort suspect : il pourrait bien n'avoir été inventé que pour donner quelque apparence de vérité aux antiquités égyptiennes, en voulant faire croire qu'elles étaient appuyées sur des monuments authentiques, tels que les archives sacrées qui contenaient toute l'histoire de la nation. Quoi qu'il en soit, en supposant même que ces anciens dépôts aient été rendus aux Egyptiens, on sent qu'ils ne l'auront pu être qu'en assez mauvais état. Ceux qui les enlevèrent n'avaient vraisemblablement pas pris toutes les précautions nécessaires pour que ces manuscrits ne souffrissent pas de leur transport en Perse, et ils durent s'altérer encore lorsqu'on les retransporta de Perse en Egypte. Tous ces voyages devaient immanquablement avoir gâté et endommagé considérablement les auciens registres.

Enfin, et c'est ici une réflexion à laquelle je ne vois pas qu'on puisse rien opposer de solide, si les Babyloniens et les Egyptiens avaient conservé des mémoires aussi précis et aussi exacts qu'ils voulaient le persuader, pourquei règne-t-il tant de confusion et d'incertitude dans leur chronologie? Pourquoi les calculs, que présentent les écrivains de l'antiquité, diffèrent-ils les uns des autres au point excessif qu'on a vu? Pourquoi enfin les annales de Babylone et de l'Egypte n'offraient-elles pendant des milliers de siècles que de simples catalogues de rois, sans rapporter d'ailleurs le moindre événement, le moindre fait? Mais, dira-t-on, la plupart de ces rois ont été des princes fainéants, dont les actions ne méritaient pas d'être transmises à la postérité. Soit ; mais sous ces rois fainéants il a dù nécessairement arriver des événements, surtout pendant une aussi longue suite de siècles que celle dont il est ici question. D'où vient le silence profond qu'on remarque à cet égard dans les histoires d'Egypte et de Babylone; histoires qui rapportent néanmoins le nom de tous ces souverains, et même la durée précise de chacun de leurs règnes? La mémoire des principaux événements arrivés sous ces règnes n'était-elle pas incomparablement plus aisée à retenir que les noms de tant de souve-

<sup>(1)</sup> Dion. l. xvi, p. 122.

rains, et surtout que le nombre d'années qu'ils étaient dits avoir occupé le trône? Une comparaison va faire sentir toute la force de cette objection.

On reproche a par exemple, aux derniers rois de la race Mérovingienne d'avoir passé leur vie dans une honteuse oisiveté, qui les a fait même surnommer les rois fainéants. Le détail de leurs actions nous est aujourd'hui entièrement inconnu. La durée précise de la plupart de leurs règnes souffre même beaucoup de difficultés. On n'ignore pas néanmoins les principaux événements qui se sont passés alors dans la France. On perd, il est vrai, les monarques de vue, mais on voit agir leurs maires du palais. L'histoire de France fournit en un mot sous ces règnes obscurs, le détail de plusieurs événements, tels, par exemple, que des batailles, des fondations de monastères, des dissensions, des troubles, des actes, etc. Il n'en était pas de même des chroniques égyptiennes et babyloniennes. On y trouvait les noms de quantité de rois, et la durée précise de leurs règnes; mais du surplus, nul détail, nulle mention des événements arrivés alors en Egypte ou à Babylone. Cette seule réflexion suffit, je crois, pour démasquer l'imposture de Bérose et de Manéthon. Il n'est pas malaisé de forger au hasard une liste de rois, et d'assigner à leurs règnes telle durée qu'on le juge à propos: mais il n'est pas aussi facile d'arranger une suite d'événements non interrompus, relatifs les uns aux autres, liés enfin, et continués pendant des milliers de siècles. Aussi voyons-nous que les bons esprits de l'antiquité ont été les premiers à tourner en ridicule ces chroniques fabuleuses qui ne présentaient aucun fait, aucun événement.

Cicéron s'en explique dans les termes les plus formels (a). Diodore n'y ajoutait nulle soi (1). Aristote, à ce qu'il paraît, n'était rien moins que convaincu de cette haute antiquité dont les Egyptiens aimaient tant à saire parade (2). Plutarque la combat formellement (3). Varron, l'un des plus savants hommes qui aient peut-être jamais paru, ne faisait remonter l'origine de ce peuple qu'à un peu plus de 2000 ans avant le temps auquel il écrivait (4),

<sup>(</sup>a) Contemnamus Babylonios. . . . | De Divin. l. 1, n. 109. . . . Condomnomus, inquam, hos, aut stultitia, aut vanitatis, aut impruden-tia, qui CCCCLXX millia annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa continent et mentiri judicemus, xviii c. 40. — Voy. aussi A Gell. l. xvi. nco soculorum roliquorum judicium, c. 1, p. 3. quoil de ipsis futurem sit pertimescere.

<sup>(1)</sup> L. 1, p. 50; l. 11, p. 145. (2) Métérolog. l. 1, c. 14, p. 547, D. (3) In Numa, p. 72, B. (4) Apud Agustin. de Civit. Dei, l.

c'est-à-dire à l'an 2120 environ, avant l'ère chrétienne. Hérodote lui-même ne semble pas avoir ajouté une grande croyance aux 11340 ans dont lui parlaient les prêtres d'Egypte. J'en juge ainsi par la manière dont il en use à l'égard des successeurs de Ménès, qu'il dit avoir été le premier souverain de l'Egypte. Il passe une suite de rois au nombre de 530, en avertissant qu'il ne s'y arrête pas (1). Hérodote, sans doute, regardait cette liste comme apocryphe et controuvée, d'autant mieux que de l'aveu même des prêtres égyptiens, on ne trouvait dans la durée des règnes de ces prétendus rois aucun événement dont il fût possible de parler (2). Diodore en a usé à peu près de même. De 470 rois et 5 reines, que les annales disaient avoir occupé successivement le trône (5), il ne parle que de quinze ou seize. Enfin, je le répète, on voit bien clairement que, ni Hérodote ni Diodore n'ont pu extraire des annales égyptiennes une suite de faits capables de remplir seulement l'espace de temps qu'on sait s'être écoulé depuis le déluge jusqu'à la destruction de l'ancien empire égyptien par Cambyse (4). Cette réflexion tombe encore plus fortement sur les antiquités des Babyloniens. On aperçoit dans leur histoire des lacunes et un vide encore plus immense, il ne reste même aucun monument de ces peuples; au lieu que les obélisques, les pyramides et les ruines de quantité d'autres grands édifices attestent encore aujourd'hui que les Egyptiens ont subsisté autrefois avec éclat.

J'ai vu au reste quelques personnes prétendre que la construction des monuments dont je viens de parler, supposait nécessairement que la monarchie égyptienne devait avoir subsisté pendant un très-grand nombre de siècles. Je suis bien éloigné, je l'avoue, d'être d'un pareil sentiment. Il n'a point fallu des milliers de siècles pour parvenir à élever ces monuments de beaucoup trop vantés. Une simple réflexion va, je crois, nous en convaincre.

Les Incas, c'est-à-dire les premiers souverains du Pérou, avaient construite quantité d'ouvrages, dont plusieurs égalent, s'ils ne surpassent pas même les plus fameux monuments égyptiens. Je mettrai dans ce nombre les deux chemins qui conduisaient de Cusco à Quito; l'un pratiqué à travers les rochers et les précipices

(2) Ibid. n. 101.

<sup>(1)</sup> L. II, n. 100, 101 et 102.

<sup>(3)</sup> L. 1, p. 53. (4) Voy, la Chronologie de Newton.

des montagnes des Cordilières, et l'autre, le long de la côte de la mer, sur un sable mouvant, pendant près de 500 lieues de pays; le temple du soleil, la citadelle et le palais de Cusco, une autre maison royale dont les ruines se voient encore aujourd'hui auprès de Cannar (1), l'ancien temple de Cayambé (2), une grande quantité de canaux, dont un entre autres avait douze pieds de profondeur, et plus de 120 lieues de longueur, etc. (3). On peut bien comparer, pour la grandeur du travail, pour la difficulté et pour la dépense, ces monuments aux obélisques, aux pyramides, aux temples et aux palais de l'Egypte. La monarchie fondée par les Incas, n'a subsisté cependant qu'environ 340 ans sous treize rois (4). Je pourrais parler aussi des souverains du Mexique, qui ont pareillement exécuté des ouvrages surprenants (5), et dont l'empire néanmoins n'a pas subsisté aussi longtemps que celui des Incas.

Les monuments élevés par les premiers hahitants de l'Egypte ne peuvent donc servir en aucune manière à prouver l'antiquité de ces peuples. On peut d'autant moins les alléguer que, selon toutes les apparences, ils auront été exécutés en fort peu de temps. L'Egypte était autrefois extrêmement peuplée : c'est un de ces faits qu'il n'est pas possible de révoquer en doute. Tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à l'attester (6). C'est même à la faveur de cette multitude immense d'habitants que, selon leur témoignage, les anciens monarques d'Egypte sont parvenus à élever la quantité de monuments qui ont rendu cet empire si célèbre (7). D'après cette réflexion, ont sent aisément que les Egyptiens ont pu terminer en très-peu d'années leurs plus fameuses entreprises. Ils employaient jusqu'à trois cent mille hommes à la fois pour exécuter un ouvrage (8). Tel a été en général le goût de tous les anciens peuples: ils voulaient jouir promptement. Bérose dit que le superbe palais de Babylone avait été bâti en quinze jours (a).

<sup>(1)</sup> GARCILASSO DE LA VEGA, Hist. des [ Incas, l. ix, c. 13; l. iii, c. 20, 21, etc. — Voyage de Consal, t. 1, p. 364 et 365. — Acosta, Hist. des Ind. Occid. l. vi. c. 14. — Hist. gén. des Voyages, t. 13, p. 571 et 579. — Hist. des Incas, t. 1, p. 264, 265, 292 et 293.

(2) Journal des Sav., Juin, 1757, p. 351.

<sup>(5)</sup> Voyage de D. Ant. D'UDLOA, t. 1, p. 422. — Ilist. des lucas, t. 1, p. 166 et 167, . •

<sup>(4)</sup> Acosta, Hist. Nat. des Ind. l. vi,

c. 19, fol. 300, verse.
(5) Hist. gén. des Voyages, t. 12, p. 430, etc. — GENELLI, t. 6, l. ii, c. 8.

<sup>(6)</sup> Voy. les Mem. de Trév. Janvier, 1753, p. 32, etc.
(7) Dion. l. 1, p. 36 et 37.
(8) Heron. l. 11, n. 124. — Dion. l. 1,

p. 73. — PLIN. l. xxxvi, sect. 14 et 17.
(a) Apud Jos. antiq. l. x, c. 11, sub

fin. Ge fait, sans doute, est exagére; mais Il prouve toujours l'usage constant

Les Chinois n'ont employé que cinq ans à perfectionner leur grande muraille (1). On pourrait citer plusieurs autres exemples d'entreprises immenses exécutées en très-peu de temps par les orientaux (2). Il en aura été certainement de même chez les Egyptiens. Ainsi leurs obélisques, leurs pyramides, leurs palais, leurs temples, etc., ne peuvent en aucune manière autoriser les conjectures qu'on voudrait tirer de ces monuments pour établir l'antiquité de l'empire des Egyptiens. Toutes ces allégations tombent d'elles-mêmes. Les faits qu'on vient de lire les détruisent absolument.

Il me paraît même démontré que les Egyptiens n'avaient guère plus de connaissance de l'architecture, de la sculpture et des beaux arts en général, que les Péruviens et les Mexicains. Par exemple, les uns et les autres ignoraient également le secret de construire des voûtes (3). Ce qui nous reste en ouvrages de fonte ou de sculpture exécutés chez tous ces peuples, est également maussade et incorrect. Je crois cette observation absolument essentielle. En effet, ces sortes de connaissances ne peuvent s'acquérir que par la longueur du temps. La monarchie égyptienne, quoique de beaucoup plus ancienne, et continuée pendant beaucoup plus de siècles que celle des Péruviens et des Mexicains, n'a pas subsisté néanmoins assez long-temps pour que ces peuples pussent acquérir les lumières et les connaissances qui leur ont toujours manqué dans quantité de parties des arts. Les Egyptiens même, ainsi que les Péruviens et les Mexicains, étaient privés de certains arts, auxquels leur bassesse apparente et l'habitude surtout où nous sommes d'en jouir, empêchent de faire attention, mais dont l'invention cependant a fait plus d'honneur à l'esprit humain, que tous les prodigieux monuments dont je viens de parler.

On réussirait encore moins à établir l'antiquité prétendue des Egyptiens par les progrès que ces peuples avaient faits dans les sciences exactes. Leurs connaissances à cet égard étaient des plus imparfaites. On peut se rappeler les détails dans lesquels je

dans l'Asied'employer très peu de temps | à la construction des ouvrages les plus immenses.

<sup>(1)</sup> MARTINI, Hist. de la Chine, I. vi ,

t. 2, p. 40 et 41. de Guignes, t. 4, p. 208 et 209.

<sup>(3)</sup> Supra, 3º vol. p. 64 et 65. - Acos-TA, loce cit. fol. 292, verso. — Hist. gen. des Voyages, t. 13, p. 580. — GARCII-LASSO DE LA VAGA; l. vii, c. ii, t. 2, p. 192. — Hist. des Incas, t. 1, p. 167. — (2) Voy. Hist. gen. des Huns, par M. Mem. de l'Acad. de Berlin, t. 12, ann. 1746 , p. 448, 451 et 452.

remarque dans les époques principales (1), prouvent que l'histoire des Chinois n'a aucune supériorité, ni aucun avantage sur les autres histoires profanes. Il y règne une incertitude semblable à celle que les chronologistes éprouvent dans leurs recherches sur l'histoire des Babyloniens, des Egyptiens, et sur celle des premiers rois de la Grèce. D'ailleurs elle est également dénuée de faits, de circonstances et de détails.

A l'égard des observations astronomiques dont on a cherché à étayer les prétendues antiquités chinoises, il y a long-temps que le célèbre Cassini (2), et plusieurs autres écrivains de mérité (a). en ont assez dit pour décréditer tout cet appareil visiblement inséré après coup. La supposition même est si sensible, qu'elle a été aperçue par quelques Lettrés (3), malgré le peu d'idée qu'en général les Chinois ont de la critique. On peut assurer hardiment que jusqu'à l'an 206 avant J. C., leur histoire ne mérite aucune croyance (4). C'est un tissu perpétuel de fables et de contradictions (5); c'est un chaos monstrueux dont on ne saurait rien extraire de suivi et de raisonnable.

Ce que l'on sait sur l'origine de la plus grande partie des arts et des sciences, suffirait seul pour démontrer la fausseté et le ridicule de toutes les fabuleuses antiquités dont je viens de parler. On voit très-clairement les découvertes les plus essentielles, les arts les plus nécessaires naître ou s'introduire successivement dans les différentes parties de l'univers. On peut même en suivre le progrès jusqu'à un certain point, et on en aperçoit assez pour se convaincre que toutes nos connaissances ne sont pas bien anciennes. La nouveauté des arts et des sciences prouve sensiblement celle

. Le recueil des faits compris dans tous ! ces monuments formerait à peine un petit volume in-12 d'impression ordi-

Tous les autres écrivains chinois sont bien postérieurs à ceux que je viens de nommer. Il est cependant très-certain qu'ils n'ont point ou d'autres secours, et que depuis on n'a découvert aucun autre monument ancien. 'Acad. des Inscript. t. 18; M. p. 194.
(1) Hist. gen. des Huns, par M. de

GUIGNES, t. 1, p. 5, 6, 10 et 14, etc.

Acad, des Inscript. t. 10, p. 381, 388, 393, etc. — Journ. des Sav. Dé-

cembre 1757, p. 817 et 818,
(2) Anc. Mem. de l'Acad. des Scienc. 1. 8, p. 284, 303 et 307.

(a) JACQUELOT, Dissertation sur l'existence de Dieu, t. 2, p. 97, 102 et 103. — Ancien. relat. des Ind. et de la Chine, p. 350, 354 et 358. — Spectacle de la Nature, t. 8, p. 37. — M. Fasarr, dans les Mém. de l'Acad. des Inscript. t. 10, p. 395, 394, 395 et 596; t, 18, p. 198, 210, 221 et 280. Il est vrai que dans la suite M. Fresser semble abandonnes cetta idéa ret semble abandonner cette idée, mais j'avoue que les raisons auxquelles il paraît s'être rendu, ne me persuadent nullement, t. 18. p. 242, 257, etc. (3) Acad. des Inscript. t. 10, p. 596;

(5) Jacquelor, loois oit. p. 98, etc.—
Speciacle de la Nat. t. 8, p. 53 et 36.

du monde. Il ne resterait pas aujourd'hui la moindre trace, le moindre vestige de leur origine, si elle était aussi éloignée de nous, que les prétenduès chroniques de certains peuples voulaient le faire entendre Cependant on a pu remarquer que nous ne sommes nullement dépourvus de lumières et de connaissances sur tous ces objets. Cette réflexion est d'autant plus forte, et prouve d'autant mieux la nouveauté du monde, que la tradition des premiers événements n'a pu se conserver que de mémoire. C'est une preuve, au surplus, dont la force a frappé ceux des anciens philosophes qu'on peut le moins soupçonner de crédulité. La nouveauté des arts et des sciences a toujours été le principal argument dont ils se sont servis pour soutenir celle du monde (1).

On pourrait tirer une preuve également victorieuse de l'imperfection de quantité d'arts dans l'ancien monde, et de toutes les sciences qui dépendent de la longueur du temps et de l'expérience. Je pourrais parler aussi de l'ignorance absolue où sont les anciens peuples, même les plus policés, d'un grand nombre de découvertes très-utiles et très-importantes dont nous jouissons aujourd'hui. Mais je pense en avoir dit assez sur tous ces objets dans le cours de mon ouvrage, pour me croire dispensé d'y insister plus long-temps.

<sup>. (1)</sup> Lucuer, l. v v. 331, etc. — MA- p. 193. '— Jacquelor, Dissertation sur caos. in Somm. Scipion. l. 11, c. 10, l'existence de Dieu.

#### DISSERTATION.

Examen d'un passage d'Hérodote, tiré du second livre de cet Historien, n° 142.

Le fait que nous allons examiner dans cette dissertation, a un rapport intime avec les antiquités des Egyptiens, dont nous nous sommes occupés dans la dissertation précédente. C'est par cette raison, et pour ne rien laisser à désirer sur cette matière, que j'ai cru devoir y donner une attention particulière. On sentira aisément que sans une pareille considération, ce passage en lui-même ne mériterait pas la moindre réflexion.

Le passage dans lequel Hérodote nous a transmis la tradition du fait, qui fait l'objet de cette dissertation, a donné bien de la peine aux critiques modernes, sans que personne jusqu'à présent soit parvenu à l'éclaircir d'une manière satisfaisante. Nous ne nous flattons pas d'être plus heureux. Au contraire, le peu de réflexions que nous allons proposer aura pour but de faire voir qu'il est moralement impossible de former un sens raisonnable des expressions d'Hérodote dans ce passage.

Le texte dont il s'agit a été jusqu'à présent mal rendu dans toutes les traductions dont on se sert ordinairement. C'est pourquoi nous croyons devoir commencer par en donner une version littérale et sidèle.

» Ils (les prêtres égyptiens) disaient que pendant ce temps (il s'agit de 11,340 ans, qui, selon la tradition fabuleuse des Egyptiens, s'étaient écoulés depuis l'origine de la monarchie égyptienne jusqu'au règne de Sothon) les prêtres égyptiens disaient donc que pendant cet intervalle de temps, le soleil s'était levé quatre fois, où il a contume de se lever ordinairement. Savoir; que deux fois cet astre s'était levé où il se couche aupjourd'hui, et que deux fois il s'était couché où il se lève présentement; mais que cela n'avait rien occasioné d'extraordinaire dans l'Egypte, soit par rapport aux productions de la terre, soit par rapport aux débordements du Nil, soit par rapport aux maladies, soit par rapport à la mortalité. Telle est la traduction littérale du passage qu'il s'agit de discuter. Nous ayons

SUR L'EXAMEN D'UN PASSAGE D'HÉRODOTE, etc. 259 absolument négligé le style et l'élégance, crainte de manquer à la fidélité.

Il est, je crois, peu de personnes qui du premier coup d'œil ne trouvent quelque chose de louche dans cette narration d'Hérodote. Le sens le plus naturel qu'on puisse donner aux paroles de cet historien, c'est que pendant les 11,340 ans en question, la direction du mouvement diurne du soleil avait changé à deux reprises différentes, et était ensuite redevenue à autant de reprises différentes, la même qu'elle était avant la première des deux variations que je suppose, de sorte que dans le cours des 11,340 ans dont il s'agit, on avait vu, pendant quatre différentes parties de cette période, le soleil se mouvoir dans un sens, et pendant deux autres parties se mouvoir dans le sens contraire, et cela alternativement.

Voilà précisément en quoi consiste la grande difficulté du passage que nous examinons. Si Hérodote eût dit que, pendant le cours de 11,340 ans en question, le soleil s'était levé trois fois où il a coutume de le faire, et que deux fois cet astre s'était levé où il se couche aujourd'hui, le fait eût été certainement des plus extraordinaires. Cependant, il ne serait pas, absolument parlant, inconcevable. Mais que deux changements d'état, qui n'amènent précisément que deux retours à la position primitive, puissent, par leur combinaison avec l'état primordial, fournir pendant un temps quelconque quatre alternatives de cet état primordial, c'est ce qui implique contradiction. Un exemple des plus simples va le faire sentir avec la dernière évidence.

Que l'on observe un arbre pendant deux années consécutives: si l'observation commence en été, on verra trois fois cet arbre garni de ses feuilles, et deux fois dépouillé de feuilles pendant cet espace de temps; et cela alternativement. Si l'observation commence en hiver, on verra au contraire ce même arbre dépouillé de ses feuilles à trois reprises différentes, et il ne sera vu garni de ses feuilles que pendant deux des cinq alternatives qu'il éprouve, dans le cours des deux années dont il s'agit; être dépouillé de ses feuilles, sera l'état primordial de cet arbre dans ce second cas. Ce sera le contraire dans le premier; mais dans l'un et dans l'autre cas, deux changements d'état n'opèrent que trois alternatives de l'état primordial. Il est par conséquent absurde et contradictoire que deux changements de la direction du mouve-

ment diurne du soleil, pendant une période quelconque, puissent jamais opérer quatre alternatives de l'état où était cette direction lors du commencement de la période en question.

C'est sans doute cette absurdité qui a porté le commun des interprètes d'Hérodote à traduire le passage que nous discutons, d'une manière entièrement différente de la nôtre. Ils font dire à Hérodote « que pendant le cours des 11,340 ans, qui avaient, di- sait-on, précédé le règne de Séthon, le soleil s'était levé quatre » fois d'une manière extraordinaire; savoir, que deux fois » il s'était levé où il se couche présentement, et que deux » fois il s'était couché où il a coutume aujourd'hui de se » lever. »

Mais, pour parer un écueil, ces interprètes n'ont-ils pas été se briser contre un autre, pour le moins aussi dangereux que celui qu'ils voulaient éviter, en mettant Hérodote en contradiction avec lui-même dans la même phrase? Selon eux, cet historien dit d'abord que 'pendant les 11,340 ans dont il parle, le soleil s'était levé quatre fois d'une manière extraordinaire, ce qui emporte nécessairement que cet astre s'était couché aussi quatre fois d'une manière extraordinaire; et tout de suite ils font dire à Hérodote que pendant ce même temps le soleil s'était levé deux fois où il se couche ordinairement, et couché deux fois où il a coutume de se lever; c'est-à-dire, que deux fois seulement le soleil s'était levé et couché d'une manière extraordinaire. Y eut-il jamais contradiction plus palpable?

Indépendamment des deux explications que nous venons d'examiner, qui l'une et l'autre sont au fond également contradictoires et absurdes, à cela près néanmoins que dans l'une la contradiction est moins frappante que dans l'autre, quelques commentateurs ont proposé une troisième interprétation.

Si l'on en croit ces nouveaux critiques, Hérodote a dit, non pas que le soleil s'était levé quatre fois d'une manière extraordinaire, pendant la période en question, mais que le cours de cet astre avait éprouvé quatre changements; savoir, deux dans son lever et deux dans son coucher. Cette explication, comme on le voit, n'est guère plus satisfaisante que toutes celles dont je viens de rendre compte. Lorsque le soleil se lève où il se couche d'ordinaire, il est nécessaire qu'il se couche où il a coutume de se lever, ainsi que nous l'avons déjà fait observer plus d'une fois; par conséquent deux changements dans le lever du

SUR L'EXAMEN D'UN PASSAGE D'HÉRODOTE, etc. soleil, et deux changements dans son coucher, ne feront jamais que deux, et non pas quatre changements dans son mouvement diurne. D'ailleurs, ce sens est absolument contraire au texte d'Hérodote qui se sert d'un terme qui ne peut signifier exactement autre chose que le lever du soleil (a), et jamais le mouvement, ou le cours de cet astre.

De toutes ces réflexions, on doit conclure nécessairement que le passage en question, à le prendre selon les expressions propres d'Hérodote, n'est susceptible d'aucune explication raisonnable. Cependant j'y crois entrevoir une tradition ancienne sur un événement extraordinaire, et qui mérite bien que nous nous arrêtions à la discuter; c'est uniquement sur cet objet qué vont porter nos réflexions.

Quelque beau génie qu'Hérodote eût reçu de la nature, et quelqu'étendues qu'aient été, à bien des égards, ses connaissances, on peut très-facilement se convaincre qu'il était très-faible du côté de l'astronomie. Lorsqu'il raconte, par exemple, cette expédition maritime que des Phéniciens entreprirent par ordre de Néchos, roi d'Egypte, autour de l'Afrique, à partir des ports de la mer Rouge, et à revenir ensuite par la Méditerranée, il ne peut se persuader que ces voyageurs eussent vu, comme ils le rapportaient, le soleil à leur droite (1), c'est-à-dire, qu'ils l'eussent vu atteindre, et même passer leur zénith, et se trouver successivement des deux côtés de leur premier vertical (b): ce fait néanmoins n'a rien d'étonnant pour quiconque a les plus faibles teintures de cosmographie.

Il ne serait pas difficile de trouver d'autres preuves du peu de connaissance qu'Hérodote avait de l'astronomie (c). Ce que

<sup>(</sup>a) Arattikai. (1) L. w, nº 42.

pend d'un point de fait qui consiste à savoir que les anciens, pour déterminer la position des quatre points cardinaux par rapport à un spectateur quelconque, le supposaient tourné du côté de l'occident. De cette manière le septentrion se trouvait à sa droite, et

le midi à sa gauche. On peut voir dans litation, le premier livre des Météores de Cléo. (c) L. mèdes, p. 13, sur quoi était fondée à de mois embolismiques que cet auteur cet égard la supposition des anciens. fait faire à Solon. Supra. D'après cet usage, il est aisé de voir

que ceux qui habitent dans la partie septentrionale de la zone torride, ont (6) L'intelligence de ce passage dé- le soleil à leur droite, c'est-à-dire, au septentrion, pendant tout le temps que cet astre emploie à parcourir les sigues septentrionaux. Ceux au contraire qui sont dans la partie méridionale, n'ont le soleil à leur gauche, c'ést-à-dire, au midi, que lorsque sa déclinaison méridionale excède la latitude de leur ha-

<sup>(</sup>c) L. 1, n 32, le calcul monstrueux

sur l'examen d'un passage d'hérodote, etc. me personne, a mérité la plus brillante réputation, a mis \_\_dernier lieu cette conjecture dans tout son jour; nous aimons \_\_\_ioux renvoyer ceux qui voudront avoir connaissance de ce sys-\_\_\_e, à ce qu'il en dit, que d'en donner un détail qui n'aurait ja-L'élégance et l'aménité que cet ingénieux écrivain a su ré-\_\_\_mdre sur tous les sujets qu'il a entrepris de manier. On troura dans son ouvrage tout ce qui peut être dit en faveur de cette pinion, et même quelques-unes des raisons qui peuvent la ren-\_\_\_problématique (1).

Au reste, si la tradition d'un changement dans le mouvesent du soleil n'était rapportée que par Hérodote, je crois les critiques auraient fait moins d'attention au passage cet auteur. Mais on retrouve cette même tradition dans plu-Jeurs autres écrivains, toujours, à la vérité, d'une manière assez **D**nfuse.

🖈 Platon raconte, dans un de ses dialogues, que du temps d'A**rée** le mouvement du firmament avait changé, de manière que soleil et tous les astres avaient commencé à se lever où ils se buchaient auparavant, et à se coucher où ils avaient cousyme de se lever; en un mot, que la machine du monde Pétait mue tout d'un coup dans un sens contraire à celui dans lequel elle l'avait fait jusqu'alors. Il accompagne ce récit d'un détail si bizarre des effets de ce bouleversement, et d'explica-'tions physiques si singulières, qu'il est aisé de voir qu'il ne par-. lait que d'après une tradition extrêmement confuse et embrouillée (2). On peut conclure aussi d'un passage de son Timée, où il rappelle en deux mots ce même événement, que Solon, qui le premier en avait donné connaissance aux Athéniens, l'avait puisée en Egypte, c'est-à-dire, à la même source qu'Hérodote (3). Pomponius Méla parle aussi de la même tradition (4), ainsi que Plutarque (5), Diogène Laërce et plusieurs autres écrivains de l'antiquité (6). Ils paraissent tous avoir eu quelque connaissance d'un phénomène approchant de celui dont il s'agit dans cette dissertation; mais aucun des auteurs que je viens de citer n'en a parlé

<sup>(1)</sup> Eléments de philosophie de Newton, inis à la portée de tout le monde, 24, p. 890 et 891.

par M. de Voltaire.

(6) Acuill. Taties de Arati Phoenom.

<sup>(2)</sup> In Politico, p. 535. (3) In Tim. p. 1043, etc.

<sup>(4)</sup> L. 1, c. g, p. 60,

<sup>(5)</sup> De Placit. Philosophos. 1. 11, c.

c. 24, p. 747. - Solinus, c, 32, p.

d'une manière intelligible : ils s'expriment pour la plupart aussi peu exactement qu'Hérodote.

Ensin, en rassemblant les différents témoignages de l'antiquité qui peuvent avoir quelque rapport au passage que nous examinons, ils s'accordent tous à nous dire que les Egyptiens, et peut - être même quelques autres peuples de l'antiquité, avaient conservé une tradition confuse d'un ou de plusieurs changements qu'avait éprouvés le mouvement diurne du soleil, quoique la plupart de ces témoignages diffèrent d'ailleurs du tout au tout par rapport à la nature, au nombre, au temps, et à la durée de ces changements. Cet accord sur le point fondamental de la narration d'Hérodote, est sans doute ce qui a piqué la curiosité des savants; cela leur a fait croire qu'on pourrait peut-être découvrir ce qui avait pu donner cours à la créance d'un fait aussi extraordinaire. Comme le peu de conformité des auteurs anciens, par rapport à la manière dont ce phénomène s'était opéré, joint aux circonstances qui l'avaient accompagné, laissait le champ libre à l'imagination de nos écrivains modernes, ils se sont abandonnés à des conjectures plus hardies les unes que les autres : je crois que leur exemple me met en droit d'en hasarder aussi une qui, outre la nouveauté (a), aura du moins l'avantage d'avoir pour fondement des faits authentiques et non des suppositions douteuses ou des connaissances astronomiques trop relevées pour les temps dont il s'agit dans cette dissertation.

L'Ecriture sainte nous a conservé l'histoire de deux événements miraculeux concernant le mouvement journalier du soleil; le premier arriva sous Josué, lorsque le cours de cet astre fut suspendu pendant un jour, ou environ (b); le second se passa sous le règne d'Ezéchias, lorsqu'on vit le soleil rétrograder considérablement et vraisemblablement d'environ 150 degrés (c).

(a) L'explication que je vais proposer; Peu importe pour la réalité du midont je parle n'en sera ni moins réel, (a) 4 Reg. c. 20. . 9, etc. — 2. Pa-

m'était venue en pensée avant que de racle en lui-même qu'on admette le line ce que dit en peu de mots sur ce nouveau système qui fait tourner la passage d'Hérodote le P. Calmet, dans terre autour du soleil, ou qu'on suive une Dissertation préliminaire à la tête l'ancienne opinion qui prétendait que du quatrième Livre des Rois. Il n'en a c'était cet astre au contraire qui tourposé au surplus que les fondements et nait à l'entour de la terre. Quelque les principes : je crois avoir développé système qu'on embrasse, l'événement davantage cette idée.

<sup>(</sup>b) Josué, c. 10, y. 12 et 15. Eccle- ni moins miraculeux à l'extérieur. siastic. c. 46, y. 5.

L'un et l'autre de ces événements est antérieur au règne de Séthon; le premier même de ces prodiges a précédé d'environ 200 ans le règne d'Atrée. Celui-ci a dù allonger le jour pour une moitié de la terre, et la nuit pour l'autre moitié de l'hémisphère d'une manière trop sensible, pour n'avoir pas été remarquée principalement par les peuples qui avaient déjà quelque teinture d'astronomie.

Les circonstances du second miracle ont dû être encore beaucoup plus frappantes. Supposé que la rétrogradation du soleil ait été alors de 150 degrés, il est nécessaire que cet astre se soit levé sur plus de trois mille lieues de pays successivement, et cela au même point de l'horizon où il venait de se coucher quelques heures auparavant; qu'ensuite il ait repris son premier cours. Par la même raison, on l'aura vu dans l'étendue de plus de trois mille autres lieues de notre globe, se coucher où il venait de se lever, et se lever de nouveau où il s'était couché en dernier lieu. A l'égard du reste de la terre, le jour aura été considérablement allongé dans une partie, et la nuit en aura d'autant plus duré dans la partie opposée. Il y avait (en supposant toujours la rétrogradation du soleil de 150 degrés) dix heures pour le moins que le soleil était levé sur l'horizon de Jérusalem, quand le miracle dont je parle arriva. Par ce moyen, ses effets les plus sensibles tombèrent sur l'Océan. C'est pour cela sans doute que les auteurs profanes n'en ont eu qu'une notion extrêmement confuse. De toutes les régions de notre continent, celles où ce prodige dut se manifester d'une mapière plus frappante sont les Indes orientales, et la partie la plus occidentale de l'Afrique, pays dont il ne nous reste aucun monument historique.

Il se peut faire aussi que le soleil, ayant rétrogradé par rapport à la Judée, précisément jusqu'au point de son lever, se soit réellement couché pendant quelques minutes pour l'Egypte, et pour les pays plus occidentaux, au même point où il s'était levé, et relevé peu après en reprenant son cours ordinaire, précisé-

heure, et que par conséquent le soleil grés.

ral. c. 32, ŷ. 24; — Isaïe, c. 58, ŷ. 7 rétrograda de cent cinquante degrés du et 8. — Ecclesiastic. c. 48, ŷ. 25 et 26.

Le texte sacré dit, que l'ombre rétrograda de dix degrés sur le cadran d'Achaz. Il y a bien de l'apparence que chacun de ces degrés indiquait une de temps répondait à chacun de ces de

ment où il venait de se coucher. Dans l'Egypte où l'air est toujours serein, on aura vu que ce prodige était opéré par une rétrogradation réelle du soleil : en Grèce, où dans cette supposition le phénomène eat du être plus sensible, il suffit que les nuages aient dérobé la vue de son disque, pour faire attribuer à une éclipse (1), les ténèbres subites qui durent pendant quelque temps couvrir tout le pays. En un mot, on peut trouver mille raisons du silence de la plupart des auteurs profanes, de même que des altérations différentes que ceux qui parlent d'un changement du mouvement diurne du soleil, ont pu faire à la tradition de ce mémorable événement. D'ailleurs, je ne trouve point de motif qui puisse empêcher d'y reconnaître le fondement et le principe de cette même tradition (a).

Ce qu'on peut alléguer de plus fort contre l'explication que je propose, c'est sans doute le sentiment de plusieurs interprètes et commentateurs de l'Ecriture sainte, qui veulent restreindre le miracle opéré sous Ezéchias à une simple rétrogradation de l'ombre du soleil, indépendamment du cours de cet astre, et cela uniquement encore sur le cadran d'Achaz. Mais je ne vois pas pourquoi on veut que cette rétrogradation de l'ombre n'ait pas été l'effet naturel et physique de la rétrogradation actuelle du soleil: pourquoi la même puissance qui avait réellement suspendu le cours de cet astre, pour donner à Josué le temps d'achever la défaite des ennemis de son peuple, ne l'aurait-il pas réellement changé en considération d'un prince juste et religieux? L'Ecriture nous apprend que Bérodach-Baladan, roi de Babylone, envoya complimenter Ezéchias sur le rétablissement de sa santé (2). Personne n'ignore quelle était dans ces temps la puissance des rois de Babylone, et combien ils se croyaient au-dessus des autres souverains. On sait aussi à quel état de faiblesse était alors réduit le royaume de Juda. D'où pouvait donc venir cette démarche d'un monarque tel que Bérodach-Baladan envers Ezéchias? N'est-il pas vraisemblable que le miracle opéré en faveur de ce prince, en était la principale cause? miracle auquel

<sup>(1)</sup> Prot. de Placit. Philosophos. l. n. I température des lieux qui les éprouvent.

produire les phénomènes rapportés par Hérodote, sans causer d'altération à la

c. 24, p. 890 et 891.

(a) On doit remarquer qu'une rétrogradation actuelle du soleil, telle que celle qui s'opéra, sclon nous, sous le eprouver successivement aux mêmes regne d'Ezéchias, est le seul moyen de licux les températures les plus opposées. (2) 4. Reg. c. 20, \$\square\$. 12.

SUR L'EXAMEN D'UN PASSAGE D'HÉRODOTE, elc. les Babyloniens, chez qui l'astronomie était alors très-cultivée, n'avaient pu s'empêcher de faire une attention particulière. Ce n'est pas même ici une simple conjecture de notre part, c'est un fait dont l'Ecriture sainte ne permet pas de douter : elle nous apprend que les ambassadeurs du monarque babylonien étaient chargés spécialement de s'informer du prodige qui était arrivé sur

Je suis donc persuadé que le miracle opéré du temps de Josué, joint à celui qui le fut quelques siècles aprèsen faveur d'Ezéchias, a été l'origine et la source de toutes ces traditions confuses, rapportées dans les écrivains de l'antiquité sur le changement qu'avait éprouvé autrefois le cours du soleil (b).

(a) 2 Paral, c. 32, \$\vec{y}\$. 31. Attamen in que, eurent alors le jour, mais l'Amélegatione principum Babylonis qui rique de même que l'Europe et l'Afrimissi fuerant ad eum, ut interrogarent de portento quod acciderat super terram, etc.

la terre (a).

(6) Pour se former une juste idée des effets que put produire la rétrogradation du soleil telle que nous l'entendons, nous supposerons que cet astre était dans l'approserons que cet miracle arriva; que sa rétrogadation fut de 150 degrés, et qu'il était quatre heures du soir à Jérusalem, au moment où l'ombre commença à rétrograder; ou, ce qui revient au même, que le soleil y était en ce moment Au contraire, des deux côtés du pre-éloigné de 150 degrés du point de son micr méridien jusqu'au 57° degré de lever, et que par conséquent sa rétrogradation le ramena jusqu'à ce même point. Alors en posant Jérusalem avec le commun des géographes au 57° degre de longitude, les 87° et 267° degres voir le soleil revenant sur ses pas se séparaient la partie de notre globe qui avait le jour, de celle qui avait la nuit, au moment où la rétrogradation du soleil commença, c'est-à-dire, que nait de se coucher. Entre le 57e et le l'Amérique, l'Afrique, l'Europe et l'Asie, jusqu'à l'embouchure de l'Indus, Perse, le jour aura duré dix heures de ou environ, jouissaient alors de la lumière du soleil, pendant que le reste du monde était plongé dans les ténè-bres de la nuit. Au contraire, dans le moment où la rétrogradation du soleil au surplus, de donner cette explie le ramena au même point d'où il était parti dix heures auparavant, le méri-dien qui passe par le 57° degré de longitude, fit la séparation de l'hémisphère éclairé d'avec l'hémisphère obs-

que eurent la nuit dans presque toute leur étendue. Les habitants du Mogol, des Indes, de la Chine, du Japon, etc., en un mot, tous les peuples qui ha-bitent entre le 87° et le 237° degré, de longitude durent voir le soleil se lever de nouveau sur leur horizon au même point où il s'était couché quelque temps auparavant, et se coucher après qu'il eut repris sa direction primordiale au même endroit où son mouvement rétrograde l'avait fait lever en dernier lieu.

longitude d'une part, et jusqu'au 264º de l'autre, en comptant suivant un ordre rétrograde, c'est-à-dire, en Egypte, en Grèce, en Italie, etc., on dut coucher précisément où il s'était levé; et peu après reprendre sa route ordinaire, et se lever de nouveau où il ve-87° degré, comme en Arabie et en Perse, le jour aura duré dix heures de plus qu'à l'ordinaire. L'effet le plus sensible du miracle aura été une espèce

Nous sommes extrèmement éloignés, au surplus, de donner cette explication comme préférable en elle-même à aucune des autres hypothèses, qui peuvent en assez grand nombre, satisfaire éga-lement au texte de l'Ecriture sainte. On peut assigner au soleil telle déclicur. Par-là, toute l'Asic, à l'Anatolie naison septentrionale ou méridionale près, et presque toute la mer Pacili- qu'on voudra. On peut dire qu'il était

plus de quatre heures du soir à Jérusalem, lorsque la rétrogradation du disque solaire commença. On peut même à la rigueur faire cette rétrogradation moindre de 150 degrés, etc. Mais de tous les cas proposables nous avons choisi celui-ci comme le plus facile de ses phénomènes. Il sera fort aisé d'en appliquer le détail, et d'en étendre l'explication aux autres avons choisi celui-ci comme le plus faisant seulement quelques légers chansimple, comme celui qui fournit la plus grande uniformité qu'on puisse concevoir dans les effets du miracle que nous

## EXTRAITS

### DES HISTORIENS CHINOIS;

Par M. Le Roux des Hautes-Rayes, Professeur Royal (a).

### Monsieur,

Vous me faites l'honneur de me demander quel est le livre Y - TSE; vous voudriez savoir l'époque à laquelle les Chinois ont connu l'art de travailler le fer, et sous lequel de leurs empereurs il est dit que le soc des charrues n'était encore que de bois. Il n'est pas difficile de vous satisfaire; mais lorsque l'on cite quelque chose de l'histoire chinoise, il est absolument nécessaire de faire attention, 1° aux temps fabuleux et purement mythologiques; 2° aux temps douteux et incertains; 3° enfin aux temps où l'histoire chinoise constatée par des monuments incontestables, commence à marcher sûrement.

On ne peut faire remonter les temps historiques de la Chine tout au plus qu'à l'époque d'Yao; les temps douteux et incertains commencent à Fou-hi et finissent à Yao exclusivement. Les empereurs qui les précèdent n'ont jamais existé; il ne reste aucun monument ancien qui puisse nous attester la vérité des faits dont leur histoire est composée. On n'a aucune certitude de la durée de leurs règnes; et par le tissu de fables et de choses incroyables qu'on en débite, il est, je crois, très-permis de rayer ces empereurs du nombre de ceux qui ont réellement existé. Tout homme qui pense et qui lit avec réflexion, ne pourra s'empêcher d'en convenir. Enfin tout ce qui précède Fou-hi est entièrement fabuleux et ne mérite aucune créance.

(a) M. Des Hautes-Rayes, que j'ai volontiers de la permission qu'il m'a consulté sur fles temps auxquels à peu donnée de la rendre publique, que j'ai près certains arts pouvaient avoir été fait assez fréquemment usage de ses saconnus à la Chine, m'a fait la réponse vantes recherches.

suivante, et je profite d'autant plus

Hai-kouei--chi, dont on ne dit rien qui ait rapport à notre objet.

Le quatrième prince et celui qui succéda à Hai houei-chi, se nomme *Hoene-tune*; il fonda la quatrième dynastie (car chacun de ceux que nous venons de nommer sont autant de chefs de familles ou dynasties). A l'occasion de ce roi, Lopi cite Lao-chenetséé, qui parle ainsi:

· Les anciens rois allaient les cheveux épars et sans orne-. ment de tête; ils n'avaient ni sceptre ni couronne, et ils gouvernaient l'empire en paix. D'un naturel bienfaisant, ils nourrissaient toutes choses, et ne faisaient mourir ni périr personne. donnant toujours et ne recevant rien; les peuples, sans les reconnaître pour maîtres, portaient au fond du cœur leurs vertus. Alors le ciel et la terre gardaient un ordre charmant, et toutes choses croissaient à l'envi; les oiseaux faisaient leurs nids si bas qu'on pouvait les prendre avec la main; tous les animaux se laissaient conduire à la volonté de l'homme. On tenait le juste milieu et la concorde régnait par-tout; on ne comptait point l'année par les jours; il n'y avait ni dedans ni dehors, ni mien ni tien. C'est ainsi que gouvernait Horne-rone. Mais quand on eut dégénéré de cet heureux état, les oiseaux et les bêtes, les vers et les serpents, tous ensemble et comme de concert, firent la guerre à l'homme.

À la dynastie de *Hoene-tune* succéda celle de Tong-hou-hi, qui compte dix-sept rois qu'on ne nomme point; à cette cinquième dynastie succéda la sixième qui a pour chef *Hoang-tane-chi*.

. ŧ

La 7º La dynastie de Ki-tong-chi.\*

La 8º La dynastie de Ki-y-chi.\*

La 9º La dynastie de Ki-kiu-chi.\*

La 10° La dynastie de Hi-ouei-chi.\*

La 11º La dynastie de Yeou-tsao-chi.

La 12º La dynastie de Soui-gine.

La 13° et dernière. La dynastie de Yong-tching-chi.

De ces sept rois ou fondateurs de dynasties, dont il nous reste à parler pour compléter le nombre des dynasties renfermées dans cette huitième période, on ne dit rien de ceux que j'ai notés d'un \* qui ait rapport à notre objet.

Quant à Yeou-tsao-chi, fondateur de la onzième dynastie.

dont le règne 2, dit-on, duré plus de 300 ans, et dont la famille, ajoute-t-on, a eu plus de cent générations pendant l'espace de 12 ou de 18,000 ans, voici ce que l'on trouve:

Hane-Isée dit « que dans les premiers ages du monde, les animaux se multipliaient beaucoup, et que les hommes étant assez rares, ils ne pouvaient vaincre les bêtes et les serpents.

Yene-tséé (1) dit aussi que les anciens, ou perchés sur less arbres, ou enfoncés dans des antres creux, possédaient l'univers (Tiene-hia, c'est-à-dire la Chine). Ces bons rois ne respiraient que charité sans aucune ombre de haine: ils donnaient beaucoup et ne prenaient rient, le peuple n'allait point faire la cour chez eux, mais tout le monde se rendait à leurs vertus. »

Lopi et le Ouai-ki disent presque en mêmes termes, « que dans l'antiquité la plus reculée, les hommes se cachaient au fond des rochers, qu'ils peuplaient les déserts, et vivaient en société avec toutes les créatures; ils ne songeaient point à faire aucun mal aux bêtes, et les bêtes ne songeaient point à les offenser. Mais dans les ages suivants, on devint trop éclairé, ce qui sit révolter tous les animaux : armés d'ongles, de dents, de cornes et de venin, ils attaquaient l'homme, et l'homme ne pouvait leur résister, alors Yeou-tsao régna, et avant fait le premier des maisons de bois en forme de nids d'oiseaux, il porta le peuple à s'y retirer, pour éviter les bêtes sauvages. On ne savait point encore labourer la terre; on vivait d'herbes et de fruits; on buvait le sang des animaux, on dévorait la chair toute crue, on avalait le poil et les plumes. Noilà ce qu'on dit sur Yeou-tsaochi : après lui vient Soui-gine, fondateur de la douzième dy-Dastie.

Soui-gine passe pour l'inventeur du feu.

« Sur le sommet du mont Pou-tcheou, dit un auteur, se voient les murs de la justice; le soleil et la lune ne peuvent en approcher, il n'y a là ni différence de saisons, ni vicissitudes de iours et de nuits. C'est le royaume de la lune qui confine avec Si-ouang-mou (2). Un saint (un grand homine) alla se promener

(1) Yene-tsee fut ministre d'Etat sous cent à l'occident du Ta-thsine, du lac e Kouanc-tse.

(2) Si-ouang-mou, signifie mot à la mer Morte, le Si-ouang-mou pourrait tout d'Occident. C'est le être l'Égypte.

trois rois de Tsi, il était contemporain nommé l'eau faible et du désert, nomde Kouane-tse.

nom d'un royaume que les Chinois pla-

au-fielà des bornes de la lune et du soleil; il vit us arbre, et sur cet arbre un oiseau, qui, en le béquetant, faisait sortir du seu. Il en sut frappé, il prit une branche de cet arbre et en tira le seu; c'est de là qu'on appela ce grand personnage Souigine. »

D'autres auteurs disent aussi « que Soui-gine fit du Teu avec un certain bois et enseignaà cuire les viandes. Par ce meyen il n'yeut, plus de maladies, l'estomac et le ventre ne furent plus dérangés; il suivit en cela les ordres du ciel, et de là fut nommé Soui-gine. »

On dit encore que da temps de Sousi-gine, il y avait beaucoup d'eau sur la terre, et que ce prince apprit au peuple à pêcher; il faut conséquemment qu'il ait inventé les filets ou la ligne, ce qui se dira par la suite de Fou hi.

Un Long-ma ou dragon-cheval, apporta une espèce dè table et la tortue des lettres. Soui-gine est le premier à qui on prête cet événement, mais la même chose se dira encore dans la suite de bien d'autres.

- « Soui-gine imposa le premier des noms aux plantes et aux animaux, et ces noms étaient si expressifs (dit-on), qu'en nommant une chose, on la connaissait; il inventa les poids et les mesures, pour mettre de l'ordre dans le commerce, ce qui ne s'était point vu avant lui. »
- Anciennement (dit un auteur) les hommes se mariaient à 50 ans, et les femmes à 30: Soui-gine avança ce temps, et régla que les garçons se marieraient à 30 ans, et les filles à 20. »

Enfin le Liki dit que c'est Soui-gine, qui a le premier en seigné aux hommes l'urbanité et la politesse.

Il nous reste à parler maintenant de Yong-tching-chi, fondateur de la treizième et dernière dynastie de cette période.

De son temps, on se servait de pétites cordes qu'on marquait de divers nœuds, et cela tenait lieu d'écriture (a); mais comment, après l'invention des caractères, put-on revenir à ces cordelettes, dont l'usage est fort grossier et infiniment borné. Tout cela, comme vous le sentez, implique contradiction.

Je viens maintenant au neuvième Ki ou à la neuvième pé-

<sup>(</sup>a) Les habitants du Pérou avaient les Espagnols eussent fait la commune gusse de cette écriture, avant que leur pays.

riode nommée Chene-tong, cette neuvième période nous conduira jusqu'au temps de Fou-hi. Elle configrend vingt-un rois, dont voici les noms.

- 1. Sse-hoang ou Tsang-hie.
- 2. Pe-ang-chi.
- 3. Tchong-hoang-chi.
- 4. Taï-ting-chi.
  - 5. Kouene-liene.
  - 6. Yene-chi.
  - 7. Taï-chi.
  - 8. Tching-hoei-chi.
  - g. Li-lou ou Hoei-chi.
- 10. Sohoang-chi
- 11. Nuei-toüane-chi.

- 12. Hiene-yuene.
- 13. He-sou.
- 14. Kai-tiene.
- 13. Tsune-tiu-chi.
- 16. Tcho-Jong.
- 17. Hao-yng.
- 18. Yeou-tsao-chi.
- 19 Tchu-siang-chi.
- 20. Yenc-khang-chi.
- 21. Vu-hoai-chi.

Liu-pou-ouei dit clairement que Sse-hoang a fait les lettres. Ce Sse-hoang se nomme encore Tsang-hie; des historiens le placent sous Hoang-ti, dont ils le font ministre, pendant que d'autres le font prince souverain, et bien antérieur à Hoang-ti, comme vous voyez; mais c'est un point que je laisse à débrouiller aux Chipois.

«Le premier inventeur des lettres, c'est Tsang-hie; ensuite le roi Vou-hoai les sit graver sur la monnaie, et Fou-hi les mit en usage dans les actes publics pour le gouvernement de l'empire. Mais remarquez que ces trois empereurs ont été même avant Chine-nong; comment donc vouloir que les lettres n'aient été inventées que sous Hoang-ti? Tel est le raisonnement de Lopi, à qui tous ces temps fabuleux avaient brouillé la cervelle.

On peut répondre à ce critique: Vous nous avez dit que les lettres avaient été inventées sous le règne de Soui-gine, douzième roi de la huitième période; comment donc prétendez-vous en faire honnenr à Tsang-hie, qui, selon votre témoignage, n'a paru que dans la neuvième période? Quoi qu'il en soit, « Ssée-hoang savait (disent quelques exagérateurs) former des jettres au premier moment qu'il naquit, il était doué d'une grande sagesse, etc. Après qu'il eut reçu le Ho-tou (a), il visita le midi, alla sur

<sup>(</sup>a) Le Ho-touest une espècé de table, de distance en distance de petits cercles fur Equelle sont représentés différents blancs et noirs. traits ou fils, dans lesquels se trouvent

le mont Yang-yu, et s'arrêta au bord du fleuve Lo; une divine tortue, portant sur ses écailles des lettres bleues, les lui donna: alors Ssée hoang pénétra tous les changemens du ciel et de la terre; en haut il observa les diverses configurations des étoiles; en bas, il examina toutes les traces qu'on avait vues sur la tortue; il considéra le plumage des oiseaux: il prit garde aux montagnes et aux fleuves qui en sortent, et de tout cela il composa les lettres. De très-habiles Chinois croient que c'est l'ancienne Scriture nommée Ko-teou-chu, qui, dura, disent-ils, jusqu'au jègne de l'empereur Suene-ouang, c'est à-dire jusqu'à l'an 827 avant J. C.

- « Mais Cong-yng-ta remarque très-bien que, encore que la sigure extérieure des lettres ait plusieurs fois changé en quelque chose, les six règles sur lesquelles Tsang-hie les forma, n'ont jamais souffert de changement (a). »
- « Alors (continue Lopi ) il y eut de la différence entre le roi et le sujet, du rapport entre le fils et le père, de l'ordre entre le précieux et le vil : les lois parurent, les rites et la musique régnèrent. Les châtiments furent en vigueur, ainsi seehoang jeta les fondements du bon gouvernement, et il établit des officiers pour chaque affaire, les plus petites ne lui échappèrent pas, et ainsi le ciel et la terre acquirent leur entière perfection. »

On ne dit rien du successeur de Ssee-hoang qui ait rapport à notre objet; mais on dit que sous le règne de Tchong-hoang-chi, troisième roi de cette période, on se servait encore de petites cordes pour l'écriture.

De ce prince nous sautons tout d'un coup à Hiene-yuene. le

sentiment de M. Fréret.) que les caractères chinois étaient représentatifs des objets signifiés; les six règles même dont peuvent se rapporter les six règles chiil est parlé dans ce passage en fournis-sent la preuve : et d'ailleurs c'est l'idée la plus simple et la plus naturelle que les hommes aient pu imaginer; en un mot, les caractères chinois et les hiéroglyphes des Egyptiens, sont les mêmes quant à leur formation. On sait que l'écriture sacrée dont les hiérogrammes de l'écriture sacrée dont les hiérogrammes de les sacrés. Apud Euseb. præp. Evang. ou écrivains sacrés des Égyptiens se l. 1, c. 10. servaient, se subdivisaient en Kupiologian

(a) En général, je pense ( contre le jet en Συμδολικά, c'est-à-dire, en caractères représentatifs des objets signifiés noises dont il est parlé ici. De même encore que les Chinois disent des inventeurs de l'écriture, qu'ils considérèrent le ciel, pour avoir des modèles de cette écriture, de même aussi San-choniathon dit de Thaaut ou Mercure,

douzième en ordre de cette période, parce qu'on ne dit rien de ses prédécesseurs.

On trouve beaucoup de choses sous le règne de ce prince, parce đu'il est le mème qu'Hoang-ti, ou du moins qu'on a confondu ces deux princes ensemble.

• On attribue à Hiene-yuene l'invention des chars : il joignit ensemble deux pièces de bois, l'une posée droite et l'autre en travers, afin d'honorer le Très-Haut (a); et c'est de là qu'il s'appelle Hiene-yuene. » Le bois traversier se nomme biene, et celui qui est posé tout droit s'appelle yuene. « Hiene-yuene sit battre de la monnaie de cuivre, et mit en usage la balance pour juger du poids des choses. Par ce moyen, il gouverna l'univers en paix. • Ho, signifie marchandises en général. Autrefois on écrivait simplement hoa, qui veut dire échange. Ces marchandises consistaient, dit-on, en métal, kine, en pierres précieuses, yu, en ivoire, tchi, en peaux, pi, en monnaie battue tsuene, et en étoffes, pou, etc.

On distinguait alors la monnaie, comme cela se fait encore, par le nom de la famille régnante. Celle Hiene-yuene avait un pouce sep#lignes, et pesait douze tchu (b). On gravait des lettres sur la monnaie comme on fait encore aujourd'hui, c'est pourquoi ventsée, lettres, veut dire aussi pièce de monnaie qu'on nomme encore kine et tsuene et tao.

« Tscho-jong (seizième empereur de la neuvième période ) écoutant à Cane-tcheou le concert des oiseaux, sit une musique d'union, dont l'harmonie pénétrait partout, touchait l'esprit intelligent, et calmait le cœur de l'homme, de manière que les sens extérieurs étaient sains, les humeurs dans l'équilibre, et la vie très-longue; » il appela cette musique, Tsié - ouene, c'est - à - dire, la tempérance, la grâce et la beauté (c).

Mais le but, et en quelque sorte l'unique objet de l'ancienné musique des Chinois, à les entendre, étaît l'harmonie des vertus, l'urbanité extérieure, la modération des passions, en un

construits les monuments religieux des joiseaux. Grees. PLUT- t. 2, p. 478, A.

<sup>(6)</sup> Le tchu est la vingtième partie d'un yo, et un yo pesait mille deux cents petits grains de millet.

<sup>(</sup>o) C'est ainsi que Lucricesdit que la

<sup>(</sup>a) C'est ainsi qu'originairement étaient | musique fut modifiée sur le chant des

At liquidas avium voces imitarier ores Ante fuit multo, quam lenia carmina

lobrare homines possent, aures-

mot, tout ce qui peut contribuer à la perfection d'un bon et sage gouvernement, etc. Car ils se persuadaient que la musique était capable d'opérer tous ces miracles; nous avons peine aujourd'hui à les en croire, surtout, lorsque nous considérons à musique, qui est à présent en usage chez eux: mais j'en appelle aux Grecs qui racontaient des effets aussi surprenants de cette agréable invention; pendant que les Grecs d'aujourd'hui, comme la plupart des Orientaux, n'ont pour toute musique qu'une misérable monotonie qui nous fait pitié. Au surplus, nous aurons occasion ailleurs de traiter un peu plus amplement de la musique.

Le dix-septième roi de la neuvième période se nomme Hao-yng.

• De son temps, on coupait des branches d'arbres pour tuer les bêtes. Il y avait peu d'hommes. On ne voyait partout que vastes forêts, et ces bois affreux étaient remplis de bêtes féroces. > Que cela est contradictoire, et convient peu au temps où l'on veut que co prince ait régné!

Le dix-huitième roi de la neuvième période se nomme Yeoutsao-chi. Nous avons vu dans la période précédente un prince qui portait le même nom; le Ouai-ki place ce roi au commencement du dernier Ki, et lui donne pour successeur Soui-gine: en sorte qu'il se serait écoulé neuf périodes ou ki entiers, avant que les hommes eussent pu avoir des cabanes pour se retirer, et eussent connu l'usage du feu. Lopi suit une autre méthode, il a rangé Yeou-tsao-chi et Soui-gine dans le ki précédent; et bien que le roi dont il s'agit maintenant porte le même nom, il en parle tout autrement.

Le dix-neuvième roi de la neuvième période se nonme Tchusiang-chi.

On dit « qu'il ordonna à Ssēi-kouei de faire une emèce de guitare à cinq cordes, nommée sé, pour remédier au dérangement de l'univers, et pour conserver tout ce qui a vie. »

Le vingtième roi de la neuvième période se nomme Yncktang-chi.

- « De son temps, les eaux ne s'écoulaient point, les fleuves ne , suivaient plus leurs cours ordinaires; ce qui sit naître quantité de maladies. »
  - "Yne-klang institua les danses nommées Za-vou, grandes

danses. Il les institua par principe de sante; car, comme dit Lopi, « lorsque le corps n'est point en mouvement, les humeurs n'ont plus un libre cours, la matière s'amasse en quelque partie, et de là les maladies qui ne viennent toutes que de quelque obstruction, »

Les Chinois croient aussi qu'on connaît la vertu d'un homme par la manière dont il touche du luth et dont il tire de l'arc, etc.

Ainsi les Chinois rapportent les danses au bon gouvernement, comme nous avons vu qu'ils y rapportent là musique, et le Liki dit, qu'on peut juger d'un règne par les danses qui y sont en usage. »

Le vingt-maième et dernier roi de la neuvième période, se nomme Vou-hoai-chi; mais on ne rapporte rien de ce prince qui mérite d'être remarqué.

Voilà tout ce que contiennent les temps fabuleux. Si ces temps ne peuvent servir à fixer au juste l'époque des diverses inventions (les Chinois étant si fort en contradictions sur le temps de ces différentes découvertes), on voit au moins par-là que l'origine par a dié à peu près la même chez eux que chez les autres peuples. Nous voici enfin arrivés à Fou-hi que les historiens regardent comme le fondateur de leur monarchie; ce que l'on rapportera de ce prince et de ses successeurs, a un peu plus de solidité que ce que l'on a vu jusqu'à présent.

#### Fou-hi.

Voici comme le Quai-ki, cité dans les annales chinoises, décrit les mœurs des hommes d'alors: Dans le commencement, la vie que les hommes menaient, ne différait pas de celle des animaurs; et comme ils étaient errans çà et là dans les forêts, et que les femmes étaient communes, il arrivait de là que les enfants ne connaisment que leurs mères et jamais leurs pères; ils se livraient à l'amour sans pudeur, et sans connaître les lois de la bienséance. Ils ne songeaient qu'à dormir et à ronfler, puis ils se levaient et sompfraient; la faim les pressait-elle? ils cherchaient de quoi manger, et lorsqu'ils étaient bien rassasiés, ils jetaient le reste; ils mangeaient jusqu'aux plumes et aux poils des animaux dont ils buvaient le sang. Ils se couvraient de peaux toutes velues. L'empereur Fou-hi commença d'abord par leur apprendre à faire des filets pour pêcher des noisons, et des lacets pour prendre les oiseaux; c'est pourquoi ce prince sut surnommé Fou-hi-chi: il leur apprit encore à nourrir des animaux domestiques et à les engraisser pour les tuer ensuite; c'est la raison pour laquelle on lui donna le surnom de Pao-hi-chi.

Il paraît constant que les premiers Chinois n'eurent d'abord pour toute habitation que les antres, le creux des rochers et les souterrains naturels; ils étaient alors incommodés d'une sorte d'insecte ou reptile nommé iangs; et lorsqu'ils se rencontraient, ils se demandaient les uns aux autres s'ils n'étaient point incommodés des iangs. On se sert encore aujourd'hui de ce terme pour s'informer de la santé d'une personne : Couëi-iang? Quelle mala- 4 die avez-vous? Comment vous portez-vous? Vou-iang, je suis sans iang, c'est-à-dire, je suis gai et en parfaite santé, sans maladie.

Il serait superflu de rapporter ici ce que les Chinois disent dans les annales, de l'invention des caractères et des Coua, après ce que le P. Couplet et tant d'autres en ont dit. J'ajouterai simplement que le traité Hi-tsée (a) porte « qu'au commencement on gouvernait les peuples par le moyen de certains nœuds qu'on faisait à des cordelettes; qu'ensuite le Saint mit à la flace l'écriture, pour servir aux Mandarins à remplir tous leurs evoirs, et aux peuples à examiner leur conduite; et que c'est sur le symbole Kouai qu'il se régla pour exécuter son ouvrage. »

Lopi, cet écrivain que nous avons déjà cité tant de fois, dit que Fou-hi tira du symbole des six lignes, tout ce qui concerne le bon gouvernement. Par exemple Li lui donna' l'idée de faire les filets pour a chasse et pour la pèche, et ces filets furent une nouvelle occasion d'inventer la toile pour faire des habits. » Lopi ajoute : « C'est se tromper que de croire que, du temps de Foushi, on se servit encore de cordes liées et nouées, et que l'usage des livres ne vint fine sous Hoang-ti.

Fou-hi apprit au peuple à élever les six animaux domestiques (b), non-seulement pour avoir de quoi se nourrir, mais

<sup>(</sup>a) C'est le Traité en question. Il est de Confucius, c'est un Commentaire sur l'Y-king; on nomme ce Commentaire sur l'Y-king; on nomme ce Commentaire par honneur pour son auteur, Tat chouene, la grande tradition. On doit

aussi pour servir de victimes dans les sacrifices qu'il offrait au Chine et au Ki (a). Ou prétend que c'est Fou-hi qui régla les rits Kiao-chene.

Fou-hi régla aussi les mariages; auparavant, les deux sexes se mélaient indistince manife il ordonna les cérémonies avec lesquelles les mariages devaient se contracter, afin de rendre respectable ce premier fondement de la société. Il ordonna que les femmes porteraient des hahits différents deceux des hommes, et ne permit pas qu'un homme se mariat avec une femme de même nom, parente ou non, loi qui est encore actuellement en vigueur.

Fou-hi créa divers ministres et officiers pour l'aider à gouverner l'empire

L'un de ces officiers fit les lettres, l'autre dressa le calendrier, un troisième bâtit les maisons, un quatrième exerça la médecine, un cinquième cultiva les campagnes, un sixième fut maître des eaux et forêts.

On prétend que Fou-hi travailla beaucoup sur l'astronomie. Le Tcheou-pi-souane dit qu'il divisa le ciel en degrés. Lopi avertit que le ciel n'a point proprement de degrés, mais que cela se dit par rapport au chemin que le soleil fait en une année.

La période de soixante ans passe pour être due à Fou-hi. Le Tsiene-piene dit clairement que ce prince fit un calendrier pour fixer l'année, et qu'il est l'auteur du Kia-tse. Le Sanesene dit la même chose, et le Hane-li-tchi dit que Fou-hi a fait le premier calendrier par le Kia-tse; mais le Chi-pene l'attribue à Hoang i; c'est une de ces contradictions si ordinaires dans les historiens chinois.

Le même Fou-hi fit, dit-on, des armes, et établit des supplices. Ces armes étaient de bois, celles de Chin-nong furent de pierres, et Téhi-yeou en fit de métal.

Fou-hi fit écouler les eaux et entoura les villes de murailles; cependant comme Chin-nong passe pour avoir été le premier qui ch ait fait de pierres, il faudrait dire que les murs qu'éleva Fou-hi n'étaient que de terre battue ou de briques.

Fou-hi donna les règles de la musique. Ceux qui attribuent de bel art à Hoang-ti se trompent donc (aut vice versa). Après que

<sup>(</sup>a) Chine, l'esprit du ciel, et Ki, l'esprit de la terre.

parla sur 400 maladies et enseigna 565 remèdes; c'est ce qui fait la matière d'un livre intitulé Pouene-tsao, qu'on lui attribue, et qui contient qualte chapitres. D'autres prétendent et avec raison, que ce livre n'est pas ancien. On dit, avec aussi peu de vérité, que Chin-nong sit des Myres gravés sur des planches carrées.

Chin-nong ordonna à Tsiou-ho-ki de mettre par écrit ce qui concerne la couleur des malades, et ce qui regarde le pouls, d'apprendre à bien examiner 'si son mouvement est réglé et bien d'accord, et pour cet effet de le tâter de suite et d'avertir le malade.

Chin-nong composa des vaudevilles ou chansons sur la fertilité de la campagne. Il fit une très-belle lyre et une guitare ornée de pierres précieuses, pour former la grande harmonie, mettre un frein à la concupiscence, élever la vertu jusqu'à l'esprit intelligent, et ramener l'homme à la vérité céleste.

Chin-nong monté sur un char traîné par six dragons, mesura le premier la figure de la terre, et détermina les quatre mers. It trouva 9000000 lys est-ouest, 850000 lys nord et sud. Il divisa tout ce vaste espace en royaumes (a).

Parmi les successeurs de Chin-nong, on place Hoang-ti, et le rebelle Tchi-yeou, qu'on fait l'inventeur des armes de fer, et de plusieurs supplices. Tchi-yeou avait le pouvoir d'exciter des ténèbres et des brouillards extrêmement épais. Hoang-ti ne savait comment l'attaquer et le vaincre. Il en vint cependant à bout, en fabricant un char, sur lequel était une figure dont le bras se tournait toujours de lui-même vers le midi, afin d'indiquer les quatre régions (b). Hoang-ti se servait de la lance et du bouclier. Tchiyeou sit faire des sabres, des lances, des arbalètes. On attribue à Kia-te le cycle de soixante ans, ou du moins Ta-nao le fit sous ses ordres.

Le mandarin Tsang-kiai, fut charge de composer l'histoire. Yong-tcheng sit une sphère qui représentait les orbes célestes, et découvrit l'étoile polaire.

(a) Sous ces mesures exagérées on que c'étaient-là, au temps de Yao et de parie de la Chine, ce qui est très cer-Chune, les limites ou extrémités de la

qu'on donne à cet empire, tels que Kiao au midi, Yeou au nord, Yangeou á l'orient, et San-ouei à l'occident, puis-

Li-cheou régla les nombres, et inventa un instrument pour supputer, tel, ou le même que celui qui est encore aujourd'hui en usage à la Chine et aux Indes, et dont Martini, dans ses décades, et la Loubère, dans son Voyage de Siam, nous ont donné le dessin et la description.

Ling-lûne, natif de Yuène-yu à l'occident de Ta-hia (c'est le Korassan), prit des roseaux dans la vallée Hiài-ki, il en coupa deux également, et souffla dedans, ce qui donna lieu d'inventer les cloches. Il en ajusta douze pour imiter le chant du fond-hoang, oiseau royal (c'est un des oiseaux fabuleux des Chinois). Il distingua ces roseaux en douze lu; six ser aient à imiter le chant du mâle, et six celui de la femelle. Enfin cet homme perfectionna la musique, et expliqua l'ordre et l'arrangement des divers tons. Par le moyen de ces lu-lu, il gouverna le Khi de l'Yne et du Yâng, détermina le changement des quatre saisons, et donna des calculs pour l'astronomie, la géométrie et l'arithmétique, etc.

Yong-yuene, par ordre d'Hoang-ti, fondit douze cloches de cuivre qui correspondaient aux lunes, servaient à accorder les cinq. tons, à fixer les saisons, etc., fables:

Hoang-ti inventa une espèce de diadème, ou bonnet royal, appelé *Miène*. Il se fit faire une robe bleue et jaune pour imiter la couleur du ciel et de la terre. Ayant vu l'oiseau *Hoéi*, et considéré la variété de ses couleurs, ainsi que celle des fleurs, il fit teindre des habits de différentes couleurs, pour mettre de la distinction entre les grands et les petits, les pauvres et les riches.

Nin-fong et Tche-tsiang inventerent le mortier, pour broyer le ris, des marmites ou chaudières; on inventa la fabrique des ponts, l'art de faire des chaussures; on fit des cercueils pour les morts; et les peuples retirèrent un grand avantage de toutes ces inventions. Hoei inventa l'arc, Yméou les slèches, Khy-pe donna le tambour, qui faisait un bruit semblable à celui du tonnerre, des trompettes et des com qui imitaient la voix du dragon.

Kong-kou et Hoa-hû, par ordre de l'empereur Hoang-ti, creusèrent un arbre dont ils firent un navire; des branches de ce meme arbre ils firent des rames, et par ce moyen on put pénétrer dans les lieux qui paraissaient inabordables et où l'on n'avait point encore été.

Pour le transport des marchandises par terre, on inventa encore sous ce règne les chariots, et on dressa les bœufs et les chevaux à les tirer. Hou-chouang-hou, dans une préface mise à la tête du Tsienspiene de Kine-gine-chane, avoue qu'on trouve dans le Tcheouli, l'existence du livre des trois Hoang, et de celui des cinq Ti;
mais il ajoute qu'on n'y trouve point les noms de cés huit monarques; que sous les Tsin, on parla de Tienne-hoang, de Ti-hoang
et de Gine-hoang, que Cong-ngane-coué, dans sa préface du
Chou-king, donne Fou-hi, Chine-nong, Hoang-ti, pour les trois
Hoang, et qu'il prend Chao-hao, Tchouene-hio, Ti-co, Yao et
Chune pour les cinq Ti: mais qu'on ne sait sur quoi il se fonde puisque Confucius dans le Kia-yu, désigne pas le titre de Ti,
tous les rois depuis Fou-hi. La même chose se prouve par quelques passages du Tso-chi et du Liu-pou-ouei, d'où l'on conclut
que Fou-hi, Chine-nong et Hoang-ti, ne sont point les trois
Hoang, et qu'il n'y a peint d'autres Hoang que le ciel, la terre et
l'homme.

Tchine-huene retranchant Hoang-ti du nombre des Sane-hoang, mit à sa place Niu-oüa, qu'il rangea entre Fou-hi et hine-nong. D'autres retranchent Niu-oüa, et mettent Tcho-yong au lieu d'Hoang-ti. Niu-oüa était sœur de Fou-hi, et Fou-hi régna, dit-on, cent quinze ans, à quel âge voudrait-on que cette princesse eut monté sur le trône, car on la fait succéder à son frère 2

- Le fameux Sse-ma-tsiene, auquel les Chinois ont accordé par estime le surnom de Tai-sse-cong ou de Père de l'Histoire, voulait qu'Hoang-ti, Tchoüene-hio, Coa-sine, Yao et Chune fussent les cinq Ti; et il donnait à ces princes pour prédéces-ceurs Soüi-gine chi, Fou-hi et Chine-nong qui, selon luis étaient les trois Hoang; opinion qui depuis lui, a été embrassée par plusieurs autres écrivains qui se sont reposés plus sur son autorité que sur des preuves qu'ils ne pouvaient produire.

Confucius dit dans son Kia-yu, que les princes qui ont gouverné l'empire, ont commencé à Fou-hi à prendre le nom de Tiou d'empereur; le même philosophe dit de plus dans le Traité Hi-tsée, ou commentaire sur l'Y-king, qu'anciennement Fou-hi gouverna la Chine, que Chine-nong lui succéda, qu'après eux Hoa-ti, Yao et Chune furent mis sur le trône. Sur un témoignage aussi décisif, Hou-ou-fong et plusieurs autres avec lui, n'ent pas douté que ces princes nommés par Confucius ne fussent les Ou-ti ou les cinq empereurs. Quant aux Sane-hoang, ils admettaient les Tiene-hoang-chi, Ti-hoang-chi et Gine-hoang-chi.

comme trois chefs du peuple qui avaient gouverné l'empire avant Fou-hi.

Comme c'est des Tao-sse que les différents auteurs qu'on vient de citer ont emprunté l'idée de cette division chimérique des huit premiers empereurs chinois, en trois Haong ou en cinq Ti, il est nécessaire de rapporter ce que ces religieux en pensaient eux-mêmes. Ils ont, sur ces premiers temps de la monarchie, des opinions qui leur sont particulières. Ils croient qu'il y eut au commencement trois augustes, Sane-hoang; ensuite cinq empereurs, Ou-ti; puis trois rois, Sane-vang; et enfin cinq Pa, Ou-pa; c'est-à-dire cinq chefs de Regulos.

Cet ordre, si régulièrement observé de trois et puis de cinq, qui revient par deux fois, montre assez que tout cela n'a aucupe réalité, et que c'est un système bâti à plaisir : c'est pourquoi Tong-thong-chu, qui vivait sous les Hane, expliquait cela d'une manière allégorique; les trois Houang étaient, selon lui, les trois puissances (c'est-à-dire le ciel, la terre et l'homme); les cinq Ti étaient les cinq devoirs (c'est-à-dire les devoirs du roi eta du sujet, du père et du fils, du mari et de la femme, des . frères aînés et des cadets, des amis); les trois Vang étaient les trois clartés, c'est-à-dire le soleil, la lune et les étoiles; enfin, les cinq Pa étaient les cinq montagnes, dont quatre sont situées aux quatre points cardinaux de l'empire, et la cinquième au centre. C'est ainsi que Tong-tchong-chu allégorisait cette prétendue succession des rois; mais Lo-pi, qui rapporte cette explication, ajoute qu'elle n'est point de lui; ce point de critique nous importe fort peu, qu'on l'attribue, si l'on veut, à un autre z que Tong-tchong-chu, il sera toujours vrai de dire qu'elle vient de quelque écrivain qui vivait dans un siècle pet éloigné de celui de Tong - tchong - chu; ce qui nous doit suffire pour le présent, puisque nous voyons par - là le peu de cas qu'on faisait alors de cette division qu'on regardait comme chimérique.

On entreprendrait vainement de concilier tant d'opinions contradictoires; tous ces règnes imaginaires sont de la façon des Tao-sse, qui ont obscurci l'origine de la monarchie chinoise par leurs fables et leurs mystagogies; les dix ki ou périodes sont de leur invention; ils leur donnent d s deux et trois millions d'années de durée. Mais avant ces dix périodes, ils placent trois dynasties; savoir, la dynastie des Thiene-hoang-chi, celle des

Ti-hoang-chi, et ensin celle des Gine-hoang-chi. Si l'on a égard à la signification de ces noms, il saut les interpréter par le Souverain du ciel, le Souverain de la terre et le Souverain des hommes; on voit par-là que l'explication allégorique de Tong-tchong-chu, qui faisait envisager les trois Hoang comme les trois puissances, c'est-à-dire le ciel, la terre et l'homme, n'est pas-dénuée de vraisemblance.

Ces trois Hoang succédèrent à Pouane-cou, autrement Hoenetune, le chaos, l'origine du monde, que plusieurs de ces Toa-sseprennent pour le premier homme ou le premier roi qui ait gouverné la Chine.

La dynastie des Thiene-hoang-chi eut treize rois, qui régnèrent, dit-on, 18,000 ans; ensuite vint la dynastie des Ti-, hoang-chi, dont les rois, au nombre de onze, donnent une nareille durée de 18,000 ans. Enfin, aux Ti-hoang-chi succédèrent les Gine-hoang-chi, dont la dynastie, composée de neuf rois, fournit une durée de 45,600 ans. Ces trois sommes réunies nous donnent précisément 81,600 ans; mais si l'on ajoute à ces trois dynasties, celles qui sont comprises dans chacun des dix Ki, et qui se montent, selon le calcul de quelques-uns, à plus de 230, on trouvera que les prétentions des Chinois l'emportent de beaucoup sur celles des Chaldéens et des Egyptiens. Car si l'on en croit le calcul de divers auteurs, depuis Pouane-cou jusqu'à la mort de Confucius, arrivée l'an 479 avant Jésus-Christ, il s'est écoulé 276,000 ans, ou 227,600, ou 2,759,860, ou même 3,276,000, ou enfin, ce qui fait bien davantage, 96,961,740 années; car on trouve tous ces différents 🖼culs.

Il est assez visible que ces nombres extravagants ne peuvent être autre chose que des périodes astronomiques, imaginées pour donner la conjonction des planètes dans certaines constellations, ou enfin des calculs qui peuvent avoir rapport aux idées des Tao-sse, concernant la fixation des destructions et des renaissances perpétuelles des mondes. Quelques-uns, en effet, ont tâché de faire accorder ces nombres avec la période de Tchao-cang-tsie, fameux philosophe du temps des Song, qui avait entrepris de déterminer la période de la durée du monde; car le système de la destruction et de la reproduction des mondes a beaucoup de cours, non-seulement dans la secte des jû ou des lettrés, mais encore chez les bonzes Ho-chang ou religieux de Foll et ches

les Tao-sse ou Sectateurs de Lao-kiune, c'est-à-dire dans les trois grandes sectes qui sont les plus autorisées dans l'empire. Tohaocang-tsie établit donc une grande période de 129 oo ans appelée Yuene, composée de douze parties appelées hoei, ou conjonctions qui étaient chacune de 10,800 années. Dans la première conjonction, le ciel, disait-il, se forma peu-à-peu par le mouvement que le Tai-ki ou l'Etre suprême imprima à la matière, auparavant dans un repos parfait. Pendant la seconde conjonction, la terre se produisit de la même manière. Au milieu de la troisième conjonction, l'homme commença à naître, et tout le reste des êtres, de la manière que les plantes et les arbres sont produits dans les îles, qui conservent ensuite leurs espèces par leurs semences. Au milieu de l'onzième conjonction, toutes choses se détruiront, et le monde retombera dans son premier chaos, d'où il ne ressortira qu'après la douzième conjonction expirée.

Il n'est pas difficile à présent de concevoir que les Tao-sse n'ont inventé ce nombre prodigieux de règnes antérieurs à Fou-hi, que pour remplir l'intervalle qui, selon eux, s'est écoulé depuis la production de l'homme jusqu'aux premiers commencements de la monarchie chinoise, c'est-à-dire jusqu'au règne de Fou-hi: le même calculateur déterminait la moitié du yuene ou de sa grande période de 129,000 années, au règne de Yao.

Ces Tao - sse, comme je l'ai déjà dit, posaient, pour fondement incontestable, dix âges ou dix Ki; chaque Ki comprenait plusieurs dynasties, dont ils fixaient la durée à leur volonté, et suivant le calcul dont ils s'étaient prévenus; mais s'ils avaient la liberté d'augmenter ou de diminuer la durée des dix Ki, il n'en était pas ainsi de ce nombre de dix Ki, qui était en quelque sorte un des points fondamentaux de leur secte, dont il ne leur était pas permis de s'écarter.

Quelques missionnaires, auxquels cette doctrine des Tao-sse n'était point inconnue, crurent entrevoir dans ces dix Ki, les dix générations antérieures à Noé; et comme des écrivains cités par Lo-pi et par Cong-ing-ta, disent que de ces dix Ki, six sont antérieurs à Fou-hi, et que les quatre autres lui sont postérieurs, ces mêmes missionnaires se sont imaginé que Fou-hi était Hénoch. Il faut dire cependant que Tchine-huene et plusieurs autres n'observent pas le même ordre, qu'ils mettent Chine - nong dans le

EXTRAITS DES HISTORIENS CHINOIS.

292

neuvième Ki, Hoang-ti dans le dixième, etc. A ce compte, Hoang-ti serait Noé, et Fou-hi Mathusalé, ce qui contredit leur hypothèse.

L'opinion qui fait envisager les dix Ki des Chinois comme les dix générations qui ont précédé Noé, est très-ingénieuse, et ne panque point de probabilité. Vers la fin du règne des Tchéou, environ 300 ans avant l'ère chrétienne, il passa des Juiss à la Chine, qui ont pu y faire connaître les terits de Moïse, et par conséquent les dix générations qui ont précédé le déluge; d'ailleurs, cette connaissance était commune aux Chaldéens, qui ont pu pénétrer dans la Chine, antérieurement aux Juiss.

FIN DES EXTRAITS DES HISTORIENS CHINOIS.

## TABLE DES DIVISIONS

### DU TROISIEME VOLUME.

	4
Introduction.	Pag. 1
Livne paemier. Du gouvernement.	3
CHAP. I. Des Assyriens.	4
CHAP. II. Des Babyloniens.	6
CHAP. III. Des Mèdes.	7
CHAP. IV. Des Egyptiens.	10
Снар. V. La Grèce.	24
Art. I. Athènes.	25
Art. II. Lacédémone.	34
ART. III. Des colonies grecques.	40
Livre II. Des arts et métiers.	46
CHAP. I. Des Assyriens et des Babyloniens.	47
CHAP. II. Des Egyptiens.	5.5
CHAP. III. Des Grecs.	73
LIVRE III. Des sciences.	80
CHAP. I. De la médecine.	81
CHAP. II. De l'astronomie.	84
ART. I. Des Babyloniens.	Ibid.
Art. II. Des Egyptiens.	89
ART. III. Des Grecs.	98
ART. IV. Réflexions sur l'astronomie des Bal	
des Egyptiens et des Grecs.	105
CHAP. III. Géométrie et mécanique.	131
ART. I. Des Babyloniens.	, 112
ART. II. Des Egyptiens.	115
ART. III. Des Grecs.	118
CHAP. IV. Géographie.	119
LIVRE IV. Commerce et navigation.	128
CHAP. I. Des Egyptiens.	Ibid.
CHAP. II. Des Phéniciens.	· 132
CHAP. III. Des Grecs.	137
LIVRE V. De l'art militaire.	<b>144</b>
CHAP. I. Des Assyriens, des Babyloniens, des I	Aèdes, des
Syriens, des Egyptiens, etc.	Ibid.

#### TABLE DES DIVISIONS.

CHAP. II. Des Grecs.	149
ART. L. Des pratiques militaires communes à tous les	
peuples de la Grèce.	1 5o
Art. II. De la discipline militaire des Lacédémoniens.	156
Arr. III. De la discipline militaire des Athéniens.	159
Livre VI. Des mœurs et usages.	163
Chap. I. Des Peuples de l'Asie.	164
ART. I. Des Assyriens.	165
Arr. II. Des Babyloniens.	167
Art. III. Des Mèdes.	179
CHAP. II. Des Egyptiens.	185
CHAP. III. Des peuples de la Grèce.	187
Arr. I. Des Lacédémoniens.	188
Arr. II. Des Athéniens.	201
ART. III. Des jeux de la Grèce.	211
RÉCAPITULATION.	221
DISSERTATION sur l'évaluation des monnaies et des mesures	8
grecques.	225
CHAP. I. Des monnaies grecques.	Ibid.
CHAP. II. Des mesures grecques.	229
DISSERTATION sur les périodes astronomiques des Chal-	-
déens.	233
Dissertation sur les antiquités des Babyloniens, des Egyp	-
tiens et des Chinois.	241
Dissertation sur l'examen d'un passage d'Hérodote, tiré de	a ·
second Livre de cet historien, nº 142.	258
Extraits des historiens chinois, par M. Le Roux des Hautes	<b>j</b>
rayes, professeur royal.	269

FIN DE LA TABLE.

### TABLE

### DES NOMS DES AUTEURS

CITÉS DANS CET OUVRAGE.

A

A BYDENUS, apud Syncellum, in-fol. Paris, 1652. Achilles Tatius, ad arati Phœnom. apud Petav. in Uranologio, infol. Paris, 1630. Acosta, Histoire naturelle des Indes occidentales, in-8. Paris, 1598. Acta Eruditorum Lipsiæ, in-4. 1682, et an. seq. Eliani, varia Historia, in-4. Lugduni Batavorum, 1731. Ælianus, de natu Animalium, in-4. Londini, 1744. Eschyles, in fol. Lond., 1663. Eschynes. Voy. Demosthenis opera. Agatarchides, apud Photium. Agricolæ opera, in-fol. Basileæ, Agrippe opera, in-8. Lugduni, apud Beringos fratres. Albertus Magnus, in-12. Amstelodami, 1660. Alexander Poly-Histor, apud Syncellum. Alonso Barba, de l'Art de tirer les métaux, in-12. Paris, 1751. Ammianus Marcellinus, in-fol. Paris, 1681. Anciennes Relations des Indes et de la Chine, in-8. Paris, 1718. Anson (Voyage d'), in-4. Amsterdam, 1749. Anthologia, in-4. Parisiis, 1566. Apollodorus, in-12. Parisiis, 1599. Apollodorus, inter Hist. Poet Script. J'ai fait usage de ces deux editions.

Appollonius Rhodius Argonoticorum, etc. in-8, Lugd. Batavorum, 1641. Apuleii opera. Parisiis, 1601. Arati Phœnomena, in-4. Paris, Aristidis opera, in-4. Oxoniæ, 1722. Aristobulus, apud Strabonem, Josephum et Photium. Aristophanes, in-fol. Amstelodami, 1710. Aristoteles, in-fol. Paris, Typis Regiis, 1629. Arrianus, in-8. Amstelodami, 1568. Art (1') de convertir le fer en acier, par M. Réaumur, in-4. Paris, Asia di Barros (l'), in-4. In Venezia, 1562. Athenœus, Deipno sophist. iu-fol. Lugduni, 1612. Augustinus (S.), de Civitate Dei, cum commentario, Ludov. Vives, in-8. Lugdani, 1570. Aurelius-Victor, inter Historia gustæ Scriptores.

. B.

Bannier, Explication dea Fables, in-12. Paris, 1748.

Basilii Magni (S.) opera, in-fol. Parisiis, 1721, etc., etc.

Berosus, apud Syncellum et Josepham.

Bianchini, la Istoria universale, in-4. In Roma, 1747.

Bible de M. le Gros, in-12. Cologne, 1739. Bible du P. Calmet, in-4. Paris, 1715. Biblia Sacra, Hebraica, Græca et Latina, in-fol. Paris, ex officina Commeliana, 1616. Biblia Sacra, cum univers. Franc. Vatabli et varior. Interpret. annotationib., in-fol. Parisiis, sumptibus Societatis, 1729. Bibliothèque ancienne et moderne, par J. le Clerc, in-12. Amsterdam, 1714. Bibliothèque choisie, par J. le Clerc, in-12. Amsterdam, 1712. Bibliothèque raisonnée, in-12. Amsterdam, 1728, etc., etc. Bibliothèque universelle et historique, par J. le Clerc, in-12. Amsterd. 1700. Bocharti, Geographiæ sacræ pars prior , Phaleg. in-fol. Cadomi , 1646. Bocharti, Geographiæ sacræ pars altera, Chanaan, in-fol. Cadomi, 1746. Bocharti Hierozoicon, in-fol. Londini, 1663. Boetii de Boot, Gemmarum et Lapidum historia, iu-8. Lugdum Batavorum, 1647. Borrichus, de orta et progressu Chymiæ, in 4. Hafniæ, 1668. Bouguer ( la figure de la terre, avec une relation abrégée d'un voyage . au Pérou , par M. ) , in-4. Paris , Praunius, de vestitu Sacerdotum "Mcbræorum, in-4. Amstelodami, 1701. Priceonius, de Regio Pers. princip., Brun (Corneille le), Voyage au Levant, etc., in-fol. Paris, 1714. Buffon, Histoire naturelle ( par M. de ), in-4. Paris, Imprimerie royales 1749, etc., etc.

Casauboni, Animadversiones, in Athenæum, in fol. Lugdani, 162 t.

Cassiodori opera omnia, in-fol. Rhotomagi, 1679. Cæsaris (Jul.), Comment. in-12. Londini, 1736. Cedrenus, in-fol. Paris, è Typographia Regia, 1647. Celsus ( A Cornelius ) de Medicina, in-8. Roterod., 1750. Celsus, apud Origenem. Voy. Origenes contra Cels. etc. Censorinus, de Die natali, in-8. Lugd. Batav., 1747. Chambray ( Parallèle de l'architecture antique avec la moderne, par le Sicur de), in fol. Paris, 1650. Chardin, Voyages en Perse et autres lieux, iu-12. Amsterdam, 1481. Chronicon Paschale, in fol. Parisiis, è Typographia Regia, 1688. Ciceronis opera omnia, in-4. Paris, 1740. Clementis Alexandrini opera omnia, in-fol. Oxonii, 1715. Clerc (D. le), Histoire de la médecine, in-4. Amsterd., 1702. Colonne, Histoire naturelle de l'univers, in-12. Paris, 1734. Columella, inter Scriptores Rei rusticæ.

Comte (le P. le), nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine, in-12. Paris, 1697.

Condamine (Relation de la rivière des Amazones, par M. de la), in 8. Paris, 1745 Conon, apud Photium.

Conquete du Mexique, in-12. Paris,

1730. Conquête du Pérou, in-12. Paris,

Conringius, de Hermetica Medicina, in-4. Helmstadii , 1669.

Cornelius Nepos, in-12. Parisi's, Crugius, in Gronovii Thesauro anti-

quitatum Græcarum, in-fol. Lugd. Bata orum, 1697. Cyrilli (S.), Hierosolymitani Ar-

chiep. opera omnia, in-fol. Oxonii, 1703. Cyrilli (S.), Alexandrini opera,

in-fol, Parisiis, 1638.

D.

Demosthenis et Æschinis opera, infol. Francofurti, 1604.

Diarium Italicum a R. P.D. Bernardo de Montfaucon. in-4. Paris, 1702. Dicæarchus, apud Scholiast. Apoll. Rhod.

Dictionnaire géographique de la Martinière, in-fol. Paris, 1739. Diodori Siculi Bibliotheca, in-fol. Amstelodami, 1745.

Diogenes Laertius, in-4. Amstelodami, 1698.

Dion. Cassii Historia, in-fol. Hanovize, 1606.

Dionysii Halicarnassei scripta omnia, in-fol. Francosurti, 1586.

Dionysii Periegetæ, Orbis descriptio; inter Geographiæ veteris Scriptores Græcos minores, in-8. Oxoniæ, 1712.

Dissortation du P. Souciet, sur les médailles hébraiques, in-4. Paris,

Draco Corcyrous, apud Athenoum. Duhamet (M.), Traité de la culture des terres (par M.), in-12. Paris, 1753, etc., etc.

#### E.

Eisenchmid, Tractatus de ponderibus et mensuris veterum, in-12. Argentorati, 1708.

Esprit des lois (1'), in-12. Genève, chez Barillot et fils.

Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens, in-12. Paris, 1744.

Etymologicon, magnum, in-fol. è Typograp: H. Commelini, 1594: Euclidisopera, in-fol. Oxoniæ, 1704. Eudemus, apud Fabricium, in Bibliotheca Græca.

Euripidis opera, in fol. Cantabrigiæ, 1694.

Eusebii Præparatio Evangelica, infol. Paris, 1628.

Eusakii Thesaurus temporum, seu Chranic. Canon, in-fol. Amstelodami, 1653.

Eustathius, ad Dionysius Periegetem, inter Geographiæ veteris Scriptures Græcos minores, Oxoniæ, 1698. Eustathii Comment. in Homer, infol. Roma, 1542 et 1550.

Excerpta Polybii Dioderi, Nicol. Damasceni, etc. ab H. Valesio, in-4. Paris, 1634.

#### F.

Fabricii Bibliotheca Græca, in-4. Hamburgi, 1708.

Fabricii Bibliotheca latina, in-4. Venetiis, 1728.

Fannius, de ponderihus et mensnris, in-8. Paris, 1565.

Feithii antiquitates Homericæ, in 8. Argentorati, 1743.

Felibien, Principes d'architecture, in-4. Paris, 1676.

Festus (Pomponius), de verborum significatione, in-4. Paris, 1681. Fleury (l'abbé de), Mœurs des Israélites, in-12. Paris, 1754.

Fourmont, Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples, in-4. Paris, 1735.

#### G.

Galeni opera, in-fol. Parisiis, 1679. Gassendi, Vita de Peiresc, in-4. Hagæ-Comitum, 1654.

Gellius (Aulus), Noctes Atticæ, in-4. Lugduni Batav. 1706.

Gemelli Careri, Giro del mondo, in-8. In Napoli, 1699.

Gemini, Elementa astronomiæ, apud Patavium, Uranologio, in-fol. Paris, 1630.

Geographia Nubiensis, in-4. Paris, 1619.

Gesneri, Novus Lingua et Enditionis Romanæ Thesaurus, in lol. 1 ipsiæ, 1749.

Gesneri, Historia animalium, Avium et Piscium, in-fol. Francofurti, 1620.

Greaves (Description de Pyramides, par J.), dans le Recueil des voyages publiés par Melchisedec Thevenot, in-fol. Paris; 1696.

Guignes (Histoire générale des Huns, par M. de), in-4. Paris, 1756. Hardouin (le P.), Commentaire sur l'Histoire naturelle de Pline, infol. Paris, 1723.

Ejusdem Garonologia Veter. Testam. in-fol: inter opera selecta. Amstelodami, 1710.

#### H.

Heliodori Æthiopica, in-8. Lutza, 1619.

Hellot (M.), de la fonte des mines, in-4. Paris, 1750.

Herbelot (d'), Bibliothèque orientale, in-fol. Paris, 1697.

Hermanus Hugo, de prima scribendi origine, in-8. Trajecti ad Rhenum, 1738.

Herodotus, in-fol. Francofurti, 1608. Hesiodus Variorum, in-8. Amstelodami, 1701.

Hesiodi opera omnia, cum Græcis Scholiis, in-4. Ex Officina Plantiniana, 1603.

Hesychii Lexicon, etc. in-4. Lugduni Batavorum, 1668.

Hieronymi (S.) opera, in fol. Paris, 1692 et 1708.

Hippocratis opera, in fol. Paris, 1679.

Histoire de Genghiskan, par Petits de la Croix, in-12. Paris, 1710. Histoire de Judith (la vérité de l'), par le P. Montfaucon, in-12. Paris, 1692.

Histoire de la Chine, par le P. Martini, in-12. Paris, 1692.

Histoire de la Chine, par le P. Semedo, in-4. Lyon, 1667

Histoire de la Jurisprudence romaine, in-fol. Paris, 1750.

Histoire de la médecine, par Daniel Clerc, in-4. Amsterdam, 1702. Histoire de la Nouvelle-France, par le P. Charlevoix, in-12. Paris, 1744.

Histoire de la vie et des ouvrages de la Croze, in-12. Amsterdam, 1741. Histoire de la Virginie, in-12. Amsterdam, 1707.

Histoire de Lauguedoc, par D. Vaissette, imfol. Paris, 1730.

Histoire des Incas de Garcilasso de la Vega, traduite par J. Bandoin, in-8. Amstendam, 1715. Histoire des Incas, nouvelle traduction, in-12. Paris, 1744. J'ai fait usage de l'une et de l'autre de ces éditions.

Histoire des îles Marianes, par le P. le Gobien, in-12. Paris, 1700.

Histoire du commerce et de la navigation des anciens, in-12. Paris, 1716.

Histoire du Droit français, à la tête de l'Institution au Droit français, par Argou, in-12. Paris, 1729.

Histoire du Japon, par Kempfer, in-12. la Haye, 1732.

Histoire générale des îles Antilles, par le P. du Tertre, in-4. Paris, 1667 et 1671.

Histoire générale des Voyages, in-4. Paris, etc., etc.

Histoire naturelle de l'Islande, in-12. Paris, 1750.

Histoire naturelle des Indes, par le P. Acosta, in-8. Paris, 1598.

Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduite de l'anglais, d'une Société de gens de lettres, in-4. Amsterdam, 1747, etc., etc.

Historia de las guerras civiles de Granada, in-8. Paris, 1660.

Historiæ Poeticæ Scriptores antiqui, in-8. Paris, 1675.

Historia Augusta Scriptores, in-fol. Paris, 1620.

Homère (traduction d'), avec des remarques, par madame Dacier, in-12. Paris, 1741.

Homeri, Ilias et Odyssæa et in easdem Schelia, in-4. Cantabrigiæ,

Hora. Polinis Hieroglyphica, Ac., in-4. Trajecti ad Rhenum, 1727. Hornius, de originibus Americanis, iu-8. Haga, 1652.

Hyginus, in Mytograph. Lutin. iu-8. Amstelodami, 1681.

T.

Jamblichus, de Mysterijach pt. cum notis, Thom. Gale, in-fol. Oxonii, 1678. Jamblichus, de Vith Pithagorich in-4. Amstelodami, 1708. Jaquelot, Dissertations sur l'existence de Dieu, in-12. Paris, 1744. Jaquelot, Traité de la vérité et de l'inspiration des livres du vieux et du nouveau Testament, in-12. Amsterdam, 1752.

Journal (le) des Savans, in-4. Paris, nouvelle édition, 1723, etc.

Journal économique, in-12. Paris, janvier, etc., etc.

Journal des Observations physiques, etc., par le P. Feuillee, in-4. Paris, 1714 et 1725.

Journal du voyage dans la Guyane, par les PP. Grillet et Bechamel, jesuites, in-12. Paris, 1682.

Jomphi opera omnia, iu-fol. Amstelodami, 1726.

Isidori (S.) opera omnia, in-fol. Coloniæ Agrippinæ, 1617. Isocrates, in-fol. Basileæ, 1740.

Jugements sur quelques ouvrages nouveaux, in-12. Avignon, 1745. Julius africanus, apud Syncellum. Julius Firmicus, in-fol. Romæ, 1490.

Junius, de Pictora veterum, in-fol. Roterodami, 1694.

Justini Historiæ (variorum), in-8. Lugduni Batavorum, 1719.

#### K.

Kircher (Athanas.), la Chine illustrée, in-fol. Amsterd. 1670. Ejusdem, Obeliscus Pamphilius, infol. Romæ, 1658. Kuhnius in notis, ad Æliani, var. Hist. in-4.

#### L.

Last, Description des Indes occidentales, in-fol. Leyde, 1640. Leges Salica, dans le Recueil des historiens de France, par D. Bouquet.

Leiglet, Méthode pour étudier l'his-

tolo, in-4. Paris, 1934. Lescolles, Histoire de la Nouvelle-France, in-8. Paris, 1611.

Lettres édifiantes de quelques missionnaires de la Compagnie de Jéssus, in-12. Paris, 1717, etc, etc. Luciani opera, cum notis Variorum, .
in-4. Amstelodami, 1243.

#### M.

Macrobii opera, cum notis Variorum, in-8. Lugduni Batavorum, 1670.

Maillet, Description de l'Egypte, publiée par M. l'abbé Mescrier, in-4. Paris, 1735.

Manetho, apud Syncellum et Josephum.

Marc-Paul (Voyage de), dans le Recueil des Voyages faits en Asie, publié par Bergeron, in 4. La Haye, 1735.

Marculphi, Formulæ veteres inter Historiæ Franc. Scriptores. ex Edit. Benedictinorum, in-fol. Parisiis, 1163.

Marmora Arundelliana, aliaq. Academ. Oxoniensis, iu-fol. Londini, 1732.

Marsham, Chronicus Canon, in-fol. Londini, 1672

Martianus Capella, de Nuptiis Mercurii, et Phidologia, in-8. Ex Officina Plantiniana, 1590.

Martini, Histoire de la Chine, in-126 Paris, 1692.

Magasthenenes, apud Eusebii Præp. Evangel, et Josephum.

Mémoires de l'Acad. de Berlin, in-4. Berlin, 1745, etc., etc.

Mémoires de l'Académie des Seiences, in-4. Paris, 1742, etc., etc. Mémoires (anciens) de l'Académie

des Sciences, in-4. Paris, 1734.

Mémoires pour l'Histoire des Sciences et Beaux-Arts, autrement dits
les Mémoires de Trévoux, i

Paris, 1701, etc., etc. Mémoires de l'Académie des Inscriptions, in-4. Pasis, de l'Imprimerie

royale, 1736, etc., etc.

Mémoires (nouveaux) des missions de la Compagnie de Jésus dans la Levant, in-12. Paris, 1715, etc., etc.

Mémoire touchant l'établissement d'une Mission chréticale dans le treisième monde, autrement appelé la Terre Australe, in 6. Paris 1663. Mercure de France, in-12. Paris, 1717, etc., etc.

Mercure Mien, in-4. Paris, 1672. Merveilles des Indes orientales, iu-4.

Paris, 1669.

Meursii, Miscellanea Laconica, apud
Gronovii Thesaurum Græcarum

antiquitatum.

Minutius Felix, in-8. Cantabrigiæ, 1707.

Mœurs des Sauvages américains, in-4. Paris, 1724.

Monnier (le), Observations d'histoire naturelle; suite des Mémoires de l'Académie des Sciences, pour l'année 1740, in-4. Paris, 1741.

Montfaucon (l'Antiquité expliquée par D. Bernard de), in-fol. Paris,

Munkerus, de intercalatione, in-8. Lugduni Batavorum, 1680

#### N.

Newton, la Chronologie des anciens royaumes corrigée, in-4. Paris, 1728.

Nicolaus Damascenus, in Excerptis Valesii, in-4. Paris, 1634

Norden, Voyage d'Egypte et de Nabie, in fol. Copenhague, 1755. Nonni Dionysiaca, in-8. Hannoviæ,

\* 1610.

Nouvelles littéraires de la mer Baltique.

Nouvelle Relation de la France équinoxiale, in-12. Paris, 1743.

#### O.

Observations mathématiques, astromiques, etc., des Pères de la Compagnie de Jésue, rédigées et publiées par le Père Souciet, in 4. Paris, 1729.

Observations de Belon, in-4. Paris, 1588

1588; Olads Magnus, sive Rudbeck, Atlantica, etc., in-fol. Upsaliæ, 1675 et 1679.

Olaüs Wormius, de Danica litteratura, in-fol. Hafniæ, 1651. Ejusdem Historia, de Gentibus Septestrionalibus, in-fol. Rome, 1555.

Olympiodorus, apud Photium.

Opuscula Mythologica, etc., in-8. Amstelodami, 1688.

Origenes contra Celsum. Ejusdem Philocalia, in-4. Cantabrigia, Othon Sperlingius, de Nummis non cusis, in-4. Amstelodami, 1700.

#### P.

Palæphatus, de incredibilib. Histor. in opuscul. Mithologicis.

Palmarii à Grentmesnil exercitationes, in optimos ferè Autores Græcos, in-4. Lugduni Batavorum, 1668.

Partheneii Erotica apud Historia Poetica Scriptores antiq. in -8. Parisiis, 1675

Pausanias, in-fol. Lipsiæ, 1696. Perizonii, origines Babylonicæ et Ægyptiacæ, in-12. Lugduni Batavorum, 1711.

Perizonii, not. ad Æliani, Var. Hist. Perrault (Traduction de Vitruve, par) in-fol. Paris. 1684.

par), in-fol. Parie, 1684. Petits de la Croix, Histoire de Gen-

ghiskan, in-12. Paris, 1710. Pezron, l'Antiquité des temps rétablie et désendue, etc. in-4. Paris, 1687.

Phavorinus, apud Diogenem Laert Philonis Judæi opera omnia, in-fol. Lutetiæ Parisiorum, 1640.

Philostratorum opera omnia, in-fol. Lipsiæ, 1709.

Photii Bibliotheca, in-fol. Rothomagi, 1653.

Physique de Rohault, in-4. Paris, 1671.

Pierre de la Vallée (Voyages de), in-4. Paris, 1663.

Pietro della Valle (Viaggi di), in-4. Roma, 1650. J'ai fait usage de l'une et de l'autre édition.

Piganiol de la Force, Description de la France, in-12. Paris 1922.

Pindarus, in-fol. Oxonii,

Platonis opera omnia, in-fol. Francofurti, 1602.

Plinii Aistoria naturalis, edit, Harduini, in-fol. Paris, 1723. Plutarchi opera omnia, in-fol. Lutetiæ Parisior. Typis Ragiis, 1624.
Pocoke (Description de Levant, par R.), in-fol. Londres, 1743.
Polyæni Stratagemata, in-8. Lugd.
Batavorum, 1691.

Pollucis (Jul.) Onomasticon, in-fol.

Amstelodami, 1706.

Polybii Historia, in-fol. Paris, 1600. Pomponius Mela, de situ orbis, in-8. Lugduni Batavorum, 1722. Porphyrius, de abstinentià, in-12. Lugduni, 1620.

Porphyrius, de Vita Pythagoræ, in-4. Amstelodami, 1707.

Potteri Archæologia Græca, in fol. Lugduni Batavorum, 1702.

Prideaux, Histoire des Juifs, in-12. Paris, 1732.

Principes du Droit politique, in-12. Amsterdam, 1751.

Proclus, in Timæum Platonis, in T. 2°. oper. Platonis, in-fol. Basileæ, 1534.

Procopii Historia, in-fol. Paris, è Typographia Regia, 1662 et 1663. Ptolemæi Almagest., sive magnæ constructionis, etc., in-fol. Basileæ, 1538.

#### Q.

Quintiltani Institution. orator. etc. in-fol. Paris, 1725. Quintus Curtius, cum notis Var., iu-fol. Lugd. Batav., 1658.

#### R.

Ramusio, Raccolt delle Navigazioni e Viaggi, etc., in-fol. In Venezia, 1563

Recueil d'Antiquités, par M. le C. de Caylus, in-4. Paris, 1752 et 1756.

Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas, in-12. Amsterdam, 1725.

Recueil des Voyages au Nord, in-12. Amsterdam, 1731.

Regiæ Scientiarum Academiæ Histo-

ria, auctore J. B. Duhamel, in-4. Paris, 1701.

Reland, Dissertationes Miscellaneæ, in-8. Trajecti ad Rhenum, 1706, 7 et 8.

Rélation (nouvelle) de la Gaspésie, par le P. le Clerc, in-12. Paris, 1691.

Relation de la Haute-Ethiopie, dans le Recueil des Voyages publiés par Melchisédec Thevenot.

Relation de la rivière des Amazones, par le P. d'Acugna, iu-12. Paris, 1682.

République (Nouvelles de la ) des lettres, in-12. Amsterdam, 1715, etc., etc.

Republica, sive Status regni Scotize et Hibernize, diversorum autor. in-16. Lugduni Batavorum, 1627. Rhetores grzci veteres, in-fol. Ve-

netiis, edit. Aldin. 1527.

Rhodigini (Ludovici Cœlii) Lectiones antiquæ, etc., in-fol. Francofurti, 1666.

Rollin. Hist. ancienne, iu-12. Paris, 1740.

#### S.

Salmasii Pliniauæ Exercitationes, in fol. Paris, 1629.

Salmasii Plinianæ Exercitationes, in fol. Trajecti ad Rhenum, 1689. Je me suis servi de l'une et de l'autre de ces éditions.

Scaligeri (Josephi) notæ in Chronic. Eusebii, in-fol. Amstelodami, 1659.

Schefferus, de Militia navali Veterum, in-4. Upsaliæ, 1654.

Schenchzer, amænitates litterage, in-8. Francofurti, 1725 et 1731. Schærlone (Physique sacrée, trad. du lat. de Jean-Jacques). Amsterdam, 1732 et suiv., in-fol.

Schouten (Voyages de), dans le Recueil des Voyages qui ont Beryi à l'établissement de la Compagnie des Indes hollandaises.

Scriptores Rei Rusticæ, veteres latini, in-4. Lipsiæ, 1735.

Selden, de Diis Syris, in-8. Amstelodami, 1680. Senac, nouveau Cours de Chimie, in-12. Paris, 1757. Senecæ (L. Annæi ) opera omnia, in-8. Amstelodami, 1672. Servius, voy. Virgilii opera. Sexti Empirici opera omnia, in-fol. Lipsiæ, 1718. Sicard ( Mem. du P Sicard.), dans les Mémoires des Missions du Levant. Sigonius, apud Gronovii Thesaurum antiquitat. Græcarum. Simplicius, in Aristotel. de Cœlo. in-fol. Venetiis, Ald. 1526. Solini Poly historia, in-fol. Trajecti ad Rhenum, 1689. Sophoclis Tragædiæ, in 4. Parisiis. Spectacle de la Nature, in- 12. Paris, Spenser, de Legibus Hebraorum Ritualibus, in-fol. Cantabrigia. 1685. Stanley, Historia Philosophiæ, in-4. Lipsiæ, 1711. Stephanus Byzantinus, de Urbibus, in-fol. Amstelodami, 1678. Stobæi opera omnia, in-fol. Genevæ, 1609. Strabonis Geographia, in-fol. Amstelodami, 1707. Suidæ Lexicon, in-fol. Cantabrigia, 1705. Syncelli Chronographia, in-fol. Pa-

Tertulliani opera omnia, in fol. Paris, 1666.

Theon Mexandrinus, apud Ptolæm, magn. Construct. Theocriti opera, in-8. Oxonia, 1699. Theodoriti opera omnia, in-fol. Paris, 1542 et 1684. Théologie physique, in-8. Paris, 1729. Theophrasti opera omnia, in-fol. Ludg. Batavor. , 1613. Thesaurus Lingua Grace ab H. Stephano, in-fol. Paris, 1572. Thevenot (Relations de diversVoyages , publiés par Melchisédec), in-fol. Paris, 1696. Thucydides , in-fol. Francofurti; Thucydides, in fol. Amst. 1731. Je me suis servi de l'une et de l'aure de ces deux éditions. Thysius, apud Gronovii Thesaurum Græc. antiquitatum. Tollii fortuita, in-8. Amstelodami, 1687. Tournefort ( Voyage au Levant) in-4. Paris, de l'imprimerie royale, 1717 Traite de la culture des terres, par M. Duhamel, in-12. Paris, 1753. Traité de la police, par la Mare, in-fol. Paris, 1713. Tzetzes, ad Hesiod. Voy. Hesiodi risiis, è Typographia Regia, 1652.

Taciti (C.) opera, in-4. Trajecti Batavorum, 1721. Tacquet, Elementa Geometriz, in-🙇. Amstelodami, 1683. Tatiani, adversus Gracos, oratio; in operibus S. Justini, in-fol. Paris , 1742. Tavernier (Voyages de ), in-12.
Paris, 1681. Tavernier (Voyages de), in-12. Utrecht, 1712. Je me suis servi de l'une et de l'autre de ces deux éditions. Terrusson (Histoire de la Jurispru-

dence romaine, par M. ), in-fol.

Paris, 1750.

Valesii, Excerpta Polybii, Diodori, Nicolai damasceni, etc., in-4. Paris, 1634. Vanisheb (nouvelle Relation d'Egypte, par le P.), in-12. Paris, 1677. Varanii (B.) Geographia generalis, in-8. Cantabrigia, 1681. Varron, apud S. August., de Civitate Dei, et inter Scriptort Rei Rustice, veter. Latin. Ubo Emmius, apud Gronovii The-

opera.

saurum Grac. antiquitatum. Virgilii opera, in-4. Amsteledami, Vitruve (traduction de) par Perrault. Voy. Perrault.

Vopiscus, inter Historia Augusta Scriptores, in-fol. Paris, 1620. Vossius, de Idolatria, in-fol. Amstelodami, 1700.

Voyage à l'équateur, par M. de la Condamine, in 4. Paris, de l'imprimerie royale, 1751

Voyage au Pérou, par D. Antoine d'Ulloa, in-4. Amsterdam, 1752. Voyage d'Anson, in-4. Amsterdam,

Voyage de Benjamin de Tudèle, dans le Recueil des Voyages publiés par Bergeron, in-4. La Haye, 1735.

Voyage de Bernier, in-12. Amsterdam, 1699.

Voyage de Vincent le Blanc, in-4. Paris, 16/9.

Yoyage de la Baie de Hudson, in-12. Paris, 1749.

Voyage de Plan Carpin, dans le Recueil des Voyages publiés par. Bergeron, in-4. La Haye, 1735. Voyages de Coréal, in-12, Bruxel-

les, 1736.
Voyages de Dampier, in-12. Amsterdam, 1701.

Voyages de Frezier, in-4. Paris, 1725.

Voyage d'Egypte, par Granger, in 12. Paris, 1745.

Voyages de la Boullaye-le-Goultz, in-4. Paris, 1657. Voyage de J. de Lery, in-12. Paris,

1580.

Voyages de la Hontan, in-12. La Haye, 1706.

Voyages de François Pyrard, in 4. Paris, 1679.

Voyage des Indes orientales, par Carre, in-12. Paris, 1699. Voyage de Schaw, in-4. La Haye,

1743.
Voyage de Wafer, à la suite des

Voyages de Dampier.
Voyages d'Owington, in-12. Paris,
1725.

Voyage du Levant, par P. Lucas, in-12. Rouen, 1719 et 1724. Uranologion D. Patavii, in - fol. Parisiis, 1630.

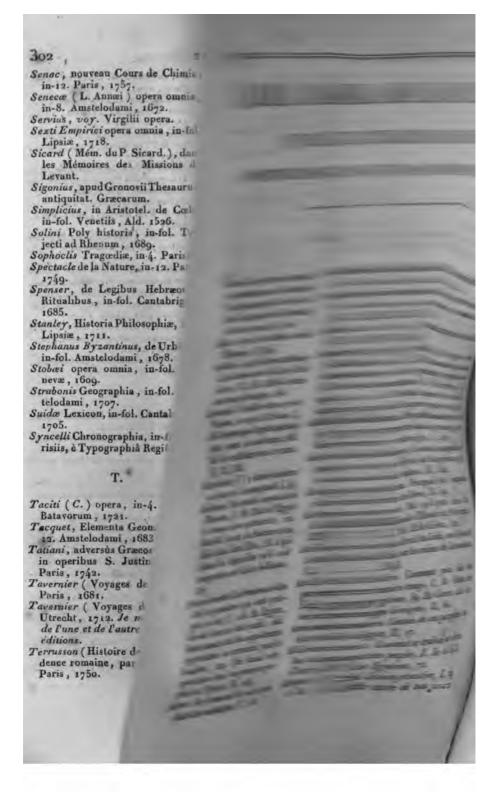
#### w.

Weidler, Historia Astronomia, in-4. Vittemb., 1741.

#### X.

Xenophontis opera omnia, in-sol. Parisiis, 1581.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DES AUTEURS.



LYTIQUE DES MATIÈRES.

Pusage one de i-mėme 37. En stait la édition

bitaient

ce prinloi des fants in-

: servit our ap-150.

üxquels ». Voyéż Habis , Listence ablissedans la lifférennement

47. A rs arts, s, à la 47. On de vue

quand gine du lois cinent ou turs anielle au , 51. A s'y sont

ı même habita-A donné npires, nourrir nes, 53. tout ce oucir et

imaine, n attrits d'Aappren-100. Les t inconaédiocre es aciences, 102. Peuples qui s'y sont adonnés dès les temps les plus reculés, 104. A qui les Egyptiens en font honneur, 104. De quels peuples les Grecs et les Romains disaient-ils tenir cet art, 105. Est la base du commerce, 298. Ce qu'en rapportéla tradition, 11,65. En Așie du temps d'Homère, 80 et suiv. En Egypte, sous Sesostris, 84 et suiv Chez les Grecs sous leurs premiers fondateurs, 156, 164 et suiv.

3<sub>0</sub>5

Agrippa. Ce qui fit soupconner le commerce de ce prince avec sa sœur Bérénice, II, III.

Agrostis. Usage des Egyptiens à l'égard de cette herbe, I, 95. Aiguilles. A qui on en attribue l'invention chez les Grees et les Romains, I, 143.

Ainesse (droit d'). Prérogatives attachées à ce droit chez les premiers hommes, I, 42. En quoi consistait chez les Grecs, II, 63.

Air. En Egypte et dans plusieurs parties de l'Asie, est pur et serein presque toute l'année, I, **35**0.

Airain. Les outils, instruments, les armes étaient de ce métal chez les anciens peuples, I, 177.

Ajax. A qui on attribue son bouclier, IÌ , 186.

Alcandre. Le présent qu'elle fit à Hélène prouve que l'art de l'orfévrerie était connu alors en Grèce, II.

Alcibiade. Comment et par quels ordres périt ce grand homme, HII. 194.

Alcinous. De l'état des arts des peuples de l'Asie, sous ce prince, II, 80 et 81. Description de ses jurdins, 82. Son palais, 144 Fonetions que remplissaient ses enfants auprès de lui, 349.

Aleméon. Conquêtes des Argiens sons ce prince, II, 343.

Alexandre-le-Grand. Soms de ce conquérant pour apprendre l'agriculture aux nations barbares qu'il avait vaincues, I, 100. Ce que prou-

# TABLE ANALYTIQUE

### DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

AARON. Les pierres précieuses dont ses ornements sacrés étaient ourlchis prouvent que l'art de les tailler, de les graver et de les monter, était alors connu, II, 108.

Abas. Ce que l'on attribue à son fils

Mélampus, II, 244.

Abeilles. A qui les Grecs attribuentils la découverte de l'art de les élever, II, 185. Etait-il connu aux temps héroïques, ibid.

Abimelech. Parallèle entre ce roi et Pharaon, au sujet d'Abraham, I, 66. Preuve que l'argent monnayé était connu de son temps, 288. De l'art militaire sous ce prince, II, 335, 336.

Abondance (l') a donné naissance au luxe et à la somptuosité, I, 49.

Abraham. Sa retraite auprès du roi Pharaon, I, 66. Etat de l'Egypte du temps de ce patriarche, 110. Rétablit le roi de Sodome et ses alliés dans leurs Etats, 323. A qui donna les dépouilles qu'il avait remportées sur Codor-la-Homor,

Accouchements Les femmes ont-elles été les premières qui aient pratiqué cet art, I, 218. En Egypte, le soin leur en était confié, ibid. Instrument dont les sages-femmes égyptiennes se servaient pour le faciliter, 219. Qui faisait cette opération chez les premiers peuples de l'Orient, II, 249.

Achem. On y ramasse l'or sur le penchant des montagnes, I, 161.

Achille. Description de son bouclier , II , 152.

Acrisius. Ce qui arriva sous le règne de ce prince; comment il périt, II, 33.

Actée. Quand régnait-il en Grèce, II, 84.

Actes (publics). Ce qui y a donné lieu, I, 43. Comment se passaient chez les premiers peuples avant l'invention de l'écriture, 43 et 192. Peuple auquel on doit l'usage de les passer par écrit, 50, 61.

Addition. De quelle manière on a du s'y prendre dans le principe, pour faire cette règle , I , 237.

Adonibesec. Cruantés auxquelles se por a ce roi, sur les princes qu'il avait vaincus, II, 342. Adoption. Pourquoi fut imaginée

chez les Grecs, II, 59.

Adraste. Part qu'il prit dans les différends d'Eléocle et Polynice, II, 320. Et de Créon, 322.

Adrien détruit les Juifs, en bâtissant Aelia sur les ruines de Jérusaiem, I, 393.

Adultère. Comment puni dès les . premiers temps, I, 30. Chez les Egyptieus , 69. En Grèce , dès les temps héroïques, II, 61.

Aenones. Courses de ces peuples en Attique, II, 17.

Affaires. Comment se trait aient chez les auciens peuples, I, 30 et 343. Chez les Egyptiens, 72.

Afrique. Sa division primitive, I, 29 et 30. Offre encore de nos jours des peuplades qui ignorent l'usage

du fen , 87.

Agamemnon. Est chassé du trône de Mycene qu'il avait usurpé lui-même sur son neveu Thyeste, II, 37. En combien de vaisseaux consistait la flotte de ce prince, à l'expédition de Troie, 296 et 297.

Agatyrses. Quelle région habitaient

ces peuples, II, 114.

Agésilas. Preuves que fournit ce prince de l'inconséquence de la loi des Spartiates, touchant les enfants infirmes , III , 197.

Agnodice. Moyens dont se servit cette jeune athénienne pour apprendre la médecine, II, 250.

Agriculture. Personnages auxquels on en attribue la découverte. Voyez Osiris, Ceres, Saturne, Habis, Manco - Capac, Yao. Existence des hommes avant son établissement, I, 32. A introduit dans la société des mœurs toutes différentes, 32. Connue très-anciennement chez plusieurs peuples, 47. A donné naissance à plusieurs arts, à un grand nombre de lois, à la propriété des domaines, 47. On ne doit jamais perdre de vue la découverte de cet art, quand on veut remonter à l'origine du droit civil, 49. Toutes les lois civiles en émanent directement ou indirectement. Les législateurs anciens l'ont jugée essentielle au maintien de la société, I, 51. A contraint les peuples qui s'y sont adonnés à se fixer dans un même canton, à construire des habitations et des villes, 52 et 53. A donné naissance aux grands empires, 53. Est seule capable de nourrir on grand nombre d'hommes, 53. On lui est redevable de tout ce qui peut contribuer à adoucir et a soulager la condition humaine, 53. A qui les Chinois en attri-buent l'invention. Efforts d'Alexandre-le-Grand pour l'apprendre aux peuples barbares, 100. Les peoples auxquels elle est inconnue, n'ont qu'une très-médiocre connaissance des arts et des sciences , 102. Peuples qui s'y sont adonnés dès les temps les plus rero4. A qui les Egyptiens en font honneur, 104. De quels peuples les Grecs et les Romains disaient-ils tenir cet art, 105. Est la base du commerce, 298. Cequ'en rapportela tradition, 11,65. En Asie du temps d'Homère, 80 et suiv. En Egypte, sons Sésos-tris, 84 et suiv Chez les Grees sons leurs premiers fondateurs, 156, 164 et suiv.

Agrippa. Ce qui fit soupçonner le commerce de ce prince avec sa sœur

Bérénice, II, III.

Agrostis. Usage des Egyptiens à l'égard de cette herbe, I, 95. Aiguilles. A qui on en attribue l'invention chez les Grees et les Romains, I, 143.

Aînesse (droit d'). Prérogatives attachées à ce droit chez les premiers hommes, I, 42. En quoi consistait chez les Grecs, II, 63.

Air. En Egypte et dans plusieurs parties de l'Asie, est pur et serein presque toute l'année . I, 350.

Airain. Les outils, instruments, les armes étaient de ce métal chez les anciens peuples, I, 177.

Ajax. A qui on attribue son hou-

clier, II, 186.

Alcandre. Le présent qu'elle fit à Hélène prouve que l'art de l'orfévrerie était connu alors en Grèce, II.

Alcibiade. Comment et par quels ordres périt ce grand homme, III,

194.

Alcinous. De l'état des arts des peuples de l'Asie, sous ce prince, II, 80 et 81. Description de ses jardins, 82. Son palais, 144 Fonctions que remplissaient ses enfants auprès de lui, 349.

Aleméon. Conquêtes des Argienssons

ce prince, II, 343.

Alexandre-le-Grand. Soins de ce conquérant pour apprendre l'agriculture aux nations barbares qu'it avait vaincues, I, 100. Ce que prou78. Comment composèrent primitivement leur année, II, 255. Arcas. Ce que la tradition rapports

de ce prince, II, 168.

Archipel. Peoples qui s'y sont les premiers répandus, I, 80.

Architecture, I, 151 et 152. A qui elle doit sa naissance, 156. Pays où elle a été premièrement en usage, 157 et 158, et III, 73 et 74. Ses progrès en Egypte, sous Tosorthus, 1, 156, 157 et 158. Sous Sésostris, II, 121, 122 et 123. Ce qu'elle était en général dans cette contrée, III, 61 à 70. De son état dans l'Asie mineure, aux temps héroïques, 11, 143. De son origine chez les Grecs, 189. A qui ils en attribuent l'invention, 190. Grossièreté de leurs premiers monuments, ibid. Sous quel prince a commencé à faire des progrès, 191 et 192. Ce que Vitrave rapporte sur son origine, II, 200 et 201. Ses différents ordres, III, 74 et 75.

Architecture navale. Ce qui hâta ses progrès en Grèce, II, 293.

Archontat. Quand fut établi à Athè-

nes, III, 26 et 27.

Archontes. Quand furent établis à
Athènes. La durée de leurs fonctions fut-elle toujours perpétuelle,
III, 26 et 27.

Arco. A quels vaisseaux les Phéniciens donnèrent-ils ce nom, II,

278.

Arciurus. Est une des premières constellations qui aient reçu une dénomination particulière, I, 262. Mention qu'en fait Hésiode, II,

**361**.

Arsopage. Par qui fut institué ce tribunal célèbre, II, 20. Ce qu'il était sous le règne de Cranaüs, 21. Ses premiers jugements, 21. Comment on en élisait les membres. Où tensit-il ses séunces, 22. Dans quels temps ils jugeoient, 23. Quels étaient les émoluments de ses juges, 24. Ce qu'en disait Démosthène, ibid. Son jugement dans l'affaire d'Oreste, 37 et 38. Le lieu où il s'assemblait était un asyle inviolable, 70. Aréopagistes. Leur élection, II, 22. Quand et comment jugaisht, 23. Leurs émoluments, 24.

Argent. Les Incas en tirent de la mine de plusieurs de leurs montagues, I, 169. Leur ignorance pour fondre ce métal, ibid. Est un de ceux que les hommes ont travaillés le premier, 170. Etait originairement employé aux plus vils usages, 173. A qui les Grecs en attribuent-ils la découverte, II, 204.

Argent monsayé. Etait comu en Asic du temps d'Abimélech, I,

301.

Argiennes. Maladie à laquelle elles étaient particulièrement sujettes,

II , 245.

Argiens. A qui ils durent la connaissance du feu , 4, 86. Disputaient aux Athéniens la gloire d'avoir connu les premiers le labourage, II, 167. Leurs conquêtes seus la conduite d'Acméon, 343.

Argolide (l'). Etendue de ce pays, qui formait le royaume d'Agamen-

non, II, 48.

Argonautes. Ce que leur expédition produisit aur l'architecture navale chez les Grecs, II, 293. Quel était le but de cette entreprise, 294. Opinion la plus vraisemblable à ce sujet, 294. Combat que leur livrèrent les Tyrrhéniess, 297.

Argos. A qui dut sa fondation, I, 86. Ses divers souverains, 87. Ce qu'il devint sous Phoronée, ibid. Sous Apis, ibid. et 88. Statue en bois de Jupiter qu'on y voyait en core du temps de Pausanias, II, 148. Sous quel prince ce royaume fut il fortifie, 319.

Argus. Prédiction qu'il explique à ses compagnons, touchant l'expédition des Argonautes, II,

241.

Aristée, Découvertes que les Grees lui attribuaient, II, 185.

Aristodème. Meurt pendant son expédition du Péloponnèse, III, 34. Ses enfants lui succèdent, ihid. Aristophane. Obscénités que l'on rencontre dans ses ouvrages, III,

Aristote. Quels sont, suivant lui, les pays où les sciences ont pris naissance, I, 294. Ce qu'il disait sur les lois des Grecs, II, 74.

Arithmétique. La pratique de cette science est de la première antiquité, I, 229. A pris naissance chez les Egygtiens et les Phéniciens, 230. Origine de celle des Grecs et des Romains, 244. A quoi, en général, il en faut attribuer la découverle, 279. De l'état de cet art chez les Grecs, aux siècles héroiques, II, 252.

Armées. Celles des Grecs au siége de Troie, II, 325, 326 et 327. Comment approvisionnées, 339.

Armes. Celles dont se servirent les premiers hommes, I, 95, 332. Celles en usage dans l'antiquité, 332, 333. Celles dont se servaient les Hébreux au temps de Moïse, II, 318. Par qui celles de cuivre furent introduites chez les Grecs, 330. Celles des Lacédémoniens sous le gouvernement de Lycurgue, III, 156.

Armes défensives des Grees, aux temps héroïques, II, 328. Com-

ment faites primitivement, 329. Arpentage. Cette science était connue des la plus haute antiquité en Egypte, I, 277. Découverte à laquelle elle donna lieu chez ces peuples, 278.

Art d'accoucher. Comment se pratiquait dans les premiers temps, I, 218. Dès le temps de Job , faisait une profession particulière , 219.

Art d'écrire. De ses premiers essais chez les anciens peuples, I, 188, 189, 190, 191, 192, 193, et suiv. Etait connu du temps de Job , I , 404.

Art de guérir. A quelle science doit

ses progrès, I, 213. Art militaire. De son état chez les premiers peuples de l'antiquité, I, 322. Chez les Egyptiens, sous Sésostris, II, 209, 210, 211 à 301. Chez les Asiatiques , aux temps de

Moise et de Josué, 315 et 316. Comment on essayait de se rendre maître des places, 317. Des Grecs aux temps héroïques, 319, 320, 321 à 340. Pendant la guerre de Troie, 323, 324, 325 et suiv. Chez les Assyriens, les Babyloniens, les Mèdes, les Syriens, au temps de Nabuchodonosor, III, 144. Sous Cyaxare, 145 et 146. Pratiques communes à tous les peuples de la Grèce, 150, 151 à

Art de tracer les lettres. Connu du temps de Job. Instruments dont on se servait pour cet effet, I, 207.

Arts et Métiers. Ce qu'a produit leur découverte, I, 49. De leur état avant le déluge, 88. Ce qu'ils devinrent après, 89. Chez les premiers hommes en général, 90, 91 etsuiv. Changements qu'ils ont opérés dans la civilisation, 100. Ce qui a donné naissance à ceux de première nécessité, 298. De ceux des peuples de l'Asie et d'Egypte selon Homère et Hérodote, II. 80, 82 et 82. De ceux de l'Egypte sous Sésostris et ses successeurs, 84,85 et 87. De l'Asie mineure, 143 et suiv. De la Grèce, 162 et suiv. Des Assyriens et Babyloniens sous Ninus, Sémiramis et leurs successeurs, III, 47 et 48. Contraste que présente leur histoire chez les Assyriens, les Babyloniens, les Egyptiens, etc., 69 et 70. Cause du peu de progrès qu'y ont fait ces peuples, 71 et 72. Etaient pour la plupart interdits aux Spartiates, III, 141. De leur état chez les Mèdes, sous Astyages et Cyaxare, 184.

Arure. Valeur de cette mesure chez

les Grecs, III, 230.

Aseth. Réforme que, suivant le Syncelle, il opéra dans le Calendiier égyptien, II, 236 Celui de Grégoire XIII. Par qui réformé , I ,

Asiatiques. De leurs lois et de leurs gouvernements sous Nembrod, I, 56 et 57. Sous Assur et Ninus, 58. Sous Sémiramis, 59. Sous Ninias,

ibid. 60, 61, 62 et 63. Depuis ce prince jusqu'à Sardanapale, II, 9 et 10. Réflexions sur l'origine et les progrès qu'ils ont faits dans les sciences , I , 293. De leurs mœurs et usages dans les premiers siècles, 34 à 560. De l'état des arts chez ces peuples, au temps d'Alcinous, 'II, 80 à 83. Leurs philosophes, historiens, savans, 222 et 223. Leurs sciences, ibid. De l'art milituire de ces peuples, du temps de Moise, 315 et suiv. Etat de ces peuples, l'an 626 avant l'ère chrétienne, III, 10. Arts et Métiers sous leurs premiers souverains et successeurs. 47 à 56. Leurs connaissances militaires, 145, 146, 147, 148 et 149. De leurs mœurs et usages à cette époque, 163 à 180

Asie. Est une des premières parties du monde qui se soient policées, I, 56; et qui aient été habitées, 160. Ce qu'Homère en rapporte touchant l'état des arts, II, 79 à 83. Voyez Asiatiques.

Asie mineure. Premiers peuples qui s'y sout répandus, I, 79. De l'état de l'architecture et des arts en général de cette contrée, aux temps héroïques, II, 143 à 146. C'est dans ses colonies que cet art a commencé à se former, III, 73. Mœurs et usages de ces peuples à cette époque, II, 346. Fort recherchés dans leurs logements, ibid. Homère est - il né dans ce pays, ibid. Par qui les princes se faisaient servir, 347. Vie et occupations privées des princesses, et autres femmes de ce pays, 348, 349.

Asile de Samothrace. Par qui avait été établi, quel était le but de cet établissement, II, 70.

Assur. Fondateur de la monarchie des Assyrien, I, 56. Quitte la Babylonie et vient en Assyrie, où il bâtit Ninive, 57. C'est à cette époque que l'ou peut rapporter la fondation de ce royaume, I, ibid.

Assyrie. A quelle époque peut on

rapporter sa fondation, I, 57. Voyez Assur, Assyriens.

Assyriens. Par qui fut fondé leur empire, I, 56. Leurs lois et gouvernements, ibid. Sous Ninus, 58. Sous Sémiramis, 59. Comment était divisé ce pays, 60. Les professions y étaient-elles héréditaires, ibid. Coutume de ce penpies touchant les mariages, ibid. Il était défendu à tout homme d'emmener sa femme en pays étranger, 61. Divers conseils et tribunaux qui y étaient établis, ibid. Ont été les premiers qui aient établi l'usage de passer les actes par écrit, ibid. Conduite de leurs monarques, ibid. et 62. Est-ce à eux ou aux Egyptiens qu'il faut attribuer l'invention des caractères alphabétiques, 202. A quoi ressemblaient les caractères de leur écriture, 203. Sont les premiers peuples qui aient fait une étude particulière de la médecine, 214. De l'état de l'art militaire sous Ninus, 324 et 325. Opinion d'Hérodote sur leur histore. II, 5. Leurs rois, leurs divers gouvernements, leurs conquetes, leur destruction, III, 5 et suiv. Des arts et métiers de ces peuples sous Ninus, Sémiramis et leurs successeurs, 47 et 48. Cause du peu de progrès de ces peuples dans les arts, 70 et 71. Leurs mœurs et usages, 165 et . 166.

Astérismes. Depuis quand en a-t-on

counaissance, I, 263.

Astres. Ce qui força les nouveaux habitants de la terre à en étudier le cours, I, 246.

Astro'ogie. Chez les Babyloniens, III, 177.

Astrologie (l') judiciaire. A qui l'antiquité en attribuait l'invention, I, 247. Ce qu'en dit Kepler, I, 248, note.

Astronomes. Quel moyen les premiers employèrent pour partager le zodiaque en douze parties égales, I, 265.

Astronomie. Peut-on en déterminer l'origine, I, 245. Peuples qui les premiers y ont fait des progrès, 246 et 247. A qui on en attribue l'invention, 248. Secours qu'elle prête à la géographie, 286. Chez les Egyptiens, II, 231 à 238; III, 84, 105, 106 et suiv. Chez les Grecs, II, 254 à 263; III, 84 à 100. Chez les Chaldéens et les Babyloniens, 84, 105, 106 et suiv. Instrumens dout ils se servaient, 100.

Astyage. De l'état des arts et des sciences chez les Mèdes, sous ce prince, III, 180 à 185.

Asychis. Ses lois sur les emprunts,

III, 12.

Athamas. Ses richesses, II, 52:
Athlètes. Prix qu'on leur décernait
primitivement, III, 215. Leur
voracité, 216 Prix qu'on leur
deféra par la suite, ibid.
Athénée. Evénement historique dont

il fait mention, II, 297.

Athènes. Par qui furent fondées ses lois sur le mariage, I, 69. A quelle époque commence son histoire, 81 et 82. L'Europe entière lui doit l'origine de ses lois, II, 16. Sous Thésée, 30. Réputée pour l'excellence de son huile, 179. A présidé à tous les événemens de la Grèce, III, 24 et 25. Quand elle fut gouvernée par des Archontes, 26 et 27. Caractère de ses habitaus, 33. Ses forces et son commerce maritimes, 139. Où commence sa splendeur, 140. Lois de Solon, 202. Beaux-Arts, sciences, commerce, navigation, ibid. Spectacles et amusemens, 206.

Athéniennes. Ne mangeairnt point avec les hommes, III, 203. Luxe de leurs parures, ibid. et 204. Leur chaussure, ibid. N'as sistaient point aux jeux publics, 217 et 218.

Athéniens. L'an des peuples de la Grèce, qui se soient formés le plutôt en société, I, 84. Se vantaient d'être aussi anciens que le soleil, 78. Se disaient enfans de la terre. Epithète qu'ils avaient adoptée pour caractériser ce nom,84. Restèrent long-temps barbares et sauvages, II, 16. Sont regardés

comme les premiers peuples de la Grèce qui alent établi des cités et des métropoles, 18. Inventions qu'on leur attribue, 65. Se vantaient d'avoir les premiers connu le labourage, 167. Penchant de ce piuple pour la démocratie, III, 25. Changent la forme de leur gouvernement à la mort de Codrus, 26. Leur caractère dominant et distinctif, 33, 159, 160, 208, 209, 210. Etaient tous obligés de porter les armes, 150. Leur discipline militaire, 159. Leurs troupes, comment composées, 160. Leurs généraux, ibid. Loi en faveur des défenseurs de l'état, ibid. et 161. Contraste de leurs mœurs avec celles des Lacédémo. niens, 201. Lois de Solon, 202. Beaux-Arts, sciences, commerce et navigation, r68. Leur inclination pour la musique et la danse, 203 et 204. Luxe et recherche de leurs tables, de leurs habits, ibid. Architecture, 204. Leurs amuse-ments, ibid. En quoi consistait leur somptuosité, ibid. Leur bravoure militaire, 207. Leur goût pour la marine, 205. Leur réputation de politesse est-elle bien fondée, ibid. Inclination de ce peuple pour les procès, 207. Leur amour pour la gloire, ibid. Leur humanité pour leurs esclaves, 208. Leur goût pour les fables, 210. Leurs jeux, 211, 212 et 213. Traits qui les déshonor nt, 206. Leur amour pour le théâtre, 213 et 214.

Athéuodore. Description qu'il fait d'un monumeut égyptien, II, 148. Atlas. Passe pour avoir inventé l'art de construire des vaisseaux, I, 319.

Atrée. Quand s'empare du trône de Micènes, II, 37.

Attaque des places chez les anciens peuples, III, 153.

Atticisme. Origine de ce mot, III,

Attila. Ce que l'on peut inférer de ses conquêtes, II, 313. Attique. L'origine de ses premiers habitans nous est-elle connue? I, 78. Stérilité de son territoire, 84. Obscurité de cette contrée depuis Actée jusqu'à Cécrops, 85, Sa situation après le déluge d'Ogegès, ibid. Ce qu'elle était avant la fondation d'Athènes, H, 17. Sous le règne d'Erechtée, 29. Autorité de ses rois, 49.

Augias. Invention que Pline lui at-

tribue, 174. Auguste. Pourquoi fit-il placer un des obélisques de Sésostris, dans le Champ de Mars, II, 124; et y fit-il placer une boule au sommet,

Anteurs (table des) Voy. Table.

Authorthones. Pourquoi les Athèniens se qualifiaient ils de cette epithète? I, 84.

"Autorité. Celle des pères sur leurs

enfans, dans les premiers temps, I, 26. Celle des premiers rois, I, 30.

Autorité politique. Son établissement, 1, 23.

varice. Ses effets sur les premiers hommes, I, 341.

Avocats. En existait-il chez les Egyptiens, I? 72.

Babel (tour de ). Voy. Tour. Babylone. Fondation de ce royaume, sa durée, sa dynastie, I, 58. Prise de Babylone par Ninus, 58. Sa situation, 247. Sous Nabuchodonosor, III, 47. Se monumens, sa population, son étendue, ses jardins, ses ponts, ses quais, ses canaux, 48, 49, 50, 51 et 52. Quand les mœurs s'y corrompirent, 172 et 197. Singulière cérémonie religieuse qui y était observée par les femmes, 173.

Babyloniens. De leurs lois et de leurs gouvernemens, I, 56. Sous Nembrod, 58. Connaissaient le labourage depuis une haute antiquité, 104. Pourquoi ces peuples ont fait de grands progrès dans l'astronomie, 247 et 248. Obscurité de leur histoire, depuis Ninias

jusqu'à Sardanapale, II, 3, 4 et . 5. Leur gouvernement, leurs souversins, leur puissance, leur destruction, III, 6 et 7. Des arts et métiers de ces peuples sous Ninus, Sémiramis et ses auccesseurs, 47 et 48. De l'état de la sculpture, 53. Cause du peu de progrès de ces peuples dans les arts, 71 et 72. Leurs connaissances en astronomie, 86. Leur observatoire, 88, 105, 106 et suiv. Lours mœurs et usages, 167. Licence de leurs repas, 168. Luxo de leur habillement et leur parure, ibid. Ont excellé dans l'art de broder les étoffes, ibid. Luxe intérieur de leur appartement, 169. Leur goût pour la musique, 170. Leurs principaux amusements, 170 et 171. Comment vivaient leurs femmes, ibid. Caractère distinctif de ce peuple, 172. Usage re-latif à leurs esclaves, 172; à leurs femmes, 173 et 174. Leur penchant pour l'astrologie, leurs superstitions, 177 et 178. Leur antiquité, 241, 242 et suiv.

Bacchus, Selon les Grecs, était le premier qui ait amené les bœufs en Europe, I, 109. Invention qu'on lui attribue touchant la culture de la vigne et l'art de faire le vin, I, 123, et II, 177 et 178. Touchant l'agriculture, II, 167. Touchant le commerce, II, 284.

Bagisthan. Monument que Sémiramis fit exécuter sur cette montagne, I, 186.

Bains. Il y en avait en Egypte pour tous les animaux sacrés, I, 374. A Lacedemone, HI , 197. Etaientils communs aux deux sexes, ibid. Chez les Athéniens, 205.

Balance. Conjecture sur son invention, I, 284. Remonte au temps d'Abraham, 299.

Bambous. Usage qu'on en fait dans plusieurs pays, I, 124.

Barbarie. Domine sur la terre après le déluge, I, 19. Familles qui s'en préservèrent, 21.

Barbe. Comment les Grecs des temps héroïques la portaient, II, 353.

Barques. Construction de celles des peuples de l'Islande, I, 309.

Bâtards. Comment regardés chez nos

ancêtres, II, 62.

Bâtons. Etaient, avec les pierres, les seules armes dont on se servait dans les premiers temps, I, 95.

Baubo. Ce que cette femme présenta à hoire à Cérès, II, 178. Bdelliun (le). Où se trouve cette

gomme, I, 292, en note.

Beaux-Arts. Chez les Athéniens, III, 204. Voy. Arts et Métiers.

Bellérophon. Sur quoi était tracée la lettre que Prœtus lui envoya porter, II, 220.

Beelsamen. Signification de ce mot chez les Phéniciens, II, 383.

Bélus. Ce qu'on lui attribue touchant l'astronomie, I, 248.

Bengale. Mines que l'on y trouve,

11, 114.

Béotie. Une des premières contrées de la Grèce qui aient été habitées, II, 39. Occupée par les Hyantes, 39.

Bérénice. Ses intimités avec Agrippa,

II , 111.

Berquen. Son invention sur la taille da diamant, II, 107.

Betsabée, ou le puits du jurement. Pourquoi fut ainsi nommé chez les Hébreux, I, 342.

Bêtes. Humanité que les premiers législateurs ont prescrite aux hommes à leur égard, I, 51 et 52, II, 73.

Bianchini. Peut-on adopter les opinions de cet écrivain, touchant la guerre de Troie , II, 308.

Bias. Partage son royaume avec Mé-

lampus, II, 245. Bibliothèque. Peuple qui en fait le premier mention, II, 242.

Bibliothèque sacrée chez les Egyptiens. Inscriptions qu'on y lisait,

II , 242. Bière. Une des liqueurs les plus auciennes et les plus généralement usitées ; à qui on en attribue l'invention, I, 126 et 127. Etait la boisson ordinaire d'une grande partie de l'Egypte , I , 368. Etaitelle connue du temps d'Homère, thez les Grecs, II, 179.

Bijoux. Etaient connus chez les anciens peuples de l'Asie, I, 183. Blasphème. Chez les Hébreux, com-

ment puni I, 36.

Blé. Conjecture sur la découverte de cette espèce de grain, I, 103. Méthode usitée chez les anciens, ainsi que chez plusieurs peuples modernes , pour le battre et le nettoyer, 111 et 112. Préparation qu'ou lui faisait subir primitivement avant qu'on counut l'art de faire le pain, I, 116 et 117. Comment ou l'aura converti en pain, 119.

Bocchoris. Son règne; ses travaux politiques, civils et militaires, III, 10, 11 et 12.

Bœuf. Respect que les anciens portaient à cet animal, I, 51. Depuis quel temps et chez quels peuples, fut réservé au labourage, 106 et 199. Le premier qui fut égorgé à Athènes, II, 73.

Bœuf. Conjectures sur le nom et l'erigine de cette monnaie, en Grèce, II, 286 et 287. Proverbe auquel

elle donna lieu, 387.

Bois. Les premières charrues en

étaient faites, 1, 108.

Boissons. Celles des premiers hommes avant la découverte de la vigne, 1, 123, 127, 128 et 129. Celles des Grecs après cette découverte, II, 351.

Bonne foi. Etait-elle respectée dans les affaires, chez les premiers peu-

ples, I, 383.

Bonnets. Etaient-ils en usage chez les Grecs aux temps héroiques ,

11, 254.

Bornéo. Mines de diamant qui se trouvent dans cette île, II, 114. Bornes et limites des terres. Etaientelles connues avant l'invention du labourage, I, 47. Punition infligée à ceux qui enlevaient celles des

héritages, 48. Botanique. Les Egyptiens ont été regardés comme les premiers qui se soient livrés à l'étude de cette science, I, 223, 224 et 225.

Bottines, Etaient-elles en usage chez les premiers Grecs, II, 352.

Boucliers. Celui d'Achille, II, 152.

Par qui fot exécuté, 152. D'Ajax, 186.

Bouclier. Ancienneté de cette arme, I, 334.

Boucliers. Leur forme chez les Grecs, II, 329; note.

Boustrophédon. Ce que signifie ce mot, II, 216. De l'écriture ainsi nommée en Grèce, 218. Ce que prouvent à l'égard de cette écriture les inscriptions rapportées dans le Voyage de M. l'abbé Fourmont, 16.

Breuvage artificiel. Tous les peuples en font-ils également usage, I,

127, 128 et 129.

Briques. Les Babyloniens y ont écrit leurs premières observations astronomiques, I, 206. C'est à Hyperbius que l'on attribue l'invention de les faire cuire, II, 190.

Broderie. Cet art était-il connu en Grèce du temps d'Hélène et d'Andromaque, II, 103.

Bukel. (G) C'est à lui qu'on doit le secret de saler et d'encaquer le hareng. Hommage que lui rendit Charles-Quint pour cette découverte, I, 138.

Butès. Son avenement au trône, II,

29.

Butin. Comment s'en faisait le partage chez les Grecs, II, 336.

Buzigès. Invention que Pline lui attribue, II, 167.

# C.

Càbles. De quoi étaient faits ceux des Grecs aux temps héroïques, II, 302.

Cachets. Etaient - ils connus des Grecs aux temps héroiques, II, 208 et 209. Voy. Sceaux.

Cadavres. Coutume usitée en Egypte à l'égard de ceux que l'on trouvait, 1, 74. Soins que prenaient les Egyptiens pour en prévenir la destruction, 226.

Cadix. Comment nommée par les Phéniciens, II, 275. Avantages qu'ils retirèrent de la possession de cette île, ibid.

Cadmus. Colonies qu'il fonda, I,

83. De combien de lettres l'alphobet, qu'il apporta dans la Grèce, était-il composé, 204. Soumet la Béotie; ce dont la Grèce lui est redevable, II, 39. Alliage auquel il donna son nom. Ce qu'on lui attribue touchant l'argent et l'art de travailler les métaux, 205. Mines du Mont-Pangée qu'il fit exploiter, ibid. A le premier introduit chez les Grecs les armes défensives, 330. Cadrans solaires. Chez les anciens peuples, I, 258.

Cadus attique. Evaluation de cette m. sure, III, 232.

Calamine on Cadmie. A qui cet alliage doit son nom, II, 205.

Calasires. Emploi de ce corps de milice, chez les Egyptiens, II, 310.

Calendriers. Celui de Darius, I, 259. De Julis César reformé par Grégoire XIII, 256. Réforme que fit Aseth à celui des Egyptiens, suivant le Syncelle, II, 236. Erreur de Dion au sujet de celui des Romains, 237. Comment celui des Arcadiens était composé, 255. Défectuosité de celui des Grecs, III, 100.

Calliste. Nom donné par les Grecs à la planète de Vénus, II, 384.

Calomniateurs. Peine qu'on leur infligeait chez les Egyptiens, I, 75.

Caligula. Vaisseau qu'il fit construire pour transporter à Rome un obélisque égyptien, II, 125.

Cambyse. Ses conquêtes en Egypte, II, 126. Son respect pour l'obelisque de Ramesses, ibid. Monument précieux qu'il enleva en ravageant ce pays, 135.

Campemens. L'art en était-il connu des Grecs aux temps héroïques,

II, 327, 328.

Camps. Ce que rapporte Xénophon à ce sujet, I, 336.

Canada. Mines que l'on y rencontre, I, 166.

Canaries (tles). Ses habitants connaissent-ils l'usage du feu, I, Canopus. A qui les anciens donnaient ce nom, II, 263.

Canots. Comment sont faits ceux des sauvages de l'Amérique, I, 300. Ceux en usage dans l'antiquité, 308. Voyez Monoxyles.

Cantiques. Pourquoi on en composait chez les premiers peuples, I, 191. Sont les plus anciens monuments de poésie qui nous soient restés de l'antiquité, 362.

Capanée. Ce que l'on peut conjecturer de sa mort, II, 321.

Caractères. Des Grecs en général aux temps héroignes, II, 343, 360 et 361. Des Mèdes, III, 183. Des Lacédémoniens, 200 et 201. Des

Athénieus, 200 et 210. Caractères alphabétiques. Comment ils furent inventés, I, 196, 197, 199. Doit être regardé comme l'effort le plus surprenant de l'esprit humain, 200. Quels sont les peu. ples à qui on doit en attribuer l'invention, 201. S'ils dérivent d'une seule et même origine, 202. Leur variété dans l'écriture des nations, 202. Palmyriens, I, 201, en note. Comment ceux de l'écriture française dérivent-ils du Samaritain, 203.

Caravane. Celles du Levant, I, 306. Cariath-Sepher. Ce que l'on peut inférer du nom de cette ville de la Palestine, II, 222 et 223.

Cariens. L'origine de ce peuple grec est-elle connue, I, 79 et 80. Doiton les mettre au nombre des nations commerçantes, II, 283.

Cartes géographiques. Sur peaux ou

écorces, I, 288.

Carthage. Sa fondation, III, 136 et 137. Sa situation, ses divers

gouvernements, ibid.

Carthaginois. Leurs connaissances dans le commerce et la navigation, III, 135. Leur réputation de mauvaise foi est-elle bien foudée, 136.

Cassitérides (îles). Leurs productions. Sont - elles les Sorlingues d'aujourd'hui, II, 276.

Castor et Pollux. Counaît-on bien la manière dont ils périrent, II, 43.

Caucase (le mont). Par qui il fut découvert, II, 295.

Causes. Comment se plaidaient en

Egypte, I, 71 et 72.

Cavalerie. A été précédée par l'usage des chars, I, 33o. Connue des peuples de la Palestine dès les premiers siècles, II, ibid. Ce que Homère entend par ce mot, 333. Les Grecs en faisaient-ils primitivement usage, ibid. Quand introduite chez eux, III, 152. Pourquoi elle fut toujours peu considérable chez ce peuple, 153.

Cavaliers. Comment montaient auciennement les chevaux, III, 153.

Cécrops. Gouvernement qu'il établit à Athènes, I, 69. Ses lois sur le mariage, 38, 69. Son arrivée en Attique, 83 et 85; et II, 17. Ce qui s'offrità sa vue en bâtissant les murs d'Athènes, 17 Se institutions, 18. Fonde l'aréopage, 18 et 19. Ses diverses institutions civiles et religieuses, ibid. Son règne, 20 à 22. On lui doit la culture. des oliviers, 170. Ce qu'il apprit aux Athéniens 179. Fortifications qu'il éleva à Athènes, 319.

Cédrène. Ce qu'il dit du règne de l'empereur Théodose, II, 117.

Célée. Invention qu'on lui attribue, II, 166.

Celse. Ce qu'il dit au sujet des maladies internes, I, 215.

Cendres. Les ancieus employaient celles de certaines plantes comme engrais, I, 199

Censorin. Ce qu'il rapporte touchant

l'année héliaque, II, 237. C ntaure, Chiron, Voy. Chiron.

Céphale, Pourquoi fut condamné à l'exil, II, 70.

Cérémonies tunèbres. A qui l'antiquité en attribue l'institution, II, 20.

Cérémonies religieuses. Par qui elles furent instituées, II, 18. A qui les Athéniens rapportent - ils celles propres à purifier les homicides? II , 72. Singulières usitées chez , les Babylonieus, III, 173. Ce que l'on en peut conjecturer, 174 à.

176. Barbares chez les Lacédémoniens envers les cufants, 193 et

Cérés. Les Grecs lni attribuent l'invention de l'agriculture, I, 51.

Est une des premières divinités qui aient été adorées, 82. Ce que l'autiquité lni attribue, II, 166 à 169. Sous quel règne fut établi son culte, 171. Ce qu'en raconte Ovide, 178.

Chair. Raison pour laquelle il y a encore aujourd'hui des nations qui mangent la chair crue des animaux,

I, 90.
Chaldée (la). Cè qui a favorisé
ses progrès dans l'astronomie,
I, 247.

Chaldéens. Pourquoi ces peuples se sont-ils adonnés de bonne heure à l'astronomie, I, 247 à 249. Formaient chez les Babylouiens un corps séparú du reste de l'état, 294. Leurs progrès en astronomie, III, 84,85 et 86. Leurs systèmes sur les comètes, 87, 88 et 89.

Chalybes. Découvertes qu'on attribue à ces peuples, I, 179.

Cham Regards comme le conducteur et le chef de la colonie, qui, des plaines de Sennaar, vint s'établir en Egypte, 1, 64.

Chanaan (terre de ). Occupée par les Phéviciens, II, 272.

Chambres secrètes du Midi. Ce que c'est, I, 261.

Chameaux. Ce que l'on peut inférer des ornements qui couvraient ceux de Madian, II, 318.

Champs. Qui a donné lieu à l'invention de les fumer; à qui l'Italie l'attribue - t - elle ? pourquoi les Egyptiens prenaient tant de soins de les arroser, I, 110.

Chandelier à sept branches (le). Sa description, II, 151.

Chapeaux. Etaient-ils en usage chez les Grecs ? 11, 354.

Charges et dignités. Existaient à la cour des rois d'Égypte du temps de Jaçob, I, 67.

Chardin. Où il dit que l'on trouve les émeraudes, II, 116.

Chariot (le grand). Ce dont est

composée cette constellation, I, 262.

Chariots. Quel peuple en est l'inventeur, II, 282. A qui les Grees en durent l'invention, II, 289.

Chariots de guerre. Comment étaie: t conduits chez les anciens, I, 33e.

Charles - Quint. Pourquoi fit élever une statue à G. Bukel, I, 138.

Charrue. Preuve que cet instrument était connu chez les premiers Egyptiens, II, 106. Comment elle était composée chez les différents peuples, 107, 108. Sont-ce les Egyptiens qui l'ont donnée aux Grees, 107.

Charrues. De quoi étaient faites les premières, I, 107. Pourquoi elles diffèrent de leur composition dans la nature, 109. Chez les Grecs, II, 173.

Chars. En Egypte ne servaient qu'aux personnes de marque, 1, 371 et 372. Pourquoi leur usage a - 1 - il subsisté si long-temps dans les armées grecques, II, 334.

Chansons. Celles des survages, I, 361. Sont de tous les pays et de tous les siècles, ibid. Tenaient lieu primitivement de livres et d'annales, 363. Quels en étaient les sujets chez les Grecs, It, 358 et 359.

Chasse. Peuples qui vont à celle des hommes, I, 96. A été chez la plupart des peuples de l'antiquité la principale occupation des houmes, 10r. Dans l'origine était plutôt une occupation sérieuse qu'un divertissement, 364. Chez les Babyloniens, III, 170 et 171. Chez les Medes, 181.

Chasseurs. Les premiers ont été la plupart fondateurs d'empires, I, 365.

Chasteté. N'était pas la vertu favorite des premiers peuples, 1, 365.

Chats. Etaient en grande vénération en Egypte, I, 373. Risques que l'on courait lorsqu'on en tuait, ou tout autre animal sacré, 375. Chaudières. De quoi elles étaient composées chez les sauvages du détroit de Frobisher, I, 98

Chaussure. Celle usitée en Asie, I, 353. Des anciens en général, I, 358. Des Grecs aux temps héroïques, II, 352. Des Babyloniens, III, 168. Des Athéniens, 203.

Cheminées. Les anciens en connaissaient-ils l'invention, comment se

chauffaient, I , 355.

Chemises. Les premiers Grecs en connaissaient - ils l'usage , II ,

Chevaux. Quelle a été primitivement la manière d'en faire usage, I, 330. Comment équipés chez les Grecs aux temps héroïques, II, 334. Comment étaient pansés et ferrés, ibid. Comment les anciens les montaient . III . 153.

Cheveux Différents usages des Egyptiens sur leur coiffure , I ,

Chili. Sa fertilité en blé, eu égard aux terres de France, II, 88.

Chine. Pouvoir que les pères y ont sur leur famille, I, 26. Les différentes provinces de ce pays et du Japon formaient autrefois autant de souverainetés, 30. Est une des premières parties du monde qui se soient policées, 53 et 56. Usage de ses puits de feu, 91. Comment on y bat le blé, 112. Montagnes remarquables, 187. Valeur de l'argent dans le commerce, 302. Quand fut frappée la monnaie de cuivre, 303. Ses temps fabuleux, ses souverains, III, 270, 271, 272 et suiv.

Ching-Nong. C'est à ce prince que les Chinois attribuent l'invention du labourage, I, 105. De la char-

rue, 107.

Chingulais. Comment mesurent le

temps, I, 257.

Chinois. Forme constante de leur gouvernement, I, 26. Leurs lois penales, 36. Fo - hi, leur premier souverain, établit les lois sur le mariage, 38. Disputent à tous les peuples l'invention da labourage, 105. Leurs coutumes envers leurs femmes, 378. Leur horreur pour la stérilité, II, 58. De quoi ils se munissent lorsqu'ils se mettent en route, 188. Leur antiquité, III, 241, 242 et suiv. Extrait de leurs historiens, 269, 270 et suiv. Aux temps fabuleux 270. Sous Fo-hi, 279, 280 et suiv.

Chiron (le centaure). Ce qu'il enseigna aux Grecs, II, 250. Connaissances célestes qu'on lui attri-

buait, II, 259 et 260.

Chirargie. Originairement la médecine, la chirurgie et la pharmacie, n'étaient pas des professions séparées, I, 215. Dans l'antiquité à eu le pas sur les autres branches de la médecine, ibid. Note.

Chypre. Monument curieux qu'on voyait dans cette ile, II, 117. Les Phéniciens s'y établirent les

premiers, 273.

Cicéron. Ce qu'il dit sur un fait avancé par Pline, II, 85.

Circei. Ressemblance entre ce promontoire et l'île d'OEa; ce qu'en dit Homère, II, 80, Note.

Cire. Son usage chez les anciens

Grecs , II , 18; et 182.

Ciselure. Conjecture sur son origine, I, 182, 183, 184 et 185. Chez les

Grecs, II, 206. Citoyens. Toutes les lois chez les Egyptiens avaient pour but leur

conservation, I, 74. Civilité ( de la ). Usitée chez les Grecs aux temps héroïques, II,

Claire des gardes. Les Phéniciens se dirigeaient d'après cette étoile dans leur navigation, II, 281.

Classes. Leurs divisions en Egypte, 1, 70.

Clément Alexandrin. Description qu'il fait d'un monument égyptien, II, r48. Ce qu'on peut inférer du fragment qu'il rapporte touchant le centaure Chiron , II , 259.

Cléostrate. Science qu'il a fait con-naître aux Grecs, II, 262.

Clytemnestre. Fait périr Agamem-non sous les coups d'Egisthe, II, 37

Cochenille. Ses propriétés, II, 97.

Codor-la-Homor. Un des premiers souverains des contrées connues aujourd'hui sous le nom de la Perse, I, 56. Soumet les rois de la Pentapole, 323.

Codrus. Se dévoue pour le salut de son royaume, II, 32; et III, 26. Coffre (le) des Cypsélides. Ce que l'on peut inférer de ce monument,

II , 236.

Coiffure. Celle des Grecs aux temps héroïques; II, 353. Des Medes, III, 180. Des Lacedemoniens, 189. Des Athéniens, 203. Des Athéniennes, 204.

Colliers. En Egypte étaient l'ornement des personnes de distinction,

I, 370.

Colonies grecques, en Asie, III, 40, 41 et 42. En Afrique, ibid. De la forme de leur gouvernement, 43. Colonnes élevées par Osiris, Bacchus, Sésostris et Hercule, I, 204. Colosses. Comment les Egyptiens les travaillaient, III, 67 et 68.

Combats. Animaux qu'on y employait autrefois, 1, 329

Combats singuliers entre Paris et Ménélas, II, 219. Des Grecs aux temps héroïques, II, 340 et 341. Combustibles (matières). De celles qui se trouvent en Italie à la sur-

face du sol, I, 91.

Comédie. Ce qu'elle fut long-temps chez les Grecs, III, 319 et 320.

Commerce (le). A été la source de bien des découvertes, I, 288. Est le lien qui unit tous les peuples, 207. Est l'âme et le soutien des états, ibid. Son origine est presque aussi ancienne que celle des sociétés, ibid Lanccessit l'afait naître, ibid. A donné lieu aux navigations réglées et suivies, ibid. Comment se fait encore aujourd'hui chez les nations sauvages de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, 298. Par terre est celui dont on s'est occupé le premier, 305. Chez les anciens peuples, II, 268 et suiv. Quand les Egyptiens s'y adonnèrent, 270 et 271; et III, 128. Son prigine chez les Phéniciens, II, 272 et suiv., et III, 132. Chez les Lydiens, les Phrygiens, les Troyens, II,281. Chez les Grecs, 284 à 290; et III, 137. Comment se faitait primitivement chez les anciens peuples, II, 285. Des Grecs aux temps héroiques, 307. Ce qui s'opposuit à sa prospérité chez ces peuples, ibid. Opinions différentes de Xénophon, Platon, Aristote, à cet égard, III, 143. Chez les Athéniens, 140 et 141. Les Lacédémonieus, 141, 190.

Commerces illégitimes. En Grèce n'avaient rien de déshonorant.

II , 61.

Comètes. Systèmes des Chaldéens à

cet égard, III, 87.

Conception. Charrue dont les habitans de cette contrée se servent encore, I, 107.

Concubines. De quels droits jouissaient leurs enfans chez les Grecs, II, 63.

Conditions. Les premières furent l'origine des lois, des gouvernements et des règlements positiques; étaient tacites, I, 23.

Confusion des langues. Ce qu'elle produisit chez les premiers peu-

ples I, 18.

Conge. Valeur de cette mesure chez les Romains, III, 226 et 227.

Connaissances primitives. Cause de leur altération après le déluge, I. 20. Ne s'abolirent pas entière-ment, I, 21 et 22. Les Grecs, après le déluge, les perdirent toutes, I, 80. Ont fait plus de progrès depuis cent ans qu'elles n'en avaient fait dans toute l'antiquité, I, 296.

Conseils. Chez les Assyriens, I, 61. Conseils de guerre. Chez les Grecs aux temps héroïques, II, 337 et 338.

Conseils publics. Chez-les Grecs, II,

Constance. Fait éleverdans le Cirque, à Rome, l'obelisque de Ramessès, II , 126.

Constantin. Ses entreprises touchant les arts, II, 126.

Constantinople. D'où tirait anciennement son ble, II, 85.

Constellations. Celles qui ont attiré les premières l'attention des premières peuples, I, 260. Raisonnements y relatifs, 261. Dissertation sur celles dont il est parlé au livre de Job, 403. Dissertation sur leurs noms et leursfigures chez les Grecs, II, 261 et 262. Origine de leurs noms, 262 et 263. Notions qu'en avaient les Grecs, III, 102.

Contemporains. Opinions des premiers hommes à l'égard des leurs,

I, 382.

Constitutions. Incertitude sur les premières constitutions politi-

ques, I, 34.

Contrats. Cequ'ils devaient êtreavant l'invention de l'écriture, I, 44. Comment se passaient avant l'invention de l'écriture, II, 61.

Contrefacteurs. Supplice qu'on leur infligeait en Egypte, I, 75.

Conventions. Les premières furent l'origine des lois et des coutumes. N'étaient pas rédigées parécrit, I, 23.

Conviés. Comment, en Egypte, chaque convié était servi à table, I, 360.

Copais. Débordemens de ce lac, I, 85.

Corfou. Dissertation sur cette ile, II., 80 à 82. Note.

Corinthe. Homère en fait-il mention comme ville commerçante et maritime, II, 297. Epithète que lui donnent les auciens poètes, III, 139. Sa position, III, ibid.

Corin hiens. Leur commerce maritime, III, 139. Leur inclination au luxe et et aux plaisirs, 140.

Cornes d'animaux. Ont été les premiers vaisseaux dont on se soit servi pour boire et conserver les liqueurs, I, 124.

Cornouailles (la côte de). De quelles îles faisait-elle autrefois partie,

II, 276.

Corsaire. Comment le métier en était considéré chez les Grecs, II, 307. Cosmogonie. Système de celle des Phéniciens, II, 223.

Coudée. Valeur de cette mesure chez les Grees, III, 230.

Couleurs. Celles employées à la teinture, du temps de Moise, II, 90. Cour. Celle de Pharaon, I, 67.

Couronne. Fut primitivement élective I, 28. Pourquoi elle devint héréditaire, I, 29.

Course (de la). Chez les Athéniens, III, 205.

Coutumes. Ont été pendant longtemps les seules règles de jurisprudence que les hommes aient suivies, I, 23. D'où elles tirent leur origine, 23. Peuples dont elles étaient les seuies lois, 24.

Cramoisi. Comment se fait cette couleur, II, 100.

Cranaüs. Ce que fut l'Aréopage sous le règne de ce prince, II, 20, 2¢ et euiv. A la mort de Cécrops, s'empare du trône d'Athènes, II, 21. Déluge qui arriva sous son règne, 24 et 25.

Créon. Guerre qu'il suscite à Thèbes, II, 322. Ses différens avec Adraste.

ibid.

Cresphonte. La Messénie lui échut en partage, III, 34.

Crète. Ses lois, II, 73. Son labyrinthe, 196.

Crétois. De leurs lois, II, 73. Comment étaient élevés leurs enfaus, 76 à 78. Toujours divisés, 76. A quoi faut attribuer leurs divisions intestines, ibid. Ce qu'on exigeait pour leurs magistrats, 77. Cultivaient-ils leurs terres, 78.

Crieur. A quoi était assujéti celui qui publiait les lois chez les Grees,

II , 74.

Crimes. Punis de mort chez les Hébreux, I, 36.

Criminels. Leur supplice chez nos ancêtres, I, 36.

Crin. Les Gaulois en faisaient des tamis, I, 117.

Crocodile. Etrange aveuglement des adorateurs de cette bête, I, 374. Crœsus. Richesses de ce roi de Lydie, II, 282.

Cuivre. On en rencontre de rouge fort pur dans quel ques parties de la Lepisiane et du Canada, I, 166. Est un des métaux que les hommes ont travaillés le premier,

D.

. 172. Plusieurs nations ne l'emploient que fondu, ignorant l'art de le forger, 171 Anciennement était employé aux usages auxquels on fait servir le fer aujourd'hui, 176. Les armes, les outils, les instruments du labourage, en étaient faits, ibid. Sa découverte a précédé celle du ser, 177. Ce qui a donné lieu à l'usage universel de ce métal, 178. Se trempe, 178 et 179. Quels sont les premiers qui ont travaillé ce métal chez les Grecs, II, 204. Ses propriétés pour les

blessures, 247.

Culte public et solennel. Fait partie des premières lois positives, I, 32. Culte. Ce qu'a produit son établissement, I, 39. Nécessité d'un culte unisorme, 39 et 40. Selon Hérodote, celui de la plupart des divinités de la Grèce venait de l'Egypte, I, 81, Les Egyptiens en rendaient un aux taureaux sacrés, 106. Celui des idoles remonte à une très-haute antiquité, I, 1842 De la diversité des cultes en Egypte, 372 à 376.

Culture. Développe-t-elle les qualités de grains, I, 103. Rend les fruits plus beaux que ceux qui viennent naturellement, I, ibid.

Voy. Agriculture.

Cumes. Temple que Dédale y bâtit,

II. 195.

Cyanées, ou Symplégades. Danger que les Argonautes coururent dans

ces lles, II, 294.

Cyaxare. Ce qu'on lui attribue relativement à l'art militaire, III, 145 et 146. De l'état de cet art chez les peuples de l'Asie, sous ce prince, 144 et 145. De l'état des arts et des sciences chez les Mèdes, sous ce prince, 180 à 184.

Clyclades. Par qui ces îles furentelles conquises, II, 270.

Cycle caniculaire. Ce que c'était ches les Egyptiens, II, 236.

Cyclopes. Ce qu'en rapporte Homère, I, 21 et 22. On leur attribue la découverte du fer, 179. er

Cylarabis. Ce qui arriva sous le règne de es dernier roi d'Argos , II , 36. Dabir. Mention que le livre de Josué fait de cette ville de la Palestine. II, 222.

Dagon. Les Phéniciens lui font honneur de l'invention de la charrue, I, 106.

Damætus. Ce qu'on lui attribue touchant Podalire, II, 249.

Danaus. L'un des fondateurs de la Grèce, I, 83. Enlève le sceptre à Gélanor, roi d'Argos, I, 87; II, 171. Son avénement au trône, 34. Ce qu'il fit pour marier ses filles, 36. Le vaisseau qui servit à son expédition d'Argos, célèbre dans l'antiquité, II, 291. Servit de modèle à la construction du navire Argo, 302.

Danse. Anciennement faisait partie des cérémonies religieuses, I, 364. L'ancienneté et l'universalité en sont attestées par tous les écrivains, ibid. Connue des Grecs dès les temps héroïques, II 358. Chez les Medes, III, 181. Chez les

Athéniens, 203.

Danube. Le pont que Darius y fit

construire, I, 25q.

Darius. Fait construire un pont sur le Danube, I, 259. Sa manière de supputer le temps, ibid. Veut faire mettre sa statue au-dessus de celle de Sésostris, II, 15.

Décence. Cette vertu était fort respectée ohez les Athéniens, III,

206.

Décorations. Chez tous les peuples étaient en usage parmi les personnes constituées en dignité, I,

Découvertes. L'établissement des lois et la réunion des familles les ont perfectionnées, I, 88.

Dédaie. Condamné à mort par l'Aréopage, II, 68. Instruments qu'il inventa, 192. Temple qu'il fit élever à Apollon à Cumes, 195. Invention qu'on attribue à ce prince , 292.

Désense des places. Chez les anciens

peuples, III., 153.

Déjouès, Premier roi des Mèdes, voi-

vant Hérodote, I, 28. Restaurateur de la monarchie des Mèdes; ses travaux civils, politiques et militaires : III, 8, 9 et 10. Les Mèdes sous ce prince, 179.

Délibérations. Où elles avaient lieu

chez les Grecs, II, 338.

Délits. Pouvaient-ils être rachetés chez les anciens peuples, II, 71. Delphes. Ce qu'était son temple dans

l'origue, II, 190. Delphinium. Fonctions de ce tribu-

nal chez les Grecs, II, 67. Delta (le) De quoi s'est formé, suivant Maillet , II , 87.

Déluge. Etat du genre humain après cet événement, 1, 17. Conjectures des auciens à ce sujet, I, 85. De l'état des arts avant cet événement, 88. Après, 89. Semble avoir euseveli pour le reste du genre humain tout ce qu'il y avait de monumeuts des arts et des sciences, I, 245 et 246. Il a fallu plusieurs siècles pour réparer ses ravages et donner à la terre le temps de se repeupler, 327.

Déluge de Deucalion en Grèce. Sous quel prince arriva cet événement,

II, 24. D'Ogygès, 85.

Démodice. Invention qu'on attribuait à cette reine de Phrygie , II , 282. Démophon. Ce fils de Thésée com-

parut le premier devaut le Palla-

dium , II, 68.

Démosthène. De son temps il subsistait encore une loi de Thésée écrite sur une colonne de pierre, I, 205. Ce qu'il disait de l'Aréopage, II, 24.

Deniers. Différentes dénominations qu'on donuait autrefois à cette monnaie en France, I, 303. Note.

Dénombrement. Moyen qu'employa Cécrops pour saire celui de ses sujets, II, 20.

Départements. L'Egypte originairement fut sinsi divisée, I, 70.

Déserts. Dans les premiers temps séparaient souvent une contrée d'avec une autre, 1, 288.

Désert urs. En Grèce, punis de mort, III, 150.

Désordre. A fait établir des lois, I, 34.

Despotisme. Quand il prit naissance I, 26.

Dessin. De son origine, I, 181. L'ombre a donné l'idée de cetart, ibid. Matières dont les premiers hommes se sont servis pour cet usage, ibid. Chez les Egyptiens, II, 148. De son origine chez les Grecs , 206 et 207.

Deucalion. Ce qu'ou lui attribuait dans l'antiquité; déluge qui arriva de son temps, II, 24 et 25.

Deuil. L'usage en est d'une haute antiquité, 358.

Diamants. A quoi la taille de cette Merre précieuse doit son origine, II, 107. Qui le premier l'a mise en pracique, ibid, du Brésil; depuis combien de temps en connaît-on le prix? II, 110. L'art de les tailler, ibid. Quelles sout les espèces qui existaient avant cette découverte, 110 et 111. Dès le temps de Moïse on counaissait l'art de les polir, tailler et graver, II, 112.

Diane. Fête odieuse qu'on célébrait annuellement en son honneur à Lacédémone, III, 195 et 196.

Dibutade. Ce que l'on raconte de ce potier deterre, touchant la sculpture, II, 207.

Diététique (la). A été la première partie de la médecine dont ou ait fait usage, I, 212. Note.

Dieux. Ce qu'ont été originairement ceux des anciens, I, 390 et suiv.

Dignités Voy. Charges.

Dimanche. Pourquoi Dieu a institué le repos pendant ce jour, I , 52.

Diodore. Ce qu'il dit au sujet du partage des terres chez les Egyptiens, I, 70. Ce qu'il raconte sur les Phéniciens, I, 312. Sur les prédécesseurs de Sésostris, 331. De la ville de Thèbes, 11, 132 et 133. Sur la peinture du mausolée d'Osymandes, 155.

Dion. Son erreur touchant le calen-

drier romain, II, 237.

Discipline militaire. Chez les Egyptiens, sous Sésostris, II, 310 et 311. Des Grecs aux temps héroiques, 337 et 338. Pan qui elle fut introduite dans les armées asiatiques, III, 146. Chez les Lacédémoniens, 156, 157 et 158. Chez les Athéniens, 159. Quel peuple l'introduisit le premier dans les armées, 183.

Dise te. Les premiers hommes ignoraient l'art de s'en prése.ver, I, o6.

Dispersion. Effet qu'elle produisit dans les sociétés et les familles après le déluge, I, 18.

Disque (jeux du). Usités chez les Grecs dès les temps héroïques, II, 358.

Dissertations. Sur le Sanchoniaton, I, 389. Sur l'authenticité et l'antiquité du hivre de Job, '403. Sur les constellations dont il est parlé dans le livre de Job, 412. Sur les noms et les figures des constellations, II, 362. Sur les noms des planètes, 382. Sur l'évaluation des monnaies et des mesures grecques, III, 225. Sur les périodes astronomiques des Chaldéens, 233. Sur les antiquités des Babyloniens, des Egyptiens et des Chinois, 241. Examen d'un passage d'Hérodote, 258.

Distances. Comment on calculait autrefois celles d'une ville à une autre, I, 287. Du temps de César, les Germains ne les comptaient que par les journées, ibid., mote.

Distillation. Etait inconnue aux peuples de cette époque, I, 226.

Distinction (marque de). Celles des princes et des personnes considérables chez les Grecs aux temps héroïques, II, 353.

Divertissements publics. En quoi ils consistaient en Egypte, I, 379.

Divinité. Les Egyptieus sont les premiers qui lui aient rendu un culte public et solennel, I, 68. Les premiers peuples lui ont toujours offert ce qui faisait le principal soutien de la vie, 95.

Divintés. Comment etaient représentées chez les Grecs, II, 210.

Division. Est la plus difficile de

toutes les opérations simples de l'arithmétique, I, 239.

Divisions intestines. A quoi il faut attribuer selles des Crétois, II,

Doigts. Plusieurs nations de l'Amérique ne calculent pas autrement que par leurs doigts, I, 236.

Domaines. Ce qui a donné naissance à la propriété des domaines; comment ils étaient partagés à la mort du possesseur. I. 60.

du possesseur, I, 49.

Domestiques. De quel sexe étaient anciennement dans l'Orient, II, 347. De quel sexe étaient chez les Grecs des temps héroïques, 357.

Dorus. Temple qu'il fit bâtir à Argos, II, 200.

Dot. Chez la plupart des anciens peuples, les femmes n'en apportaient point à leurs maris, I, 41. Chez les Egyptiens, c'était l'usage d'en donner une aux filles en les mariant, 68. De quoi se composait en Grèce, II, 60.

Drachme. Valeur de cette mesure, III, 226.

Dracon. Ce que l'on disnit des lois de ce législateur, I, 36. Elu archonte. Sévérité de ses lois, III, 27, 28. Inconvénients qui en résultèrent pour Athènes, 28.

Drapeaux. Les Grecs des temps héroïques en connaissaient-ils l'usage? II, 335.

Draps. Manière dont les Islandais les foulent, I, 147.

Droit d'ainesse. Prérogatives attachées à ce droit chez les premiers hommes, I, 42. En quoi consistait chez les Grecs, II, 63.

Droit d'asile. Pourquoi établi chez les peuples de l'antiquité, II,

Droit civil. Son incertitude dans les premiers temps, I, 34 et 49.

Droit des gens. Etait absolument inconnu aux premiera peuples, I, 340 et 381.

Droits de la guerre. Chez les encieus peuples, III, 154.

Droit de propriété. Voy. Propriété, Droit civil. Réglements qui y out donné naissance, I, 32. Est l'origine et la base de toutes les lois civiles, 41 et 42.

Dunois (le comte). Sous quel titre connu dans l'histoire, II, 62.

## E.

Eau. On ep faisait des libations dans les premiers temps, I, 65.

Ecarlate. Manière de la faire, II, 100. Echatane, Son architecture, III, 182.

Sa magnificence, ibid.

Echanges. Ont donné naissance au commerce, I, 297. Ce qu'il a failu faire dans les commencements pour les faciliter, 300.

Echanson. Cette dignité subsistait en Egypte du temps de Pharaon, 1,67. Echiptique (l'). De combien de degrés est-il composé ? I, 265. Note.

Ecluses. Osiris en fit construire sur le Nil pour arroser les terres, I, 110. Ecriture. Avant son invention, comment les hommes traitaient-ils de tous les actes de la vie civile? I, 43. Comment, chez quelques peuples, on y suppléait, 43. De sou origine et de ses progrès, etc., 188. Pratiques usitées avant son invention, pour conserver la mémoire des faits remarquables, 191. On ne peut fixer l'époque de la découverte de cet art, 192. C'est au dessin qu'il faut l'attribuer, 193 et 194. Comment la française dérive-t-elle du samaritain? 203. Matières qu'on a d'abord employées à l'usage de cet art, 204. Quoiqu'elle fût connue, on en faisait peu d'usagedans l'antiquité, 208. Ce qu'elle a dû produire par rapport aux mœurs des hommes des premiers siècles, 200. Les peuples n'eu ont connu pendant long-temps d'autre que les peintures représentatives ou les hiéroglyphes, 296. Quelles étaient anciennement les seules matières qu'ou y fit servir, ibid. Nous offre des exemples de traités de paix passés dès la plus haute antiquité, 341. De sou origine chez les Grecs, II, 214. De celle en boustrophédon, 217.

Ecriture alphabétique. Comment on en aura fait la découverte, I, 198 et 199.

Ecriture syllabique. Peuples chezlesquels elle s'est conservée, I, 197. Ecriture sainte. Sans elle, on ne peut rien dire sur l'origine des Grecs, I, 78.

Ecrivains publics. En Egypte, on coupait les deux mains à ceux qui avaient supposé de fausses pièces ousupprimé quelques articles dans les actes qu'ils avaient copiés, I, **75.** 

Ectènes. Nom que portaient autrefois les peuples de la Béotie, I, 39.

Education. Colle de Sésostris, II, 11. Celle qu'on donnait aux enfants, en Egypte, était très-dure et fort peu coûteuse, I, 70. Chez les Lacedémoniens, III, 191.

Egards. Ceux que les maîtres, en Egypte, étaient obligés d'avoir pour leurs esclaves formaient les ci oyens à la douceur et à l'humanité, I,

Egée (la mer). Quel prince réprima le premier les pirates qui la désolaient, II, 308.

Egialee. Fonde le royaume de Sicyone, dans le Péloponese, I, 86. Egine. Etait le centre du commerce de la Grèce, III, 138.

Eginètes. Leurs connaissances dans le commerce et la navigation, III,

138 et 13g.

Egypte. Sa division primitive, I, 30. Ses rois, 3o. Etat de ce royaume 430 ans après le déluge, 65. Lorsqu'Abraham s'y retira, 65 et 66. Sa division en nomes ou départements, 70. es habitants y étaient divisés en trois classes, ibid La justice y était gratuite, 71. Les counaissances humaines s'y sout développées plus promptement qu'ailleurs, 82 et 83. Preuves que l'agriculture y était connue très-anciennement, 104, et l'art du labourage, dès le temps de Joseph, 106. Sa splendeur et sa tertilité du temps d'Abraham. 110. Est une des premières contrées où les peuples se soient fixés, 160. Sa division du temps de Joseph, 291. A joui, dès l'origine de sa monarchie, d'une tresgrande tranquil ité, 293. L'ordre des prêtres s'y adonuait entièremeut à l'étude, 294. Comment on puni sait ceux qui étaient convaincus d'avoir fait de la fausse monnaie, 303. Est un des premiers pays où l'art militaire ait fait quelques progrès, 325 Les revenus de l'Etat y étaient partag's en trois portions; comment elles étaient distribées, ibid. Produit-elle du bois propre à la bâtis e des vaisseaux? 318. Comment les premiers rois se vêtissaient à la guerre, 334. C. que dit Hérodote sur sa position, 366. Sa division sous Sésostris, II, 13. Sa fertilité primitive, 85. Pourquoi pas aussi fertile que dans l'origine, 89 De l'état des arts de ce pays sous Sésostris, 84 à 88. Sa situation pendant les couquêtes de Cambys, 126. Ses forces militaires ous Sésostris, 311. Son gouvernement, ses lois, ses souveraius ; ses législateurs ; sa destruction, III, 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16. Sous Amasis, 13, 14 et 15.

Egyptiens. De leurs lois et gouvernements, I,63. Ont douné aux nations de l'Europe les premiers principes des art: et des sciences, ibid. A quoi il faut attribuer l'obscurité de leur histoire, 64. Ont été les premiers qui aient en un gouvernement réglé et politique, ibid. Passent pour être les instituteurs du gouvernement monarchique, ibid. Le trône y était originairement héréditaire, 67. Ont rendu les premiers un culte public et solennel à la divinité, 68. Font honneur de cet établissement à Osiris; priviléges qu'ils accordaient aux prê res; ont connu la nécessité d'établir des règles pour l'union entre l'homme et la femme, ibid. Rapportent à leur premier souverain les lois concernant le mariage; leur usage à cet égard 68. L'adultère y était puni très-sévèrement, 69. Ce qui leur était ordonné à l'gard de leurs cufauts et des enfants même de leurs

esclaves, ibid. Ils avaient l'art de les élever à peu de frais, 69 et 70. Ce qui donna lieu à l'art d'embaumer les corps. Etaient divisés en trois classes, ibid. Ce que dit Diodore à ce sujet, ibid. De quoi ils vivaient originairement, 93. Lenr vénération pour l'herbe appelée agrostis, 95. A qui ils sont honneur de l'invention de l'agriculture, 104. Comment ils rendirent l'Egypte la plus fertile contrée de l'antiquité, 110. Est-ce à euz ou aux Assyriens qu'il faut attribuer l'invention des caractères alphabétiques? 201 et 202. A quoi ressemblaient les caractères de leur écriture, 202. Passaient pour les inventeurs de l'anatomie, 221. Leurs procédés dans les embaumements. 221 et 222. Ce qui a donné lieu à ce te coutume, 225. Etaient persuadés de l'immortalité de l'âme, 226. Ont été de tout temps grands arithméticiens, 230. De quelle manière ils faisaient leurs opérations arithmétiques, 241. Pourquoi se sont-ils adonnés de bonne heure à l'astronomie? 249. Ont été les premiers qui aient donné une forme certaine à leur année, ibid. Leur aversion extrême pour la mer, 317 et 318. Fermaient l'entrée de leurs ports aux étrangers; quel était le seul endroit dont l'accès leur fût permis, 318. Les hommes abandonnaient le soin du commerce aux femmes, ibid. Secret qu'ils possédaient, II, 127. De leurs sciences, 225. Sous quel prince s'adonnèrent à la navigation et au commerce, 269 et 270. Leurs vaisseaux de guerre, 278. De l'art militaire de ce peuple, 309. Comment le soldat était nourri, 310. Leurs préjugés à l'égard des étrangers, III, 13. Leurs principaux législateurs et souverains; leurs lois; leur gouvernement, 10,11 et 12. Leur politique, 17. Soius qu'ils prenaient pour garantir leuis sépulores de la destruct on , 60. Leurs difices , monuments, pyramides, 55, 56, 57 et suiv. Leur architecture, 64,

65, 66 à 72. Cause du peu de progrès de ces peuples dans les aris, 71. Leurs progrès dans les sciences et dans l'astronomie, 80. Avaient deux sortes d'années, 91. Leurs astronomes, 92, 93, 94 et 95. Leurs idées sur les étoiles fixes, 96. Leurs connaissances en géométrie et en mécapique, 115 et suiv. Leur déclain pour le commerce, 128 et 129. Méritent-ils les éloges qu'on leur a prodigués? 185. Coupd'œil sur leurs connaissances dans les sciences et les arts; leurs lois; leurs mœurs, 185 à 187. Leurs antiquités, 241 et suiv.

Egysthe. Vengeance qu'il tira d'Atrée, II, 37. Sa perfidie envers le musicien de Clytemnestre, 358.

Electrion. L'un des successeurs de Persée au trône de Mycènes, II,

Eleusis. Mot par lequel les Grecs désignaient ses mystères, II, 67. Eleusis. Fondée par Eleusinus, I, 85. Eleusinus. Fondateur de la ville d'Eleusis, 1, 85.

Elios, ou Sol. Un des premiers monarques égyptiens, II, 203.

Elisabeth (Sainte). Mine que l'on y trouve, I, 167. Eloges funèbres. Usage des Egyptiens

à cet égard , I , 76.

Eloquence. Pourquoi dominait chez les Athéniens, III, 207.

Embaumements. Ce qui y a donné lieu chez les Egyptiens, I, 70. Procédes usités à cet égard chez ce peuple, 225, 226 et 227. On regardait avec horreur ceux qui exerçaient cette profession, 222. N'ont pu contribuer en rien aux progrès de l'anatomie, ibid. Causes qui ont donné lieu à la manière d'embaumer les corps, 225 et 226.

Embaumeurs. De quels instruments ils se servaient chez les Egyptiens, 1,217.

Embuscade. Ce que c'était chez les Lacédémoniens, III, 193 et 194. Emeraudes. Combien les anciens en connaissaient de sortes, II, 115. Ce que rapporte Cédrène sur une statue de Minerye, haute de quatre con-

dées, et faite d'une seule émeraude, est-il vraisemblable? 117. Hérodote sur celle du temple d'Hercule, ibid. Emoluments des juges à Athènes, II,

Empires. Qui leur a donné naissance, I, 53. Quelle fut l'étendue des premiers, 323. C'est dans le sein des grands empires que les arts sont ués, et que les sciences se sout formées, 344.

Emprunts. Loi singulière d'Asychis cet égard, III, 12.

Enchère. Chez les Assyrieus, on y vendait les filles, 1, 60 et 61.

Enclume. Les anciens en font remonter l'invention à des temps reculés, I, 172.

Encre. L'usage en a été inconnu à

toute l'antiquité, I, 207. Enée. Ses entreprises après la ruine de Troie démontrent les connaissances des Troyens dans la naviga. tion, II, 283. Le soin qu'il avait de sa parure, prouve le luxe qui régnait alors chez les Troyens, II,

348.

Enfants. Droit que nos ancêtres avaient surles leurs, I, 26. Avant l'établissement des sociétés politiques, les enfants provenus du commerce déréglé des deux sexes, ne ponvaient jamais savoir quels étaient leurs pères : ils portaient le nom de leurs mères, étaient souvent exposés à périr, 37. L'usage barbare de les exposer à la mort, n'avait paslieu en Egypte. Etaient élevés sévèrement et à peu de frais, 60 et 70. La famine a réduit les mères à les manger, 97. Enfants mâles. Ceux qui ont pu naître

en Egypte le même jour que Sésostris, II, 11. Comment élevés à Lacedemone, III, 191 et 192. Mauvais traitement qu'ils subissaient annuellement en l'honneur de Diane, 195. Examen qu'ils subissaient à Sparte au moment de leur naissance, 197

Engrais. Matières que les anciens faisaient servir à cet usage, I, 109. Entrailles. Pourquoi on ne mettait

point primitivement de sel dans celles des victimes, I, 95.

Eole. Ce que les Grecs lui attribuent touchant la navigation, II, 292. Epaminondas. Services qu'il rendit

à Thèbes, II, 41.

Ephètes. Fonctions de ces magistrats créés par Dracon, III, 28.

Ephod (1') du grand prêtre : ce que prouvent les pierreries dont il était chargé, II, 105.

Epheres. Pouvoir et fonctions de ces magistrats, III, 38, 39 et 40.

Epicharme. On lui attribue l'invention de quelques lettres grecques, II, 215.

Epis. Comment on a dà les récolter dans les premiers temps, I, 111.

Epoques comprises dans cet ouvrage.
Première: depuis le déluge jusqu'à
la mort de Jacob, espace d'envirou 700 ans, I, 17. Deuxième:
depuis la mort de Jacob jusqu'à
l'établissement de la royauté, espace d'environ 600 ans, II, 1.
Troisième: depuis l'établissement
chez les Hébreux jusqu'à leur reto r de la captivité, espace d'environ 560 ans, III, 1.

Equitation. Difficulté de cet art, I, 330. Cet art était-il connu des Grecs? II, 333. Chez les anciens peuples, III, 152 et 153.

Erechthée En quoi son règue est-il remarquable? II, 28

Erésichton. Ses conquêtes, II, 21

et 201

Erichthonius. Est-ce bien à lui qu'on doit attribuer l'invention de la monnaie en Grèce, II, 286. Des chariots? 289. Sur la découverte de l'argent, II, 204.

Erithras. Regardé comme l'inventeur de la navigation I, 319.

Erix. Elévation extraordinaire de ce mout, II, 195.

Esaü. Où il fixa sa demeure après la mort d'Isaac, I, 404.

Escalade. Etnit-elle en usage chez les Grecs aux temps héroïques? II, 321.

Esclavage. Où l'on en doit chercher l'origine, I, 341.

Esclaves. Droit qu'avaient sur eux nos ancêtres, I. 26. Loi des Egyptiens à leur égard, 69. A quoi on les employait chez les Grecs, II, 357. Quand, chez les Babyloniens, prénaient la place de leurs maitres, III, 172. Comment traités à Lacédémone, 192 à 194. Comment traités chez les Athéniens, 208.

Eson. Comment sut rajeuni par Médée, II, 251.

Espagne. Quel peuple a le premier commercé avec elle, M, 174. Origine de son nom, ibid, en la note.

Etain. A quoi on l'employait auciennement, II, 146. D'où les Phéniciens le tiraient, 275.

Etats. En quoi consiste leur prospérité, I, 69. Peuples qui se sont formés les premiers en un corps d'Etat, 293. En quoi les guerres des Etats monarchiques d'fèrent de celles des républiques, III, 154 et 155.

Etat militaire. A qui l'Egypte doit

cette institution, I, 73.

Etat républicain. Les Chinois et les peuples de l'Orient ne peuvent concevoir ce que c'est, I, 26.

Etendards. De quel peuple Moïse en avait pris l'usage, I, 337.

Etéocle. Ses discussions avec Polynice, II, 320 et 321.

Etienne de Byzance. Ce qu'il raconte sur la saignée, II, 249. Sur Podalire, ibid.

Ethiopie. L'or y est encore aujourd'hui la principale marchandise, I, 208. De quoi se nourrissent les voyageurs dans cette contrée, 115.

Etoffes. Epoque où l'on connut en Europe l'art de les fouler, I, 147. Procédé des anciens pour les nettoyer, 149 et 150. Celles de pourpre chez les anciens, II, 96 et 97. L'art de fabriquer celles de laine et de lin, 186. L'art de les fouler, 187. Les Babyloniens ont excellé dans l'art de les broder, III, 168.

Etoiles. Leur lever et leur concher hélisque, d'année en année, est sensiblement uniforme, I, 254.

Etoiles fixes. Idées qu'en avaient les Egyptiens, III, 96. Etrangérs. Quel était le seul endroit de l'Egypte où ils pussent pénétrer, I, 318. Comment on les traitait chez les peuples de l'Asie, 350. Jusqu'où allait l'éloignement et les préjugés des Egyptiens à leur égard, 379; III, 13, 130.

Etre suprême. Ce qui prouve son existence, I, 360

Eumolpe. Quelle découverte lui attribue-t-on, II, 177.

Eunome. Perd la vie dans une sédition, III, 35.

Eunuques. En Egypte, on reudait eunuques celui qui était coupable d'un viol, I, 75 et 76. L'usage d'en faire y était établi dès les premiers temps, 378.

Euristhène, III, 34. Son règne; ses dissensions avec son frère Proclès,

Europe. Ses premiers peuples paraissent avoir eu moins de taleuts pour les découvertes que les peuples de l'Orient, I, 295. S'est peuplée moins promptement que les autres parties du monde, I, 'bbid. Barbarie et extrême grossièreté qui en caractérisaient les premiers habitants, 380.

Européens. Voy. Europe.

Euryalus. Invention dont les Grecs lui font honneur, II, 190.

Eurypont, ou Eurithion. S'il gouverna les Spartiates avec la même autorité que ses prédécesseurs, III, 35.

Eurysthée. Comment périt en Attique avec tous ses enfans, II, 37. Eusèbe. C'est à cet auteur qu'on est redevable de la connaissance du

Sanchoniaton, II, 222. •
Eustathe. Son opinion sur l'expédition des Argonautes, II, 294.

Evangile. Du temps de Philon avait déjà fait de très-grands progrès,

Expédition des Argonautes. Ce qu'en rapporte Eustathe, II, 293 à 296.

Ezéchiel (le prophéte). Comment il parle de Job, I, 403.

F.

Fabricius. Ce qu'il dit touchant l'écriture en boustrophédou, chez les Greos, II, 217.

Faim. Ce qui a exposé les premiers hommes à toutes les horreurs de ce fléan, I, 96. A réduit les mères à manger leurs enfants, 97.

Fainéants. Comment regardés chez les Grecs, II, 64.

Faits remarquables. Comment les anciens peuples en conservaient la mémoire avant la connaissance de l'écriture, I, 188, 189, 190.

Famille (père de). Honneur dont jouissait en Grèce celui d'une famille nombreuse, II, 58.

Familles. Leur dispersion après le déluge, I, 18 à 20.

Famine. Excés auxquels elle peut porter les hommes, I, 96 et 97.

Farine. Comment on la préparait primitivement, I, 115, 116 et 117. Comment on fit pour la séparer du son, ibid.

Farro. Ce que les anciens faisaient de cette pate d'Italie, I, 117.

Faucille. Ce qui a fait sentir la nécessité de cet instrument, I, 111. Faux. Jusqu'où remonte son origine, I, 111.

Fécondité. Etait en honneur chez les Grecs. II. 58.

Grecs, II, 58. Femmes. Nos ancêtres avaient le droit de vie et de mort sur les leurs. I, 26. Avant l'établissement des sociétés politiques, appartenaient à celui qui s'en saisissait le premier, 37. La legitimité des épouses prend sa source dans les temps les plus reculés: Jupiter, Osiris, Pluton, n'avaient qu'une épouse légitime, 38. N'apportaient point de dot à leurs maris, ceux-ci au contraire les achetaient, 41. Peuples chez lesquels cet usage subsiste encore aujourd'hui, 42. Chez les Assyriens, il était expressément défendu de leur faire a cun mauvais traitement, 61. Chez les Egyptiens, il n'était permis d'en éponser qu'une, 68. Peine infligée à la femme adultère, 69. Celles enceintes condamnées à mort n'étaient exécutées qu'après leurs couches, 76 et II, 73. Dans les premiers temps s'accouchaient ellesmêmes, I, 218 et 219. Primitivement, ne mangeaient pas avec les hommes, 356. Il y en avait de publiques, 365. Eu Egypte, avaient beaucoup d'empire sur l'esprit de leurs maris. Elles étaient les maîtresses dans leurs maisons, 372. Les Egyptiens ne voulaient pas que leurs femmes pussent sortir aisément de leurs maisons, 377. En Attique, avaient droit de suffrage dans les délibérations publiques, II, 18. En Grèce, étaient chargées du travail pénible de tourner la meule, 176. Singulière cérémonie religieuse à laquelle elles étaient assujetties chez les Babyloniens, III, 173. Ce que l'on en peut conjecturer, 174 et 175. En Médie, il leur était permis d'avoir plusieurs maris, 183.

Femmes grecques. Leurs mœurs et usages aux temps héroï ques, II, 353. Leur habillement, 353 et 354. A Lacedémone, III, 296 à 200. Voy. Lacedémoniennes. A Athènes, 204. Voy. Athèniennes.

Fer. Tubal-Cain connaissait l'art de le travailler, I, 88. A été long-temps inconnu aux anciens peuples, 160. Comment il fut découvert au mont Ida, 163. De tous les métaux a été le dernier à découvrir, 173. Difficultés que présentent sa recherche et sa manipulation, 174 et 175. Les premiers hommes n'en ont eu qu'une connaisance imparfaite, 180. A qui on en attribue la découverte et l'art de le reudre malléable, 179. De l'art de le travailler chez les Grecs, II, 205 et 206.

Pérocité des hommes après le déluge, I, 20 et 21.

Festins. Chez les premiers peuples, I, 349 et 35e, II, 35o.

Fêtes. Désordres des Egyptiens dans leur célébration, 1, 377. Feu. L'usage en fut perdu après le déluge, I, 20. Les premiers Grecs n'en faisaient point usage, 80. Idée qu'ils s'en formaient, 90. Phoronée apprend aux Argiens à se servir de cet élément, 86. Peuples qui en ignoraient l'usage, 89. A quoi les Egyptiens, les Phéniciens et les Grecs en attribusient la décou-. verte, 91 et 92. Si les premiers habitants de la terre ont été privés de l'usage de cet élément, ce n'est pas qu'il n'existat, 92. On ignorait l'art de le reproduire et de le transporter à volonté. Conjectures sur les moyens qu'ont employés. les premiers hommes pour se le procurer, 92.

Feutre. Etait très en usage chez les

\_\_anciens, I, 142.

Fèves. Etaient proscrites chez les Egyptiens, I, 367. Figuier. Un des premiers arbres

Figurer. Un des premiers arbres fruitiers qu'on ait cultivés, I, 134.
Son origine, II, 183.

Figures en relief. Leur origine, II, 207.

Filer. A qui on attribue l'invention de cet, art. I, 143.

Filets En connaissait-on l'usage chez les premiers hommes, I, 96.

Filles. A quel âge se mariaient chez les Grecs, II, 58. Comment on regardait en Grèce celles qui mouraient sans être mariées, 59. Chez les Assyriens, elles étaient toutes pourvues, I, 60 et 61. Vendues à l'enchère chez cepeuple, ibid.

Firmicus. Son erreur touchant la révolution des planètes, II, 237.

Fléau. N'est point en usage dans le Levant, où a commencé l'agriculture, I, 112.

Flèches. Comment elles étaient armées primitivement, I, 95. L'usage en est ancien et universel, 333. Les anciens peuples avaient l'usage de les empoisonner, 340. Les Greos des temps héroïques en usaient de même, II, 343:

Flûtes. Usages de cet instrument à Lacédémone, III, 157.

Foi (bonne). N'était pas respectés dans les affaires chez les premiers peuples, même entre parents, I, 382 et 383.

Folie. Les Argiennes y étaient particulièrement sujettes, II, 245.

Fondateurs de la Grèce. V. Ogygès Inachus, Cecrops, Cadmus, Lelex, Danaüs, etc,

Fontaines. Celles des jardins d'Alcinous, II, 80.

Fontana (Dominique). C'est à cet architecte célèbre qu'on doit la restauration de l'obélisque de Ramassès, II, 127 à 240.

Forbisher. Comment les sauvages de ce détroit faisaient cuire leurs viandes, I, 98.

Force. Ce qui fait celle d'un Etat, I,

Forêts. Sont souvent embrasées par les feux souterrains. I, 91. Secours qu'elles pouvaient fournir aux premiers hommes, 94.

Fortifications. Celles que Sésostris fit construire en Egypte, II, 314. Fort-Louis. Comment on y recueille

la poudre d'or que le Rhin roule,

II, 294, en la note.

Foudre. Les anciens disaient être redevables de la connaissance du feu aux accidents de ce phénomène, I, 91.

Fouet. Dans quel cas on infligeait cette punition chez les Egyptiens, I, 74. Chez les Lacédémoniens, III, 196.

Fou-Hi. La Chine sous ce prince, III, 279 et suiv.

Fouler (art de). On l'atribue à Nicias de Mégare, II, 187.

Fours. Comment on faisait cuire le pain avant leur découverte, I. 114. Temps où l'on fait remonter leur invention, leur forme et les substances qui les composaient primitivement, I, 120.

Fourchettes. Les anciens n'en faisaient point usage, I, 352.

Fourneaux. Ont dû être inventés

de bonne heure, I, 169.
Fourmont (M. l'abbé de). Ce que prouvent les inscriptions rapportées par ce voyageur, touchant l'écriture en boustrophédon, II, 218.

Fromage. L'art de le faire chez les Grecs, II, 185.

Froment. Chez les Egyptiens, c'é ait une houte que d'en faire usage. De quoi leur pain était composé, 1, 367.

Fronde. Son usage n'est pas aussi ancien que celui des slèches, I,

Fruits. On les offrait originairement en sacrifice à la divinité dans les premiers siècles, I, 95, Mauicre dont les sauvages les cueillent, ibid. Quand les peuples ont commencé à en distinguer les espèces, à en soigner la culture, et à en faire des provisions, 102. La culture les rend plus beaux que lorsqu'ils viennent naturellement, 103. Les patriarches s'en nourrissaient, 351. De tout temps les Egyptiens en ontfait un grand usage, 269. Ceux que l'on trouvait dans le jardin de Laërte, II, 183.

Fumier. Etait un des engrais des anciens, I, 109. S'en servait-on chez les Grecs, II, 166.

Funérailles. Magnificence de celles qu'on faisait, en Egypte, aux animaux sacrés, I, 375.

# . **G.**

Gadir. Aujourd'hui Cadix. I., 274 et 275. Avantage que les Phéniciens retirèrent de la possession de cette 1le, I., 174.

Galaad. A quel endroit les Hébreux donnaient-ils ce nom, I, 343.

Galauterie. Quelles idées les Athéniens en avaient, III, 206.

Ganimède. Son enlèvement fut une des causes de la guerre de Troie, II, 323.

Garcilasso. Ce qu'il dit des remèdes des Péruviens, I, 213, note.

Garçous. A quel âge se mariaient chez les Grecs, 11, 58.

Gaulus et Gauloi. A quels vaisseaux les Phéniciens donnaient-ils ce nom, II, 278. Etymologie de ce mot, ibid. Gédéon. Ses opinions religieuses, I, 400 et 401. Sa nombreuse postérité, 11,62.

Gélanor, roi d'Argos. Est détrôné par Danaus, I, 87. Fut le dernier de la race des Inachides qui porta la couronne, II, 34.

Généraux. Durée de leur pouvoir chez les Athéniens; par qui ils étaient nommés, III, 159 et 160. Gènes. Le vase que l'on y voit est-il d'émeraude, II, 118.

Genèse. Les 10e et 11e chapitres ré-

pandent un grand jour sur l'histoire greoque, I, 78 et 79.

Gengiskan. Ce que prouve la rapidité de ses conq étes, II, 313. Genre Humain. Au sortir du délage,

I , 17. Géographie. Ce qui la concerne, I, 286. Son origine, 288. Les Egyptiens disaient devoir à Hermes la connaissance de cette science, 291. Sans elle on ne peut faire camper, marcher et subsister des troupes, 289. A contribué aux progrès de la géométrie et de l'astronomie, ibid. Les Egyptiens en étaient-ils les inventeurs, 201. Témoignage que fournit l'Ecriture sur l'aucienneté de la connaissance de cette scieuce, 291 et 292. Chez les Egyptiens II, 240. Chez les Grecs, 264. Chez les Egyptiens, les Grecs et les anciens peuples, III, 119 à

Géométrie. Quelle a été sou origine, I, 271 et 272. Comment elle se divise, 272. Probabilités sur sa découverte, 274. Ce qu'elle signifie suivant son étymologie, ibid. La navigation et l'étude de l'astronomie ont eu une très-grande part à ses progrès, 277. Chez les Egyptiens. II, 234, et III, 116 et suiv. Chez les Grecs, II, 264. Chez les anciens peuples en général, III, 111 à 127. Voyez Astronomie.

Gibier. Les Grecs en faisaient-ils usage, II, 351.

Gin-Hoang. On lui attribue l'invention de l'agriculture, I, 100.

Gland. Etait originairement la nourriture des Grecs. Ne doit pas être confondu avec le gland de nos forêts; fruits que les anciens comprenaient sous c nom, I, 93.

Glaucus. De quel métal étaient ses armes, II, 152.

Gloire. L'amour qu'elle inspire supplée souvent a: x lois e à la vertu, I, 54. Ce qu'elle produisait sur les Athéniens, III, 208.

Gm. mons. Ont été les premiers instruments astronomiques que les Egyptiens, les Chinois et les Péruviens aient imaginés, I, 255. On en a élevé d'artificiels dans presque tous les climats, ibid. Naturels et artificiels, II, 231 et 232. Celui que Moise inventa, II, 232.

Golconde. Mines de diamants qu'on y trouve, II, 114.

Gordius, premier roi de Phrygie. De quelle manière il monta sur le trône, II, 7.

Gorgophone. Son mariage avec OEbalus, roi de Sparte, II, 42 et 57. Douna le premier exemple, en Grèce, d'une veuve qui ait passé en secondes noces, ibid.

Gouvernements. De leur origine, I, 23. Le premier tut-il monarchique, 25 Causes qui y donnèrent nai-sance, ibid. Les premiers penples y avaient beaucoup de part, 30. Stabilité que le mouarchique a donnée aux sociétés, 31. Peuples qui passent pour en être les instituteurs, 64. Celoi des peuples de la Haute-Asie, des Babyloniens, et des Assyriens, II, 3. De celui des anciens peuples en général. III. 3 et suiv.

général, III, 3 et suiv.
Gouverneurs. Ce à quoi ceux de chaque province étaient obligés sous Ninias, roi des Assyriens, I, 62.

Frains. Soins qu'exige leur culture, I, 103. Ne peuvent jamais perdre par la culture leur essence fondamentale, ibid. Nous n'en connaissons pas de sauvages dans nos climats, 103 et 104. A quoi on peut ca attribuer la découverte, 104 et 105. Comment les anciens les faissient sortir de l'épi, 111. Ce qui se pratique encore aujourd'hui à cet égard

chez plusieurs peuples. 111 et 112. Comment ou les préparait dans les anciens temps, 116. Ce qui prouve que l'art de les semer était consu en Grèce dès le temps de Cadmus, II, 171 à 174. Où les Grecs les serraient 175.

Gramens. Renferment-ils les principes des différents grains, I, 103.

Granger. Ce qu'il dit sur l'Egypte, II, 86 et 87. Ce qu'il raconte du mausolée d'Osimandès, II, 137. Granit. D'où les Egyptiens le tiraient, II, 128. Comment on en taille les blocs dans la basse-Normandie, II, 129.

Gravure en creux. De son origine, I, 181., 182, 183 et 184. Chez les Grecs, II, 205. Ce qu'elle était chez les Egyptiens, III, 66.

Graveurs. Quet usage ceux employés per Moïse firent de la poudre da diamant, II, 112.

Grèce. Sa division primitive, I, 29. Le pouvoir de ses anciens rois ne s'étendait pas au-delà de leurs domaines, ibid. Gécreps y établit le gouvernement de l'Egypte, 69. De ses lois et de son gouvernement, 77 et 78. Ses premiers princes; quel était leur pays, leur origine, 81. Détruite après la mort de Saturne, 82. C'est aux colonies d'Egypte qu'elle doit sa civilisation. 83. Ce qu'elle éprouva sous le règne d'Ogygès, 85. Phoronée est regardé comme le premier souverain de cette partie de l'Europe, 86. Comment on nomme les neuf premiers rois, 87. Colonies europeennes qui s'y étaient établies avant la mort de Jacob, 290. Ce que l'on en dit en général, II, 14. Les rois y faisaient les fonctions de sacrificateurs, 51. Comment étaient vêtus ses premiers habitants, 185. Sciences et arts de cette contrée, 242. Cause de sa décadence, 267. Révolution qu'elle éprouva après la destruction de Troie, 340. Pour la connaître, il suffit d'étudier l'histoire d'Athènes et de Lacédémone, III, 24 et 25. Ses diverses révolutions, 44 et 45. A quoi elle doit sa supériorité dans les arts, 44 et 73. Pratiques militaires communes à tous ses peuples, 150. Les déserteurs y étaient punis de mort, ibid. Comment ses villes étaient bâties, 154.

Grecs. Ont éclairé les Romains I, 63. Ont joué en Europe le même rôle que les Egyptiens en Afrique, 77. On ne peut rien dire sur leur origine sans avoir recours à l'écriture saihte, 78. Vivaient primitivement dans la plus grande barbarie, 80, et II, 163. Les Titans leur ont enscignés les premiers éléments des arts et des sciences. Après la mort de Saturne, ils retombent dans l'ignorance et la barbarie, I, 82. Idée qu'ils se formaient originairement du feu, 90. Ce qu'ils racontent au sujet de la découverte de cet élément 02. Ce dont ils vivaient originairement. Coutume qui se pratiquait à l'égard des nouveaux mariés, 93. De qui ils dissient tenir l'invention de l'agriculture, 105. Comment étaient faites leurs charrues, 107 et 108. Nations dont ils faisaient le plus de cas, II, 4. De quelle coulour ils peignaient leurs vaisseaux, 302. Sous Cécrops, s'assujettissent à la loi du mariage, 57. Quel moyen ils employaient pour faire passer à la postérité ce qu'ils avaient intérêt de ne point oublier, 73 et 74. On leur attribue les peintures de quelques monuments égyptiens, 155. Comment s'éclairaient, 181. Quand commencèrent à s'adonner au commerce, 284. Leur marine aux temps héroiques, 284 à 308. Leurs vaisseaux, 208 à 302; leur forme, 302 et 303 combien portaient d'hommes, 303. Comment ils les dirigeaient sur mer, 304 et 305. Leur expédition contre Troie, 323, 324 et suiv. Comment étaient armés, 328, 329 et 330. Leurs manœuvres et évolutions, 331, 332, 333 et 334 à 239. Amende qu'on imposait à ceux qui

se dispensait de servir, 336. en la note. Comment on partageait | butin ent: e les soldats; leur discipline militaire, ibid. Leurs conseils publics, 337. Punitions et récompenses militaires, 338. Caractè e de ces peuples aux temps béroïques, Il 341 à 343. Mœurs et usages de ces peuples aux temps héroiques, 349, 350 et 351. Maniere dont ils se nourrissaient, 350 et 351. Leur habiliement, 352, 353 et 354. Leurs maisons, 354. Leurs meubles, 354 et 355. Leur boisson ordinaire après la découverte de la vigue, 351. Civilités usitees chez ces peuples aux temps héroïques, 356. Leurs domestiques 357. Leurs architecture, III, 74, 75 et 76. Leur monuments, ibid. Défectuosité de leurs vêtements, 78 et 79. Dans quel temps ils commencerent à se débrouiller dans les sciences, 98 et 99. Leurs plus célèbres astronomes, 109. Leurs connaissances en géométrie, 118. En géographie, 119 à 127 Leurs connaissances dans l'art militaire, II, 318, et III, 149. Pourquoi ils faisaient primitivement la guerre à leurs propres frais, 150. Quand ils recurent une solde, 151. Etalent-ils exerces au mani ment des armes, 152. Quand ils firent usage de la cavalerie, 152 et 153. Comment récompensaient la valeur, 154. A qui ils doivent la perfection de leur théâtre, 218. V. Athéniens, Lacedemoniens, Thebains, etc.

Greffe. Ne peut se pratiquer sur les gramens, I, 103. De sa découverte, 135. Est encore incoupue à beaucoup de peuples, 137. Depuis quand on connaît cet art, II, 83. Ce qu'en dit Manilius, 84, note.

Grégoire XIII! Jules-Cés r réforme son calendrier, I, 256.

Grenadier, un des premiers arbres qui aient été cultivés, I, 134.

Guerre. Une des principales fonctions des premiers rois était de marcher à la tête de leur peuple lorsqu'elle éclatait, I, 28. Ce qu'elle a souvent produit dans les empires, 50. La première, entreprise dans l'esprit des conquêtes, remonte au temps d'Abraham, 323. A contribué au pro rès des sciences et des arts, 344. Les premières se sont faites avec une barbarie et une cruauté extrêmes, 240 A contribué au perfectionnement de la géographie, 289. Comment les anciens princes la faisaient, III, 145. Anciennement était terminée en une seule campagne, 147. Entraînait la ruine des pays vaincus, 148. Pourquoi les soldats grecs la faisaient primitivement à leurs propres frais, 150. En quoi dissèrent celles des républiques et des Etats monarchiques, 155. De ses droits chez les anciens peuples, 154. Comment ils en usaierit, ibid.

Guerre de Troie. Ce qui y donna lieu, II, 323 à 339. Rois qui four-nirent à cette expédition, 296, 297 et 298. Peut-on adopter les opinions de Bianchini au sujet de cette guerre, 308. Préparatifs et expéditions des Grecs, 323, 324 et suiv. Ce qu'ils en retirèrent, 330.

Guettard. Découverte qu'il a faite en France, II, 129, en la note.

# H.

Habillement. En quoi consistait celui des patriarches, I, 353. Chez les Egyptiens était fort simple, 370. Celui des Grecs aux temps héroïques, II, 352, 353 et 354. Des babyloniens, III, 168. Des Mèdes, 180. Des Lacédémoniens, 189. Des Athéniens, 203. Des Athéniennes, 204.

Habis.Les anciens habitants de l'Espagne lui attribuent la découverte

de l'agriculture, I,51.

Habitanis.Le nombre fait la prospérité d'un Etat, I, 69. En Egypte étaient divisés en trois classes, I,

Habitation. Les premiers peuples n'en avaient point de fixes, I, 23. C'est ainsi que de nos jours vivent plusieurs nations, ibid.

Habits. En quoi consistait le luxe des habits au temps d'Abraham, I, 353 et 354. Manière de les laver chez les Grecs, II, 352. Voy. Habillements.

Haches. Comment elles étaient armées primitivement, I, 332.

Hameçons. De quoi ils étaient formés chez les premiers hommes, I, 96.

Hannon. Ce que la relation de son voyage dans l'Afrique occidentale nous apprend, III, 126.

Hareng, A qui on doit l'art de l'encaquer, I, x38 Honneur que rendit Charles-Quint à son auteur pour cette découverte, ibid.

Hébreux. La loi du Talion était trèsexactement observée chez ce peuple, I, 35. Crimes qui y étaient punis de mort, 36. Leur monarque et leur législateur. De Quelle manière ils se gouvernent encore aujourd'hhi, II, 7 et 8. L'art militaire de ces peuples aux temps de Moise et de Josué, 317 et 318. Armes dont se servaient ces peuples, 318. Révolution qui se fit dans leur gouvernement et dans leur religion, III, 3 et suiv. Les différents souverains qui les gouvernèrent, ibid.

Hécatée. Ce que disent les anciens de cet auteur, II, 155.

Hector. Ce que l'on peut induire de la manière dont les Grecs répondirent à son dési, II, 219 et 220.

Hécube. Ses plaintes sur la férocité des Grecs, II, 342 et 343.

Hélène. Son mariage avec Ménélas; son enlèvement par Pàris, II, 44. La broderie dont elle s'occupait prouve que cet art était alors conuu des Grecs, 103 et 157. Ce que Polidamna lui enseigna, 229. Donne lieu à la guerre de Troie, 323.

Héliaque (année). Chez les Egyptiens; ce qu'en rapporte Censorin, II, 237.

Héliopolis. Le rempart que Sésostris

y fit construire s'étendait depuis Péluse jusqu'à cette ville, II, 314. Hellespont. Sa côte occidentale faisait partie des Etats de Priam, II, 283.

Hélojo. Les Grecs désignaient ainsi le soleil. II, 367.

Héraclides (les). Comment ils s'emparèrent de presque toutes les villes du Péloponèse, II, 44.

Herbelot. Ce qu'il dit sur les émeraudes, II, 116.

Herbes, Les Egyptiens et les Grecs ne vivaient originairement que d'herbes et de racines sauvages, I, 93 et 94. Dans les premiers siècles on les offrait à la divinité, 95.

Hercule. Enfants qu'il laissa en mourant; par qui furent élevés, II, 45. Inventions qu'on lui attribue, 91. Colonne remarquable de son Temple, 119.

Hermès, ou Mercure Trismégiste. On ne doit faire aucun fondement sur les livres qui lui sont attribués sur la médecine, I, 224. Les Egyptiens lui doivent les premiers éléments de géographie, 291. Muévès lui attribuait les lois de l'Egypte, II, 77. Ce qu'il avait gravé sur une émeraude, 118.

Hermione. Circonstauces de son mariage avec Oreste, II, 38.

Hermippus de Beryte. Ce qu'il attribue à Chiron, II, 259

Hermotybies. Corps de milice égyptienne, II, 310.

Hérodote. Ce qu'il avance sur l'origine des monarchies, I, 28.
Ce qu'il raconte d'un peuple qui
ne vivait que d'herbes, 94. De
Ménès, 305. Ce qu'il rapporte
touchant les arts en Asie, It 80.
Sur les jardins de Midas, ibid.
Sur la fertilité de la Babylonie,
88. Sur la colonne du temple
d'Hercule, 119. Son ignorance
en astronomie, III, 91. A composé
son histoire d'après le goût des
Athéniens, 210. Dissertation sur
un passage du second livre de cet
historien, 258.

Herse. Son invention, I, 109. Depuis quand en usage chez les Grecs,

Hésiode. Ce qu'il rapporte touchant le mariage des garçons et des filles en Grèce, II, 58. Son traité a'agriculture, 83 et 84. Ce qu'il rapporte tonchant l'usage des Grecs de labourer la terre, 173 et 174. Hélius, fils de Vulcain, établit le

premier en Egypte la peine contre l'adultère, I, 69.

Hilotes. Origine de ce nom, III, 192. Leur esclavage chez les Lacedémoniens, ibid Mauvais traitements et perfidie de ces derniers à leur égard, 193.

Hippocoon. Ses guerres avec Tyn-

dare, II, 42 et 43.

Histoire. Ce qu'elle nous apprend concernant la Mésopotamie, la Pales ine, l'Egypte et la Chine, I, 104 et II, 4.

Historiens chinois, III, 268, 269 et suiv.

Hitsée. Qui est l'auteur de ce traité, III, 28o.

Homère. Description qu'il fait des Cyclopes, I, 21 et 22. Exalte les avantages de la royauté et de la subordination, 26. Dépose de l'empire que les pères avaient anciennement sur leurs enfants, ibid. Ce qu'il rapporte sor les jardins de Midas et d'Alcinous, II, 80 à 82. Touchant les arts en Asie, 80 à 83. Sur les ceintures de Calypso et de Circé, 104. Touchant l'usage des Grecs de labourer la terre, 173 et 174. Sur Icmalius, 207. Où il est né, 220, en note. Ses express ons sur les monnaies des Grecs, 285 à 287. Ce qu'il entend par le mot de cavalerie, 334. Opinion sur le lieu de sa naissance, 332. Peinture qu'il fait de la toilette de Junon, 347. Ses connaissances en géographie, III, 119.

Homicides. Etaient punis demort chez. les Hébreux, I, 36. Chez les Emyptiens, 74. Par quelles cérémonies se pur fiaient à Athènes, II, 72. En horreur chez les Grecs et les

Romains, ibid.

Hommes. Leur férocité et leur existence après le déluge , I , 20 et 21. Peuples qui vont à la chasse des hommes, 96. Comment les premiers hommes jugeaient de la figure de la terre, 289. On peut les comparer aux nations sauvages et barbares qui existent encore aujourd'hui, 293.

Honneur. Celui que les Grees rendaient à leurs héros, II, 338.

Hor, ou Hori. Chef d'un peuple connu sous le nom d'Horides, et dont l'Ecriture fait mention, I, 404. Horides (les). Comment ils étaient

gouvernés, I, 319 et 320.

Horloges d'eau. Out été généralement usitées ches les peuples policés, I, 258.

Horreens. En quoi consistait leur principal négoce du temps de Job,

I , 320.

Hospi alité. Ce qui a porté les premiers hommes à l'exercer, I, 387. Les Arabes passent pour le peuple le plus hospitalier, ibid. Ne pouvait pas être bien à charge dans les premiers temps, ibid.

Hôtelleries. Hérodote en attribue l'invention aux Lydiens, I, 307. Etaient établies dès le temps de

Jacob, ibid.

Hudson (baie d'). Mine de cuivre qui s'y trouve, I, 168.

Huile. De l'art de la faire, I, 130 à 133. Usage qu'en faisaient les anciens, 133. Athènes réputée pour l'art de la faire, II, 179. A qui on doit la connaissance de celle d'amandes douces , 229.

Humanité. Les premiers législateurs ont voulu l'inspirer aux hommes, en la leur ordonnant même envers

les bêtes, I, 52.

Hyades (les). Leur figure, I, 263. Hyanthes. Peuple grec dont l'origine est inconnue, I, 79. S'établissent en Béotie, II, 39.

Hydromel. Son usage avant l'invention de faire le vin, I, 128.

Hyéroglyphes. Les Egyptiens passent pour en être les inventeurs, I, 195. Ont été pendant long-temps la seule manière d'écrire des anciens peuples, 195 et 196. Chez les Mexicains suppléaient à l'écriture alphabétique et aux caractères numériques, 244.

Hyperbius On lui attribue l'invention des briques, II, 190.

Hypermnestre. Est accusée devant

le peuple, II, 49.

Hyppo. Indice que cette fille du centaure Chiron donne sur les connaissances astronomiques attribuées à ce dernier, II, 260, note.

#### I.

Icmalius. Ce qu'Homére en rapporte, II, 207.

Idolatrie. Sa naissance, I, 21. Punie de mort chez les Hébreux, 36. A contribué aux progrès de

la sculpture, 184. Idoles.Leur culte remonte à une très-

haute antiquité, 184.

Idumée. Patrie de Job, I, 32e. Futelle originairement habitée par les Horides, 319 et 404. Sa situation géographique, 404. Est désignée sous le nom de Séhir, ibid.

Ilus. Refuse à Ulysse le poison que celui-ci lui demandait pour empoisonner ses flèches, II, 343.

Images. Les anciens leur rendaient un culte, I, 185.

Immortalité de l'âme. Voy. Ame. Inachides. Nom des neuf premiers rois d'Argos, issus d'Inachus, I,87.

Inachus. Fondateur d'Argos, I, 83

Inceste. Etait puni de mort chez les Hébreux, I, 36.

Inclinations guerrières (les ) d'un prince font-elles toujours le bonheur des sujets, II, 5.

Indes. Usages sur lesquels on y appuie les jugements, I, 24. Manière dont quelques-uns de ces peuples préparent le blé, 114.

Industrie. Les hommes ne sont industrieux qu'autant que le besoin les force à le devenir, I, 244.

Infanterie. Chez les Lacédémoniens, III, 156.

Ino. Ce qui prouve que l'art de semer

le grain était counu en Grèce dès le temps de Cadmus son père, II, 168.

Inondations. Arrivées sous Ogygès et sous Deucalion; à quoi contribuèrent, I, 85, II, 24, 25 et 170.

Inscription. Celle qu'on lisait en Egypte sur la bibliothèque sacrée,

II, 242.

Instruments de musique. C'est à Jubal qu'on en attribue l'invention, I, 88. Ce qu'étaient les premiers instruments militaires, 337. Les Grecs en pos édaient-ils aux temps héroiques, II, 334. Voy. Musique.

Instruments de chirurgie. De quoi ils étaient faits originairement,

I, 217

Ion. Son commandement chez les Athéniens, II, 29. Ses conquêtes dans l'Asie, 200 et 201. Ce qu'en

rapporte Vitruve, ibid.

Isis. Selon Diodore, donna en propre aux prêtres le tiers de l'Egypte,
I, 68. Vénération qu'elle inspirait
aux Egyptiens; donna lieu en
Egypte à la loi qui autorise le mariage entre frère et sœur, 69. Les
Egyptiens lui font honneun de l'invention de l'agriculture, 104. On
lui attribue l'invention de l'art de
filer, 143. Avait enseigné la médecine à son fils Orus, 213. Son
culte; par qui fut établi, II, 171.
Ismandès. Ce priuce n'est-il pas le
mê ne qu'Osmandès, II, 236.

Ismène. Combat des Grecs sur ce fleuve, II, 320.

Israélites. Avaient adopté en quelque sorte la coutume des Egyptiens de juger les rois après leur mort, I, 77. Les vases qu'ils empruntèrent aux Egyptiens prouvent que l'orfévrie était cultivé een Egypte, II,

Isthmiques (jeux). Prix que l'on y décernait primitivement, III, 212. Ceux que l'on y déféra par la suite, 216.

Ithaque. Etait-elle éloignée de l'île des Phésciens, II, 80. Note. Ithome. Durée de son siége, III, 153

et 154.

J.

Jacob. De son temps, on écrivait sur des lames de plomb avec un stilet de fer, I, 206 Dès le temps de ce patriarche, l'art de mouter à cheval était consu dans la Palestine, 331.

Jacques (saint). Eloge qu'il fait de Job. I, 403.

Jalousie. Entrait dans le caractère

des Egyptiens, I, 377.

Japon. Usages singuliers qui s'y pratiquent touchant les récoltes, I,
280, note.

Jardinage. Chez les différens peuples I, 133, 134 et suiv. Dans l'Asie, II, 80. Préceptes de Moïse à ce sujet, 83.

Jardins. De leur origine, I, 133, 134 et suiv.

Jardins suspendus de Bubylone. Outils existé, III, 50 et 51.

Jason. C'est à ce prince que la Grèce doit le premier vaisseau qui soit sorti de sea ports, II, 293.

Javan. Est la tige de tous les peuples grecs, I, 79.

Jeux. Etaient-ils connus aux anciens peuples, III, 207.

Jeux de la Grèce, III, 211. Pourquoi avaient été institués, ibid et leurs effets, 212 et 213. Prix qu'on y décernait primitivement, 212. Ceux qui y furent déférés par la suite, 216. Comment ils dégénérèrent, 216 et 217. A Athènes, les femmes n'y assistaient point,

Job. Opinion de quelques auteurs sur ce patriarche, I, 403. Dissertation sur l'authenticité et l'antiquité du livre de Job, ibid. Quelle était sa patrie, 404. Ce qu'il dit des pierreries, II, 106.

Jones. A quoi les Egyptiens les employaient, I, 117.

Joseph le grammairien. Ce qu'il rapporte touchant les ohélisques, II; 232.

Jubal, frère de Tubal-Cain. Inventeur des instruments de musique, I, 88.

Jugements. Manière dont ils sont reudus aux Indes, I, 24. Chez les Egyptiens, 72.

Juges. Leur origine. Les ministres de la religion out été les premiers, I, 46. Leurs émoluments à Athènes, II, 24. Chez les Egyptien. Manière dont ils rendaient la justice, I, 71 et 72.

Juis (les). N'ont jamais fait une grande figure dans le monde lettre. Depuis la ruine de Jérusalem, ils ne méritent aucune considération, I, 303. Voyez Hébreux.

Jules-César. Réforma le calendrier de Grégoire XIII, et entreprit de corriger le calendrier Julien, I, 256.

Julien. Jules-César essaie de réformer son calendrier, I, 256.

Junon. Temple que Dorus fit hair en son honneur, à Argos, II, 200. Son idole chez les Argiens, 210. Peinture qu'Homère fait de sa toilette, II, 347.

Jupiter. Un des premiers princes qui aient gouverné la Grèce, et l'une des premières divinités que les Grecs aientadorées, I, 81 et 82. Ce que prouve la statue en bois qu'on voyait de ce dieu, à Argos, du temps de Pausanias, en faveur de la sculpture chez les premiers Grecs, II, 148.

Jupiter Révolution de cette planète confondue dans les commencements avec les étoiles fixes, I, 270.

Jurisprudence civile. Les différentes lois propres au gouvernement des p. uples cultivateurs en out formé le corps, I, 47. Idées que l'on peut avoir sur celle des anciens peuples, 50.

Jussieu, (M. de). Ce qu'il observe au sujet du Panama, II, 93, note.

Justice. Etait autrefois rendue par les rois, I, 28. Se rendait originairement aux portes de la ville et en présence de tout le peuple, 44. En Egypte, elle était gratuite, 71. Voyez Aréopage. K.

Kamsi, province de la Chine. Ses puits de feu, I, 91.

Kalmuques ou Calmouks. Manière dont ils préparent les grains dont ils se nourrissent, I, 116.

Kepler. Ce qu'il disait de l'astrologie, 1, 248, note.

Kermès. Où il se trouve, II, 100.

L.

Labourage. En Grèce, il était défendu, sous peine de la vie, de tuer aucun des animaux que l'on y employait, I, 51 et 52. Qù s'est conservé la connaissance de cet art, 104. Etait d'une haute antiquité chez les Babyloniens, 101. Les Chinois en réclament l'invention, ib. Quels étaient primitivement les outils dont on se servit, et ceux dont on se sert encore chez quelques peuples, 105 et 106. Cet art était connu en Egypte dès le temps · de Joseph , 106. Quels étaient les animaux que les anciens y employaient, 109. Son but, 112. Qui a pu exciter les hommes à s'y adonner, 113 Contrées dans lesquelles il fut originairement connu, 122. A procuré à un certain nombre d'hommes un loisir utile et avantageux, 293. Chez les Grecs, II, 166. A quelle époque a commencé, 167. Peuples qui se disputaient la gloire d'avoir les premiers connu cet art, ibid.

Laboureurs. Comment les premiers cultivaient la terre, I, 105.

Labyrinthe. Opinion de Diodore, de Pline, de Philocorus, de Strabon, sur celui de la Crète, II, 196 à 198. Celui d'Egypte; quand il fut construit, III, 62 et 63.

Lac. Les dimensions et l'utilité de celui de Babylone, III, 114.

Lacédémons. A présidé à tous les événements de la Grèce, III, 24 et 25. Combat annuel que s'y livraient les jeunes geus, 196. Courage singulier des Lacedemoniennes, ibid.

Lacédémoniens. Se disaient enfants de la terre, I, 78. Pourquoi exclus du droit de députer au conseil des Amphyctions, II, 27. Leur peu de prépondérance dans le commerce et la marine, III, 141. L'taient tous obligés de porter les armes, 150. Leurs réglements militaires; à qui ils les doivent, 156 à 158. Leurs armes, ibid. Comment étaient vêtues leurs troupes, ibid. Leurs instruments de guerre, ibid. Leur superstition, 157. Leur perfidie et leur mauvaise foi , 158. Sévérité de leur discipline et de leurs lois; les rois y étaient assujétis, 188 et 189. Leurs habits, leur table, leurs amusements, 189 et 190. I curs occupations, ibid. Leur caractère, 192, 199, 200, 208. Leur couduite et leur perfidie à l'égard des Hilotes, ibid.; d'Alcibiade, 194 et 195. Leur conduite envers Athènes et Syracuse, ibid. Leur barbarie, 197. Corruption de leurs mœurs, ibid. Se prétaient mutuellement leurs femmes, 198. Empire qu'ils leur accordaient, 199. Leur bravoure; leurs connaissances militaires, 200. Ce qu'ils devinrent sous Lysandre, ibid.

Lacedémouiennes. Courage qui lour était propre, III, 196. Corruption de leurs mœurs, 197. Iudécence de leur habillement, 199. Leur éducation, ib. Ascendant qu'elles avaient sur leurs maris, ibid.

Laconie. Sous Eurithius et Proclès, III, 34 et 35. Voyez Lacedemone. Laërte. Ce qu'en rapporte Homère, II, 175, note. Fruits de ses jardins, 183.

Laines. La meilleure façon de les laver, II, 94, note.

Lait. L'art de le faire cailler étaitil connu des anciens habitants de la Grande-Bretagne, II, 184.

Lames de cuivre. On s'en servait tres-ancieunement pour écrire, I, 206.

Lampes. Leur invention; à qui on

uı.

l'attribue, I, 132 et 133. Les Grecs en connaissaient-ils l'usage, II, 181 et 182.

Langues. Ce qu'elles devinrent après le déluge, 1, 18. Ce qui en produisit l'altération, ibid.

Lance. Son usage est de toute antiquité, I, 332.

Lapidaires. Quels sont leurs procédés pour polir le diamant et les pierres précieuses, II, 108.

Léda. Son mariage avec Tyndare, II , 43.

Légitimité. Celle des épouses prend sa source dans les temps les plus reculés, I, 38.

Légumes. Etaient cultivés en Egypte dans les temps les plus reculés, I, 137. On n'a pas ignoré long-temps l'art de les cultiver et celui de les préparer, 351.

Lélèges. Peuple grec dont l'origine

est inconnue, I, 79. Législateurs. Voy. Confucius, Ly-

curgue, Moise, Numa, Sabacos, Saturne, Sésostris, Solon, Tuiston, Zaleucus, Zathraustès, etc. Lelex. L'un des conducteurs des co-

lonies qui fondèrent la Grèce, I, 83. Son règne en Laconie, II, 42. Son fils Mylès était regardé comme l'inventeur de la meule,

Leroux des Hautes-Rayes. Son extrait sur les historiens chinois, III, 260 et suiv.

Lesbos. Faisait partie du royaume de Priam, II, 283.

Lettres. Thaut est le premier qui les ait distinguées en consonnes et en voyelles, I, 200. L'art de les tracer connu du temps de Job; instrument qu'on employait à cet effet, 207.

Levain. A quoi l'on doit sa découverte, I, 120 et 121.

Levant. Dans cette contrée, berceau de l'agriculture, on n'y fait point usage du fléau, I, 112.

Libations. Comment on les faisait primitivement, avant que l'on connût l'usage du vin , I , 95.

Lignes. Les premiers hommes en

connaissaient l'usage; comment elles étaient garnies, I, 96.

Limites des terres. Etaient - elles connues avant l'invention du labourage, I, 47. Punitions infligées à ceux qui les enlevaient, 48. Homère en parle comme d'un usage de la plus haute antiquité, ibid.

Linus. Est - ce à lui qu'il faut attribuer l'introduction des voyelles dans l'écriture grecque, II, 218. Litières. Ce qui a donné lieu à leur

invention, III, 170. Lits. Comment étaient faits au temps

des patriarches, I, 355. Chez les Grecs, aux temps héroiques, II, 352 et 355. Leur somptuosité ches les Athéniese, III, 205.

Littérature chinoise. Les plus anciens monuments de la littérature chinoise étaient gravés sur de larges pierres, I, 206.

Livre. De combien d'onces composée à Rome, III, 227. Livre attique. Son évaluation, III,

232. Livres. De quoi ils étaient faits dans

les premiers siècles, I, 207. Livres sacrés. Ce qu'ils renfermaient en Egypte, II, 229.

Locriens d'Italie. Ce qu'ils ont fait par rapport aux lois, II, 75.

Logements. Chez les Egyptiens étaient très-élevés, I, 371.

Lois. Leur origine, I, 23. N'étaient point primitivement écrites, 24. Leurs vices, 24 et 25. Lois positives : leurs effets; pouvoir qu'elles donnaient au monarque, 31. Sont devenues plus nombreuses depuis la découverte de l'agriculture, 32. Nations qui ne sont pas sus-ceptibles de beaucoup de lois, 33. Lois civiles : ne sont point les premieres en date; qui ses a sait établir, ibid. Lois pénales : établies chez les premiers peuples, 34, 35, et II, 67. Leur effet dans la société, I, 36. Lois sur le mariage; leurs effets, 37. Les premières lois de tous les peuples ont été composées en vers, 44. Celle en usage en Egypte pour

prévenir les homicides, 73 et 74. Comment les premiers peuples les conservaient, 205. Les premières ont été établies par des conventions tacites, 346. Celles des Egyptiens ont été très-renommées dans l'antiquité, 372. Celles d'Athènes ont été adoptées non-seulement dans toutes les villes de la Grèce, mais même dans la plus grande partie de l'Europe, It, 55 et 56. Quelle conformité existait entre celles de Crète et celles de Sparte, 75. Avantage de celles de Moïse, 83.

Lois des douzes tables. Leurs dispo-

\_ sitions, 36.

Lois de la guerre. Chez les auciens peuples et chez les Grecs aux temps héroïques, II, 341, 342 et 343.

Longimétrie. Cette science est presqu'aussi ancienne que le monde,

1, 272.

Lopi. Sur les Chinois, III, 270 et suiv.

Los-Jordenas (île). L'usage du feu y était autrefois inconnu, I, 90. Louisiane. On y rencontre du cuivre

rouge fort pur, I, 166.

Louvre. Son frontispice, II, 130,

Lumière artificielle. Comment les anciens se la procuraient, I, 132 et 133.

Lune. Nom qu'on lui donnait chez les Grecs, II, 385.

Luite. Elle était proscrite chez les Egyptiens, I, 379. En faveur chez les Athénieus, III, 205.

Luxe. Pourquoi on ne pouvait avoir originairement aucune idée du luxe et de la somptuosité, I, 348. Ce qu'il était chez les premiers peuples, 381 et 382. Chez les peuples de l'Asie, III, 165 à 184. V. Athéniens, Lacédémoniens, Grecs, etc.

Luxor. Monuments qui subsistent dans les environs de ce village,

II, 138.

Lycurgue. Les lois de Crète lui ont servi de modèle, 11, 75. Défaut de ses institutions, 78. Ce qu'il avait eu soin de faire avant de travailler à la réforme de Sparte, 77. Proscrivit la marine à Sparte, 27. Sa conduîte à Lacédémone, III, 35 et 36. Ses Jois, son gouvernement, 37, 38, 39 et 40. Ses réglements militaires, 156, 157 et 158. Sévérité exagérée de ses lois, 197. Semble avoir voulu abolir les devoirs de la fidélité conjugale, 198. Ses défenses aux Lacédémoniens de s'appliquer aux arts et aux sciences, 190, 191, 201 et 202. Lyciens (les). Leurs lois n'étaient pas rédigées par cerit, I, 24.

Lydie. Singulier usage auquel les femmes étaient assujéties, III,

176

Lydiens. Hérodote les attribue l'invention des hôtelleries, I, 307. Du commerce et de la navigation chez ces peuples, II, 281 et 282. Lyncée, gendre de Danaüs, lui succéda, II, 35.

Lyre. Préférence que lui accordaient les Grecs sur la ffûle, II, 358.

## M.

Macassar. On y rencontre des lingots d'or sans aucun mélange, I, 165.

Machaon. Secours qu'il donna à Menélas, II, 246. La boisson qu'il prit après sa blessure prouve que la médecine était connue des Grecs aux temps héroïques, 248.

Machines de guerre. Etaient - elles connues des Grecs aux temps héroïques, II, 321.

Madian. Luxe de ses troupes, [[, 318.

Maduré. C'était un crime dans ce pays de tuer les bœufs, I, 52.

Magellan. Découvre les îles Marianes, I, 89 et 90.

Magie. Chez les Babyloniens, III, 177 et 178.

Magistrats. Ce qu'on exigeait pour eux eu Crète, II, 77.

Magnificence. Ce qu'on ne daignerait pas regarder aujourd'hui, était, il

y a deux cents ans, le comble de la magnificence, I, 382. S'est développés avec la découverte des arts, 351.

Maillet. Ce qu'il dit de la fertilité de

l'Egypte, II, 87.

Maisons. Matériaux employés originairement à leur construction chez les différents peuples, I, 152. Leur forme, leur architecture, 153, 154 à 158. Celles des Grecs en général aux temps héroïques, II, 190 et 354. Conjectures sur celles des Medes, III, 182. Celles des Lacédémoniens, 190. Leur luxe intérieur chez les Athéniens, 204.

Malades. Chez les Babyloniens et chez les Egyptiens, étaient exposés aux yeux de public, I, 213.

Maladies. Ce que l'on pensait à ce sujet du temps de Joseph , I , 214. Maladies internes La cure n'en était pas connue des premiers hommes, , 214. Ce qu'en dit Celso, 215 , Celles qui regnent en Egypte, II, 226, 227 et 228. Manco-Capac. Les Péruviens lui at-

tribuent la découverte de l'agriculture, I, 51.

Mandragore. Idée que les anciens avaient de l'efficacité de cette plante , I , 224.

Munilius. Ce qu'il dit sur la greffe, II, 84, en la note.

Marais. Leur desséchement en Egypte, II, 227.

Marathon. Bataille qui s'y donna, II, 296.

Marc-Aurèle. Comment est exécutée sa statue au Capitole, IF, 212.

Marées. Les habitants de l'Islande se règlent sur elles pour mesurer

le temps, I, 257.

Mariage. Les lois qui en fixent les formalités font partie des premières lois positives, I, 32. Effet des lois sur cet acte de la vie sociale, 37. Les législateurs l'ont toujours favorisé parmi les peuples civilisés, I, 38. Usage singulier à cet égard chez les Assyriens, 60 et 61. Les Egyptiens sont les premiers qui aient établi des lois concernant le mariage, 68. Avant Cécrops,

les Athéniens ne le connaissaient pas, II, 19. A quel âge pouvait se contracter chez les Grecs, 58. Etait permis entre frère et sœur en Egypte, I, 69. Coutume bien différente des Chinois à cet égard, III, 21. Voy. Contrats.
Marianes (1les). Ses habitants ont

ignoré long-temps l'usage du feu.

I, 89.

Mariés (nouveaux). Avantages qui leur étaient accordés chez les Hébreax et chez les Péraviens, I, 38. Coutumes qui se pratiquaient chez les Grecs à leur égard, 93.

Marin. Il n'y a point de profession qui exige autant de commaissances

et de reflexigns . I, 314. Marine. Celle des Egyptiens sous Sésostris, II, 269; et III, 129 à 130. Des Phéniciens, II, 272, 273 à 281; et III, 130. Des Athéniens sons Cécrops, II, 291. Chez les Grecs aux temps héroïques, 284 à 308; et III, 137, 138, 139, 140 à 143. Pourquoi ne fut jamais puissante à Sparte, 141 et 142. Chez les Athéniens, 139.

Marne (la). Etait un engrais chez les

anciens, I, 109.

Murs. L'éclat de cette planète peut, pendant quelque temps, le disputer

mėme à Vénus, I, 209.

Marteau. Les Péruviens ou ignoraient l'usage: comment ils y suppléaient I, 171 et 172. Les auciens en font remonter l'invention à des temps très-reculés, 172.

Mastor. Son avenement au trône de

Mycènes, II, 37.

Mathématiques. La société ne pourrait subsister sans cette science, I, 229. Quand elle a commence à faire quelques progrès, 296. Ches les Grecs, II, 252.

Matières combustibles. Celles qui se trouvent en Italie à la surface du

sol , I , 91.

Mausolée. Ce que Diodore apprend de celui d'Osymandès , II , 155.

Mécanique. Beaucoup moins ancienne que la géométrie, I, 283. De toutes les parties des mathématiques, il n'y en a point qui ait été plutôt mise en pratique, ibid. Chez les Egyptiens, II, 239, et III, 115 et suiv. Chez les Grecs, II, 264. Les serrures dont se servent les nègres de la Guyane, peuvent donner une idée de celles des anciens e

Médecine (de la) en général, I, 211. Ce que les anciens comprenaient généralement sous ce titre, ibid. Note. D'où cette science tire sen origine, 212 , et II, 225.Utilité de la découverte de cet art, et ce qui y a donné lieu, I, 212. Science à laquelle elle doit tous ses progrès, ib. La médecine naturelle a été en usage longtemps avant qu'il y eût des médecins de profession, 213. Chez les Brecs, II, 244. Découverte que l'on attribue à Mélampus sur cette science, 245. Moyendont se servit une jeune Athénienne pour apprendre cet art, 250. Etait connue des la plus haute antiquité, III, 81. Son état et ses progrès chez les Grecs, 82.

Médecins. Il n'en est pas fait mention avant le temps de Moïse, I, 214. Leurs fonctions du temps de Jacob, ibid. Note. Leur origine, II, 226. En Egypte étaient responsables de la vie des malades qu'ils traitaient, 230. Récompenses que ceux de la Grèce exigeaient, 245. Etaient en honneur dès les premiers temps, III, 81 et 82-

Médée. Usage criminel qu'elle fit de ses connaissances en botanique; ce qu'en raconte Ovide, II, 251. Mèdes. Révolte de ce people, I, 59. Ce qui les que à élire un roi, 28. Leur gouvernement politique, III, 8. Leurs dissensions; leurs souverains; leurs lois, 8, 9 et 10. Mœurs et usage, 179. Sous Déjocès, ibid. Lours coiffnres, luxe de leurs ajustements, 180 et 181. De leurs tables, ib. Leur intempérance, 181. Leurs mœurs sous Astyage, ibid. Leurs amusements, ibid. Magnificeuce de leurs souverains, 182. Leur vénération pour leur souversin, 183. La poly-

gamie leur était permise, ibid.

Caractère de ce peuple, 183 et 184. Ce qu'on leur doit touchant l'art militaire, 183. Etaient-ils recommandables dans les sciences, 184. Destruction de leur empire, ibid.

Médicaments. Ceux usités chez les Egyptieus, II, 229.

Médimpeattique. Evaluation de cette mesure, III, 232.

Médon et Nilée. Leurs dissensions, III. 26.

Mégapente. Comment devint roi d'Argos, II, 35.

Méla (Pomponiu ). A combien il fixe le nombre des habitants de Thèbes, II, 132.

Mélampus. Découvertes qu'on lui attribue touchant la médecine, II, 245.

Melanthus. Sa conduite envers les Ioniens, II, 33. Tue Xanthus, roi de Thèbes, dans un combat singulier, 41.

Melissa. Sœur et épouse d'Inachus, foudateur d'Argos, I, 86.

Memnon, roi d'Ethiopie, II, 236. Mémoriaux. Les premiers dont les peuples aient fait usage avant l'invention de l'écriture, I, 189, 190 et 191. Ce qui se pratique encore à cet égard chez les sauvages de l'Amérique, ibid.

Memphis. Ne s'est fait connaître qu'après le siècle d'Homère, II, #42.

Ménélas. Cède sa couronne à Oreste, II, 38. Présents qu'il reçut en Egypte, II, 150. Sa blessure au siège de Troie; par qui fut guéri, 246. De combien de vaisseaux sa flotte était composée au siège de Troie, 297.

Ménès. Premier monarque des Egyptiens, avait établi les lois sur le mariage chez ses peuples, I, 38.

Menuiserie. Cet art est très-ancien chez les peuples de l'Asie, I, 355.

Mépris (le). Punit les vices que les lois ne peuvent atteindre, I, 55.

Mercure. Son commerce avec Rhéa, II., 235.

Mereure-Trismégiste. Sa doctrine et ses préceptes étaient gravés en caractère hiéroglyphique, I, 205. On lui attribue des écrits sur la vertu des plantes, 224.

Mercure. Est la plus petite des planètes, I, 270. A été mise de bonne heure au nombre des étoiles que les anciens appelaient errantes, ibid. Mères. La famine les a réduites à

manger leurs enfants, I, 97. Mers. Secours qu'elles pouvaient fournir aux premiers hommes, I,

94. Messénien (Evhémère le). Son his-

toire des Dieux, I, 395. Mestrès. Ce que Pline en rapporte touchant les obclisques, II, 125.

Mesures. Dissertation sur celles des Grecs, III, 225 à 229. Celles dont les auciens Grecs faisaient usage en

général , 229 à 232.

Métal. Le poids fixait anciennement la quantité qu'on donnait pour le prix de l'effet qu'on acquérait, I, 301. Dans l'Abyssinie et au Tonquin, on en pèse chaque morceau pour s'assurer de son titre et de sa valeur, 302. Voyez Metaux.

Métallurgie. Les sauvages n'en ont ancune idée, I, 159. Les volcans ont contribué à donner quelques notions sur cet art, 163. Opinion des anciens sur leur découverte, ibid. Conjectures à ce sujet, 164. Chez les Egyptiens, II, 145. Chez

les Grecs, 203.

Métaux. Ce qui est résulté de la découverte de l'art de les travailler et de leur introduction dans le commerce, I, 50. Tubal-Caïn possédait l'art de les travailler, 88. Cet art remonte à Saturne, 111. De leur découverte et de leur fabrique, 158. Comment les sauvages et les peuples non policés y suppléent, 159. Les Egyptiens en faisaient honneur à leurs premiers souverains, 160. Conjectures sur la manière dont les premiers hommes les auront découverts, ibid. Commentils seront parvenus à les travailler, 163. Dans les premiers siècles devaient se trouver à la surface de la terre, 164. Sont deve nus insensiblement moins purs,

168. Leur usage était connu peu de siècles après le déluge, 160. L'art de les tirer des mines et de les fondre, remonte à une haute antiquité, 170. Il en est de même de · leur introduction dans le commerce, 171. Se coulaient primitivement dans des moules, ibid. Comment l'idée de les forger sera venue, ib. Instruments qu'on aura employes à cet usage, ib. Quels sout ceux qu'on aura travaillés les premiers, 172. Prométhée se vante d'avoir enseigné aux hommes l'art de les subriquer, 179. Ont été établis par une convention unanime. comme signes représentatifs de la . valeur de toutes sortes d'effets commercables, 301. Naissent ans presque tous les climats, 300. Ce qui en fixait leur valeur dans les premiers temps où ils furent introduits dans le commerce, 301. On ignorait alors l'art de les tirer du sein de la terre et celui de les travailler, 332. De cet art chez les Grecs, II, 203. Prince qui l'enseigna aux Grecs, 204. De l'art de les graver , chez les Grecs, 208. De les fondre, 212. Chez les anciens, le poids en décidait la valeur , 286. Les Grecs les travaillaient avec habileté, III, 78. .

Métempsycose. Idée de cette doctrine usitée chez les Egyptiens, I, 226. Métiers. Loi de Solon à cet égard.

III, 141. Voy. Arts et Métiers. Meubles. Ceux des Grecs en général aux temps héroïques, U, 354.

Meule. Sa forme primitive; se tournait avec les bras ; qu'on employaità ce travail , I ; 121 et 122. Mylès ep était regardé comme l'inventeur chez les Grecs, IF, 168. Chez ce peuple, les femmes étaient chargées de ce travail pénible, 176.

Meurtre involontaire. Comment puni chez les Grecs, II, 70.

Meurtriers. Comment pour suivis chez les Grecs, II, 68. Voy. Homicides. Mexicains. Un des premiers peuples adonnés à l'agriculture, I, 53.

Mexique. Les rois y ont un pouvoir

très-borné, I, 30.

Midas. Quand monta sur le trône; ce qu'il fit pour affermir son autorité, II, 7. Description de ses jardins, 80. Magnificence du trône sur lequel il rendait la justice, 151. Invention que les Phrygiens lui attribuent, 282.

Miel. Bienfait que sa découverte a rendu à l'humanité, I, 100.

Milice. Chez les Egyptiens. V. Egyp-

Milon de Crotone. Ce que l'on rapporte à son sujet, III, 215.

Minerais. Les premiers hommes n'ont pas dû éprouver de graudes difficultés pour les fondre, I, 167. Préparations qu'on leur fait subir avant de les employer, 168 et 169. Comment les Egyptiens les foudaient, 170.

Minerve. Son culte; par qui établi, II, 171. L'antiquité lui attribuait la découverte de l'olivier, 179. Fête qu'on célébrait à Athènes et à Saïs en son honneur, 179 et 180. Ce qu'Homère en raconte, 285.

Mines. Evénements qui auront indiqué aux hommes les substances métalliques que la terre renferme, I, 161 et suiv. Accident qui fit découvert une mine d'or au Pérou-au dix-septième siècle. Comment fut découverte celle du Potosi, ibid. Indications que la nature fournit pour les reconnaître, 162. Comment furent découvertes celles des Pyrénées, 163. Du Brésil, 167. De Salcédo, ibid. Du Roussillon, ibid. De la baie d'Hudson, 168.

Minos. La agresse de ses lois l'a fait mettre au hombre des premiers législateurs de l'antiquité, II, 75. Ce qu'il faisait pour inspirer aux Crétois une vénération plus profonde pour ses ordonnances, 77. Défaut de ses institutions politiques, 78. Passion qu'il autorisa, ibid. L'asse chez les anciens pour le premier prince greequi ait eu l'empire de la mer, 292. Ce qu'il faut penseràce sujet, 292, 293 à 298 Est, selon l'antiquité, le premier qui ait donné la chasse aux pirates, 308.

Minotaure. Ce que Strabon rapporte sur son labyrinthe, II, 198.

Miroirs. Leur usage établi en Egypte, dès la plus haute autiquité, I, 371. Mnesthée. Ce qu'en rapporteHomère, touchant l'art militaire, II, 330.

Mnevès, premierlégislateur d'Egypte, avait rédigé ses lois par écrit, I, 65. Attribuait ses lois à Mercure, II, 78.

Mnévis. L'un des taureaux sacrés chez les Egyptiens; sur quoi le culte qu'on lui rendait était fondé, I, 106.

Mois. Quelle était leur dénomination primitive, I, 249. Leur origine, 251. Furent d'abord fixé à trente jours, 252. Dans les premiers temps, on ne comptait le commencement du mois que du jour où la lune paraissait, 253. Comment se nommait le premier de l'année égyptienne, II, 237. Note Comment divisé chez les Grecs, III 299 à 202.

Moïse. Est le seul guide qu'of doive suivre pour l'histoire des premières peuplades, I, 78. De son temps, l'annéen'avait encore que trois cent soixante jours, 249 et 250. Avantage de ses lois, II, 8. Ses préceptes sur le jardinage, 83. Ce qu'il dit sur la broderie, 102. Description qu'il fait du paradis terrestre, 106. Ce qu'il fit du vean d'or, 145. Gnomon qu'il inventa, 232.

Moisson. Comment se faisait chez les Grecs, II, 175.

Mallesse. Quand fut introduite chezeles Assyriens et les Mèdes, III, 184.

Mœris (lac). Dans quel temps il fut construit, et à quoi il était destimé, I, 110.

Mours. Cha gements qu'elles ont éprouvés depuis la connaissance de l'agriculture, I, 32. La réunion des familles leur a donné naissance, 346 Celles d'une nation se ressentent toujours du plus ou du moins de progrès qu'elle a faits dans les arts et dans les sciences, 348. Simplicité de celles des premiers peuples, ihid. N'étaient pas bien pures et bien exactes chiz les

Egyptiens, 376. Comment on doit juger de celles d'un peuple, 381. Des Mèdes sous Astyages, III, 180 à 184. Fort respectées à Athènes, 206.

Moeurs et usages. Ce qui les concerne, I, 345. Etablis chez les anciens patriarches, 349. Chez les Egyptiens, II, 344 et 345. Des habitants de la Palestine, 345, et 346. Des peuples de l'Asie mineure, 346 à 349. Des Grecs, en général aux temps héroïques, 349 à 361. Chez les anciens peuples, III, 163 à

Monarchies. Est la plus ancienne origine des gouvernements, 25 et 26, Athènes et Rome y étaient soumises. 26. Ce qu'avance Hérodote sur leur origine, 28. Avantages qu'en ont retiré les sociétés, 30. Contrées où elles se sont formées primitivement, 160. Celle des Lydiens formée dans l'autiquité la plus reculée, 307.

Monarques. Celui qui a régné le premier sur l'Egypte, II, 203.

Monde (le). A été partagé entre Jupiter, Neptune et Pluton, I,

Monnaies. Ce qui en tenait lieu originairement, I, 300. Il est presque impossible de déterminer l'époque deson origine, 302. Les Assyriens ont été les premiers qui se soient avisé de battre monnaie, avant la naissance d'Abraham; selon Hérodote, ce sont les Lydiens, ibid. Comment les anciennes étaient coulées, 304. Anciennement n'avaient cours que dans les Etats où elles étaient frappées, ibid. On attribue l'invention de les frapper à Démodice, reine de Phrygie, II, 282. Peut-on fixer l'époque où elles furentintroduites en Gièce, 286. A qui on en doit l'invention, *ibid*. Celles dont on faisait usage à Sparte, III, 141. Dissertation sur celles des Grecs, 225 à 229.

Monnayeurs (faux). Peine qu'on leur infligeait chez les Egyptiens, I, 75. Monomotapa. Richesse de ses mines,

I, 1507.

Monoxiles. Espèce de canots en usage dans l'antiquité, 1, 308.

Montagnes. En Chine, il y en a de taillées en statue, I, 187.

Montezuma. Manière dont les Mexicains lui donnèrent avis de la descente des Espagnols, I, 194.

Monuments. Coux que fit élever Sésostris, II, 122. Voy. Sésostris.

Mort. Nos ancêtres avaient le droit de vie et de mort sur leurs femmes. leurs enfants et leurs esclaves, I, 26. Crimes punis de mort chez les Hébreux, 36. Chez les Egyptiens, quiconque quouvait sauver un homme qu'on voulait tuer, et qui ne le faisait pas, stait panide mort, 73.

Morts. Jugements qu'en leur faisait subir chez les Egyptiens , I , 76;

et III, 24.

Moschus de Sidon. Ses différents écrits sur la formation du monde, I, 3g6, et II, 224.

Mot d'ordre. Inconna sux Grecs dans les temps héroïques, II,

Mouler (de l'art de). Son origine, 183. Matières employées primitivement à cet usage, *ibid*.

Moulins. L'usage en était inconnu aux premiers hommes, I, 115. Incertitude sur le temps où ils out été inventés, 121. Comment, chez les anciens, les faisait-on mouvoir , 122.

Multiplication. La polygamie y est

contraire, 1,69.

Multiplication. Dans l'origine, la multiplication et l'addition ne faisaient qu'une seule et même opération, I, 238.

Musique. Jubal est inventeur des instruments de musique, I, 88. Est naturelle à l'homme, 362. Chez les Grecs dans les temps héroïques, II, 358. Comment ils la considéraient, 358 et 359. Chez les Mèdes , usitée dans les festins. III, 181. Chez les Lacédémoniens, 190.

Mycenes. A qui doit sa fondation; pourquoi sinsi nommée, II, 36. Mylès. Invention qu'on lai attribue, II, 168.

Mynias. Ses richesses; fut le premier roi grec qui bâtit un édifice pour y renfermer ses trésors, II, 52. Edifice qu'Il fit élever,

Mystères d'Eleusis. Mot par lequel les Grecs les désignaient, II, 67.

### N

Nabonassar. Son avénoment au trône, l'an 747 avant J.-C., I,

Nabuchodonosor. Ses conquêtes, II, 273. Son expédition contre Tyr, III, 135. De l'état de l'art militaire des peuples de l'Asie au temps de ce prince, 144.

Naissance. Les Egyptiens célébraient par des réjouissances l'auniversaire de la leur, I, 379.

Natron. Usage qu'on en faisait du temps de Moïse, II, 146.

Naucratis. Etait le seul endroit dont l'accès fât permis aux étrangers chez les Egyptiens, I, 318.

Nausicaa. Cette princesse allait laver ses robes à la rivière, II, 34g.

Navigateurs. Mouvement dont ils avouent s'être sentis affeciés étant réduits à la dernière extrémité, I, 97. Les premiers ont sans doute beaucoup donné au hassed, 290. N'...llaient que le long des côtes, ibid.

Navigation (to). A eu beaucoup de part à la naissance et aux progrès de la géographie, I, 290. Le commerce lui est redevable de ses plus grands succès, 297. Ce qui la concerne, 309. L'art de maviguer est un des plus compliqués qu'on connaisse, 314. A qui ou en attribue l'invention, 319. Il ne peut y avoir de commerce soutenu sans elle, 221. Ce qui a du contribuer originairement à ses progrès, ibid. Quand fit des progrès en Egypte, II, 269 à 271. et III, 128. Chez les Phéniciens, II; 272, et III, 132. Les Phrygiens, les Lydiens, les Troyens, II, 281.

Les Grecs, II, 284 et suiv., et III, 137.

Nécessité (la) Ce qu'elle produisit dans les sciences et dans les arts, I, 210.

Néchos. Voyage qu'il fit faire en Afrique, III, 123, 124 à 126 Ses travaux sur la marine, 130.

Nègres. Manière dont les nègres du Sénégal labourent la terre, I, 106. De la Guyanne. Les serrures dont ils se servent peuvent donner une idée de la mécanique des anciens, II, 199.

Nembrod Fonde le premierroyaume, I, 27 Service qu'il rendit à Sennear, ibid. Etablit le siège de sou

empire à Babylone, 56.

Néméens (jeux). Prix que l'on y décernait primitivement, III, 212. Ceux que l'on y déféra par la suite, 216.

Népenthès. Usage de ce médicament chez les Egyptiens, II, 229.

Meptune. Un des premiers princes qui aient gouverné la Grèce, I, 82

Néros. Durée de ce cycle, III, 233, 34 et suiv.

Nestor. Son bouclier, II, 208. Ce qu'es rapporte Homère, touchant l'art militaire, 331.

Nicias. On lui attribue l'art de fouler les etoffes, II, 187.

Nicostrate. Première semme d'OE-

balus, roi de S; arte, II, in Nil. Travaux qu'Osiris fit exécuter sur ce fleuve pour favoriser l'agriculture, I, 110. De quelle manière s'opère son dépordement, 280. Dignes que Stabbirls avait imaginées pour préserver l'Egypte des débordements de ca fleuve, II, 122.

Nilée Voy. Medon.

Ninias. Če qu'on lui reproche, I, 59, 60, 61, 62 et 63. Sa conduite, son gouvernement, sa politique à l'égard des troupes, 62. Son avénement au trône, 59 et 325

Ninus. Envahit Babylone, I, 58. Sa mort, 59. Est le premier, qui 'ait connu la politique et l'art de réguer, 60. C'est à ce prime qu'on Orion Etoile fort remarquable, I,

Osiris. Les Egyptiens lui at ribuent la découverte de l'agriculture, I, 49 et 100, et de la charrue, 106. Lui font honneur de l'établissement d'un culte public e: solenuel envers la divinité, 68 Abolit parmi les hommes l'usage de se manger les uns les autres, 100. Travaux qu'il fit exécuter sur le Nil du temps d'Abraham, 110. On lui attribue l'invention de la bière, 126. Sa statue exécutée par les ordres de Sésos: ris, II, 148.

Ostiakes. Comment ils apprétent

leurs aliments, I, 99.

Osymandès. Son mausolée, II, 133, 134 à 138. Ce que Poccocke en raconte, 138. Ce que Diodore rapporte sur la peinture de ce monument, 155.

Ourse. Il est parlé de cette constellation dans Job, I, 314.

Ousous. Eut le premier la hardiesse de s'exposer sur les eaux, I, 308. Outils. Les premiers dont les hommes se servaient étaient de bois ou de pierre, I, 171. Ceux de pierre étaient anciennement en usage en Amerique, 176.

Outres. Leur usage dans les temps anciens, I, 125. A quoi servaient chez les Grecs, II, 178.

Ovide Ce qu'il raconte touchant Mrès, II, 178 Touchant Eson, 251.

Pair. Del'ast de le faire, I. 112. Son usage est encore inconnudans beaucoup de contrées, ibid. Comment on le faisait euire avant la découverte des fours, 114. Où l'on fait remonter l'art de le faire; sa forme primitive; comment on le cuisait, et comment le cuisent encore quelques peuples, 118, 119, 120 et 121. Dans l'antiquité, chacun le faisait soi-même, 335. C'est à Pan qu'on attribue l'art de le faire chez les Grecs, II, 176. Paix. Circonstances qui donnérent

lieu au premier traité de paix, I,

Palamède. Lettres grecques dont on lui attribue l'invention, II, 215. Ce que Philostrate en racoute, 255.

Palestine. Les sciences y florissaient dès les premiers siècles , II , 223. De l'art militaire aux temps de Moise et de Josué, 315, 316 et suiv. Il y avait des places fortifiées, 316. La cavalerie y était connue des les premiers siècles, 316. Les anciens leur doivent l'art de teindre les étoffes en pourpre, 345. Mœurs et usages de ses souverains 277. De ses habitans, 345 et 346.

Palladium (le). Fonctions de ce tribunal, en Grèce, II, 68.

Pan. On lui attribue l'invention de l'art de faire le paiu, II, 176.

Panama. Ce qu'observe M. de Jussieu au sujet de la pourpre de cette contrée, II, 93, note, et 97.

Pandion. On rapporte au règne de ce prince l'établissement des cérémonies religieuses. II, 722 C'est sous le règne de ce prince que l'art de cultiver la vigne fut connu en Grèce, 177.

Pangée (le mont). Mines d'or que Cadmus y découvrit, II, 205

Paniers. A qui on en attribue la déconverte, II, 166 et 167.

Pansements. Comment et svec quoi ils se faisaient dans l'origine, I, 216.

Papier. Son usage a. ét inconnu à

toute l'antiquité, I 7 207. Papyrus. Les Egyptiens et les Grecs en faisaient primitivement leurs tamis ou sas, I. 117.

Passion. Celle qui Minos autorisa en Crète, II, 78.

Paradis terrestre. Témoignage que fournit l'Ecriture de l'ancienneté des connaissances géométriques, I, 291 et 292. Description qu'en fait Moïse, I, 292 6 11, 206.

Paraguay. Manière dont les habitants y font la récolte, I, 111. Parcs. Pourquoi les peuples industrieux y renfermèrent les animaux,

I, 101.

Parfums. Leur usage s'est introduit chez les peuples de l'Orient des la plus haute antiquité, I, 365. Celui de Babylone réputé chez les anciens, III, 169.

Pâris. Ce que l'on peut conjecturer sur l'enlèvement d'Hélène par ce prince, II, 323.

Parjure. Etait puni de mort chez les Egyptiens, I, 75.

Parricides. Supplice qu'on leur faisait subir en Egypte, I, 75.

Partage des successions chez les Grecs, II, 62.

Parthéniens. Origine de ce nom, III,

Parures. On en retrouve le goût et le luxe dans les siècles les plus grossiers et chez les peuples les plus sauvages, I, 382.

Pâte. Quel était originairement la manière de la pétrir, I, 118. Comment on découvrit l'art de la faire lever, 120.

Patriarches. Dans leur histoire, il n'est point parlé de remèdes ni de médecins, I, 214.

Paul Lucas. Ce qu'il dit du tombeau d'Osymandès, 11, 435 à 137.

Pausanias. La statue de Jupiter, prise dans le palais de Priam, qu'il dit avoir vue Argos, prouve que l'art de la sculpture était connu en Grèce dès les siècles héroiques, II, 148.

Peaux. Manière dont les premiers hommes préparaient celles des animaux pour s'en vêtir, I, 140. Usages qui se pratiquent encore chez quelques peuples, 141. L'usage d'écrire sur les peux d'animaux est fort aucien et fort général, I, 207. L'art de les corroyer chez les Grecs, II, 186.

Pêche. Nations qui ne vivent que de ses produits, I, 32. Instruments que les premiers peuples faissient servir à cet usage, I, 96. A contribué à l'origine de la navigation, I, 310.

Pêcheur. Opinion de Sanchoniaton sur l'art de pêcher, I, 351.

Peines. Les capitales étaient établies

en Egypte du temps de Joseph, I, 73.

Peinture (de la). Chez les auciens peuples, II, 154 et suiv. Ce qu'elle était chez les Egyptiens, III, 68 et 69. Chez les Grecs, 77 et 78. Chez les Athénieus, 205.

Pélasges. On croit qu'ils doivent leur origine à Pélasgus, I, 79.

Pélasgus. On croit que ce prince est la tige des Pélasges, I, 79.

Pélion. Vaisseau que Jason lit construire au pied de ce mont, II, 293.

Pélopidas Services qu'il rendit à Thèbes, II, 41.

Pélopie. Son commerce criminel aves Thyeste, II, 37.

Péloponèse. Comment les Héraclides s'en emparèrent, II, 44. Son partage, III, 34.

Pélops. Usage qu'il sit de ses richesses, II, 35 et 282.

Péluse. Rempart que Sésostris y fit construire, II, 314.

Pendants d'orrilles. Etaient en usage chez les premiers peuples, I, 354.

Pentapole. Par qui fut conquise, I, 323. Vallée à laquelle les Hébreux donnaient ce nom, ibid. en note.

Pères. Etaient dans les premiers temps les chess et les législateurs de leurs familles, I, 26. Honneur dontjouissaienten Grèce ceux d'une nombreuse famille, II, 58.

Périzciens Etaient chargés des soins de l'agriculture en Crète, II, 78.

Périclès. Les Athéniens sous son règne, III, 219.

Périodes astronomiques des Chaldéens, III, 233.

Pérou. Manière dont les Iudiens y préparent l'orge dont ils se nourrissent, I, 117. On y rencontre souvent des morceaux d'or et d'argent vierge, I, 165 et 166. Sa fertilité, II, 88.

Perse. Ses souterrains 1,91. Persée. Se condamne lui-même à quitter sa patrie, II, 35.

Péruviens. Avantages que l'on accordait chez ce peuple aux nouveaux mariés, I, 38. Un des premiers peuples adonnés à l'agriculture , 53.

Peuples. Les premiers avaient beaucoup de part au gouvernement, I, 30. Leur subsistance. Primitivement ils n'avaient point de demeures fixes, 32. Moise est le seul guide qu'on doive suivre pour leur histoire, 78. Menaient une vie sobre et frugale, 335. Se sout trouvés originairement dans la nécessité de faire tout par eux-mêmes, 357 et

Phainon. A quelles constellations les Grecs ont-ils donné ce nom, II, 384. Phaleg. Sa naissance, I, 17.

Phalère (port de). Pendant plusieurs siècles, les Athéniens n'ont eu que ce seul port, II, 291.

Pharaon. Parrallèle de ce roi avec Abimélech, I, 66.

Pharmacie. Fonde ses opérations sur les trois règnes de la nature, I, 227. N'a point été connue des premiers peuples, 228. Doit son origine aux Arabes, ibid.

Pharnal aze. Fait assassiner Alci-

biade, III 194.

Phéaciens. Rapport entre l'Asie et

leur ile, II, 80.

Pheidon. A-t-il été l'inventeur des poids et mesures, II, 285, de la monnaie, 286. Ce qu'on doit penser à cet égard, 288.

Phénéates. Disputaient aux Athéniens la gloire d'avoir les premiers connu le labourage, II, 167.

Phéniciens. A quoi ils rapportaient la découverte du feu, I, 91. Ce qu'ils racontent à ce sujet, 92. La tradition fait remonter à une haute antiquité l'invention du labourage chez ce peuple, 104. Se sont distingués les premiers dans l'arithmétique et dans les sciences commerciales, 231. Out du exceller de bonne heure dans les sciences, ib. et 294 Sont les premiers qui se soient dingés sur la position des étoiles, 313. Ces peuples sont connus dans l'Ecriture sous le nomele Chananéens, mot qui, dans la langue orientale, signifie marchands, 315. Ce qui les concerne, ibid.

Habitaient un pays stérile et in grat; muis il trouvèrent dans leur industrie les secours et les ressources que la nature semblait leur avoir refusés, ibid. Leur commerce sur la Méditerranée, ibid. Inventions dont on leur fait honneur, 316. Ce qu'on lear reproche, ibid. De la navigation chez ces peuples, II, 272. Où formèrent leurs premiers établissements, 273 et 274. Ont commercé les premiers avec l'Espagne, 274 Quand passèrent en Angleterre, 276. Leurs vaisseaux marchands, ceux de guerre comment nommés, 278 et 279. Cerqui les encouragea à entreprendre de bonne heure de grands voyages,

Philippe. Ce qu'il fit après la bataille

de Chéronée, II, 74. Philippines (iles). Ses habitants ignoraient anciennement l'usage du feu, I, go.

Philocorus. Son opinion touchant le labyrinthe de Crète, II, 107.

Philomélus. Ce qu'un ancien historien lui attribue, II, 167.

Philostrate. Ce and rapporte de Pa-lamède, II \$255.

Philon de Byblos. Son opinion sur Sanchoniate, I, 380.

Phinée. Prédiction qu'il fait aux Argonautes, II, 241.

Phoromée, roi d'Argos, I, 86. Est regardé comme le premier souveverain de la Grèce, I, 87, et II, 160. Apprend aux Argiens à se servir du feu, I, 86. Etat du royaume d'Argos sous ce prince et sous ses successeurs, 86 et 87.

Phrygiens (les). Stils se sont adonnés aujardinage, II, 80. Du commerce et de la mivigation chez ces peuples, 281. Invention qu'on leur attribue, 282.

Phrontis. Mention qu'Homère fait de ce pilote, II, 307.

Phryxus. Les trésors qu'il avait portes en Colchide, selon quelques-uns, entitainèrent l'expedition des Argonautes, II, 293.

Pièces de théâtre. Chez les Crecs,

comment étaient critiquées, III, 218.

Pied romain antique, III. 230.

Pierres. Elles étaient les seules armes dont on se servait dans les premiers temps, I, 95, A qui on attribue l'art de les tailler, 50. L'art de les tirer du sein de la terre. II,

Pierre, de foudre. Leur forme; instrument dont elles tenaient lieu, I,

175.

Pierres précieuses. Où on en peut trouver, II, 106. Probabilité sur leur découverte, ibid. Par celles qui enrichissaient les ornements sacrés d'Aaron, il est prouvé que l'on connaissait dès ce temps l'art de les tailler, d: les graver et de les monter, 108. De cet art chez les anciens peuples, 108 et 109.

Pierreries. Ce qu'en dit Job, II,

Pignon. Ce qu'il dit touchant l'E-

gypte, II, 86, note. Pilotes. Ceux dont Homère fait mention, II, 306 et 307. Etaient en houneur chez les anciens Crecs, ibid. Ceux dont l'histaire a conservé les noms, ibid.

Proclès. III, 34. Son règne; ses dissensions avec son frère Eu-

rysthène, ibid.

Piques. Comment elles étaient armées primitivement, I, 95.

Pirates. Minos, selou l'antiquité, est le premier qui leur ait donné la chasse, II, 308.

Pisistrate Banuit la barbarie de la Grèce, II, 267 et 268. Loi qu'on lui attribue en faveur des soldats, III, 161.

Pithiens (jeux). Frix que l'on y décernait primitivement, III, 212. Ceux que l'on y déféra par la suite,

Places fortifices. Il y en avait dans la Palestine, II, 316. De leur attaque et de leur défense en Asie, III, 146. Chez les Grecs, 153 et 154.

Plaideurs. En Egypte, il ne leur étalin permis de faire qu'une seule ré-

plique . 1, 72.

Planètes (les) Celles qui marchent à côté, du soleil et dans le même sens, ont beaucoup contribué à faire connaître la direction propre d'occident en orient, I, 264. Leur découverte a beaucoup de rapport avec l'invention du zodiaque, 268. A quelle époque on en fixe la connaissance, 269. Erreur de Firmicus touchant leurrévolution, II, 237. Dissertation sur leurs noms chez les Grecs, 382. Notions qu'en avait ce peuple, III, 102.

Planimétrie (la). Doit son origine au partage des terres, I, 274.

Plantes. On les offrait en sacrifice à la divinité, dans les premiers siècles, I, 95. Epoques où les peuples ont commencé à les distinguer en espèces, et à en soigner la culture, 102 Dès les premiers siècles, les hommes avaient une grande opinion de leur vertu. 224. On ignore celles dont les premiers hommes ont fait usage, 226.

Platon. Ce qu'il disait des lois de Minos, II, 77.

Pleiades. Leur situation astronomique , I , 262 et 263.

Plethre. Valeur de cette mesure grecque, III, 231.

Pline. Ce qu'il rapporte sur la navigation, T, 310. Sa comparaison du sol de l'Egypte à celui des Léontins, II, 85. Ce qu'il dit sur la préparation des couleurs en Egyp. te, 99. Ce qu'il rapporte de Mestrès touchant les obelisques, 125. Sur l'art de peindre, 161. Iuvention que cet écrivain attribue à Buzigès, 167. A Augias, 174.

Pluies. Les nègres de la Gambia comptent les années par celles qui tombent periodiquement dans leur climat, 1, 252.

Plumes. L'usage en a été inconnu à toute l'antiquité, I, 207.

Plutarque. Sur l'anneau d'Ulysse. **∭** , 208.

Pluton. Un des premiers princes qui aient gouveraé la Grèce, I, 82.

Poccocke, Sur le tombeau d'Osymandès, 11, 138.

Podalire. Ce qui lui arriva en Carie, II, 249.

Poëmes. Ont servi originairement à conserver la tradition historique de tous les événements, I, 363.

Poésie (la). Ne doit point être mise au nombre de ces arts qu'une nation peut avoir communiqués à une autre. Il u'y a point de peuple qui n'ait eu ses poëtes, I, 360. Par qui les premières idées poétiques ont pu être enfantées, ibid. Ce que l'oupourrait présumer sur son origine, 361. Usage qu'on en faissait daus les premières temps, ibid. La reconnaissance a beaucoup contribué à son langage extraordinaire, 362.

Poëtes dramatiques, tragiques et comiques. Ce qui les formait chez les Grecs, III, 219 et 220.

Poids et mesures. En Egypte, on coupait les mattes à ceux qui en faisaient de faux, I, 75. Leur invention et celle des balances a exigé beaucoup d'expériences et de raisonnement, 299. Est-ce à Pheidion qu'on doit l'attribuer, II, 285.

Poissons. L'art de les saler était connu des Egyptiens, I, 138. Les Egyptiens ne touchaient point aux poissons sans écailles, 367. Les Grecs en faisaient-ils usage, II, 351.

Police. Etait inconnue aux premiers

hommes, I, 384.

Politesse (de la) chez les habitants de la Palestine, I. 356. Les Egyptiens en mettaient beaucoup dans leur commerce, 372. Chez les Grecs, II, 356. Chez les sauvages, 357.

Politique. Son système a du changer suivant les différentes contrées, I, 50. Qui y a donné naissance, 53. Coutume à laquelle elle donna lieu chez les Egyptiens, 74 et 77 Ce peuple s'en est beaucoup occupé, 372. Ses effets dans les gouvernements actuels, II, 54.

Pollux. Voyez Castor.

Polycrate. Par qui la bague que ce prince jeta dans la mer avait été gravée, II, 117.

Polydamna apprend à Hélène la composition du népenthèsa, II,

Po ydore. Son avenement au trône, II, 41.

Polygamie. Selan Hérodote, était défendue ches les Egyptiens, I, 68. Où elle était permise III, 183.

Polygnote, peintre grec. Son tableau de la descente d'Ulysse aux enfers, II, 208 et 209. Ses divers ougages, 236.

Polynice. Ses dissensions avec Etéccle, II, 320 et 321.

Pont-Éuxin (le). Fut un des principaux motifs de l'expédition des Argonautes, II, 294.

Porcs. Moyen dont les habitants des Terres australes, découvertes en 1615 se servaient pour les faire cuire, I, 98. En Egypte, il n'était pas permis d'en faire aucun usage, 367.

Porphyre. Etait presque contemporain d'Eusèles 1, 398. Port. Pendant plusieurs siècles, les

Port. Pendant plusieurs siècles, les Athéniens n'ont eu que celui de Phalère, II, 291.

Portes de maisons. Comment faits chez les Grecs, II, 199.

Portique du roi. Ce que c'était en Grèce, II, 22.

Posydonius. Ses conjectures sur l'art de faire le pain, I, 113 et 114.

Posis. Quelle confiance doit-on accorder à cet écrivain inconnu, II, 298.

Poterie. Ce qui a Sonné lieu à sa dé-

Couverte I, 99.

Potosi. Comment on fit la découverte de ses mines, I, 161. Sa richesse, 167.

Pondre d'or. Comment on requeille celle que le Rhin roule au Fort-Louis II 204

Louis, II, 294.
Pourpre. Comment on en fit la découverte, II; 91. Ce qu'observe M. de Jussieu touchant la pourpre de Panama, 97, note. Etait la mar-

que distinctive des rois et des grands, 97. Opinion sur celle de Panama, ibid. Combien y en avaitil de sortes, 96. A quels peuples anciens doit-on l'art d'en teindre les étoffes, 345.

Pouvoir. Celui des premiers souverains n'était pas despotique, I, 26. Pouvoir coactif. Le maintien de la

société en dépend, 35.

Pratiques militaires, communes à tous les peuples de la Grèce, III, 150 et suiv.

Préjugés. Suppléent souvent aux lois, 1, 54.

Prême d'émeraude. Ce que c'est, II,

Pressoirs. A qui on en attribue l'in-

vention, 124.

Pretres. Priviléges dont ils jouissaient chez les Egyptiens ; Isis leur donna, selon Diodore, le tiers de l'Egypte en propre ; étaient le premier ordre de l'Etat; en remplissaient les premières charges, I, 68. A quelle science ils s'appliquaient en Egypte, II, 241. Leur chef y faisaient une étude particulière de la géographie, I, 291. Ils y étaient les seuls dépositaires de l'histoire et des sciences de la nation, 294, note. Ils y avaient un pouvoir souverain, III, 15 et 16.

Priam. Sa famille, II, 58. Son palais, 143. Ce que l'on peut inférer des richesses de ce prince, 283. Situation avantageuse de ses Etats, ibid. Description de ses palais, 346 et 347. Ses plaintes à ses

enfans, 348. Princes de l'Asie mineure. Par qui ils se faisaient servir, II, 347 Princesses. Leur vie privée dans l'an-

tiquité, II, 347. Priscien. Ce qu'il dit de l'usage de compter, usité chez les Athéniens,

1, 254. Prisons. Existaient en Egypte du temps de Joseph, I, 73.

Prix. Ceux qu'on décernait primitivement aux athlètes, III, 212. Par la suite, 216.

Probité. Les Egyptiens n'étaient pas

recommandables sur cet article, 1, 376.

Procès. En Egypte, les parties ins-truisaient elles-mêmes les leurs; ce qui avait donné lieu à cet usage, I , 72. Inclination des Athéniens

à cet égard, III, 207. Prœtus. Murs qu'il fit bâtir à Tyrinthe, II, 191. Accident arrivé à

ses filles, 244. Professions. Etaient héréditaires chez les Assyriens, I, 60. En Egypte, le fils était obligé de suivre celle de son père ; il n'était pas permis de s'élever d'une classe inférieure à une classe supérieure, 373, II, 14, et III, 17 et 69. Sont encore héréditaires dans les Indes , III , 18, 19 et suiv. Abus qui en résulte, ibid.

Projection. Est une des principales parties de l'art de dresser les car-

tes, I, 289

Promenades. Etaient un des amusements favoris des Athéniens, III,

Prométhée. Se vante d'avoir enseigné aux hommes la fabrique de tous les métaux, I, 179.

Pronapidès. Passait pour le précepteur d'Homère, II, 217.

Propreté. Les Egyptiens la portaient jusqu'au scrupule, I, 370.

Propriété (droit de ). Remonte à l'origine des sociétés, I, 34. Prospérité. Ce qui fait celle d'un

Etat, I, 69.

Prostitution. Chez les Babyloniens, III, 175. Ce qu'il faut en inférer, 175 et 176.

Provisions. Ignorance des premiers hommes sur l'art d'en amasser, I, 96. Ce qui a porté les peuples po-licés à en faire, 100 et 101.

Prytanée. Les fontions de ce tribunal, chez les Athéniens, II, 73.

Psammétique. C'est sous ce prince que les ports de l'Egypte furent ouverts aux étrangers, II, 271. Son gouvernement; changements qu'il introduisit dans les lois de l'Egypte, III, 13.

Ptolemées. C'est à ces monarques qu'on doit rapporter les décou١

vertes anatomiques qu'on attribue aux anciens Egyptiens, I, 223. Ces princes ont orné l'Egypte de beaucoup de monuments précieux, II, 142.

Puits. Etaient des immeubles fort précieux pour les premiers peuples, I, 342, note.

Puits de feu. Usage de ceux de la Chine, I, 91.

Punitions militaires. Chez les Grecs, II, 338.

Purgatif usité chez les Egyptiens, II, 228, en la note.

Purgation. A qui en attribue-t-on la découverte chez les Grecs, II, 245.

Putiphar. Sa conduite envers Joseph accusé d'adultère, I, 74.

Pyramides. Leur forme, leur construction en Egypte, III, 55, 56, 57 et suiv. Cause politique de leur érection, 61 et 62. Observations auxquelles elles ont donné lieu, 97.

Pyrogues. Sont des troncs d'arbres vernis par le moyen du feu, I. 308.

# Q.

Quipos. Tient lieu d'almanach aux Péruviens, I, 259. Quipos. Tenaient lieu aux Péruviens de livres et de registres publics, I, 190 et 244.

## 

Radeaux. A quoi ils servaient en Egypte, II, 128.

Ragoûts. En Egypte, ils étaient peu en usage, I, 369.

Ram. Ses préceptes relativementaux bœufs, I, 51 et 52.

Ramessès. Respect de Cambyse pour l'obélisque élevé par ce prince, II, 126 et 127. Constance le fit placer dans le Cirque à Rome, ibid. Par qui fut réélevé et restauré par la suite, ibid.

Rational. Comment était orné celui du grand prêtre, II, 105.

Récolte. De quelle importance est

la manière de la faire; conjectur sur celle usitée parmi les premie peuples, I, 110 et 111.

Récompenses militaires. Chez l Grecs aux temps héroïques, Il 338.

Reconnaissance (la). A beaucou contribué à former et à nourrir langage extraordinaire de la po sie, I, 362.

Recrutement. Comment se faist chez les Grecs, II, 336.

Réflexious sur les premiers siècle I, 380.

Reine. Les Egyptiens avaient plus respect pour elle que pour le ro I, 69. Voy. Sémiramis.

Relief (figure en). Leur origine,

Religion. Est antérieure à l'établ sement des sociétés civiles; indépendante de toute conventi humaine, I, 39. Par qui ses céi monies furent instituées, 40. É ministres ont été les premi juges, 46. Sujet de cette prérence, ibid. Celle des Juifs n'a mais attiré l'attention des aut peuples, I, 393. Ce que celle l'Phéniciens exigeait des pères mères dans les temps de calar tés, I, 397. Roi qui a le prem donné une forme certaine à ci des Grecs, II, 19.

Remèdes. Ce que Garcilasso raco de ceux des Péruviens, I, 21 en la note. Il s'est écoulé plusie siècles avant qu'on ait pu s'assu de leur qualité et de leur prépation, 212. Quels ont été les p miers, 216. Leurs différen espèces, 227. Ceux qui furent p mitivement usités, 228.

Repas. A mesure que les sociétés policèrent et que les peuples trouvèrent dans une plus grar aisance, le goût pour la bor chère et la délicatesse s'introd sirent, I, 350. Du temps d'Ah ham, l'usage était d'en faire de par jour, 351. Dès les premi temps, étaient en usage dans réjouissances, 364. Combén Egyptiens en faisaient par jou

manière dont ils les prenoient; usage singulier des personnes de qualité à l'issue d'un festin, 369 et 370. Combien les Grecs en faisaient parjour, II, 352.

République romaine. Quel moyen on y employait dans les premiers temps pour supputer le nombre

des années , I , 260.

Répudiation (de la). Chez les Grecs, II, 61.

Revenu. En quoi consistait celui des rois d'Egypte, I, 71.

Rharia (plaines de). Les premières cultivées dans l'Attique, II, 173.

Rhéa. Enfants qu'elle eut avec Saturne, II, 235. Rhésus. Description de son char,

II, 348 Rhodes (ile de). Les Phéniciens y fixèrent leurs premiers établissements, II, 273.

Rhodiens, Leurs lois navales, III,

Rivières. Secours qu'elles pouvaient fournir aux premiers hommes, I,

Riz. Comment on le cuit à Siam , I ,

Rois. Les plus anciens peuples y furent soumis, I, 25 et 26. A quoi les premiers monarques durent leur élévation, I, 27. Une de leurs principales fonctions était de marcher à la tête de leur peuple en temps de guerre, I, 28. Leur multiplicité, 29. Leurs pouvoirs étaient très-limités , 30. Originairement , ils réunissaient le sacerdoce avec le sceptre, 40. Les rois Egyptiens n'étaient point exempts du jugement qu'on exerçait sur les morts, 76. Quelques-uns ont été privés de sépulture, 77. Leurs fonctions chez les Grecs, II, 350. Leur succession en Assyrie, depuis Sardanapale, III, 4

Rome. Son gouvernement avant d'être république, I, 26.

Roseaux. Les premiers instruments en furent faits, I, 337.

Rosiers. Comment les Indiens et les Grecs les émondaient, I, 135.

Roussillon, Ses minesde cuivre , I ,

Routes. Leur direction calculée par le cours du soleil, I, 287.

Royaumes. Leur origine; leur fondation, I, 26 à 29.

Royauté. Homère exalte ses avantages, I, 26. Son origine, 26 et

Ruines de Persépolis. Ce qu'il faut en peuser, III, 54.

Sabacos. Ses conquêtes; ses travaux civils et politiques, III, 12 et 13. Sabat. La violation en était punie de mort chez les Hébreux, I, 36.

Sabre. Cette arme n'est connue que des peuples policés, I, 333.

Sacerdoce (le). Etait originairement réuni avec le sceptre en la personne des rois, I, 40.

Sacrifices, Conformité entre la nourriture et les sacrifices des premiers peuples, I, 95. Ce qu'on y offrait dans les premiers siècles 94 et 95.

Sagamité. Ce que c'est, I, 118. Sages-femmes. Il y en avait en Asie dès le temps de Jacob , I , 219. Etaient aussi connues en Egypte,

Saignée (la). N'était pas en usage chez les Egyptiens, I, 217. Etaitelle connue des premiers peuples; ce que raconte Etienne de Bysance à ce sujet, II, 249.

Saïs. Culte qu'on y rendait à Minerve pour la découverte de l'olivier, II, 180.

Saisons. Les opérations de l'agriculture dépendent de leur observation, I, 246.

Salamine. Ses Pilotes, II, 291.

Salcédo. Sa mine d'argent, I, 167. Salmanasar. Ce qu'il tenta en faveur de quelques villes de Tyr, III,

Salomon. Magnificence et somptuosité de sa cour, III, 164.

Samaritaine. Comment les caractères de l'écriture française dérivent de cette langue, I, 203.

Samothrace. Asile qui y était établi,

Sanchoniaton. Attribue aux Cabires l'art de construire des vaisseaux et la gloire d'avoir entrepris des voyages maritimes, I, 310. Dissertation sur cet auteur, 389. Ecrivait dans sa langue matarelle avant la guerre de Troie, ibid. A qui on doit la counaissance de cet auteur, II, 222.

Sang (transfusion du). Voy. Transfusion.

Sarmatie européenne. Ce qu'ou y trouvait, II, 113.

Saros. Sa valeur, III, 233, 234 et

Sarpédon. Dans le camp des Grecs, II, 327, en la note, 48 332.

Saturne. Les premiers peuples de l'Italie lui attribuent la découverte de l'agriculture, I, 51. Est un des premiers princes à qui les Grecs accordèrent les homneurs divins; ce qui arriva après sa mort, 82. L'Italie lui attribue l'invention de fumer les terres, 110.

Saturne. C'est de toutes les planètes la plus éloignée du soleil; sa révolution ne s'achève qu'en près de trente ans, I, 270.

Sauvages suivent exactement la loi du talion, I, 35. Leur méthods pour se procurer du feu, 92. Les premiers peuples vivaient comme eux, 93. Comment ils font cuire leurs aliments, 98. Leur manière de cueillir les fruits des arbres, 95. Comment ceux de la Nouvelle-France labourent leurs champs, 105. N'ont aucune idée de la métallurgie, 159. Conformité des Grecs des temps héroïques avec eux, II, 350.

Savon. Etait inconnu aux auciens; comment ils y suppléaient, I, rug et 150.

Scaurus. Théâtre qu'il fit construire, II, 118.

Sceaux et cachets. Leurs usages en Egypte; peine infligée à ceux qui les avaient contrefaits, I, 75. Sceptre. Etait une marque de dignité chez les anciens, I, 357. Chez les Athéniens, II, 22.

Schaw. Ses voyages en Libye et en Egypte, II, 89.

Schemes. Ce que c'était chez les Grecs, II, 383.

Sciences. A quoi elles so réduisaient dans les premiers temps, I, 209. Toutes peuvent se disputer le droit d'alnesse, 228. Leur origine et leurs progrès dans l'Asie et dans l'Egypte, 293. Ne peuvent prospérer que relativement aux prorès des arts, ibid. Chez les Greca, II, 221. Quand ils commence rent à s'y débrouiller, III, 99. Florissaient en Palestine dès les premiers temps après le déluge, II, 223. Sciences, III, 80. Peuples qui y ont fait le plus de progrès, III, 81, 82, 83 et suiv. Chez les Mèdes, 184. Chez les Lacédémoniens, 191. Chez les Athéniens sous Solon, III, 202. Sciences exactes, chez les anciens peuples, III, 80 à 127.

Scorpion. Renferme une des étoiles les plus remarquables du zodiaque, I, 263.

Sculpture. L'idolàtrie a contributa ses progrès, I, 184. De son origine, 181, 182 et 183. Ce qu'elle était dans les anciens temps, II, 209 à 214. Ce que l'on raconte de Dibutade à ce sujet, 207. Voy. Dibutade. Ce qu'elle était chez les Egyptiens; III, 66. Chez les Grecs, 77. Chez les Athèriens, 205.

Sculpteurs. Comment en Egypte ils travailment leurs statues, HI, 66 et 67.

Secrets. Peine qu'on infligeant chez les Egyptiens à ceux qui divulguaient ceux de l'Etat, I, 75.

Sectes. Celles auxquelles le paganisme donna naissance, I, 3 g6. Schir. L'Idumée est désignée sous

ce nom, I, 404.

Sel. L'usage en était inconnu aux premiers peuples, I, 95. Pourquoi on n'en mettait point primitie ment dans les entrailles des victimes, ibid. Servait d'engrais chez les anciens, 109.

Séléné. A qui les Grecs donnaient ce nom, II, 385.

Sélinunte. Caverne que Dédale y construisit, II, 195.

Semaines. Ont été en usage chez presque tous les peuples , I , 250. Leur forme chez les Grecs, III.

Sémiramis. Monte sur le trône des Assyriens, I, 59. Ouvrage qu'elle fit exécuter dans son palais, au milieu de la ville de Babylone et au mont Bagisthan, 186 et 187. Doutes sur ce qu'on lui attribue , 188. Fit pratiquer des routes dans toute l'étendue de son empire, 305. Avait tiré de la Phénicie et de la Syrie les ouvriers qui construisirent les barques dont elle se servit pour attaquer le roi des In-des, 320 et 321.

Sennaar. La famille de Noe s'y rassembla après le déluge, I, 17. Service que Nembrod rendit à cette contrée, 27. Ou était située,

247, en la note,

Sentences. Manière dont elles étaient prononcées chez les Egyptieus, I, 71 et 72.

Senteurs. Etaient fort en usage chez les Babyloniens , III , 169.

Sépulture. Préjugé religieux que les Egyptiens y attachaient , I , 76. Quelques-uns de leurs rois en ont

été privés, 77. Sépulcres. Soins des Egyptiens pour les garantir de la destruction , III ,

60 et 61.

Serapis. Statue de ce dieu en Egypte,

II', 117. Serment. Singularité de celui des Amphyctions, II, 27. Quel était celui que les rois d'Egypte exigeaient des juges , I , 72.

Serrures. Celles dont se servent les nègres de la Guyane penvent donner une idée de la mécanique des anciens, II, 199.

Service militaire. En Grèce, tous les citoyens étaient obligés de porter

les armes, III, 150.

Sésac. L'Egypte sous ce prince, II, 314.

Sésonchosis. Ce monarque égyptien n'est-il pas le même que Sésostris?

11, 241.

Sésostris. Son avenement au trône, I, 71; et II, 10. Partage qu'il fait des terres, 13. L'Egypte lui doit les lois sur l'état militaire, I, 73. Est le premier qui ait fait des ordonnances militaires, 325 et 326. Son éducation, ses actions; II, 10. A été le législateur de l'Egypte, 13. Ce qu'en disaient les Egyptiens, 15. Ce qu'il fit pour l'agriculture, 84. Présent qu'il fit auroi des Lydiens, 118. Mur qu'il fit élever; canal qu'il avait pro-jeté, 121. Ne pourrait-on pas rapporter à ce prince une partie des monuments qui embellissaient la ville de Thèbes, 131. Ses offrandes au dieu qu'on adorait à Thèbes, 132. Ce qu'il fit placer devant le temple de Vulcain, 147. De la navigation et du commerce des Egyptiens sous ce prince, 269 et 270. Flotte qu'il fit équiper , ibid. De l'art militaire des Egyptiens sous ce prince, 309 à 315. Fortifications qu'il fit élever en Egypte, ibid. Ses réglements sur l'art militaire, 310. Ses exploits, 311, 312 et 313. S'il sut conserver ses conquêtes, 314. Ses travaux civils et politiques , 314 et 315.

Séthon. Son gouvernement, III, 16. Sexes. Le commerce des deux sexes avant l'établissement des sociétés politiques , I, 37. En tout temps ont été distingués par la forme de

leurs vêtements, 347.

Siam. Comment on y cuit le riz, I,

Siamois. En quoi consiste la médecine de ces peuples , I , 212.

Sibérie. On y rencontre sur la surface de la terre des pierres mêlées de cuivre, 168.

Sicard (le père). Croyait avoir trouvé le mausoiée d'Osymandès, II, 138.

Sicile. Ses anciens habitants. V. Cyclopes , I , 21 et 22. Ce que Dédale bâtit dans cette lle, II, 195. 4

Sicyonne. Fondée par Egialée, I, 86. Sidon. A qui doit sa fondation; a joui long-temps de l'empire de la Méditerranée. I, 315. Distinguée par ses fal riques, ibid. Les femmes en étaient renommées, II, 103.

Siècles. Réflexions critiques sur les premiers, I, 380. Siècles héroïques. Tableau qu'offre leur histoire, II, 360 et 361.

Sièges Ceux dont ou se sert en Orient, I, 355. Leur forme chez les Grecs, II, ibid.

Siéges. De l'art de les faire chez les anciens peuples, III, 153 et 154. Voyez Art mil taire.

Sigée (le promontoire de). Descente qu'y firent les Grecs, II, 325.

Signaux. Leur origine; leur utilité, I, 287.

Signes. Il y en a de plus naturels les uns que les autres . I , 235.

Simonide. Est un de ceux qui a enrichi l'alphabet grec de nouveaux caractères, II, 215.

Simples. Conneissances qu'en avaient les Egyptiens, I, 223, 224, 225 et 226. Les premiers peuples en attribusient la découverte aux dieux, ibid.

Simulacres. Qui en a introduit l'usage chez les Grecs, II, 210.

Singularité (la) et la superstition étaient le caractère dominant des Egyptiens, I, 372.

Sirius, ou la gueule du grand chien. Est la plus brillante de toutes les étoiles fixes, I, 262. Ce qu'en dit Homère, II, 261 et 262.

Sixte-Quint. Fait achever et restaurer l'obélisque de Ramessès, II, 127 à 240.

Sociétés. Se dispersent après le déluge, I, 18 à 20. Avantages que les hommes ont retirés de leur établissements, 53.

Sodome et Gomorrhe. Ses habitants; leur captivité, I, 323.

Sodomie. Etait punie de mort chez les Hébreux, I, 36.

Sol, ou Elios. Un des premiers monarques égyptiens, II, 203. Soldats. Ne recevaient point primitivement de solde, I, 327. Chez les Hébreux, les Grecs et les Romains, chaque soldat portait une provision de vivres capable de le nourrir un cert...in temps, 335. En Egypte, quelle était leur nourriture, II, 310. Leur solde chez les Grecs, 336. Loi qu'on attribue à Pisistrate en leur faveur, III, 161.

Soleil. Moyen que l'on a pu employer dans l'origine pour en connaître la révolution annuelle, I, 2±4. Ce qui a dû entraver la connaissance de la durée de sa révolution et celle de l'année, 256. Nom qu'on lui donnait chez les Assyriens, les Babyloniens et les Grecs, II, 383 à 385.

Solon. A fait mettre ses lois par écrit, II, 217. Elu archonte, réforme le gouvernement d'Athènes, III, 29. Annule toutes les lois de Dracon, ibid. Constitution qu'il donne à Athènes, 29 à 33. Ses avantages et ses inconvénients, ibid. Par une de ses lois, un fils n'était pas tenu de nourrir son père, quand ce dernier ne lui avait pas fait apprendre un métier, 141. Ses opinions sur les pièces dramatiques, 219. Ses paroles à Thespis, ibid. Différence de ses lois avec celles de Lycurgue, 201 et 202. Ce qu'elles produisirent à Athènes, 202.

Somptuosité. Chez les peuples de l'Asie, III, 164 et 165.

Son. N'etait pas originairement séparé de la farine, I, 117.

Sonde. Inconnue aux Grecs des temps héroïques, II, 306.

Sorlingues (îles). Connues autrefois sous le nom de Cassitérides, II, 276.

Sortilége. Puni de mort chez les Hébreux, I, 36.

Sosos. Sa valeur, III, 233, 234 et suiv.

Soufflet. N'a pas été inventé dès les premiers temps; est encore inconnu à plusieurs nations, I, 169.

Souliers. Connus chez les Grecs dès les temps héroiques, II, 352.

Soumission. Chez les Egyptiens, les hommes s'engageaient par con-

trat à être soumis en tout à leurs femmes, I, 69.

Sources d'eau chaude, I, 91.

Souverains. A quoi les premiers ont dû leur élévation, I, 27.

Sparte. Obscurité de son histoire, III, 35. Son gouvernement indéfinissable, 37. Dépendance de ses rois, 38. Son gouvernement; ses rois, 37 et 39; sa monnaie, 141. Sa marine, 141 et 142. A qui doit sa supériorité dans l'art militaire, 156. Examen qu'on faisait subir aux enfants males à leur naissance, 197. Ses lois, ses mœurs et usages. Voy. Lacedemone.

Spartiates. Les arts mécaniques et le commerce leur étaient interdits, III, 141. Voy. Lacedemoniens.

Spectacles. Etaient ignorés chez les Egyptiens, I, 379. A Athènes, III, 205, 217, 218, 219 et 220.

Sphéricité de la terre. Les premiers hommes n'en avaient aucune idée, I, 28g.

Sphinx. Dimensions de ce colosse,

III, 67. Stade. Sa longueur, III, 229.

Statues. Celles des dieux n'étaient originairement que de terre moulée, I, 184. En Chine, il y a des montagues ainsi taillées, 187. Ce que rapporte Clément-Alexandrin sur celle d'Osiris, II, 148. Celles des Grecs, 212. De Marc-Aurèle, au Capitole, ibid. De Lycius, 236. Comment les Egyptiens les tra-vaillaient, III, 67 et 68.

Stéréométrie. Ancienneté de sa dé-

couverte, I, 276. Stérilité de la terre. A porté les hammes à amasser des provisions, I , 100.

Stérilité, Du temps de David, était regardée comme un opprobre, II, Chinois, ibid.

Sthénélus. Son avénement au trône de Mycènes, 11, 37.

Strabon. Sur la géographie, II, 81.

Subordination. Homère exalte ses avantages, I, 26. Subsistances. Est le premier objet qui ait occupé les sociétés nais-santes, I, 101. Inventious qui y sont relatives. ibid.

Successions. Les pères, dès les premiers temps, paraissent avoir été maîtres absolus du partage de la succession; les enfans illégitimes n'y avaient point de part, I, 42. Comment partagées chez les Grecs, II, 62. Succession des princes. Comment elle était réglée dans les premiers temps, I, 290.

Succion. Ce qu'était ce remède, II,

267, note. Suin-Gin-Schi, un des premiers souverains de la Chine, enseigna à ce peuple la manière d'allumer du feu , I, 92.

Superstitions des Egyptiens, I, 368. Aucun peuple n'a montré tant de faiblesse ni tant de ridicule que ca peuple dans son culte, 373. Â quel point dominaient les Lacédemoniens, III, 157. Celle des Baby-

loniens, 177 et 178. Supplices. De ceux des criminels chez nos ancêtres, I, 36. En Egypte, ils étaient extrêmement

sévères, 73.

Supputation du temps. Moyen que Darius employa pour parvenirà ce but, I, 259.

Sycée. Ce qu'en raconte la tradition. II , 183.

Symplégades, ou Cyanées. Danger qu'y coururent les Argonautes, II , 294.

Syncelle. Réforme que, suivant cet auteur, Azeth , roi d'Egypte, opéra dans le calendrier de ce pays, II, 236.

Syriens. Leur goût pour le jardinage, II, 8o.

58. Horreur que lui portent les Tabernacle (le) élevé par les Israélites pour donner une idée des

temples égyptiens II, 123. Tables des divisions. Du tome I, 318, Du tome II, 391. Du tome III. 293. Table des auteurs cités, III, 295.

Tables ( lois des douze ). Voyez Lois.

Tacite Son erreur touchant la vie

du phœnix, II, 237, Tactique. Chez les anciens peuples,

III, 152.

Talent. Conjectures sur le nom et l'origine de ce mot, II, 286. Y a-t-il jamais eu une monnaie de ce nom en Grèce, 287, 288 et

Talion (loi du). Une des plus anciennes lois pénales; était trèsobservée chez les Hébreux; les sauvages la suivent encore aujourdibui, I, 35. Etait aussi autorisée par les législateurs grecs et romains; châtiments imaginés pour remédier à ses inconvénients, ibid.

Talus. Dédale partagea avec lui la gloire de ses inventions, II, 192. Tamerlan. Ce que prouve la rapidité

de ses conquêtes, II, 313. Tamis. Comment ils étaient faits originairement ; de quoi ils étaient fabriqués chez les Egyptiens, les Grecs, les Espagnols et les Gaulois , I , 117

Tantale, roi de Phrygie. Renommé par ses richesses et son avarice, II,

282.

Tapis. Leur somptuosité chez les

Athénieus , III , 205.

Tapisseries. L'invention n'en est. gint des premiers temps, I, 340. En usage chez les Mèdes, III, 182.

Tartre (le). Son usage, II, 146. Taureau. Cette constellation ne portait point ce nom primitivement chez les Grecs, I, 262 et 263.

Taureaux sacrés. Culte que leur rendaient les Egyptiens, I, 106. Tavernier. Où il dit que se trouvent les émeraudes, II, 116.

Taygète (mont). Enfants qu'on préci-

197.

Teinture. Origine de cet art, I, 148 à 150. D'ouson tirait celle de pourpre, II, 92 et 93.

Téléphe. Par qui il fut guéri, II,

247.

Téménès. L'un des chess des Héraclides, III, 34.

Témoins. De leur origine et de leur emploi avant l'invention de l'écriture, I, 43. Autrefois, c'était d'après leurs rapports qu'on instruisait et qu'on jugeait les affaires,

Temples. Celui de Delphes dans l'origine, II, 190. De Junon, à Argos, 200. De Bel. Ses richesses, son immensité, III, 50

Temps. Ses trois parties, I, 257. C'est par l'écoulement des eaux que les Egyptiens avaient cherché originairement l'art de le mesurer, 258. De quelle manière Darius le supputait, 259.

Tenailles. Les anciens en font remonter l'invention à des temps très-reculés, I, 172. Les Egyptiens l'attribuent à Vulcain, ibid.

Ténédos (île de). Faisait partie du royaume de Priam, II, 283.

Tentes. Les patriarches n'avaient point d'autre habitation, I, 336.

Ternate. Comment ses habitants y cuisent leurs aliments, I, 99.

Terre. Barbarie où elle fut plongée après le déluge, I, 19 et 20. Couverte de bêtes féroces. 27. Paysoù elle enflamme les matières combustibles offertes à sa surface, I, 91. Ce qu'elle fournit à la subsistance de l'homme, 101. Sa culture a obligé les peuples qui s'y sont adonnés , à se fixer dans un même canton, 102. Noé l'a cultivée après le déluge, 104. Manière dont les premiers hommes la cultivaient, 105. Il y a des peuples qui ne peuvent se résoudre à la cultiver, 113, Idée que les anciens s'en formaient, AII, 122 à 127.

Terre d'Egypte. De quoi elle était

composée, II, 86.

pitait à Sparte de son sommet, III, Terres. A quelle époque on connut l'art de les séparer par des bornes ou limites, I, 47. Leur partage, 47 et 48 ; a donné naissance à la jurisprudence, ibid. Etaient en commun avant que l'on connût le labourage; d'où sont venues les lois sur la propriété des terres; les habitants des premières colonies avaient bien soin de se les partager entre eux, 47 et 48. Qui a donné lien à l'invention de les fumer, 109. A qui Pline attribue cette invention , II , 174. Moyens des anciens pour les féconder, ibid. Leur culture chez

les Grecs, ibid.

Terres australes. Epoque de leur découverte, I, 98. Moyens dont les habitants se servaient pour faire rôtir leurs viandes, et comme ils cuisaient leurs aliments, ibid.

Tête. C'était une loi commune en Egypte de ne point manger de celle d'aucun animal, I, 367.

Teucer. L'un des chefs de l'armée grecque au siége de Troie, II, 338.

Thalès. A fait connaître aux Grees l'obliquité de l'écliptique, II, 262. A le premier donné 365 jours à l'année, III, 89. Eclipse qu'il pré-

dit, 94. Thaut. Est le premier qui distingua les lettres en voyelles et conson-sonnes, etc., I, 200. Théâtre. Chez les Grecs, III, 217.

Thèbes. Ne pourrait-on pas rapporter à Sésostris une grande partie des monuments qui l'embellis-saient, I, 131. Ce qu'elle pouvait fournir de chariots de guerre, 132. Fortifications que Cadmus y éleva, 319. Prise et détruite par les Argiens, sous la conduite d'Alcméon, 343.

Thébée, fille de Jupiter, I, 85. Théodore. Graveur célèbre de l'an-

tiquité, II, 117.

Théophraste. Ce qu'il dit sur les cachets d'émeraude, II, 117.

Thésée. Son gouvernement et ses institutions à Athènes, II, 30 et 31. Pourquoi se fit purifier, 72. Monnaie qu'il mit en usage, 287. Thespis. Invention qu'on lui attri-

bue, III, 219.

Thétis. Une tradition fabuleuse faisait descendre Inachus de Thétis et de l'Océan; explication de cette fable, I, 86.

Thonis, roi d'Egypte, II, 229. Thyeste, frère d'Atrée. Sa vengeance contre ses propres enfants, II, 37. Timœthès, roi d'Athènes. Se démit de la royauté en faveur de Mélanthus, II, 41. Tisamène. Sous ron règne finit le

royaume de Micenes, II, 38.

Titanomachie. Ce que c'était , II ,

Titans. Premiers princes qui ont gouverné la Grèce, I, 81. Etaient originairement d'Egypte; ont joui les premiers des honneurs divins en Grèce; ont enseigné aux Grecs les premiers éléments des arts et dessciences, 81 et 82. S'emparèrent d'une grande partie de l'Europe, et fondèrent un vaste empire, 326.

Toisé (le) et l'aunage ont été mis de bonne heure en pratique, I, 299. Toison (la) d'or. On ne peut décider au juste ce que c'était, II, 293. Expédition des Argonautes à ce

sujet, ibid. et suiv.

Tombeau, Celui d'Osymandès, II, 133 et 134. Voy. Egyptiens. Torches. De quoi étaient composées

chez les Grecs, et usages auxquels elles servaient, II, 181.

Torréfaction. Les anciens la faisaient subir à leurs grains, I, 115.

Tosorthus, Progrès de l'architecture, en Egypte, sous ce prince, I, 156 à 158.

Tour. Ce qui força les habitants de la terre à en élever une après le déluge, I, 17 et 18.

Tournefort (M. de ). Opinion de ce voyageur sur le labyrinthe de

Crète, II, 197.

Traités de paix. Circonstances qui donnérent lieu au premier , I, 343. Monuments que l'on érigeait dans les lieux où ces actes s'é-taient passés, 342. Celui des Mèdes et des Lydiens; comment se faisaient primitivement, II, 9.

Transfusion du sang. Les entreprises qu'on a faites de ce remède ont-

elles réussi, II, 252.

Trépieds. Ce que c'était chez les Grecs, II, 355,

Tribunaux. Chez les Assyriens, I, 61. Chez les Egyptiens, 71 et 72. Crées par Cécrops, II, 19. Ceux de la Grèce. Voyez Aréopage, Delphinium, Palladium, Prytanée.

Tribus. L'Attique était originairement ainsi distribuée, II, 20.

Triptolême. Ce qu'il a enseigné aux Grecs, II, 166 à 169. Ce qu'il avait ordonné touchant les dieux, 73. Lois qui lui sont attribuées, 58.

Trois. Son commerce; situation avantageuse de ce royaume, II, 283. Ses fortifications pendant l'expédition des Grecs, 324.

Troie (de la guerre de ). Véritables motifs qui y portèrent les Grecs, II, 323 à 339. Ce qu'ils en retirèrent, 339.

Trompettes. Leur usage est extrêmement aucien, I, 337. Les Grecs en faisaient usage, II, 335. Moïse en fit faire deux d'argent battu au marteau, I, 338. Quand s'introduisit dans les armées grecques, II, 340.

Trône. Ordre de succession parmi les enfants du prince chez les anciens, I, 29. Dès l'origine, était héréditaire chez les Egyptiens, 67, Dans les royaumes de l'Asie mineure, II, 6. En Grèce; il n'y avait que la superstition qui pût faire rejeter quelquefois l'héritier présomptif, 53. Celui d'Apollon Amycléen, 236.

Troupeau. Les premiers hommes ignoraient l'art de les élever, I, 96. La plupart des peuples en tiraient toute leur subsistance, 101. Les Egyptiens en avaient beaucoup, 373.

Troupes. Les Grecs en faisaient-ils anciennement la levée, II, 336. Comment étaient composées et commandées chez les Athéniens, III, 159.

Troyennes. Leur recherche dans la parure, leur vie et occupation privées; comment paraissaient en public, II, 346 à 349.

Troyens. Leur empire; leur capitale; la couronne y était héréditaire, II, 6. De ce peuple en général, 283. Leur goût pour la parure et les ajustements, 347. Soins qu'ils

donnaient à leur chevelure, 34. Tubal-Caïn. Possédait l'art de trvailler les métaux, I, 88.

Tuiles. Leur usage remonte à me haute antiquité, I, 154.

Tuiston. Comment ce législates avait publié ses lois, I, 45.

Turcs. Leur manière de battre k blé, I, 111. De quoi ils se servest pour s'éclairer, II, 182. Manière dont ils vont à la charge, 331.

Turnus. Reproche qu'il fait à Enée, II, 348.

Tychius. Ouvrage qu'on lui attribu, II, 186.

Tympanum. A été un des premiers instruments, I, 363.

Tyndare. Remis sur le trône par Hecule, II, 43. Expédient qu'Ulysse lui suggère touchant le marise d'Hélène, 43 et 44.

d'Hélène, 43 et 44. Typhis. Mention qu'Homère fait de ce pilote II, 306.

Tyr. Célèbre par l'art de teindre la étoffes, et particulièrement pa l'invention de la pourpre, et pa le secret de travailler l'ivoire, I 316, en la note. Son origine, II 273. Ce qu'elle était du temp d'Homère, III, 132 et 133. Sou Nabuchodonosor, ibid. Ce dernie en fait la conquête, 135. Duré de son siége, 146.

Tyrinthe. Capitale du royaume d Persée, II, 34. De quoi étaien construits les murs de cette ville 191.

Tyrrhéniens Leurs entreprises gues rières, II, 297.

## ∜ U.

Ulysse. Expédient qu'il suggéra Tyndare, touchant le mariage, II 43 et 44. De qui il disait tenir le jour 62. En combien de temps il a tra versé l'Océan, 81, note. Descrip tion de son palais, 202. Repa qu'il apprêta à Eumée, 350. Des cription de son habillement, 353 Une romaine. Sa valeur, III, 231 Usages. Servaient primitivement d règles dans les décisions, I, 24

Particuliers à différents peuples

celui qui se pratique au Pérou, touchant les nouveaux mariés, 38. Sur les conventions matrimoniales, les successions; la manière de passer et de rédiger les contrats; la façon de rendre et de constater les jugements; produits par les réglements du droit de propriété chez les premiers peuples, 40 et 41. Des Egyptiens, relative ment au mariage, 69. Singularité de celui qui se pratique au Japon, touchant les récoltes, 280, note. D'où dérivent ceux propres à uue nation, 345. Il y en a quantité qui se sont établis originairement, 346. Singulier des personnes de qualité en Egypte à l'issu d'un festin, 370. Extraordinaire observé par les femmes de Babylone, III, 173. Celui des Babyloniens relativement à leurs esclaves, 172. A lours femmes, 173 et 174. Celui auquel les femmes étaient assujéties en Lydie, 176. Cruel des Lacédémoniens envers les enfans en l'honneur de Diane, 195. Touchant les enfants mâles nouveaunés, 197. Voy. Mæurs.

Ustensiles de ménage. Etaient originairement de terre ou de bois, I,

Usurpations (les). Caractérisent la vie des premiers héros, I, 384.

### v.

**Vaches**. En Egypte, il était ordonné par un précepte général, de ne point s'en nourrir, L. 367. Vagabonds. Comment gardés chez

les Grecs, II, 64.

Vainqueurs Chez les Romains étalent couronnés de lauriers, II, 72. Comment en usaient chez les Grecs dans les temps héroïques à l'égard des vaincus, 342 et 343. De leurs droits, 342.

Vaisseaux. Les cornes d'animaux ont été les premiers dont on se soit servi pour boire, I, 125.

Vaisseaux. Expérience qu'il a fallu aux navigateurs pour apprendre l'art de faire servir les vents à la

route d'un vaisseau, I, 31f. Ce que l'on employait pour les arrêter dans les premiers temps sur mer, ibid. A qui on attribue l'invention de l'art de les construire, 319. Comment étaient peints ceux des Grecs, II, 302. Des Egyptiens 269 et III, 🗗 31. Des Phéniciens, 277. Comment étaient ceux de guerre, 278 et 279 Quel nome les Phéniciens donnaient à ceux de guerre et marchands, 278. Leurs formes , *ibid*. C'est à Jason que la Grèce doit le premier qui soit sorti de ses ports, 293. Comment étaient faits ceux des Grecs aux temps héroïques, 299, 300, 301 et 302; et III, 138. Leur forme, II, 302. Combien portaient d'hommes, 303. Comment on les dirigeaient sur mer, 304 et 305.

Valeur. Comment on la récompensait chez les Grecs, III, 154.

Van. Celui des anciens était-il sem- 🧃 blable à celui dont on se sert aujourd'hui, I, 112.

Vases. Comment les premiers hommes seront parvenus à en faire de commodes et durables, I, 99. De l'invention de ceux propres à conserver les liqueurs, 124 et 125. Le commun du peuple d'Egypte ne buvait que dans ceux de cuivre ; les riches ne se servaient que de ceux d'or et d'argent, 368. Vases d'or. Leur antiquité, 352.

Veau d'or. Réduit en poudre par Moïse; usage qu'il en fit, II, 145. Opinion d'un chimiste à ce sujet, 146.

Veaux En Syrie c'était un crime digne de mort que de tuer ces auimaux, I, 52.

Ventes. Comment se passaient avant l'invention de l'écriture, I, 192.

Vénus.Sacrifices que les Babyloniennes étaient obligées de lui faire, III, 173. Ce que l'on peut conjecturer de cet usage, 175 et 176.

Vénus. Est le premier astre qu'on a reconnu pour planète, I, 269. Idée que s'en formaient les Grecs, III,

102 et 103.

Verd de-gris. quoi il est propre, II, 247.

Verre. Depuis quand est connu l'art de le faire, II, 118.

Vérité. Symbole qui la représentait

chez les Egyptiens, I, 72.
Vers. Leur usage avant l'invention
de l'écriture; les premières lois de
tous les peuples out été composées
en vers, I, 44,

Verlus. Il n'y a point de pays où il y ait été décerné des prix aux vertus sociales; les sociétés ont remédié à ce défaut des lois, I, 54. N'ont jamais manqué d'attirer à ceux qui les pratiquent les plus grands témoignages de respect et de considération, 55.

Vêtements (des). Chez les premiers hommes, I, 139, 140, 141, 142 et suiv. Matières que l'on y employait, 145, 146 et 147, et II, 185. En quoi consistaient du temps de

Moïse, 90.
Veuves. En Grèce, pouvaient-elles se marier, II, 42 et 57. La femme qui la première en donna l'exemple, ibid.

Viandes. Manière dont quelques peuples se prennent encore aujourd'hui pour les faire cuire, I, 99. Origine de l'art de les conserver per l'emploi du sel, 138. Les Egyptiens ne les faisaient point mortifier, 368. Manière de les préparer chez les Grecs, II, 350.

Vices. Il 'y en a de certains contre lesquels les lois ne décernent aucune peine, I, 54. Ne demeuraient cependant point impunies dans la société, 55. Les premiers peuples n'en étaient pas exempts, 382.

Victoire. Coutume singulière des Lacédémoniens à cet égard, III, 158.

Vieillards. Etaient très-respectés en Egypte, III, 23.

Vif-argent. Les anciens n'en faisaient point usage pour purifier l'or, I, 170.

Vigne. De sa culture primitive, I, 123. Boissons dont on faisait usage avant sa découverte, 127, 128 et 129. A fait sortir le genre humain de saharbarie; comment on apprit à la tailler, 134.

Villes. La première bâtie après le deluge, I, 17. A qui elles doivent leur origine; où les premières ont été fondées; à quoi elles ont domé naissance, 53. N'ont pu être hâties sans qu'on ait eu counaissance de l'agriculture, 104. Comment on en calculait autrefois les distances, 287. Les premières ont été fondées sur le bord des rivières, 307. Comment étaient bâties anciennement celles de la Grèce, III, 154.

Vin. Conjecture sur la manière dont on préparait originairement cette boisson; à qui l'on en attribue l'invention, I, 123 et 124. Son usage était très-ancien chez les Egyptiens, 368. De l'art de le faire chez les Grecs, II, 176 à 179. Honneur rendu à celui qui trouva le premier le secret de le mêler avec l'eau, 351.

Viol. Puni de mort chez les Hébreux, I, 36. Etait sévèrement puni chez les Egyptiens, 75 et 76.

Violence (la) contre les père et mère était puni de mort chez les Hébreux, I, 36. Tout acte de violence était sévèrement puni chez les Egyptiens, 74.

Visapour. Ce qu'il y a de rare, II,

Vitruve. Son sentiment sur la cause du feu, I, 91. Ce que l'on voyait de son temps à Athènes, II, 190 et 191. Ce qu'il rapporte touchant les différents, ordres d'architecture, 202 et 2026:

Voiles. A qui les Grecs en attribuaient l'invention, II, 292.

Voitures. L'usage en était connu aux Egyptiens, I, 157.

Vol. Quand déshonorait chez les auciens, II, 64. Toléré à Lacédémone, III, 158.

Volcaus. Il en existe dans presque tous les pays, I, 91.

Voleurs. Loi à leur égard en Egypte, III, 15. Toléré à Lacédémone, 158. Voyages. Le premier voyage a dû être l'effet du hasard, et le second le fruit de la réflexion, I, 288. N'ont pu se répéter sans le secours de quelque peinture informe de la position des pays où l'on voulait se transporter, ibid.

Voyelles. Est-ce à Linus qu'il faut attribuer leur introduction dans l'écriture grecque, II, 218.

Vulcain. Les Egyptiens lui attribuent l'invention des tenailles, I, 172. Ses travaux, II, 213.

X.

Xanthus. La mort de ce prince donna lieu au gouvernement républicain à Thèbes, U, 41. Yao. Les Chinois lui attribuent la découverte de l'agriculture, I. 51.

Y.

Z.

Zaleucus. Ses lois sur les peines qu'on devait infliger aux criminels, II, 73. Se disait inspiré de Minerve, 77.

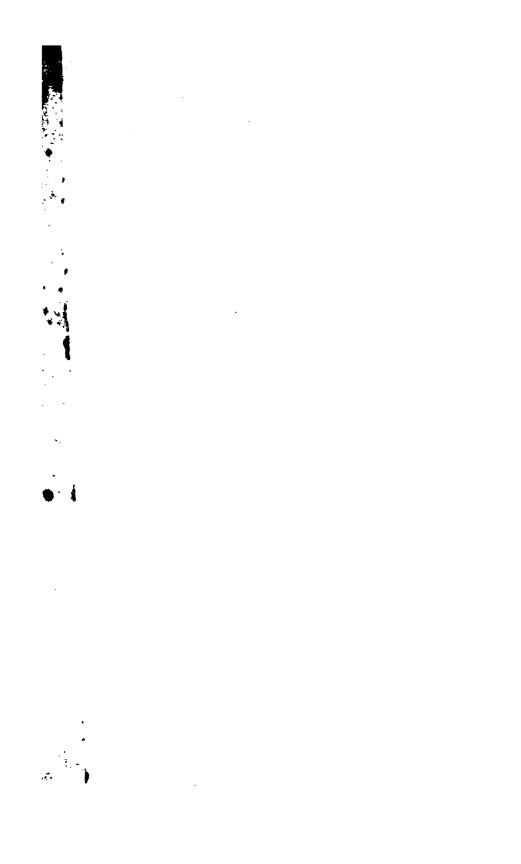
Zamolzis. Se vantait de communiquer avec la déesse Vesta, II. 77.

Zathraustès. Chez les Arimaspes, de qui disait tenir ses ordonnances, II, 77.

Zodiaque. A quelle époque on en place la connaissance chez les Egyptiens, I, 263 et 264.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.





• -

